



A la recherche des Brou perdus, population montagnarde du Centre Indochinois

Gábor VARGYAS

Les Cahiers de PENINSULE n°

Etudes Orientales / Olizane

2000

Gábor VARGYAS

A la recherche des Brou perdus

PENINSULE

La publication des Cahiers de *Peninsule* est assurée par l'Association Péninsule

a.b.s. UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE (PARIS-IV)

1, rue Victor Cousin

F - 75230 Paris Cedex 05 (France)

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE MM.

Vo Thu Tinh, Président d'Honneur, fondateur du *Bulletin des Amis du Royaume Lao*,
Paul LÉVY (†), ancien Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient,
NOUTH Narang, ancien Ministre de la Culture du Royaume du Cambodge.

COMITÉ D'HONNEUR

M. Azedine BESCHAOUCH, Membre de l'Institut, Représentant Personnel du Directeur
Général de l'U.N.E.S.C.O. pour Angkor,
M. le Recteur, Jean-Pierre DOUMENGE, Directeur du C.H.E.A.M. (Centre des Hautes
Etudes sur l'Afrique et l'Asie Modernes),
M. Georges MOLINIÉ, Président de l'Université de Paris-IV-Sorbonne,
M. Bruno NEVEU, Président honoraire de l'E.P.H.E. (Ecole Pratique des Hautes Etudes),
Mme Denise SYLVESTRE DE SACY.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

David P. CHANDLER (Clayton) – Yoshiaki ISHIZAWA (Tokyo) – Jean-Claude LEJOSNE
(Metz) – Michael R. RHUM (Dekalb) – SORN Samnang (Phnom-Penh) – Luis Filipe R.
(Lisbonne) – Gábor VARGYAS (Budapest) – YANG Baoyun (Pékin).

RÉDACTION

Directeur de la Revue : Jacques NÉPOTE (CNRS),

Rédacteur-gérant : Geoffroi CRUNELLE (CDIL),

Secrétaire de rédaction : Marie-Sybille de VIENNE (INALCO).

INFORMATIONS SUR LA REVUE – <http://peninsule.free.fr>

Responsable du site : ABDLOUL-CARIME Nasir

**A la recherche des Brou perdus,
population montagnarde
du Centre Indochinois**

Gábor VARGYAS

Les Cahiers de PENINSULE n° 5

Etudes Orientales / Olizane

2000

*Pour mon père et ma mère
En souvenir de Kis-Kató*

Table des matières

Préface de Georges Condominas	7
Introduction	9
Brou, Vân Kiêu, Kha Leu, Tri, Mangkong, Khua et Sô : une population et une multitude de noms	13

Les Brou à travers un siècle de littérature

1. La découverte des Brou. La période française	15
1.1. Circonstances historiques	15
1.2. Les premiers explorateurs. L'intrépide J. F. Harmand	19
1.3. Sur les pas de Harmand. La mission Pavie: le capitaine Malglaive et ses compagnons	34
1.4. Un épisode rocambolesque: l'aventure de l'enseigne Mercié	44
1.5. D'autres militaires et explorateurs. Ch. Lemire et la question de la route dite «mandarine». Le marquis de Barthélemy et le docteur Lefèbre	46
1.6. De l'exploration à l'ethnographie. Les tentatives de l'EFEO vers «un premier essai de statistique ethnologique». Le rapport de Valentin	51
1.7. Sur des sentiers battus. Le col de Ai Lao au tournant du siècle	55
1.8. Des militaires aux administrateurs: Damprun et Macey	57
1.9. Un fait ambigu: la route coloniale N° 9. L'ouverture du pays et l'oubli des Brou	62
1.10. Evanescence des Brou. Les écrits épars des années 1920: Malpuech et Dubuisson	64
1.11. Quelques scientifiques: Hoffet et Colani	65
1.12. A la recherche des Brou perdus. L. Cadière, 1940	74
2. Après la deuxième guerre mondiale. La période américaine	75
2.1. Des publications françaises perdurantes: A. Fraisse	75
2.2. Chant de cygne des Français: les rapports de Villedieu et du lieutenant Barthélemy	78
2.3. La littérature américaine et la guerre. Les compilations militaires	91
2.4. Le Summer Institute of Linguistics et l'oeuvre des Miller	97
2.5. La Rand Corporation et l'activité de G. C. Hickey	98
3. La littérature vietnamienne	103
3.1. Les sources historiques	103
3.2. La littérature ethnographique. Les pionniers: Vuong Hoàng Tuyền et Phan Huu Dat	106
3.3. Les années 1970-1980: les Brou réapparaissent sur la scène	113

4. Un chercheur hongrois, B. Molnár	120
5. Quelques enseignements 130	
5.1. La découverte et l'oubli des Brou	130
5.2. D'ethnonymes et de leurs possibles étymologies	132
5.3. Des sous-groupes brous et de leur localisation géographique	139
5.4. Des Sô et de leur relation aux Brou	140
5.5. De quelques conclusions démographique et historiques	149
5.6. Pour une ethnographie historique des Brou: les toponymes	153
Bibliographie et cartes	155
Liste des illustrations	171

Annexes

Annexe I: Rapport ethnique sur les mois de Quang Tri, 1905, écrit par Valentin	179
Annexe II: Etude statistique et ethnique de la province de Kammon, 1903, écrit par P. Macey	199
Annexe III: Instruction pour les collaborateurs de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1900. - Vocabulaire Moï du Quang Binh, 1902, fait par M. Maunier	233
Annexe IV: Rapport du Lieutenant Barthélemy, Délégué administratif de Tchépone, concernant les problèmes que pose l'actuelle frontière séparant les provinces, laotienne de Savannakhet, et vietnamienne de Quangtri, 1947	257

Préface

Si on considère sur la carte ethno-linguistique de l'Indochine orientale (ex-française) - dont le Vietnam - les minorités qui ont fait l'objet d'études ethnographiques approfondies, on est frappé par l'existence de zones privilégiées. D'une part, celle qui englobe le nord de ces pays où des chercheurs de talent se sont attachés surtout aux populations montagnardes de parler tây et miao-yao, et, au sud du Delta du Fleuve Rouge, aux Austroasiatiques Muong. D'autre part, les Hautes Terres du Centre et du Sud que se partagent les Austroasiatiques de la sous-famille Bahnarique et des Austronésiens (Rhadés et Jôrai principalement).

Mais curieusement en dehors d'une étude sur les Tây Dêng et une brève incursion sur un groupe katouïque (des Austroasiatiques), on constate un trou si je puis dire, entre les Austroasiatiques Muongs et Sédangs. Gábor Vargyas est venu brillamment combler cette lacune.

Nous n'allons pas alourdir cette brève préface en énumérant les noms des chercheurs qui se sont illustrés dans ces deux zones. Mais on ne peut s'empêcher de signaler que les Sédangs, à la limite septentrionale de la zone sud ont été étudiés pendant deux ans par un compatriote de Gábor Vargyas, Georges Devereux, né Dobó, formé à Paris, fondateur de l'ethno-psychiatrie, connu surtout pour ses recherches sur les Amérindiens, après avoir pris la nationalité américaine. Rappelons cependant que Devereux a très peu publié sur les Sédangs.

Le présent essai qui mérite bien son titre - *A la recherche des Brou perdus* - constitue en quelque sorte l'introduction au gros ouvrage que Gábor Vargyas prépare sur ce groupe après avoir passé deux années de recherches parmi eux. Ce qui constitue un véritable tour de force dans la période d'enfermement qu'a connu le Vietnam non seulement au cours de sa guerre d'Indépendance, mais également dans les décennies qui ont suivi.

Dans cette recherche des Brou perdus, le Hongrois francophone qu'est Gábor Vargyas, ressuscite une cohorte héroïque de pionniers que les Français ont ces dernières décennies complètement oubliés. Et même lorsque des historiens mentionnent encore Jules Harmand, c'est en tant qu'administrateur et diplomate de haut rang, ils semblent par ailleurs ignorer qu'il fut un explorateur particulièrement audacieux (ayant parfois recours aux méthodes expéditives en usage à la fin du siècle dernier). Mais qui se souvient des Valentin, Macey, Damprun, Villedieu, Barthélemy (le lieutenant), et bien d'autres?

Dans sa quête d'informations sur les Brou, Gábor Vargyas a voulu comprendre pourquoi ce groupe, après sa découverte par les premiers explorateurs, surtout

préoccupés de géographie, n'a pas accroché l'attention des ethnographes. Il nous livre ainsi un essai passionnant où l'on voit s'affronter un arrière-plan de la recherche, différent de celui qu'a exploré Oscar Salemink à propos de l'histoire de l'ethnographie sur les Hauts Plateaux, essai où s'affrontent les politiques, militaire, américaine et idéologique, vietnamienne.

Au début de mes recherches au Laos, j'avais été frappé par le statut des Sô qui, comme d'autres Proto-Indochinois en adoptant le bouddhisme, n'étaient plus considérés comme ethniquement Kha; devenant bouddhistes, ils étaient en voie de laocisation. Gábor Vargyas m'a révélé que ces Kha étaient des Brou avant de devenir par bouddhisiation des Sô, puis des Lao.

Enfin, bien des années avant d'écrire l'essai signalé par Gábor Vargyas, André Georges Haudricourt insistait sur l'étendue géographique de la langue parlée par les Sô, Kuy et bien d'autres. Il en déduisait qu'ils résultaient de l'éclatement d'une unité politique d'envergure ce qui à ses yeux ne pouvait être que le Tchenla de Terre. Les Brou témoignent de l'extension vers l'Est de cette entité éclatée.

Georges Condominas

Introduction

Entre 1985 et 1989, bénéficiant d'une situation dont je n'avais auparavant connu que les désavantages (être né et avoir vécu 35 ans dans un pays dit «communiste»), j'ai eu l'occasion de travailler sur le terrain parmi les Brou (ou «Vân Kiêu»), population montagnarde du Vietnam Central. Pour des raisons historiques bien connues, le Vietnam et l'ex-Indochine Française sont l'une des régions les moins accessibles pour la recherche ethnologique et restent même aujourd'hui *grosso modo* fermés pour un travail de longue durée. Depuis les recherches pionnières de G. Condominas en 1947-50, devenues «semi-mythiques» depuis, je suis le seul ethnologue à qui il ait été donné de vivre et de travailler, dans des circonstances d'avant (ou plus correctement d'après) guerre, un an entier dans un village sur les Hauts Plateaux de la Cordillère Annamitique.

Lors de mes recherches sur le terrain, le passé récent était omniprésent. Se situant autour du 17ème parallèle, jadis zone démilitarisée entre le Nord et le Sud, cette région a été ravagée par la guerre du Vietnam. Khe Sanh, chef-lieu du district où j'ai travaillé, est notoirement connu dans l'histoire de cette guerre pour les luttes acharnées qui se sont déroulées dans ses environs. Le paysage dévasté, lunaire, les milliers de trous de bombes, les restes crevés et brûlés de véhicules militaires, les mines explosant ici et là lors de la mise à feu des essarts, les maisons sur pilotis faites de l'enveloppe des bombes et les jardins potagers installés dans les trous faits par ces dernières, tout autant que les récits biographiques abondant en expériences de guerre, m'ont très tôt fait comprendre la pesanteur de l'histoire, et réaliser, si je ne l'avais pas su auparavant, que le regard historique était inévitable sur un tel terrain.

Cependant, quelque connue que cette région du Centre Indochinois puisse être du point de vue des événements militaires récents, il n'en reste pas moins que, entre autres à cause de ces mêmes événements, elle constitue une tache blanche sur la carte ethnographique, très mal connue par ailleurs, de l'Indochine. Déjà lors de la préparation de mon travail de terrain, j'avais été frappé par le manque d'information concernant cette partie et ces populations du Vietnam Central - un fait qui a largement motivé mon choix des Brou comme sujet de mes recherches. Si, au début, cette circonstance m'a amené à faire des recherches bibliographiques poussées sur tout ce qui concerne cette population, depuis l'achèvement du travail de terrain un autre point de vue est venu s'ajouter : la nécessité de placer mon matériel dans un cadre plus large, dépassant les limites d'un village ou d'une population donnés, c'est-à-dire avoir une vue plus globale, et si possible comparative.

La première phase obligatoire de toute recherche scientifique est d'établir le bilan des travaux antérieurs. D'une manière curieuse, ce type de travail ne jouit pas d'une

grande popularité dans la littérature ethnologique indochinoise. Les grandes figures de cette dernière n'ont que très rarement considéré comme important de procéder à une telle entreprise. Parmi les multiples raisons possibles de cette déficience, je ne mentionne que la proportion supposée inégale entre le travail investi et les résultats acquis ainsi que les limites pratiques d'une publication imprimée. Quoiqu'il en soit, le fait reste que ces aperçus, s'ils sont éventuellement présents dans des thèses ou des manuscrits inédits, font trop souvent défaut dans les ouvrages publiés.

Dans ce qui suit, j'espère pouvoir prouver la légitimité et le bien fondé de tels aperçus. Ce que le lecteur trouvera ici a été originellement conçu comme devant être l'introduction à mon livre – dont la rédaction est en cours – sur l'ethnologie générale des Brou-Vân Kiêu. Au fur et à mesure que j'ai procédé à ce travail, mes données n'ont cessé de grossir pour dépasser enfin le cadre habituel d'un chapitre introductif. Si je les publie ici sous forme d'un volume indépendant, c'est que je considère que les informations et les enseignements qu'il contient sont suffisamment précieux pour mériter d'être exposés en détail et que, par conséquent, il aurait été dommage de les résumer, faute de place, en quelques pages sommaires ou de les omettre entièrement de mon travail prochain. Au lecteur d'en juger.

Cet ouvrage n'aurait pas pu voir le jour sans l'aide de nombreuses personnes et institutions. Les matériaux publiés ici ont été recueillis, et la première version du manuscrit rédigée, lors de deux bourses de recherches d'un an, en 1991-92 et en 1996-97 respectivement, l'une attribuée par le Ministère des Affaires Étrangères, l'autre par le Ministère de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur, bourses durant lesquelles j'ai été rattaché d'abord au LASEMA CNRS-URA ER 297 puis au Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative de l'Université Paris X - Nanterre (UMR 7535 du CNRS). La version finale du manuscrit a été réalisée en 1999, dans les conditions plus qu'idéales d'un «poste rouge» de 5 mois, accordé par le CNRS, et administré par le Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative de l'Université Paris X - Nanterre. Je tiens à remercier M. R. Jamous, directeur de ce Laboratoire, M^e M.-D. Mouton, directrice de la Bibliothèque, ainsi que tous les membres du dit Laboratoire pour leur intérêt, leur critiques et leur soutien amical. Je dois un remerciement spécial à M. J.-M. Chavy, de ce même Laboratoire, pour son travail infatigable et remarquable dans l'exécution des dessins et illustrations pour mon ouvrage.

Les documents reproduits en annexe ainsi que les illustrations sont dus à l'amabilité d'institutions diverses. Je remercie M. J.-P. Drège, Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, de m'avoir donné son autorisation pour publier des matériaux inédits relatifs aux Brou (notamment les rapports, les vocabulaires, la carte et les photos de Valentin, de Macey et de Maunier, voir illustrations 20-22 et annexes I-III), conservés aux Archives de l'École, documents auxquels j'ai eu accès grâce à l'aide cordiale de M^e Ch. Rageau, M^e J. Filliozat et M. J.-L. Taffarelli, de la même institution. Qu'ils en soient remerciés chaleureusement ici. L'utilisation des photos des illustrations n^o 25-31 et n^o 36-46 m'a été accordée par le Musée de l'Homme (Paris), ainsi que par le Musée d'Ethnographie de Budapest respectivement, avec,

pour ces dernières, l'aimable consentement de leur auteur, M. B. Molnár. Je remercie les éditions de L'Harmattan pour m'avoir cédé le droit de reproduction de la carte N° 5 de l'ouvrage de Lacroze (1996) [illustration n° 17], ainsi que Ch. E. Tuttle Company Publishers, Rutland, Vermont and Tokyo, pour celui des des illustrations sur pages 37 et 39 du livre de Mole (1970) [ici, illustrations n° 33 et 35].

Dès 1984, date de mes préparatifs pour le travail sur le terrain au Vietnam, mon travail a été conçu en étroite collaboration avec M. G. Condominas (professeur émérite à l'EHESS). Il m'a fait l'honneur de m'inviter plusieurs fois à ses séminaires pour exposer certains de mes résultats. Son encouragement et son soutien constants, ainsi que son impatience amicale à voir mes résultats aboutir à une forme rédigée, m'ont grandement stimulé à finir ce travail, commencé il y a plus de dix ans.

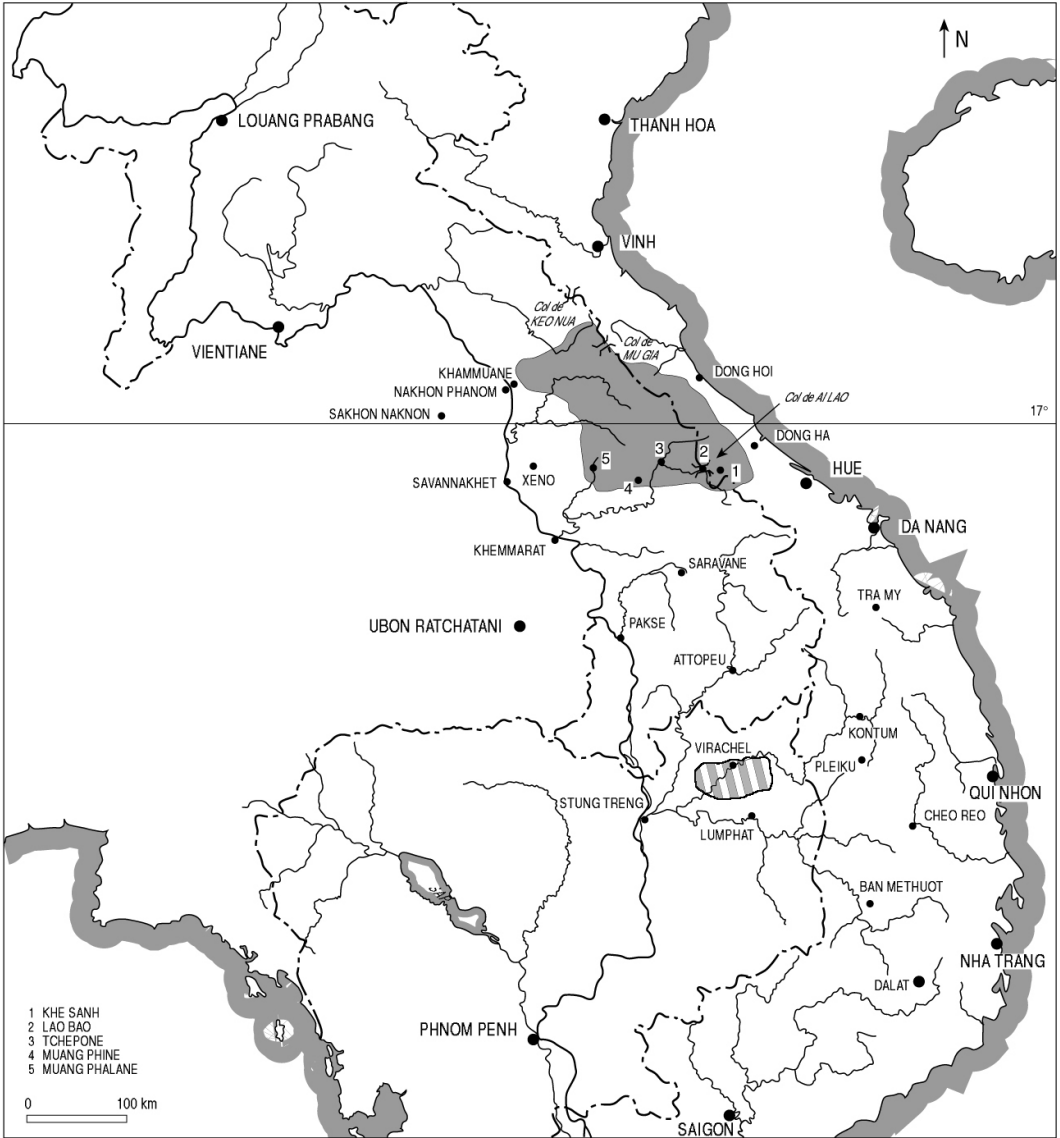
Lors de la rédaction et de la mise en forme de ce texte, plusieurs personnes m'ont apporté une aide inestimable. En ce qui concerne l'interprétation des documents historiques vietnamiens, je suis particulièrement redevable à M. Nguyễn Thê Anh (Directeur d'Études, EPHE, IVe Section; CNRS-URA 1075) qui a eu l'amabilité de me consacrer un temps précieux et de m'aider, lors d'entretiens nombreux, dans une entreprise dépassant mes compétences d'ethnologue.

Pour les questions et problèmes linguistiques, j'ai bénéficié du soutien constant et des conseils précieux de M. M. Ferlus (Directeur de Recherches, CNRS-URA 1025). Il a non seulement eu la gentillesse, lors de nombreuses rencontres, de partager ses connaissances avec moi, mais il m'a également donné accès à ses notes de terrain non publiées. De surcroît, il a attiré mon attention sur les rapports du Lt. Barthélemy et de Villedieu.

L'aperçu de la littérature vietnamienne n'aurait pas pu être entrepris et réalisé sans l'aide précieuse de mon ami M. Attila Sebök qui a eu l'extrême amabilité, durant plusieurs années, de me traduire ces textes. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié. Mon collègue et compagnon de terrain, M. Vu Dinh Loi (Institut d'Ethnographie, Hanoï) a compilé pour moi une liste des publications vietnamiennes concernant les Brou et m'en a procuré une partie, inaccessible en Hongrie ou ailleurs.

Ms. M. Ferlus, P. Menget (Directeur d'Études, EPHE Vè section, CNRS-UMR 7535), J. Népote (CNRS - CACSPI, UPR 413), Nguyễn Thê Anh et J-L. Siran (chargé de recherches, CNRS-LACITO, UPR 3121) ont eu la gentillesse de lire et corriger, en partie ou intégralement, mon manuscrit du point de vue tant grammatical que stylistique. Toutefois, ce qui pourrait subsister comme fautes ou inélégances ne peut que m'être attribué. Finalement l'ouvrage n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien amical et généreux de M. J. Népote, directeur de la série «Cahiers de Péninsule», et sans les bons soins de M. G. Crunelle.

Last but not least, je dois des remerciements spéciaux à ma femme, Betty, et à mes enfants, Bálint et Judit dont l'immense compréhension pour mes absences n'a d'égalé que la peine que m'a coûtée le fait d'être loin d'eux.



III. 1

Brou, Vân Kiêu, Kha Leu, Tri, Mangkong, Khua et Sô. Une population et une multitude de noms

Les Brou, une des minorités montagnardes, parmi la cinquantaine répertoriée officiellement au Vietnam et au Laos¹ (*ne pas confondre* avec les Brou/Brao du Cambodge²) sont localisés dans la Cordillère Annamitique, de part et d'autre de la frontière séparant le Vietnam du Laos, autour du 17^{ème} parallèle - ancienne zone démilitarisée entre le Vietnam du Nord et le Vietnam du Sud. Comme il n'est pas inhabituel en Asie du Sud-Est, ils sont connus sous différents noms dans les deux pays et à différentes périodes. Au Vietnam et dans la littérature scientifique vietnamienne ils sont appelés Vân Kiêu. Un autre nom, qu'on pourrait transcrire comme Kalø selon l'Alphabet Phonétique International (Ka Leu, Ka Leung, Kha Leu, Kha Leung etc.), est utilisé pour les désigner dans la littérature française à partir du début de la colonisation jusqu'aux années 1940. Un troisième nom, Brou, leur véritable ethnonyme, apparaît surtout à partir des années 1960, dans la littérature américaine. Au Laos, où, antérieurement, Kalø et Brou furent également connus, ils sont appelés de nos jours Makong (ou Mangkong) et Tri (également Chi, Chiali, Chli, Jri, Tiali etc.) et ils sont décomptés comme deux populations distinctes bien que ces deux noms désignent en réalité deux sous-groupes brou.

Leur langue appartient à la famille linguistique austro-asiatique. Avec le Kuy/Suaï et le Sô, elle est plus précisément classée dans la branche occidentale du groupe «katouïque» des langues Môn-Khmères. Sur les cartes ethnolinguistiques de Bradley (dans Wurm-Hattori, 1981), les Vân Kiêu, les Tri, les Makong et les Khua sont énumérés séparément suivant l'usage habituel. Ces parlers sont cependant considérés

¹ Au Vietnam, le nombre officiel est inconstant. En 1978 et 1984, les deux volumes de *Các Dân Tộc Ở Núi Ở Việt Nam*, publié en vietnamien par l'Institut Ethnologique de Hanoi, donne un chiffre de 59 minorités. Quelques années plus tard, certains membres de ce même institut recensent 54 ethnies dans leur *Ethnic Minorities of Vietnam*, publié en langues étrangères (Dang Nghiêm Van *et alii*, 1984). Ce chiffre est répété dans l'édition revue et corrigée du même ouvrage (1993, en français) et il semble avoir été accepté par le Recensement National.

Au Laos, le dernier chiffre provisoire, révisé, officiellement annoncé lors d'un congrès récent est 47 - avec 13 noms additionnels marqués par des points d'interrogation. (Voir UNESCO, 1996). Toutefois, pendant ce même congrès, les autorités lao exprimèrent leur souci concernant cette question et mentionnèrent des chiffres jusqu'à bien au-dessus de 100!

² Les Brou/Brao, connu également sous les noms de Brâu, Lavé/Lové etc., vivent dans des petits groupes dispersés dans la région des trois frontières du Vietnam, du Laos et du Cambodge. Ils ont fait l'objet d'une étude dans la province de Rattanakiri (Cambodge) par J. Matras-Troubetzkoy (1983). Bien que leur langue fasse partie également de la famille Austro-Asiatique (Mon-Khmer), elle appartient, contrairement à celle des Brou en question, à la branche occidentale du groupe «bahnarique». Leur nombre est estimé à environ 30.000 (voir D. Bradley dans Wurm - Hattori, 1983).

aujourd'hui plutôt comme des dialectes d'une même langue - question sur laquelle nous reviendrons.

En ce qui concerne leur nombre exact, il est difficile de se prononcer vu le fait que, entre autres, les classements officiels ne sont pas toujours conformes aux groupements scientifiques. Il reste qu'au Laos, d'après les recensements de 1985, il y aurait 70.382 Mankong et 20.902 Tri («Chli»), et qu'au Vietnam, selon le recensement de 1989, il existerait 40.132 Vân Kiêu³. Le nombre des trois sous-groupes Brou, pris dans sa totalité, s'élèverait donc, autour de la seconde moitié des années 1980, à quelque 131.000 âmes.

Ces différents sous-groupes brou forment un ensemble ethnique plus ou moins homogène situé des deux côtés de la Cordillère Annamitique. Au Vietnam, les «Vân Kiêu» sont localisés dans les provinces de Quang Tri et de Quang Binh, surtout au nord de la route N°9 qui relie la vallée du Mékong (Savannakhet, Laos) au littoral (Đông Hà, Vietnam), leur zone de concentration la plus forte étant le district de Huyen Huong Hoa (Khe Sanh) où nous les avons étudiés⁴. Bien que quelques Mangkong et des Khua soient aussi mentionnés dans la province de Quang Binh, la majorité de la population Brou au Vietnam est «Vân Kiêu». Au Laos, les «Tri» vivent dans la province de Savannakhet, en face des Vân Kiêu, de l'autre côté de la frontière, dans une zone qui fait directement suite à celle habitée par les précédents. A l'instar de ceux-ci, les Tri vivent surtout au nord de la route N°9, dans une région couvrant 30-50 km en largeur et probablement le double en longueur, s'étendant vers le nord. Dans toute cette aire, ils vivent mélangés avec les Phu Tai, une population de langue taï, proche des Lao, et des Mangkong. Ces derniers, à leur tour, sont répandus dans une zone beaucoup plus large, jusqu'au nord de la province de Khammouane. Bien que ne disposant pas de données exactes sur leur répartition, nous croyons néanmoins qu'ils constituent une des populations les plus importantes de la partie orientale des provinces de Savannakhet et de Khammouane.

Les Brou⁵ sont des représentants typiques des populations proto-indochinoises montagnardes. Leur subsistance repose sur la culture du paddy dans les essarts aménagés sur des pentes des montagnes quoique, par endroits, ils aménagent également des rizières. Ils élèvent des volailles, des porcs, des chèvres, des boeufs et des buffles; ils ne connaissent ni le tissage, ni la manufacture des poteries, ni le travail des métaux. Leur société est patrilinéaire et patrilocale; ils sont «animistes» et n'ont pas

³ Pour les Mangkong et les Tri, voir UNESCO, 1996: *Population de la RDP Lao par groupes ethniques*; pour les Vân Kiêu, voir *Les ethnies minoritaires de Vietnam*, 1993:84. Puisque dans ce dernier, les Vân Kiêu et les Pacoh sont groupés *ensemble* sous le nom générale de Vân Kiêu, ce chiffre nous paraît extrêmement bas.

⁴ Notre travail sur le terrain, 18 mois au total, a été effectué au Vietnam entre 1985 et 1989 aux villages de Cóc et de Đông Cho (Canton de Huong Linh, district de Huong Hoa, province de Binh Tri Thiên); au Laos nous avons eu l'occasion de faire un court séjour de 2 semaines en octobre 1996 parmi les Tri de la région de Tchépone (province de Savannakhet).

⁵ La description sommaire ci-dessous est basée sur notre propre travail sur le terrain parmi les Vân Kiêu et les Tri.

d'écriture. Dans le passé, ils ont eu des contacts avec les Vietnamiens probablement à partir du XVI-XVII^e siècle; leur société et culture ont été gravement touchées par la guerre du Vietnam.

LES BROU À TRAVERS UN SIÈCLE DE LITTÉRATURE

1. LA DÉCOUVERTE DES BROU. LA PÉRIODE FRANÇAISE

1.1. Circonstances historiques

Dans ce qui suit, nous passerons en revue la littérature scientifique concernant les Brou, de ses débuts jusqu'à notre travail sur le terrain entre 1985 et 1989. Vu la pauvreté des données et le fait que les Brou du Vietnam et ceux du Laos partagent, avec quelques différences dialectales mineures, une langue et une culture plus ou moins homogènes, nous traiterons de tous les groupes «Brou». C'est-à-dire, qu'au-delà de la littérature relative aux «Vân Kiêu» du Vietnam, nous prendrons en considération toutes les mentions des Tri, des Mangkong et des Khua du Laos, ainsi que celles des Sô qui posent un problème intéressant en rapport avec les Brou. La première mention de l'ethnonyme Brou datant de 1878, notre recension embrassera plus d'un siècle, et comprendra des publications parues en français, en anglais et en vietnamien, ainsi que des manuscrits inédits.

La «découverte» des Brou par les Européens est liée à la pénétration française en Indochine. Des routes naturelles menant vers l'intérieur de la Péninsule Indochinoise, la plus évidente est la vallée du Mékong. Cependant, pour remonter ce fleuve, il faut franchir l'obstacle que représente la triple série de rapides et de chutes de Sambor/Préapatang, de Khone et de Kemmarat⁶ qui empêchent la navigation sur toute sa longueur, jusqu'au Moyen Laos. La nécessité de trouver une route terrestre qui, partant d'Annam (Vietnam Central), et passant par la Cordillère Annamitique, relierait le littoral à la vallée du Mékong en contournant ainsi les rapides, apparaît dès les premiers temps. Garnier signale déjà en 1867 que dans la ville de Lakhone⁷, il existe

⁶ Les rapides de Sambor et de Préapatang, d'une longueur d'environ 45 kms, se trouvent au Cambodge, entre Stung Treng et Kratie; les chutes de Khone, près de la frontière du Cambodge et du Laos, au nord de Stung Treng; les rapides de Kemmarat, d'une longueur de 130 kms, à mi-chemin entre Savannakhet et Pakse. Pour un traitement détaillé de la question de la navigation sur le Mékong et son rôle dans la pénétration française en Indochine, voir Lacroze, 1996 et ses cartes.

⁷ Aujourd'hui Nakhon Phanom en Thaïlande, en face de Thakhek, sur la rive droite du Mékong.

une colonie annamite supposant l'existence d'un passage à travers la Cordillère (cité par Anonyme [signature Z.], 1906/b:1316). Les premiers explorateurs, dont Harmand et autres, partent donc à la recherche de cette voie terrestre.

La pénétration française coïncide avec la rivalité siamoise-vietnamienne pour la possession de la rive gauche du Mékong. Nous en rappellerons les grandes lignes d'après Nguyễn Thê Anh qui a excellemment traité cette rivalité dans son article sur «Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIX^e siècle» (1997)⁸. «Depuis le démembrement du royaume du Lan Xang après la mort de Souliga Vongsa en 1694, ce qui constitue le Laos d'aujourd'hui fut partagé en diverses principautés» rivales et hostiles, «ce qui encouragea les tendances centrifuges et fournit aux royaumes limitrophes l'occasion d'interférer dans les affaires laotiennes» (Nguyễn Thê Anh, 1997:154). Le Siam, après le refoulement définitif des Birmans sur ses frontières occidentales vers la fin du XVIII^e siècle, se trouva libéré pour se tourner vers l'est et mener une politique expansionniste en direction de la vallée du Mékong. Etablissant son contrôle administratif sur le nord-est du plateau Khorat et imposant sa suzeraineté aux principautés lao de Luang Prabang, de Vientiane et de Champassak, à partir de 1781-1791 c'est lui qui conféra l'investiture à leurs souverains. Cependant, «cette mainmise du Siam, relativement lâche en somme, n'empêcha pas le Viêt-nam de persister prétendre exercer des droits de suzeraineté sur le Nam-chuong (Luang Prabang) et le Van-tuong (Vientiane)» (Nguyễn Thê Anh, 1997:155). La présence vietnamienne sur le plateau du Trân-ninh et sur la rive gauche du Mékong étant attestée depuis le XVe siècle, et, depuis cette période, le tribut ayant été exigé de certains des *mường* laotiens septentrionaux, une double vassalité se trouvait ainsi imposée à ces derniers, en même temps qu'était constituée une zone de chevauchement pour les deux empires en question. Au début du XIX^e siècle, sans que leurs frontières soient jamais précisées par un traité, une sorte de «*gentleman's agreement* [était] tacitement conclu» (Nguyễn Thê Anh, 1997:155) entre les deux puissances qui reconnaissaient mutuellement un statu quo qui constituait les Etats lao en zone de tampon entre eux.

Néanmoins, cet état de fait «n'empêcha pas que, des deux côtés à la fois, on cherchât à élargir son emprise» (Nguyễn Thê Anh, 1997:156). C'est ainsi que, pour en venir à la région qui nous concerne, dans la partie occidentale de la province de Quang Tri, habitée par les Brou, l'empereur vietnamien Gia-Long (1802-1820) fit créer le poste militaire de Ai Lao⁹ et organisa «le cercle (*dao*) de Cam-lo, sous la juridiction duquel furent placés les sept groupes des *Man Sài-nyuyên* de Muong-vang, Trà-bôn, Thuong-kê, Tãm-bôn, Xuong-câm, Phá-bang, et Lang-phân, peuplades diverses dont l'habitat s'étendait jusqu'aux rives du Mékong, et autorisées depuis 1803 à venir apporter à la cour de Huê leurs produits comme tribut» (Nguyễn Thê Anh, 1997:158).

⁸ Voir également Lê Thành Khôi, 1987:362-366 et Nguyễn Thê Anh, 1989.

⁹ Aujourd'hui Lao Bao, bourgade frontalière sur la frontière lao-vietnamienne, sur l'ancienne route coloniale N° 9 menant du littoral (Dong Ha, Vietnam) à la vallée du Mékong (Savannakhet, Laos).

Ce moment étant décisif dans l'ethno-histoire des Brou, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Le XIXe siècle fut marqué par des heurts successifs entre l'empire siamois et la cour de Hué. La situation s'aggrava surtout à partir de 1827, date de la révolte de Chao Anu, souverain de Vientiane et vassal commun des deux puissances, contre la tutelle de Bangkok. L'affaire qui, nonobstant la politique prudente de l'empereur vietnamien Minh-Mênh (1820-1841), opposa tout naturellement les deux parties, se termina avec le sac de Vientiane par les Siamois et la décapitation de Chao Anu ainsi que l'établissement du contrôle direct de Bangkok sur les *müang* lao de Vientiane et Champassak.

C'est alors que les petits *müang* lao à l'est, leurs anciens tributaires, pris entre deux feux, Siamois et Vietnamiens, se tournèrent vers la cour de Hué pour assurer leur protection. Pour contrebalancer la poussée siamoise, «...il apparut à Minh-Mênh opportun d'incorporer [en 1828, G.V.] ces régions à son empire, en les organisant en préfectures (*phu*) et districts (*huyên* ou *châu*), dont l'administration demeurait confiée à leurs chefs coutumiers, sous le contrôle des mandarins vietnamiens et contre le versement d'un tribut triennal aux chefs-lieux des provinces auxquelles ces territoires étaient rattachés» (Nguyễn Thê Anh, 1997:161). Entre 1827 et 1828, furent donc érigées les cinq circonscriptions de Trân-biên, Trân-ninh, Trân-dinh, Trân-tinh, Lac-biên, ainsi que «les neuf *châu* (districts autochtones) du *phu* de Cam-lô: Muong-vang, Tra-bôn, Thuong-kê, Tá-bang, Xuong-thinh, Tâm-bôn, Balan, Muong-bông, Lang-thân (ou Lang-thin). Ils correspondaient aux *müang* de l'arrière-pays de la province de Quang-tri qui payaient tribut depuis l'époque de Gia-Long. Leur population totale s'élevait à 10.793 inscrits. Les chefs de ces *châu* prirent le titre de *tri châu* (magistrats de districts indigènes). *Un partage des müang du Laos s'était ainsi effectué en quelque sorte entre le Viêt-nam et le Siam. Le Mékong constituait désormais, implicitement, la frontière entre les possessions de ces deux pays*» (Nguyễn Thê Anh, 1997:161-162) [souligné par nous].

Par la suite, l'annexion des *müang* lao par la cour de Hué s'avéra plus nominale que réelle, et bientôt ils trouvèrent l'occasion de se rallier de nouveau au Siam qui, de son côté, continua à faire des incursions dans la sphère d'intérêt de l'empire vietnamien. En 1834, puis en 1835, toute la rive gauche du Mékong fut envahie par l'armée siamoise dont une division attaqua la région frontalière de Cam-lô. Le but des Siamois étant avant tout la conquête de main-d'oeuvre plutôt que du territoire, leur tactique était celle de la terre brûlée et le déplacement en grande masse de la population locale sur la rive droite sous-peuplée du Mékong où, de surcroît, elles pouvaient être facilement surveillées¹⁰. En revanche, pour les Vietnamiens, c'était plutôt le contrôle du territoire qui importait: ils se considéraient comme victorieux dès lors qu'ils regagnaient le terrain perdu.

¹⁰ Selon Nguyễn Thê Anh, au Tran-ninh, par exemple, il ne resta que 20% de la population totale (1997:161-162).

La rivalité et les heurts pour la domination du bassin du Mékong continuèrent ainsi, mêlant revers et victoires pour les deux parties. Cependant, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, l'apparition des Français sur la scène changea profondément le rapport de forces. Le Vietnam étant paralysé par la présence d'un pouvoir puissant expansionniste sur ses frontières orientale et méridionale, «le Siam reprit sa politique d'expansion, et profita de l'impuissance de son voisin pour repousser de plus en plus loin sa frontière au détriment de ce dernier», au point d'affirmer, à partir de 1875-1880, «ses prétentions sur tout le bassin du Mékong, de la frontière du Cambodge à la ligne de partage des eaux de la rivière Noire» (Nguyễn Thê Anh, 1997:168). C'est alors, que la cour de Huê, devenue entre-temps protectorat français, «réclama l'intervention de la France pour faire respecter l'intégralité de son territoire»(Nguyễn Thê Anh, 1997:168).

L'intérêt des Français était, bien entendu, que, dans cette rivalité, les droits des Vietnamiens soient reconnus. De cette manière, plus tard, après la conquête de leur empire prévue pour bientôt, ils recueilleraient sans peine, et automatiquement, tout ce territoire. La politique française de cette époque ne vise, en effet, à autre chose qu'à imposer aux Siamois les droits des Vietnamiens et le refoulement des premiers. Ceci ressort très clairement des commentaires et des descriptions des premiers explorateurs. Le personnage clé de cette époque, Auguste Pavie, installé à Luang Prabang en qualité de consul de France, a été chargé lui-même d'«éclairer sur la situation véritable de ces régions peu connues pour rassembler les arguments que l'on pourrait invoquer pour en revendiquer la possession» (Cité par Nguyễn Thê Anh, 1997:168, d'après Tuck, 1982). Son contemporain et compatriote, le docteur Harmand s'exprime ainsi: «Le jour ne peut être éloigné où la nécessité s'imposera aux moins clairvoyants d'étendre notre domination à l'empire d'Annam tout entier, dont la Cochinchine française ne forme qu'une faible partie. Ce jour-là la connaissance des faits que je rapporte ici aura un certain intérêt. Nos droits, en effet, se substitueront à ceux de la cour de Huê, et cette province... nous servira, pour ainsi dire, de porte, pour laisser pénétrer notre commerce et notre civilisation dans cette vallée du Mè-không.» (1887:298) Et trente trois ans plus tard, un commissaire français commente rétrospectivement les mêmes événements de cette manière: «... ces territoires nous appartenaient incontestablement puisque nous ne faisons que revendiquer les droits séculaires de l'Annam sur eux» (Malpuech 1920:9).

Le rapport de forces inégal entre la France et le Siam met vite fin à la question. D'abord, les traités successifs avec Bangkok en 1863, 1867 et 1889 assurent les droits des Français, jusqu'au règlement définitif de la délimitation des frontières, sur la navigation sur le Mékong, étant donné que «les eaux [de cette rivière] coulent dans nos possessions de Cochinchine, [et] que ces eaux étaient donc aussi françaises que siamoises» (Lemire, 1894:43). Puis, la période d'un siècle et demi de rivalité siamo-vietnamienne est close par le traité de Bangkok en 1893, aux termes duquel le Siam renonça définitivement à ses droits sur la rive gauche du Mékong. L'Indochine française, comprenant le Vietnam, le Laos et le Cambodge, était née.



III. 3

1.2. Les premiers explorateurs. L'intrépide J.F. Harmand

Le premier explorateur européen à décrire les territoires habités par les Brou, est Jules François Harmand. Entre 1875 et 1877, le docteur Harmand fit cinq expéditions dans ce qui est devenu plus tard l'Indochine française, surtout dans les régions du Mékong et de ses affluents (voir Génin, 1880; Brebion, 1935). Ce qui nous intéresse ici, c'est son cinquième voyage (mai - août 1877) dont le but fut de découvrir le passage entre la vallée du Mékong et le littoral, et durant lequel, premier parmi les Européens, il traversa la Cordillère Annamitique ainsi que le territoire habité par des Brou, pour arriver du Laos au Vietnam. Les événements et les résultats de cette tournée furent présentés par lui dans trois publications (Harmand, 1878, 1879, 1879-80). La première est un rapport général adressé au Ministre de l'Instruction publique; la deuxième est un compte rendu fait pour la Société de Géographie contenant «des renseignements plus spécialement géographiques» (1879:75). Des trois, de loin la plus détaillée et la plus intéressante est celle publiée en 1879-80, en 127 pages, dans

Le Tour du Monde. Nous résumons à partir de la dernière, tout en tenant compte également de ses autres publications.

Après un long séjour à Bassac et sur le plateau Boloven, il remonte le Mékong pour arriver à La Khon (voir note N° 7.), qu'il quitte après quelques jours d'attente, le 4 mai 1877. Et c'est là qu'il commence à gravir son calvaire. En fait, son projet de traverser la Cordillère Annamitique, c'est-à-dire de passer de l'Empire Siamois dans celui de l'Annam, n'est dans l'intérêt d'aucun des deux pouvoirs. Depuis les conflits armés, il n'y a pas de communication entre eux. Les Siamois interdisent formellement tout contact avec l'Annam, et détournent le commerce vers Bangkok. Il est bien compréhensible que dans de telles circonstances, les chefs de provinces et de districts (les *chao müang*) n'osent pas assumer la responsabilité d'outrepasser la loi et de laisser Harmand partir vers l'est. Comme il l'avoue, «mon mauvais passeport, imprimé et banal, destiné aux négociants circulant dans la banlieue de Bang-kôk, dit bien de me laisser voyager dans l'intérieur des possessions siamoises, mais ne parle pas de m'en laisser sortir» (1879-80:263)¹¹. Mais, vu qu'il possède néanmoins de bonnes introductions d'un des chefs les plus puissants de toute cette région, le prince d'Oubon, et puisqu'il fait partie de ce peuple français dont les capacités militaires sont craintes à juste titre, on n'ose pas, non plus, s'opposer ouvertement à lui et lui refuser le passage. La tactique locale est donc de nier l'existence de routes menant vers l'est (quelque fois même de les camoufler) et de prétendre que dans un *müong* voisin il aurait plus de succès - en se déchargeant toujours sur le dos du prochain *chao müong* de la responsabilité de se débrouiller avec lui.

C'est ainsi qu'il est détourné vers le sud, et qu'il est forcé de parcourir une bonne partie de la région entre Thakhek et le Se Bang Hien, c'est-à-dire ce qui constitue aujourd'hui les provinces de Kham Mouan - Savannakhet, cherchant le passage vers l'est et un *müong* qui lui laisserait franchir la frontière. Il doit recourir à toute sortes de ruses, de corruption, de tours de forces pour sortir de cette impasse. Aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, les méthodes qu'il utilise et la manière dont il traite ceux qui s'opposent à lui sont à peine croyables: en remontant le Se Bang Hien, il se «fait tailler un joli rotin dans le fourré, et, après leur [aux payeurs, G.V.] en avoir fait expliquer l'usage, je dépose devant moi ce stimulant national, et je l'agite d'un air courroucé quand l'ardeur factice qu'il détermine menace de s'éteindre» (1879-80:277); dans une pagode, il coupe les paroles d'un mandarin «d'un soufflet dont on parlera longtemps à Song Khôn» (1879-80:274); ailleurs, «il fait brusquement partir au nez du gouverneur six coups de revolver» pour l'intimider (1879-80:268); à Muong Phou Wà, il saute sur le fils aîné du gouverneur «et le saisissant par les deux épaules, je le force à me

¹¹ En même temps, il ne possède pas non plus, un passeport annamite: „...je m'attendais à rencontrer de grandes difficultés à la frontière annamite, car j'étais dépourvu de passe-port du roi Tu-Duc. De Bassac, j'avais bien écrit à M. Philastre, chargé d'affaires de France à Hué, pour lui faire part de mon intention de percer par l'Annam, en le priant de vouloir bien demander aux autorités des frontières de me livrer passage. Mais je ne savais pas si ma lettre lui était parvenue...” (1878:254).

demander pardon dans les règles», parce que celui-ci «prend un air hostile et insolent, ouvertement railleur» (1879-80:263); dans un village où on refuse de lui vendre de la nourriture, il tire sur les volailles de la basse-cour du chef, il est vrai, en le dédommageant postérieurement (1879-80:31-32), etc. Et tout ceci tout à fait naturellement, comme si cela allait de soi; de plus maudissant à chaque minute cette mauvaise engeance de Laotiens.

Et pourtant les Siamois se méfient à bon droit de ses intentions: «... au jour inévitable de la conquête de l'Annam et du Tong-king par la France, la route déjà tracée ne tardera pas à être suivie par d'autres...[Les Vietnamiens] se sentant à l'étroit sur cette bande resserrée des terrains de la côte annamite, où la population surabonde, iront alors chercher dans la vallée du Mè-không des terres à défricher... En un mot, nous pouvons compter sur les Annamites, lorsqu'ils seront nos sujets, pour coloniser à notre profit toute une partie de la vallée du grand fleuve indochinois, où ils supplanteront rapidement les débris des races décrépites qui l'habitent. Par nous-mêmes, nous ne pouvons tenter aucune entreprise sur ses contrées si riches, mais si improductives par la faute de leurs possesseurs actuels. Il faut auparavant que le Laotien ait été éliminé, non par des moyens violents, mais par les effets naturels de la concurrence et de la suprématie du plus apte» (1879-80:259-260).¹²

Grâce à sa persévérance, aux tours de force décrits ci-dessus, il arrive malgré tout à réaliser son projet. De Song Khôn (au bord de la rivière Se Bang Hien, constituant la

¹² Dans son rapport de 1878, ce même passage est formulé essentiellement dans le même esprit, mais un peu différemment: „Il est nécessaire d'insister un peu sur l'existence de cette colonie [annamite à La-Khôn, G.V.], car elle doit faire réfléchir tous les Français soucieux des intérêts de notre patrie et de l'avenir qui nous est réservé dans cette partie de l'extrême Orient. Il est indubitable aujourd'hui que nous serons forcés, dans un avenir sans doute rapproché, d'étendre nos possessions et de nous emparer de tout l'empire d'Annam, y compris le Tong-King. Il ne m'appartient pas en ce moment de discuter les avantages que nous en retirerons et de faire la balance des profits et des embarras qui nous attendent dans une oeuvre aussi compliquée. Mais il est certain que, du jour où les Annamites se sentiront protégés, où ils sauront pouvoir émigrer sans contrainte, sans le souci de s'exiler à jamais en laissant une famille en butte aux vexations de leurs mandarins, il est certain que ce jour-là cette race prolifère, entreprenante et active, infiniment plus intelligente que les Laotiens, colonisera à son profit, dans un espace de temps très-court, toute la rive gauche du Mé-Khong, aujourd'hui au pouvoir de races multiples, désagrégées, sauvages ou demi-sauvages, que les indolents Laotiens n'ont pu jusqu'ici entamer d'une façon sérieuse, et c'est ce jour-là seulement qu'il nous sera permis, à nous Européens, de tourner nos regards vers cette vallée du Mé-Khong, riche, il est vrai, mais éternellement improductive, si elle restait aux mains de cette race Thay, qui ne mérite plus que la pitié et l'oubli. Puisque l'occasion s'en présente, je dois dire ici que, après avoir étudié les deux peuples qui se disputaient depuis de longues années la possession de l'Indo-Chine, j'ai l'intime conviction que si l'épée de la France n'était venue trancher le différend, avant un siècle toute la presque île serait devenue annamite, et je crois aussi que, si nous savons nous y prendre, nous pourrions avancer ce terme. Cette question multiple mériterait de fort longs développements, que je me propose d'exposer ailleurs, si l'on veut m'y autoriser» (1878:251-252).

frontière entre les provinces de Savannakhet et de Saravane) il fait d'abord une longue tournée de reconnaissance sur le Se Bang Hien. Puis, en suivant le sentier qui est devenu depuis la route coloniale N° 9, passant par Muong Phong, Muong Phine, Muong Tchépone, puis Dinh (aujourd'hui Lao Bao) et un *huyên* vietnamien qu'il décrit comme Lang Toung et qui ne peut être autre chose que Khe Sanh (Huong Hoa), il arrive à Cam Lô.

Mais, une fois la frontière franchie, sa situation ne s'améliore pas tout de suite. Il est naturel que, de leur côté, les Vietnamiens regardent également avec suspicion ceux qui arrivent de l'autre côté de la frontière. D'autant plus qu'il ne possède non plus, comme nous l'avons vu, un passeport vietnamien, est qu'il est Français, dont les intentions sont bien évidentes pour le gouvernement annamite de cette époque. Mais la présence de la France y est trop pesante déjà pour qu'on ose le retenir longtemps. Après quelques jours d'interrogatoire et d'attente d'abord à Cam-Lô, puis à Quang Tri, il «serre la main d'un compatriote, et échange avec lui quelques mots dans la langue maternelle» (1879-80:1). Il arrive à Hue le 13 août 1877, où son voyage se termine.

Les résultats de Harmand sont avant tous géographiques. Des trois cols Kéo Nua, Mu Gia et Ai Lao, qui assurent le passage à travers la Cordillère Annamitique, il découvre ce dernier, qui est le plus facilement praticable, étant à 410 mètres d'altitude seulement, et qui constitue la route la plus courte entre le littoral et la vallée du Mékong. C'est également lui qui, sur le côté laotien, a placé les rivières Tchépone et les cours moyen et supérieur de la Se Bang Hien sur la carte, ainsi que, sur le côté vietnamien, les cours supérieurs des rivières de Quang Tri et de Huê¹³.

En parcourant les régions mentionnées ci-dessus, il fait cependant des remarques intéressantes sur le paysage, sur les cultures et sur les populations qu'il fréquente. Revenons maintenant à son itinéraire un peu plus en détail pour considérer les plus intéressantes. Quoiqu'il ait quitté Lakhone le 4 mai 1877, il passe pratiquement tout ce mois dans les environs, attendant les permissions pour partir et faisant des recherches naturalistes. Enfin il part le 31 mai vers l'est, vers Muong Phou Wà, dans la direction du col de Mu Gia. La région qu'il traverse est habitée par des Pou Thays «population qui semble avoir occupé autrefois toute cette région, mais dont l'assimilation aux Laotiens paraît aujourd'hui presque complète» (1879-80:260), tandis que le *muong* nommé, sur les deux rives de la rivière Se Bang Fai, est habité par «un mélange confus de Sôs, de Pou Thays et de Làos» (1879-80:261).

Ne pouvant plus continuer son chemin vers l'est, il se tourne vers le sud, dans la direction de Nam Nau, un muong sur les bords de la rivière Sé Kiamphon [=

¹³ Harmand lui-même résume ainsi ses résultats: „Au point de vue géographique, mon dernier trajet présente, je crois, un intérêt assez considérable. Les points étudiés peuvent se résumer ainsi: Exploration des montagnes de La-Khôn; Reconnaissance du cours supérieur du Sé-Bang-Fay; Position du cours moyen du Sé-Noi; Exploration des provinces de La-Khôn, de Phu-Wâ, de Nam-Nau, de Phông de Song-Khôn, de la plus grande partie du cours du Sé-Bang-Hieng et de ses affluents de la rive droite; Traversée du pays des Pou-Thays, des sauvages Sôs, Brous, Souës, Douon, etc.; Reconnaissance du Sé-Tchépone; Traversée du pâtre montagneux et de la chaîne annamite; Rectification du cours des rivières du Quang-tri et de Huè» (1878:281).

Champone], inconnu sous ce nom aujourd'hui, mais qu'on peut localiser à Ban Sakhoen¹⁴, entre la route N° 9 et Kengkok. Il part le 6 juin de Phou Wà, pour y arriver en cinq jours. Durant cette étape, il ne mentionne qu'une rivière, le Sé Noi, un affluent du Se Bang Fai «qui sert de limite aux deux provinces de Phou Wà et de Nam Nau» (1879-80:266) et deux villages, Ban Phâ Kièou, et Ban Na Khêh. Près de Nam Nau, il note «l'apparence prospère et plantureuse» du paysage: «on se croirait dans un des plus riches cantons de la basse Cochinchine. Ce sont des marais, des rizières séparées par des broussailles et des haies de bambous, et se développant jusqu'à l'horizon. Des buffles, des boeufs, des chevaux en grand nombre prennent leurs ébats en toute liberté» (1879-80:266)

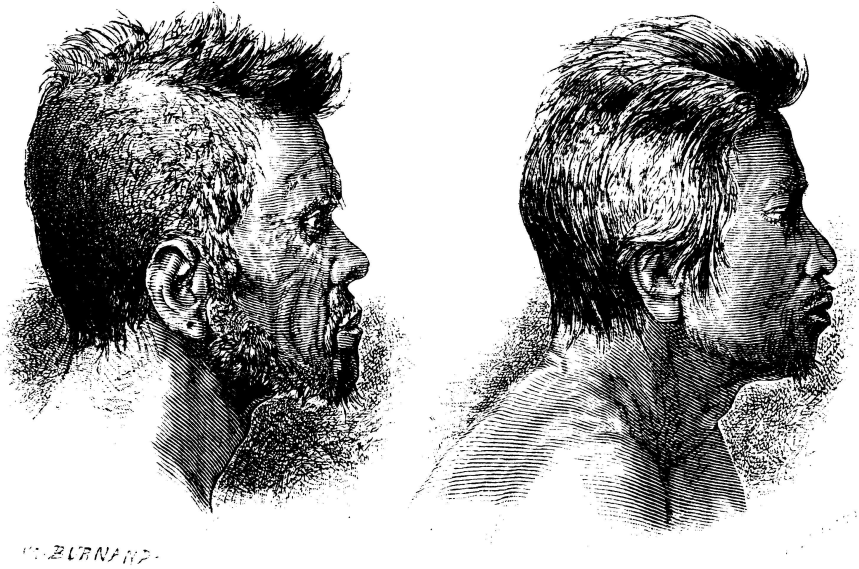
«Le muong de Nam-Nau est un village assez important (sur la rive droite du Sé-Kiamphôn, rivière tortueuse et profonde qui se réunit au Sé-Kiensoi pour déboucher dans le Sé-Bang-Hieng tout près de Song-Khôn)...» (1878:260). Et c'est ici, le 11 juin 1877 que, premier parmi les Européens, il rencontre des Brou: «Je trouvai à Nam-Nau quelques sauvages intéressants, plus ou moins esclaves, et dont les tribus vivent du côté du nord-est: *ce sont les Brous* (souligné par nous) et les Phelong¹⁵. Ils sont très différents de ceux d'Attopeu. Leur barbe, toujours un peu raide et clairsemée, leur physionomie, la forme de leur crâne, annoncent des mélanges de sang hindou et mongol, qui sont venus s'infiltrer au travers de couches primitives plus anciennes. Tous ces sauvages, du reste, quelle que soit leur origine, ont tous un genre de vie analogue, depuis les Stieng des environs de Bariah sur nos frontières de Cochinchine, jusqu'aux limites du Laos septentrional. Je pus en mesurer un certain nombre et prendre leurs portraits. Les profils exacts, que je reproduis ici [voir ses gravures, page 271; ci-dessous, illustration n° 5], ne donnent pas une idée parfaite du type, parce que l'on ne peut que difficilement y rendre la forme du nez, à arête toujours large, et des narines, toujours largement ouvertes» (1879-80:268).¹⁶

Premier témoignage concernant les Brou, cette maigre description, et les gravures l'accompagnant, sont surprenantes pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la présence des Brou à Nam Nau, dans les plaines, parmi des Lao, trop à l'ouest de leur territoire d'aujourd'hui, est inattendue, quoique elle s'explique par le fait qu'ils sont «plus ou moins esclaves». Leur localisation dans le texte et sur la carte, au nord-est de Muong Phalane, ne nous semble pas impossible vu que des sous-groupes brou, des Tri et des Mangkong vivent même aujourd'hui dans cette région. Ce qui est surprenant par

¹⁴ Nous remercions Jean-François Papet (CNRS-CACSPI, UPR 413) pour cette information.

¹⁵ Quant à l'ethnonyme Phelong, mentionné ici avec les Brou, il faut le rapprocher de Pong, Phong et Palaung venant d'une racine proto-tay *bo:ŋ signifiant des «populations autochtones soumises et intégrées dans le système des structures politiques des thay/tay dominants» (Ferland, 1996:20). Voir en Tay Dèng du Thanh Hoa: *pong* = subdivision territoriale du muong.

¹⁶ Dans sa publication de 1878, ce passage est comme suit: „Le muong Nam-Nau est un village assez important.....habité par les Laotiens et *quelques sauvages de la région de l'est, plus ou moins esclaves*.....Je trouvai à Nam-Nau quelques sauvages intéressants dont je pus prendre les mensurations et les portraits» (1878:260) (souligné par nous, G.V.).



III. 5

contre, c'est que cet ethnonyme ne reviendra plus qu'une fois dans sa relation de voyage, à Muong Phalane, encore sur le territoire Laotien. Et pourtant, plus tard, entre Tchépone et Lang Toung, il traverse le coeur du territoire habité aujourd'hui par les Brou. Il n'y mentionnera plus cependant que des «Moi¹⁷», ne semblant pas avoir réalisé qu'il fréquentait la même population. De surcroît, ses gravures montrent un type anthropologique fortement métissé, ayant des traits inhabituels, comme par exemple la barbe.

Pour en revenir au trajet de Harmand, le 14 juin 1877 il repart de Nam Nau vers l'est, en direction de Muong Phalàn, «construit sur la rive gauche du Sé-Kiensoi» (1878:261) et y arrive le lendemain soir. Le village est «habité par des Pou-Thays, des Souës et peut-être quelques Laotiens» (1879-80:268). Ici, il passe deux jours avec des mensurations anthropologiques des «Souës qui doivent être proches parents des Kouys de la rive droite du Grand-Fleuve» (1879-80:269) et que quelques lignes plus tard il

¹⁷ *Moi*. Terme vietnamien dépréciatif désignant «sauvage», utilisé pour les montagnards en général.

appelle «Khâs»¹⁸. Cependant, l'une de ses publications nous renseigne sur un détail très important, omis des autres: «A Phalàn, je pus mesurer un certain nombre de sauvages curieux et prendre leurs portraits. *Ce sont des Brou* et, je crois, des Douons.....*Ces sauvages, qui ont pris bon nombre de coutumes laotiennes, sont très différents de ceux de la région d'Attopeu, surtout les Brou*. Toutefois, comme ils se marient entre eux sans difficulté (Brou, Phalans, Souës, Pou-Thays) et avec les Laotiens, il faudrait de longues listes de mensurations pour établir les bases d'un travail vraiment scientifique. Malgré leur intelligence peu développée, on peut démêler dans leurs traits l'influence d'un sang étranger supérieur, venu de l'ouest, de l'Inde. *Leur langage ne diffère de celui des Khâs du Sé-Khong que par quelques particularités sans importance*. Bien qu'ils aient adopté les pagodes et la robe jaune du bonze, *il conservent surtout le culte des ancêtres; la principale chambre de la case est réservée aux cendres des parents, aux prières et aux incantations qu'on leur adresse en toute occasion*» (1878:261-262) (souligné par nous, G.V.).

Bien que ce texte de 1878 rappelle, sous beaucoup de points de vues, le passage décrivant un an plus tard les Brou de *Nam Nau*, passage que nous avons vu plus haut, il contient de précieuses informations nouvelles. La mention spéciale des Brou comme étant très différents des populations montagnardes vivant plus au sud, le rapprochement de leur langue de celle des «Khâs» vivant près du Sé-Khong, c'est-à-dire les Tau-Oi et les Katu, ainsi que les lignes consacrées à la description de leur culte des ancêtres, sont tous des détails confirmés depuis par la recherche et constituent ainsi les premiers renseignements scientifiques concernant les Brou.

Mais, de Phalane, il est détourné de nouveau vers le sud. Le 19 juin 1877, il continue son chemin vers Muong Phong «village d'une trentaine de maisons... habité par des Souës et des Khâs Duons» (1879-80:271). C'est ici qu'il décrit l'intérieur de la case du gouverneur Souë ressemblant «extérieurement aux maisons laotiennes... [mais] à l'intérieur [à] celle d'un vrai sauvage»: arbalètes, lances, filets de chasse, riz fermenté dans des jarres, et «au fond de la pièce qui sert à la fois de tribunal et de salon de réception, sont suspendus des *ex-votos* et des simulacres» (1879-80:274).

De Phong, il se rend en un jour, le 22 juin, à Song Khôn, le point le plus au sud de son trajet, au bord de la Se Bang Hien. C'est de là, à partir du 24 juin, qu'il fait une tournée de reconnaissance d'une semaine sur cette rivière, durant laquelle et sans le savoir, il pénètre en territoire vietnamien. Cette région est habitée par ceux qu'il appelle des «Kha Themep et Duon», probablement des Tau-Oi, et nous lui devons quelques descriptions intéressantes sur ces populations avec leurs villages fortifiés. Nous ne mentionnons que celles qui concernent également les Brou. C'est en revenant de cette tournée, que dans les environs de Song Khôn, il tombe sur des essarts des «Khas» où, dans une hutte, il trouve un instrument de musique bien connu des Brou: «une flûte Khâ, ou plutôt un instrument à anche mobile...un petit bambou, long d'une vingtaine de centimètres, percé de quatre trous équidistants. Une anche rectangulaire

¹⁸ *Kha*: Terme laotien dépréciatif désignant «esclave», utilisé pour les montagnards en général. Dans des mots composés, il peut devenir un préfixe, comme dans Kha Phong etc.



III. 6/a

est ménagée près de l'une des extrémités; c'est sur elle que l'on applique les lèvres, en produisant les sons...» (1879-80:286) Cet instrument de musique, *tareal* en brou, est utilisé surtout dans les huttes d'essart, lors de la surveillance de la récolte - ainsi le contexte semble confirmer le même usage (ci-contre, illustration n° 6a). A part cette flûte, Harmand décrit également un bâton à fouir (ci-contre, illustration n° 6b) qu'il y trouve, ce dernier lui servant de point de départ pour une courte description de l'agriculture sur brûlis des montagnards.

Après son retour à Song Khôn, il y passe trois jours rédigeant ses notes et, chose importante, mettant „à profit la confiance plus grande que commençait à me témoigner la population», il obtient «quelques renseignements politiques sur l'état antérieur de cette contrée», confirmant «les dires de M. le commandant de Lagrée» (1878:268-269)¹⁹.

¹⁹ Nous les reproduisons ici *in extenso* parce qu'ils contiennent des détails intéressants sur la rivalité siamo-annamite. «Après la guerre qui eut lieu entre les Annamites et les Siamois vers 1830 ou 1831, guerre qui eut pour théâtre, d'une part, les plaines du Cambodge près d'Oudong, et, de l'autre, les bords du Mé-Khong depuis Peunom jusqu'à Kemmerât, les Siamois victorieux transportèrent en masse les habitants de ces provinces à Bangkok, où ils restèrent plusieurs années enchaînés et la cangue au cou. D'autres furent seulement déplacés et envoyés dans les provinces de la rive droite.

Le gouverneur actuel de Song-Khôn resta lui-même deux ans en prison à Bangkok et sut ensuite rentrer en grâce.

Quant à la question de possession effective de cette partie du Laos par le royaume annamite, je crois que le commandant de Lagrée s'est un peu avancé en affirmant qu'avant la guerre elle s'étendait du dix-huitième au seizième degré, sur toute la rive gauche du Grand Fleuve.

La domination annamite n'a jamais (du moins on me l'a affirmé hautement) été effective, et il n'y a jamais eu notamment de mandarin d'origine annamite gouvernant le pays pour le compte des empereurs Gia-Long, Thieou-tri ou Minh-Mang. On avait simplement à payer un tribut annuel, consistant, pour le village de Song-Khôn par exemple, en un éléphant, dont chacun payait sa quote-part.

Les vieillards les plus âgés m'assuraient également qu'ils ne se rappelaient pas, aussi loin que pouvaient remonter leurs souvenirs, avoir vu des Annamites descendre jusqu'à Kemmerât pour trafiquer. Ils n'auraient jamais beaucoup dépassé le muong Phin, où ils viennent parfois acheter des buffles.

Il n'était pas sans importance de revenir un peu sur ce sujet, car le jour où notre drapeau se substituera entièrement au pavillon annamite, nous aurons sans doute à traiter avec Bangkok plusieurs de ces questions de revendication de territoire. *On m'a assuré que jamais aucun traité n'avait nettement déterminé la frontière*, et je dirai en outre ici, par anticipation, que toute la population annamite des frontières, depuis le dernier homme du peuple jusqu'aux grands fonctionnaires, a l'opinion bien arrêtée que la limite naturelle de l'Annam est le Grand Fleuve lui-même et non pas les chaînes de montagnes qui séparent les deux bassins de la mer de Chine et du Mé-Khong» (1878:269-270) (souligné par nous, G.V.).



III. 6/b

Il reçoit enfin l'autorisation pour partir vers l'Annam. Il part, avec «deux éléphants et quarante hommes, dont vingt-six portaient mes caisses et mes ballots; le reste, le riz et le sel de la colonne» (1878:270), le 4 juillet 1877. Il remonte à Phong, pour tourner enfin en direction de l'est. Entre Muong Phong et Muong Phine, il fréquente des «Khâs Te Douôn, installés auprès de leurs rizières» et qui «ont à peu près, sauf l'institution des bonzes, les moeurs et les coutumes des Laotiens» (1879-80:290). Le 7 juillet, près d'un village nommé Na Thôn aux bords du Sé-Không-Khâm, il donne l'ordre d'abattre un grand arbre pour pouvoir traverser la rivière. «A peine quelques lambeaux d'écorce étaient-ils enlevés, que je vis accourir un groupe de sauvages... ils se jetèrent à mes genoux, en donnant les signes de la plus violente émotion... on parvint à m'expliquer que cet arbre était sacré, quelque chose du *tabou* polynésien, et que sa chute serait le signal d'un déchaînement de calamités» (1879-80:292)²⁰. Cette scène, représentée par une gravure à la page 293 [illustration n° 8 ci-après], se répète plusieurs fois durant son voyage (1879-80:295) et atteste l'importance des bosquets et des arbres sacrés parmi toutes ces populations, y compris les Brou.

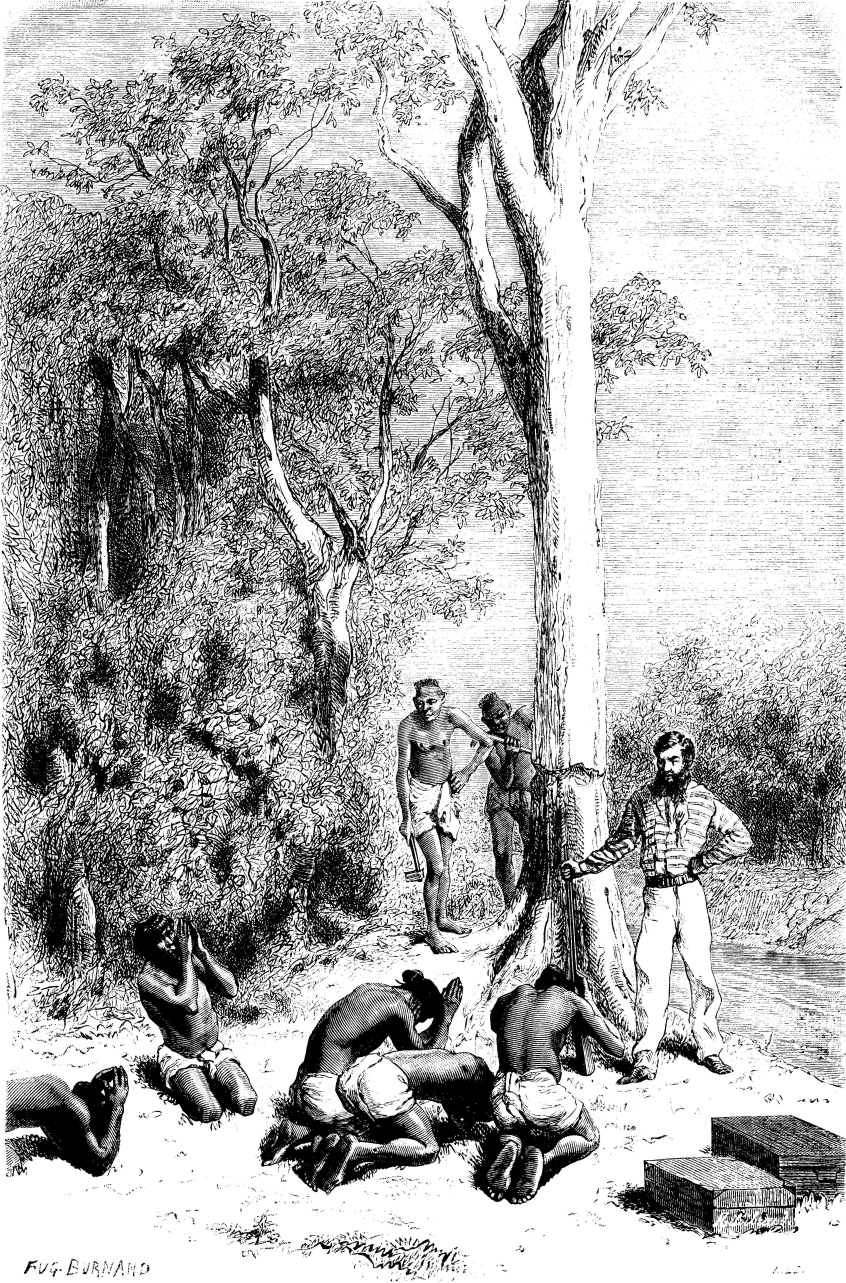
Dans un autre village Douôn, Kon Khèn, Harmand mentionne et reproduit en gravure un autel à l'intérieur de la maison du chef du village, ressemblant singulièrement à des autels destinés aux esprits auxiliaires des chamanes brou (1879-80:294 [texte] et 296 [illustration] ; ici, illustration n° 9). Que ces Douôn ne soient cependant pas des Brou, voilà qui est attesté par le plan de cette maison, reproduit également par Harmand à page 295 (ici, illustration n° 10), bien différent de celui des Brou.

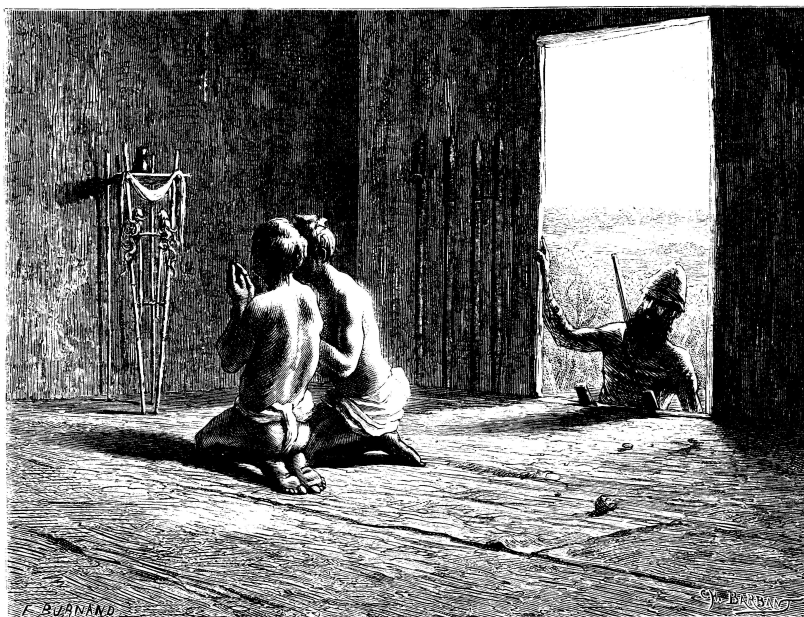
Le 10 juillet 1877, entre Muong Phong et Muong Phin, l'expédition traverse les rivières Sé-Tamouok et Sé-Touon, la frontière séparant le Siam de l'Annam, pour être accueilli par le «mandarin» de ce dernier *muong* en tenu vietnamienne «couvert d'un turban de crépon noir, vêtu de la longue robe annamite aux manches larges, et boutonnant sur le côté de la poitrine... Ce mandarin, après m'avoir salué en annamite, m'apprend qu'il est investi de ses fonctions par un *ban-cap*²¹ en règle avec la cour de Hué, et que, en un mot, j'ai franchi la frontière, que je ne suis plus sur la terre laotienne, que la province de Phin est habitée par des Pou-Thays, tributaires de l'empire d'Annam» (1879-80:295-296)²². Selon les informations qu'il reçoit, on peut arriver de là, après huit jours de marche, jusqu'au bord de la mer: trois jours jusqu'à Tchépone, deux jours de Tchépone à Cam Lo, et deux jours de Cam Lo à Hué.

²⁰ Dans la publication de 1878, ce passage est comme suit: «Dans la soirée du 7 juillet, je me trouvai arrêté par la crue du Sé-Không-Khâm, fort profond mais étroit. Je voulais le passer en faisant abattre en travers un arbre immense qui poussait sur la berge. Mais tous les Khâs du village voisin vinrent me supplier si vivement et d'une façon si humble de n'en rien faire, dans la persuasion que le génie des eaux ne manquerait pas de se venger cruellement sur eux d'un si terrible attentat, que je me résignais à attendre une baisse de la petite rivière» (1878:271).

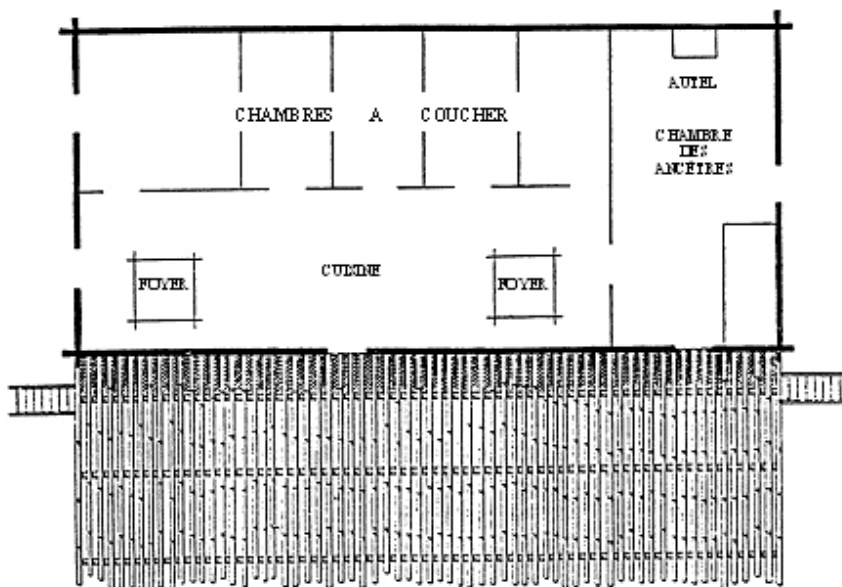
²¹ Orthographe correcte : *bang cap*.

²² Selon le texte de sa publication de 1878, „en arrivant à Phin, je croyais simplement arriver à la dernière province laotienne, et, au contraire, j'apprenais que j'avais déjà franchi la frontière et que je foulais enfin le sol annamite!” (1878:272).





III. 9



III. 10

Ici, nous lui devons quelques données très intéressantes sur “l’existence de trois provinces intermédiaires au Laos et à l’Annam, et habitées par des Pou-Thays” (1878:272), plus particulièrement «les trois provinces pou-thays, muong Phin, Tchépôn et Wâng» (1879-80:298), ainsi que sur l’origine de cette population; sur des colporteurs annamites et le commerce (1878:272-273 et 1879-80:298-299). Ces Pou-Thays sont «aujourd’hui tributaires des Annamites. *Le tribut est toutefois très-faible et semble n’avoir d’autre but qu’une constatation de vasselage.* Il consiste en argent, en cire, résine, ivoire, etc. que chaque année un mandarin annamite vient chercher. Les gouverneurs chercher [sic] leurs cachets et leurs ban câp (brevet) de la cour de Huè. Le gouverneur de Phin n’est tenu à aucune obligation envers les Laotiens; mais, pour conserver de bonnes relations avec eux, il envoie de temps en temps son propre fils porter en présent au cho muong de Kemmerât une marmite de bronze» (1878:273) (souligné par nous, G.V.).

Il quitte Muong Phin le 13 juillet. Le soir, il pénètre de force dans un village fortifié «kha», «nommé Belô ou Lebo» pour y passer la nuit dans «une sorte de maison commune, où se font certaines cérémonies, où se discutent les affaires publiques. Je n’avais pas retrouvé cet usage depuis mon passage chez les Moïs de la basse Cochinchine» (1879-80:300). Ce détail précieux prouve que nous ne sommes pas encore parmi les Brou, étant donné que ces derniers ne possèdent pas de telles maisons. Le lendemain, il arrive à Tchepone qui «se compose de trente à quarante cases disséminées; mais autrefois il a dû jouir d’une prospérité beaucoup plus grande» (1879-80:300). Selon son autre description, «le village, nommé lui-même muong Tchepôn, se trouve à peu de distance du confluent des deux cours d’eau, dans l’angle formé par leur réunion. C’est un petit centre assez misérable, au voisinage d’une belle forêt toute remplie de ruines de pagodes modernes et d’ex-voto, d’autels de bois et de bambou, en l’honneur des divinités locales» (1878:275).

Ici, aux confins des deux empires, «entre l’enclume siamoise et le marteau annamite» (1879-80:298), il est frappé par le caractère transitionnel des populations et des cultures, un détail sur lequel nous reviendrons plus tard. «Il est vrai que je ne suis pas encore en Annam, mais cependant je ne suis plus en pays laotien. Hommes et choses ont une nouvelle tournure, mi-partie annamite, mi-partie laotienne. Ainsi, par exemple, les hommes portent encore le langouti, mais ils se couvrent la tête d’un turban, les uns possèdent un chignon, les autres conservent le toupet de la vallée du Mè-không. Beaucoup portent les traces manifestes d’alliances annamites, qui se trahissent surtout dans la distribution et la forme des moustaches et de la barbe. Depuis Phin, hommes et femmes portent une petite tunique garnie de nombreux boutons de cuivre. Mais, chose plus curieuse, on me parle déjà ici du Laos comme, quelques jours auparavant, j’entendais parler de l’Annam. ‘Jamais personne ne va au Laos, jamais les Laotiens ne viennent jusqu’ici!’» (1879-80:300-302)

Le 17 juillet 1877, il quitte Tchepone pour remonter la rivière du même nom. Dans les environs, il rencontre beaucoup de «sauvages» qui «anthropologiquement... sont presque des Annamites, mais le mélange des deux types produit des physionomies d’une dureté extraordinaire. Je n’ai jamais vu encore en Indo-Chine des têtes aussi

caractérisées et aussi énergiques» (1879-80:302)²³. Il arrive le 18 soir à Dinh ou Ai Lao, (aujourd'hui Lao Bao, bourgade frontalière), le premier fort annamite, «défendue par une quinzaine de soldats commandés par un dôi, officier d'un grade inférieur» (1878:275) et lieu de déportation pour des condamnés politiques, où il est accueilli «très froidement, mais...[sans] aucun signe d'hostilité» (1879-80:303). Cet endroit est «habité par des métis Pou-Thays» avec, dans ses environs, des populations «sauvages» qui viendraient là pour enlever les condamnés et les vendre aux Laotiens comme esclaves (1878:275-276).

Après quelques jours de repos, et une scène de corruption impressionnante, décrite d'une manière vivante (1879-80:306-307), il obtient la permission, le 23 juillet 1877, de continuer son chemin. A partir de là, il traverse une région aujourd'hui habitée majoritairement par des Brou (Vân Kiêu). Nous devons admettre, par conséquent, que les «Moïs» mentionnés sur son chemin, ne sont autres que ces derniers, quoiqu'il ne soit pas exclu, non plus, qu'il y ait éventuellement parmi eux des Tau-Oi, voisins immédiats des Brou. En cinq heures, soit 14 kilomètres de marche, après avoir franchit la Cordillère Annamitique sur un sentier qui «s'élève et redescend sur le flanc des coteaux, laissant par endroit se développer sous les yeux des perspectives de la plus grande beauté. C'est un chaos de montagnes séparées par d'étroites vallées» (1878:276), il arrive à Lang-Toung, résidence du *huyên* annamite qui, à en juger par la distance qui le sépare de Lao Bao, ne peut pas être autre que Khe Sanh. Lors de son passage, il croise sur sa route «un assez grand nombre de Moïs....munis d'une très longue garde à deux mains, et de lances» (1879-80:308) qui le fuient constamment.

«Le huyen [sous-préfecture, G.V.] de Lang-Toung se compose de quelques cases disséminées et d'une pagode dédiée aux esprits, à la façon annamite» (1878:277). Malheureusement, il ne nous informe pas sur grand chose, mises à part la mention de la réputation d'insalubrité et une brève description de la pagode qui est «bien différente de [celles] laotiennes: ici plus de Bouddhas grands ou petits, plus de chaire sculptée, plus de bonzes à la robe jaune: des lits de camp sont placés sur la terre battue et recouverts de nattes. Une petite table, avec deux chandeliers en bois tourné et un réchaud de bronze, occupe le milieu de la salle unique de cette sorte de hangar. C'est l'autel.» (1879-80:308) Il y présente également les rituels qui y ont lieu: «Les Annamites de ces montagnes sont les plus religieux, ou, si l'on préfère, les plus superstitieux que j'aie jamais vus. Chaque jour il en arrive des troupes à la pagode, venant faire des sacrifices, des révérences et des genuflexions devant l'autel. Le *huyen* et son ami l'inspecteur des écoles se prosternent aussi à chaque instant, soit dans la pagode même, soit au dehors, sous un vaste parasol planté en terre. Ce sont les moeurs des Moïs qui déteignent sur eux, sans doute.» (1879-80:309) Finalement, il y apprend que «dans les environs environ deux mille soldats [sont] dispersés dans les villages moïs. On va construire des forts sur le sommet des montagnes. Le *phu* de Cam-Lô et le

²³ Selon une autre version, „les bords du Sé-Tchepône sont habités par des populations sauvages sans noms de tribu ou de famille et fortement mélangées de sang annamite. Il résulte de ces mélanges des physionomies d'une dureté et d'une énergie extraordinaires” (1878:275).

huyen de Lang-Toung sont de formation toute récente». Il se pose donc des questions sur les intentions des Annamites, «s'il n'ont pas l'intention de pousser une pointe dans la vallée du Sé-Bang-hieng, qu'ils regardent toujours comme leur appartenant en droit.» (1879-80:309)

Le 29 juillet, il quitte Lang-Toung. Après deux heures de marche environ sur un sentier qui est de toute évidence le reste d'une ancienne «route faite de main d'homme, dégagée d'arbres à droite et à gauche» (1878:278), et qui traverse des ruisseaux dont le «Kê-Xähn»²⁴, coulant vers l'ouest, vers le Sé-Tchepone et la vallée du Mékong, il arrive à la première rivière qui se jette dans la mer: le Rau-Quan. Il réalise l'importance orohydrographique de cet endroit: «La plupart des montagnes traversées jusque-là étaient formées de grès et orientées à peu près E.O. Au point de partage des eaux, elles deviennent granitiques suivant une direction générale N.N.O. - S.S.E. Mais le Râu-Quân s'engage bientôt dans une charmante vallée ouverte du O.S.O à l'E.N.E. et qui est formée de ces calcaires noirs, tourmentés et crevassés de La-Khôn, du Tong-King, et des grottes de marbre de Tourane. *C'est donc là un des noeuds de croisement des trois systèmes orographiques de la presque île indo-chinoise*» (1878:278) (souligné par nous, G.V.).

Ce jour là, il passe la nuit dans un «joli village moi où je retrouve, non sans surprise, une forme de cases que j'avais déjà remarquée tout à fait dans le sud, et aussi près d'Attopeu: les parois sont obliques au lieu d'être verticales, et les poutres taillées d'une façon bizarre. Ces pauvres gens, qui parlent un peu l'annamite, me reçoivent du mieux qu'ils peuvent... Le vieux chef du village met son immense maison à ma disposition. On m'apporte du poisson sec et un peu de riz...» (1879-80:310). Le lendemain, il traverse la rivière en pirogue et suit le chemin sur sa rive gauche, pour passer une autre nuit dans un autre hameau. «Les sauvages... s'accroupissent en cercle autour de moi: ils sont vêtus d'une sorte de veste sans manches, formée, fait singulier, de l'écorce feutrée de l'*Antiaris toxicaria*, cet arbre célèbre...» (1879-80:310-311). Le jour suivant, «la route continue à suivre la rive gauche du Rau-Quan, qui s'incline bientôt à l'est-sud-est, et s'engage au travers d'une large vallée admirablement cultivée» (1879-80:311), et il passe la nuit «au village moi de Taniang».

Un jour plus tard, le 1er août 1877, il traverse définitivement les derniers flancs de la chaîne, pour arriver à une grande plaine, près de Cam-Lô où «il examine avec satisfaction» le paysage qui s'étale devant lui. «Tout est changé», écrit-il, «la nature comme les habitants, le sol comme ceux qui le cultivent. C'est un véritable coup de théâtre. Sur le versant laotien, c'est la saison des pluies qui s'abat sur une terre sauvage, couverte de forêts, à peine déflorée par le travail régulier de l'homme. Sur le versant annamite, voilà plusieurs mois que le soleil brille sans un nuage au ciel, et lançant ses rayons sur les rizières, les plantations de patates, de mûriers, de ricin, de maïs; partout j'aperçois des hommes en train de bêcher, de piocher, de porter de l'eau

²⁴ A ce que nous sachions, c'est la première mention du nom géographique de „Khe Sanh”, devenu plus tard célèbre, bien qu'ici comme nom de ruisseau. Le chef lieu, nous l'avons vu, s'appelle encore Lang-Toung.

ou des marchandises. Les villages se dressent ça et là dans la plaine nue, ombragés de bouquets d'aréquieres et de cocotiers.» (1879-80:312) Le soir, il dort à Cam-Lô et dans quelques jours il finit son voyage à Hué.

Résumons: quelles sont les populations que Harmand rencontre et quelles sont la valeur et la portée de ses notes ethnographiques?

- 1) En partant de Lakhon et jusqu'à Nam Nau, il traverse un pays habité par des Pou Thay, Sô, et Lao; à Nam Nau, il mentionne les «esclaves» Brou et Phelong; à Phalàn, des Brou, des Pou Thay, des Souës et des Lao; à Phông des Souës et des Douon; pendant sa tournée de reconnaissance sur la Se Bang Hien, il fréquente des Khàs Douon et des Themep; entre Phông et Phin, des Te Douôn; à Phin et à Tchépôn des Pou Thay; entre Tchépôn et Dinh des «khas»; enfin entre Dinh et Cam-Lô des «moï». Il en ressort que, au nord de ce qui est devenu la route coloniale N° 9., à part les Lao, la population est foncièrement Pou Thay, avec des Sô qui se trouvent plutôt vers le nord; tandis qu'au sud de cette route, la population est Souë, Douon et Themep. Laisant de côté la question de savoir qui sont ces Douon et Themep, ce qui est important de retenir, c'est que le tableau présenté par Harmand coïncide en grandes lignes avec nos connaissances d'aujourd'hui. La majorité des *müong*, surtout ceux qui sont dans le voisinage des Brou (Vân Kiêu), sont Pou Thay (Phin, Tchépôn, Vang) et là où il y a aujourd'hui des groupes montagnards, des Kha ou des Moï sont également mentionnés.

La seule chose surprenante est que, comme nous l'avons vu, les «Khàs Brous» sont indiqués par Harmand beaucoup plus à l'ouest par rapport à leur habitat actuel, au nord de *müong* Phalane, et que, en revanche, dans la région où ils habitent aujourd'hui, il ne mentionne que des «moï». Ceci est cependant compréhensible si on tient compte du fait que son unique contact avec les Brou était quelques esclaves à Nam Nau et à Phalane qui lui ont vaguement et globalement désigné leur pays d'origine vers le nord-est. Par contre, en ce qui concerne l'identité ethnique des «moï», il souligne plusieurs fois que «Les Khàs...ne savent qu'une chose, c'est qu'ils sont des Khàs, mais ils sont incapables de se rattacher à une tribu quelconque. Comme je l'ai déjà fait remarquer....le terme tribu est impropre, et beaucoup de ces malheureux ne semblent attacher aucune importance à leur dénomination générique. La véritable unité, c'est le village»(1879-80:299).

Cette remarque très pertinente, sur laquelle nous reviendrons plus tard, nous semble résoudre toute la question. Les moïs de *huyen* Lang Toun, ou, sur la carte de Harmand, avec inversion des premières syllabes, les Khàs Tam-loung ou Tam-louong ne sont autres que les habitants de ce village ou de ce district. Faute d'une dénomination générique, ils s'identifient à leurs villages respectifs. Comment et pourquoi alors Harmand a eu l'ethnonyme Brou? C'est que, à Nam Nau et à Phalane, ses quelques esclaves vivaient parmi une population étrangère qui les a désigné probablement par ce nom. Mais là où il vivent dans leur territoire, de tels noms peuvent faire défaut. Si ceci est vrai, il en résulterait que l'ethnonyme Brou est, en fait, un exonyme. Néanmoins, il n'est pas impossible, non plus, que cette population

avait, ou a même aujourd'hui, une extension géographique plus grande qu'on ne le soupçonne.

- 2) Nous avons présenté les détails, assez maigres d'ailleurs pour une relation de voyage de 127 pages (pour ne prendre en compte que la dernière publication de Harmand), qui, du point de vue ethnographique, puissent être mis en relation avec les Brou. Il est frappant que toutes ces données proviennent du sud, c'est-à-dire de la région décrite plus haut comme Kha (Douôn ou Themep) et Souë. Au nord, la culture des Pou Thay et celle des Sôs présente beaucoup de parallèles avec celle des Lao: rizières inondées, grandes maisons en bois rappelant celle des Lao etc. Les «Souë» et les «Kha», en revanche, montrent les traits essentiels d'une culture montagnarde: arbalète, lance et filets pour la chasse, cultures sur brûlis et bâtons à fouir, nattes et jarres, instruments de musique, et surtout: ex-votos et autels (ou «simulacres») dans les maisons, arbres et bosquets sacrés dans la forêt. Tout cela est connu, sauf les villages fortifiés, sous la même forme, ou analogue, chez les Brou et atteste ainsi la présence de traits plus ou moins communs dans une zone géographique donnée. Quant aux populations de la région actuelle de Khe Sanh, un détail unique est la mention de vêtement en écorce battue, attesté plus tard par d'autres chercheurs; ainsi que les parois obliques de la maison moi dans le village près du Rau Quan - un fait que nous n'avons jamais rencontré ni dans la littérature ni dans la pratique.

1.3. Sur les pas de Harmand. La mission Pavie : le capitaine Malglaive et ses compagnons

En 1878-1879, un autre explorateur français, Dutreuil de Rhins, touche le territoire des «sauvages» pratiquement en même temps que Harmand. Il part de l'autre côté, du littoral - sans que l'on sache pour autant s'il fréquente des Brou ou des populations plus au sud, des Pahi ou Tau-Oi. Il mentionne les «sauvages» à deux jours de marche du village de Ba Truc, à la frontière des provinces Quang Tri et Thua Tien. Leurs traits les plus frappants sont, pour lui, le fait que, du point de vue anthropologique, ils sont différents des Vietnamiens, qu'ils habitent dans la forêt, qu'ils vivent, à part l'agriculture, de la chasse, et qu'ils échangent des produits forestiers avec les Vietnamiens, bien qu'ils se détestent mutuellement (1879:262)²⁵.

Peu après les voyages pionniers de Harmand, se met en place la mission Pavie (1879-1895), qui sera probablement la plus grande entreprise d'exploration de l'Indochine. La région qui nous intéresse est traversée par le capitaine de Malglaive

²⁵ Dans un article précédent, il est encore plus succinct: „Nous pourrions voir, à la ferme de la mission catholique [de Ba Truc, G.V.] des Moïs ou sauvages qui habitent à trois ou quatre journées de marche dans les montagnes, mais le temps nous presse. Montons vite sur une des premières collines....” et il continue avec la description du paysage (1878:339). Plus tard, il se pose, justement, la question: „Dois-je regretter d'avoir sacrifié à notre passion commune - la géographie - le côté historique et les aperçus sur les moeurs?” (1878:341).

(Malglaive, 1893/a; Malglaive et Rivière, 1902; voir également Pavie, 1906). Son but est de découvrir ce territoire encore inconnu, ainsi que de rechercher d'autres passages que le col de Ai Lao (traversé par Harmand), entre le littoral et la vallée du Mékong.

Durant son premier voyage (10 octobre - 12 novembre, 1890), il part vers l'est de Sakhon Lakhon (en Thaïlande), pour traverser les Cordillères et arriver au littoral à Đông Hoi (Quang Binh, Vietnam). Il passe à travers le Mékong à That Pa Nom, en face de Pakse. De là, «prenant sa route à l'embouchure et sur la rive gauche du Sé-Bang-Faï, il se dirigea vers Muong-Vang²⁶, point qui avait eu une importance politique» (Pavie, 1906:175). Pendant ce trajet, il suit un chemin plus ou moins parallèle au cours d'un affluent de la Sé-Bang-Faï, la rivière Se Noi, mais plus au sud que cette dernière. A Ba Bung (chez Pavie, 1906:176, «Ban-Dung»), il croise la route parcourue par Harmand, puis en arrivant à la Se Noi, il la remonte pour arriver à Muong Vang. De là, il part vers le nord, et, après quelques difficultés, il remonte la vallée de «Nam-Pa-nang et franchissant la ligne de partage par 780 mètres d'altitude, il parvient au confluent du Nam-Taleng et du Nam-Tiarap dont la réunion forme une rivière...sur laquelle il atteint en barque Dong-Hoï, le 12 novembre» (Pavie, 1906:178).

Ce voyage ne nous apporte pas grande chose. Peut être la seule information importante est la mention d'une population Phu Tai et «Kha-Leung» (= Brou) sur la rive *droite* du Mékong, dans les environs de P'hon Thong, déportée ici massivement de ses anciens habitats lointains. Selon le témoignage de la carte IV. qui retrace l'itinéraire de Malglaive, toute la région entre Sakhon Lakhon et le Mékong est habitée par de telles populations déportées, d'origine Phu Tai et Brou.

A partir du Mékong, en poursuivant son chemin vers la Cordillère, il ne mentionne plus les Brou, seulement leur parents linguistiques, les Sô et les Soué²⁷. D'après lui, ces derniers ne seraient originellement que des «Kha» montagnards (mais *quels* montagnards, il ne le précise pas) qui auraient adopté des coutumes Lao; les Sô gardent encore leur langue originale, tandis que les Soué peuvent être considérés comme des Lao (sauf leur origine). Toujours d'après lui, «...le Kha s'intitule Sô, Soué, Sôi, Kôi, Kouï. Ces noms sont synonymes et désignent seulement des nuances en des dialectes différents. Le fond est le même, c'est le Kha laocisant, et il s'applique à lui-même le terme qui le caractérise: Soué, c'est-à-dire celui qui paie l'impôt» (Malglaive et Rivière, 1902:78).

Un détail du voyage de Malglaive mérite cependant encore notre attention. Son interprète cambodgien, Craucht, étant malade, il ne pouvait pas continuer le chemin

²⁶ Une page plus tard, Pavie appelle le même endroit Muong-Vang-Kam, expliquant que les deux sont pratiquement identiques: [ils arrivent au] „Nam-Kok, affluent du Sé-Bang-Hien, sur lequel se trouve l'ancien, et, un peu plus au Nord, le nouveau Muong-Vang-Kam... Une des ressources du pays était le lavage des sables aurifères du haut Sé-Bang-Faï, ce qui avait fait donner le qualificatif de Kham (or) au nouveau Vang.” (Pavie, 1906:176).

²⁷ Selon le résumé de Pavie «les habitants, jusqu'à la chaîne du partage, sont des Khas-Sos» (1906:178).

à partir de Muong Vang avec Malglaive. Grâce à l'aide extorquée du commissaire siamois alors en charge de Muong Vang, il emprunta une voie plus facile vers Cam-Lo, près de Quang Tri. «Le chemin qu'il avait suivi gagne Pa-Bang, suit la vallée de Nam-Tang, affluent du Sé-Bang-Hien, franchit la ligne de partage, au delà du village de Sop-Kasoc, et joint à Tio-Thung la rivière Krong-Athom qui sert de direction à la descente, comme le Nam-Tangen a servi à la montée. Le pays parcouru est assez peuplé *et généralement habité par des Khas-Tom-Leng*» (Pavie, 1906:179) (souligné par nous, G.V.).

Dès lors la question se pose: qui sont ces Khas-Tom-Leng? Nous tentons deux explications qui d'ailleurs ne s'excluent pas. Nous avons vu plus haut que Harmand, dans la région actuelle de Lao Bao - Khe Sanh avait mentionné des mois du *huyen* Lang Toun(g) ou, avec inversion des premières syllabes sur ses cartes, les Khâs Tam-loung ou Tam-louong. Or, ces Khas Tam-loung semblent étrangement rappeler les Khas-Tom-Leng de Malglaive et de Pavie. Serait-ce dû au fait que la même population (brou) habite toute cette région? Cela ne nous semble pas impossible. Mais alors, d'où vient ce nom «Khas Tom-Leng» absolument unique dans la littérature? Quant à nous, nous croyons reconnaître dans cet «ethnonyme» le nom d'un des clans brous les plus répandus de la région frontalière au nord-ouest de Khe Sanh: les Tambleng ou *mu* (lignage, clan) Bleng. En effet, lors de notre travail sur le terrain dans le «pays», c'est-à-dire le territoire des Bleng ou Tambleng, nous avons entendu répéter maintes fois que leur racines remontaient au Laos d'où ils seraient arrivés dans un temps reculé sur leur territoire d'aujourd'hui. C'est à ce fait que leur «mythe» d'origine fait allusion en décrivant les Tambleng comme chasseurs d'éléphant égarés dans la forêt lors de la poursuite d'un éléphant blessé, arrivant de l'ouest, c'est-à-dire du Laos, sur leur territoire d'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, cet «ethnonyme» Tom-Leng/Tam Loung ne revient plus jamais dans la littérature pendant plus d'un siècle — si on ne considère pas encore une ressemblance apparente. C'est que ce *Leng/Loung* de son côté rappelle curieusement la deuxième partie de l'ethnonyme Kha *Leung*, utilisé abondamment pour désigner les Brou à partir de leur découverte. Ne sachant pas résoudre la question, l'hypothèse sur le rapprochement de Leng/Loung/Leung doit rester ouverte. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard, dans la partie finale de notre essai.

Pour son deuxième voyage, dont le but est de chercher un passage au nord du massif d'Atouat, Malglaive choisit un itinéraire plus au sud que celui de Harmand, dans l'arrière-pays de Huê, habité, comme on le sait aujourd'hui, par les groupes ethno-linguistiques des Tahoi, Pakoh, Katu, etc. «Cette région, limitée au Nord par le bassin de la rivière de Quang-Tri, contenait les plus septentrionales des peuplades considérées comme dangereuses et qui sont répandues vers le Sud... Les nombreuses variétés de Khas disséminées depuis ces montagnes jusqu'à la Chine sont de moeurs douces et paisibles, mais celles au contraire, dont il est ici question, avaient été rendues défiantes et agressives par l'état de guerre entre les petites tribus que la chasse à l'homme qui y était pratiquée y entretenait» (Pavie 1906:179). Malglaive part le 26 novembre 1890 de Hué. Après de longs essais, il parvient au plateau dans les environs des villages de A Tria et Dout, dans les environs des sources de la Sé-Kong et de la

Tchépone. Les deux noms de «tribu», donnés par lui (Malglaive et Rivière, 1902:114) sont uniques dans la littérature: jusqu'au village d'A Tria, il mentionne des «Kha Khat Tren», ce qui est probablement l'équivalent des «Tariengs» d'Odend'hal (voir plus bas), un sous-groupe des Tau-Oi; puis, au nord d'A Tria, à partir du village Dout, il parle des «Kha Vieng». Quoique ce nom semble être à première vue presque identique à la première syllabe du nom vietnamien donné aux Brou, le Vân/Vien Kiêu, il s'avère plus tard (Malglaive et Rivière, 1902:118 et 127-128) que c'est également une des dénominations des Tau Oi. Au village d'A Tria, pour avoir transgressé un tabou, il se heurte à la population locale et il est empêché de continuer son chemin. Après quelques escarmouches, il retourne à Hué le 15 décembre 1890.

Une semaine plus tard, le 21 décembre, il repart, avec une escorte de vingt miliciens commandés par P. Odend'hal, alors lieutenant, plus tard célèbre administrateur, archéologue et membre correspondant de l'EFEO, assassiné en 1904 sur les Hauts Plateaux du Vietnam par les Jörai. Cette escorte d'Odend'hal «en assurant la marche régulière et la sécurité du convoi, permit à M. de Malglaive de se consacrer tout entier à son travail topographique...[et il] apporta à ce travail lui-même [c'est-à-dire Odend'hal] le concours le plus précieux» (Finot, 1904:529)²⁸. Malglaive reprend donc le chemin qu'il a reconnu jusqu'à Dout, puis il tourne vers le nord. Il arrive au cours supérieur de la rivière de Quang Tri, et il la suit en aval, toujours vers le nord. Peu avant sa grande boucle orientale, il parvient au «dernier village Tau Oi», Le Tong. A partir de là, ce sont les villages des Kha-Leung (épelé quelquefois comme Keu Leung), c'est-à-dire des Brou. Puisqu'il réalise qu'en descendant la rivière de Quang Tri, il regagnerait le littoral, il traverse vers l'ouest la chaîne des montagnes, à la hauteur des villages de Lang Ho et Ta Riep. Après avoir atteint la vallée de la rivière Tchépone dans les environs de *müong* Song Leng, il la suit en descendant.

En décrivant cette région Brou, il peint un contraste frappant entre les Keu-Leung pacifiques et «à demi civilisés», et les ethnies «sauvages» environnantes: «Nous avons quitté les Ta-Hoi...Nous trouvons ici beau temps, beau pays, bons chemins, bon accueil, abondance. Nous sommes chez les Keu-Leung à demi civilisés. De gros villages où pullule le bétail, entourés d'aréquieres, de mandariniers, de bananiers, aux maisons confortables, d'accès facile avec des plates-formes avancées, à la façon pou-thaï, contrastent agréablement avec ce que nous connaissons. Plus de ces longs phalanstères ta-hoi où nichent des familles entières, encagées à la façon de fauves dans une roulotte. Plus de crânes de singes, de cerfs, de sangliers, enfilés en chapelets ou suspendus en trophées dans le coin aux génies. Ici, l'angle s'orne d'un autel copié ou importé d'Annam. Preuve des relations amenées par la facilité des communications qu'ouvre la nature entre Quang Tri et le Haut Tchépon» (Malglaive, 1893/a:386).

²⁸ Pour la vie et l'activité d'Odend'hal, voir Brébion (1935) et la nécrologie de Finot (1904). Il est dommage que l'article d'Odend'hal sur „Les routes de l'Annam au Mé-kong” (1894) ne fasse pas mention de ce premier voyage fait dans la compagnie de Malglaive; il ne contient que la description des explorations d'Odend'hal entrepris en 1893, plus au sud de la région habitée par les Brou.

A partir d’Ai Lao, il continue à descendre, le 7 janvier 1891, la rivière de Tchépone, vers l’ouest. Mais, bientôt, il tourne brusquement vers le sud pour parcourir le chemin menant de Muong Nong à Saravane. Jusqu’à Muong Nong il est sur territoire «Keu-Leung»; au sud de ce *muong* il retrouve les Tau-Oi. A quelques jours de marche avant Saravane, il change de nouveau sa direction: il tourne brusquement vers l’est. Il parvient à la rivière Se Kong (région habitée par les Katu), et il la remonte. Il retransverse la Cordillère, le Massif d’Atouat, et le 31 janvier 1891, il regagne Hué après avoir parcouru un itinéraire de 730 kms.

Deux semaines plus tard, le 15 février 1891, il repart pour son quatrième voyage dont le but est «de relever la partie inconnue du Sé-Bang-Hien, de reconnaître le terrain en aval de Kemmarat en vue de l’établissement possible d’une route parallèle au Mé-Khong, de relier ses itinéraires à ceux de ses compagnons voyageant au Sud et de rentrer par le Cambodge après avoir visité le plateau des Bolovens» (Pavie, 1906:183). Ce voyage, de notre point de vue, est de loin le plus important puisqu’il traverse le coeur du territoire Brou (Van Kiêu). Ici, il suit en partie le chemin de Harmand. De Hué, il se rend à Mai Lanh, terminus des navires remontant la rivière de Quang Tri. Puis, en suivant le sentier devenu plus tard la route N° 9., il arrive, sur dos d’éléphant, en un jour et demi à Ai Lao (= Lao Bao). Malheureusement il ne partage avec nous aucune de ces expériences. Il ne mentionne que le nom du village Vung Ho où il passe une nuit; sur sa carte nous retrouvons également plusieurs villages, connus jusqu’aujourd’hui sous le même nom: Dong Cat, Dong Chan (= Cho), La Miet, A Loa (=Ayoa), Lang Son.

A partir d’Ai Lao, il redescend la rivière de Tchépone jusqu’à *muong* Tchépone. La rive droite de cette rivière est habitée, selon sa description, par des Phu Tai et des Brou, tandis que la rive gauche par des «Kha insoumis» (des Tau-Oi?). De *muong* Tchépone, il suit la rivière Se Bang Hien jusqu’à Song Khone - il arrive donc à la vallée du Mékong au sud de Savannakhet. Selon sa carte, après les Phu Tai et des Brou «...ce sont des Douon, ou plutôt des Soué [qui habitent la vallée de la Se Bang Hien]. On appelle ainsi tous les Kha laocisant payant redevance à un Muong Thai ou Lao» (Malglaive et Rivière, 1902:177).

La suite de son chemin n’est plus intéressante de notre point de vue: il tourne vers le sud, pour arriver à travers Muong Lakon Peng à Saravane, d’où il parcourt la rive gauche du Mékong jusqu’au plateau Boloven.

Semblable au voyage de Harmand, celui de Malglaive est important du point de vue géographique. C’est à lui qu’on doit avant tout la connaissance topographique de toute la région se situant entre le littoral et la vallée du Mékong. Par contre, quant à l’information concernant les populations de ces régions, et leur culture, il est extrêmement succinct, pour ne pas dire insignifiant. On en tire des conclusions surtout sur la localisation géographique des Brou et d’autres ethnies, ainsi que sur les rapports entre eux. Néanmoins, comme nous l’avons mentionné, sur ses cartes on voit apparaître les premiers villages Brou, souvent sous un nom identique ou presque identique au nom d’aujourd’hui; et on lui doit également quelques photos, ou des

gravures faites à partir des photos, sur les Brou (Malglaive, 1893/a:385; Malglaive et Rivière, 1902:Figs. 37, 45, 46, ici illustrations n° 13-15).



III. 13



III. 14



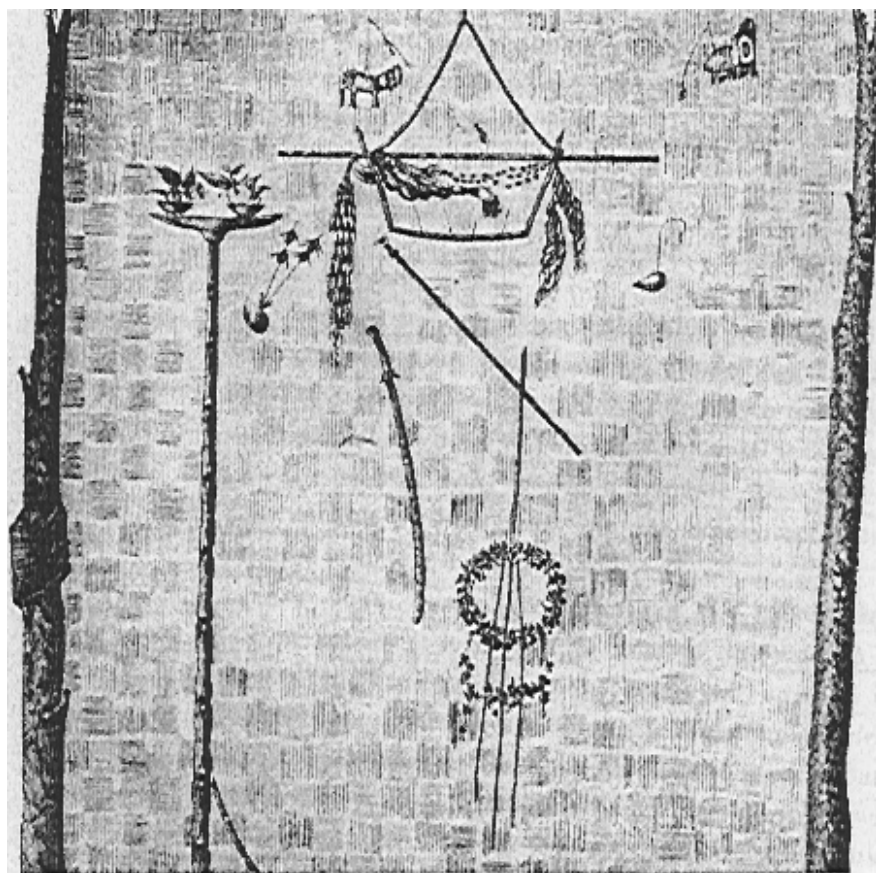
III. 15

Il nous reste encore à présenter l'activité d'une autre personne appartenant à la mission de Pavie: le capitaine A.-J. Rivière, co-auteur du livre *Voyages au centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indo-Chine* (Malglaive et Rivière, 1902). Faisant partie avec Malglaive du groupe du capitaine Cupet, sa tâche était d'achever l'exploration de Khammouane et du Tran Ninh commencée en 1889. En juillet 1890, en conformité avec les explorations de Harmand et de Malglaive, à la recherche des passages entre la vallée du Mékong et le littoral, il a reconnu un chemin menant de Lakhone, c'est-à-dire de la vallée du Mékong, par Qui Hop à la côte d'Annam, jusqu'à Vinh dans le Nghe An. Ce voyage lui a fait traverser une bonne partie de la province de Khammouane, explorer les vallées de la Se Bang Fai, du bassin de Nam Noi et Nam Theune, muong Mahasai et la région du col de Mu Gia, c'est-à-dire une région habitée par une multitude d'ethnies éparpillées telles les Sek, les Arem et les Sô et d'autres, parlant des petites langues archaïques Viet-Muong, comme nous le savons aujourd'hui (voir p.e. Ferlus, 1996).

De notre point de vue, la description des Sô est d'importance particulière. Rivière les répartit en deux groupes, les Sô des montagnes ou «Khas Sô» et ceux de la plaine. Les uns gardent les «vrais» caractères «Kha», les autres ont subi l'influence des Laotiens. Cette distinction s'applique avant tout à la religion: les premiers «paraissent ignorer le bouddhisme ou du moins ne le pratiquent pas...Mais ceux qui sont descendus des montagnes.....sont loin d'être restés fidèles aux traditions des Khas-Sos. Ils n'ont, sans doute, ni pagodes, ni talapoins, et l'on ne voit jamais, dans leurs villages, de cérémonies religieuses générales; mais ils se réunissent par groupes de 7 ou 8 pour élever des autels à la gloire du Bouddha et l'implorer en leur faveur» (Malglaive et Rivière, 1902:276). Page 277, figure 75 (ici, ill. n° 16), il présente un dessin, sans le décrire en détail malheureusement, illustrant de toute évidence un autel chamanique très similaire à celui des Brou, ayant comme sous-titre «les objets figurant dans ce croquis pris à Ban-Khoc [un village de «Khas Sô», G.V.], servent à l'esprit protecteur de la maison, à son amusement, à son entretien et à sa défense».

Mais cette différence entre Sô de la montagne et ceux de la plaine n'est pas seulement religieuse, elle a des répercussions sur toute leur culture, sur «la plupart des moeurs et coutumes,[et elle] tient à la malléabilité de leur caractère. Les Sos des montagnes ont adopté le costume des Annamites; comme ceux-ci, ils portent les cheveux longs et rassemblés sur le sommet de la tête. Ils ne se tatouent jamais et ne s'épilent point; leur barbe est souvent fournie et frisée, ce qui les distingue à première vue des Annamites; leurs maisons sont à deux foyers et leurs villages n'ont pas de «sala» ou maison des étrangers.....; enfin ils enterrent leurs morts.

Les autres portent le langouti et l'écharpe laotienne; les hommes ont adopté le toupet siamois, mais les femmes ont conservé la longue chevelure des Annamites; ils se tatouent et quelques-uns même, parmi les jeunes gens, ont pris l'habitude de s'épiler. Ils n'ont plus qu'un foyer dans leurs maisons et construisent des salas pour les étrangers. Le plus souvent, ils brûlent les morts, rassemblent les cendres dans une urne funéraire (qui n'est autre d'ailleurs qu'une marmite en terre) et enterrent celle-ci à l'emplacement du bûcher après une exposition de sept jours.



III. 16

Ces distinctions ne sont pas absolues et s'appliquent surtout à la nouvelle génération et aux villages les plus rapprochés du Mé-Khong...» (Malglaive et Rivière, 1902:276-277) (souligné par nous, G.V.).

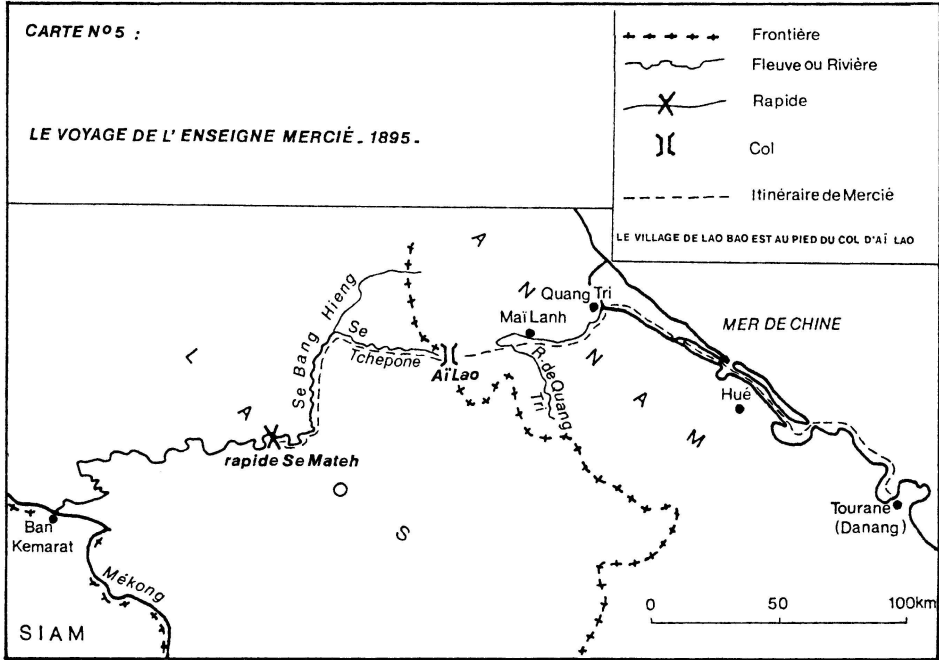
Pourtant, qu'ils soient de la montagne ou de la plaine, les Sô se distinguent des Laotiens «par la physionomie, le langage et la constitution de la famille». Suit une description brève de la langue des Sô avec, à la fin du livre d'un vocabulaire; dans cette langue, les «sons terriblement durs et gutturaux» foisonnent et les R sont roulés comme un «tonnerre». Quant à la «constitution de la famille», Rivière mentionne la pratique de la polygamie, avec quelques détails intéressants tels la nécessité d'obtenir le consentement de la première femme. Il nous informe également sur le «rachat des *impertinences* de toute natures» (souligné dans l'original): «l'amende ne se paie pas en argent; le génie protecteur de la maison d'une fille khas se contente du sacrifice d'un cochon ou d'un buffle que les délinquants mangent, on pourrait presque le dire, en famille» (Malglaive et Rivière, 1902:278). Puisque tous ces détails montrent des similarités surprenantes avec ceux connus de la culture des Brou et pourraient ainsi s'appliquer tout aussi bien à eux, la question du rapport de leur culture à celle des Sô peut être posée - une question sur laquelle nous reviendrons plus tard, dans les conclusions de notre essai.

1.4. Un épisode rocambolesque: l'aventure de l'enseigne Mercié

Entre-temps, une discussion animée se développe au sein des milieux français concernant la question de la navigabilité du Mékong et la nécessité de contourner les rapides. Parallèlement à la recherche d'une voie terrestre, dont Harmand et Malglaive furent pionniers, un projet nouveau se dessine «qui consisterait à créer une nouvelle voie de pénétration commerciale au Laos, permettant d'éviter les rapides cambodgiens, le transbordement de Khône, et même l'essentiel des Kemarat. Cette voie relierait le port de Tourane au Mékong à hauteur du village de Kemarat, en franchissant les monts d'Annam; *elle utiliserait la voie fluviale sur presque tout le parcours, sauf pour une petite distance de part et d'autre d'un col, où des coolies assureraient le relais.....*Ce projet...va effectivement faire l'objet d'une tentative de réalisation» (Lacroze, 1996:114-115) [souligné par nous, G.V.]. Cette aventure «un peu folle» de l'enseigne Mercié ayant été traitée en détail par Lacroze (1996:115-120), nous résumons d'après lui.

En 1892-93, Mercié devient intéressé par les comptes-rendus des explorateurs qui avaient cherché des voies pouvant relier les côtes d'Annam au Mékong. De tous, le plus convaincant était l'essai de Malglaive qui, dans son *Essai sur la rive gauche et la navigabilité du Mékong moyen* (1893/b) a soutenu que «la port du Laos, c'est Aï Lao; c'est ici que doivent converger nos efforts» (cité par Lacroze, 1996:116). Il y a précisé même l'itinéraire à suivre: «Une chaloupe peut remonter aux hautes eaux - d'octobre à janvier - la rivière de Quant Tri jusqu'à Maï Lanh, y amenant les sections d'un vapeur construit pour la navigation du haut Mékong. De janvier à juin, mois de saison sèche à l'ouest de la chaîne d'Annam, les éléments du vapeur sont transportés à

dos d'éléphants de l'autre côté du col, sur 45 kilomètres environ, jusqu'au village laotien de Lao Bao, qui se trouve sur une petite rivière, la Se Tchepone, affluent de la Se Bang Hien. Le bateau à vapeur y sera remonté; de juillet à octobre, il aura trois mois pour atteindre le Mékong» (Lacroze, 1996:116).



III. 17

Mercié, après avoir contacté Malglaive à deux reprises, décide en 1894 d'entreprendre ce voyage, et part pour Tourane (aujourd'hui Da Nang). Il y fait construire sa chaloupe appelée «Fourmi», démontable en tranches pour le transport de part et d'autre du col, «de dimensions modestes: dix mètres de long, un très faible tirant d'eau, 0,45 mètre. Chacun des éléments qui la composent est aisément transportable, à l'exception du massif de la chaudière, qui démunie de tous ses accessoires, mais soigneusement emballée, pèse huit cents kilos» (Lacroze, 1996:119). Après une première reconnaissance en pirogue en janvier 1895, il se rend compte des difficultés: seize rapides entre Quang Tri et Mai Lanh, sur la rivière de Quang Tri, et soixante dix-sept rapides sur les rivières laotiennes, la Se Tchepone et la Se Bang Hieng, dont «le 65ème, le Se Match a très mauvaise réputation» (Lacroze, 1996:119). Cette réputation est justifiée: lors de la reconnaissance, l'une des pirogues, dans laquelle se trouve Mercié lui-même, chavire, et perd un de ses piroguiers.

Nonobstant, Mércié, assidu (ou plutôt têtue), part pour son aventure en août, 1895. Les sampans qui transportent les éléments de la «Fourmi» arrivent à Mai Lanh sans problème où ils déposent Mércié et ses fardeaux. «Quarante cinq kilomètres de piste difficile à faire, pour monter jusqu’au col et en redescendre jusqu’à Lao Bao. Pas d’éléphants. Il faut se contenter de coolies.» (Lacroze 1996:119). On fait confectionner un brancard sur lequel repose la chaudière. «Trente-cinq à quarante coolies, agissant ensemble, la soulevaient en criant, hurlant, et gesticulant et la portaient à dix ou douze mètres plus loin, jamais plus, d’un seul effort, laissant la place à une deuxième équipe, tandis qu’une troisième débroussaillait l’étroit sentier qui monte et serpente, tortueux, malaisé, à travers la forêt ou la brousse. A la fin de la première journée, monsieur Debay [son compagnon de voyage, lieutenant, chargé du transport de la chaudière, G.V.] avait gagné trois kilomètres» (cité par Lacroze, 1996:120). Après quelques incidents inattendus, comme la fuite de coolies, etc., la chaudière finit par arriver au col, et redescendre à Lao Bao, sur les bords de la rivière.

Là, les charpentiers annamites remontent la Fourmi en cinq jours, et «dès la première crue de 0,50 mètre, nous nous lançâmes sur la rivière, le coeur débordant de joie et d’espérance» (cité par Lacroze, 1996:120). Ils redescendent la Tchépone, puis la Se Bang Hien, pour arriver à son 65ème rapide, le Se Mateh où une fausse manoeuvre met un terme à l’aventure: «En un clin d’oeil, la Fourmi est roulée, la quille en l’air; les hommes se cramponnent à la quille, entraînés au plus dangereux du Se Mateh» (cité par Lacroze, 1996:120). Mércié lui-même évite à grand-peine la noyade, et «échoue donc tout près du but, un peu pitoyable, émouvant sans doute, dans ses exploits inutiles» (Lacroze, 1996:120). Cette aventure, qui ne nous apporte évidemment rien sur les Brou, prouve une fois pour toujours l’inutilité de la voie fluviale en partant du littoral. Néanmoins, «par sa tentative, quelque peu téméraire, tout autant que par son retentissant échec, Mércié aura attiré l’attention sur une solution qui finira par s’imposer» (Lacroze, 1996:118): c’est par la voie terrestre, et ferrée, que le Laos s’ouvrira plus tard vers le monde.

1.5. D’autres militaires et explorateurs. Ch. Lemire et la question de la route dite «mandariner». Le marquis de Barthélemy et le docteur Lefèbre

Bientôt après les explorations de Malglaive, en août-septembre 1892, une nouvelle expédition partit avec, comme chef, Charles Lemire (Lemire, 1894). Ses antécédents directs furent les conflits armés sur la frontière siamoise-annamite, en conséquence desquels en février 1892 un premier poste franco-annamite fut installé à Ai Lao, puis, en septembre de la même année, un deuxième, à Axoc. Lemire fut envoyé dans la région pour rendre compte de la situation en vue de conjurer d’éventuelles nouvelles incursions siamoises²⁹.

²⁹ Pour une biographie de Lemire ainsi que la description détaillée de sa mission en 1892, voir Malleret, 1937.

Lemire mentionne comme fait évident et bien connu que «trois sentiers mènent de Cam-Lô au Mékong: L'un par Mai-Lanh, Lang-Con et Ai-Lao; c'est celui du sud et le plus fréquenté» (1894:13) [voir ill. n° 18]. C'est la route parcourue par Harmand. Un autre chemin part de Tam-Son au dessus de Cam Lo et, remontant la vallée de la rivière Cam Lo, et en passant par les villages de Chon Dong (= Dong Cho?) et Mot Bai (= Sabai) mène à Miet, d'où il repart pour Adoa (Ayoa), Lang-Sên et Xuong-Thanh. C'est la route médiane. Une troisième route, celle du nord relie le littoral à partir de Mâu-Hoa, à travers Cugiong, Dagiong et Axoc à Tabang. Lemire suit cette dernière jusqu'à Axoc, puis il recoupe en direction du sud-est, vers la route médiane qu'il rejoint à Lang Sen; de là, il continue dans la même direction, pour passer à travers Ayoa et Lambui/Miet, et arriver finalement à la route du sud, dans les environs de Khe Sanh d'aujourd'hui. De là, il continue son chemin vers l'ouest, jusqu'à Ai Lao (= Lao Bao), puis il revient sur ses pas pour retourner par la route du sud à Mai Lanh et au littoral.

Les points finals de son itinéraire, Axoc, Lang Sen et Ai Lao dessinent la frontière siamoise-annamite, et dans son rapport, il met tout naturellement l'accent sur les liens qui relient cette région au littoral, ainsi que sur le fait que malgré «les usurpations provisoires siamoises» les populations de ce territoire doivent être considérées comme des ressortissants de la Cour impériale de Hué - et par conséquent des colonisateurs français. C'est à ce propos qu'il explique aux notables du village Lang Ha à mi-chemin entre Lao Bao et Khe Sanh, que leur serment de fidélité au roi du Siam, en buvant l'eau consacrée à Ubon en Thaïlande devant le gouverneur siamois, est «prématuré et sans valeur» (1894:43) vu les traités en vigueur entre la France et le Siam. Par cet interlude, l'auteur nous fournit une de ses plus belles descriptions, concernant la cérémonie du serment, d'après ses informateurs.

La publication de Lemire est importante pour nous sur plusieurs points. Tout d'abord, il parcourt le territoire qui nous concerne avant tout, la région de Khe Sanh, dans tous les sens. Deuxièmement, il donne un bref, mais très utile résumé historique du processus de colonisation par les Vietnamiens de la région montagneuse, et de son organisation administrative. Troisièmement, il donne une description détaillée de son itinéraire, il mentionne beaucoup de noms de villages dont la majorité sont connus jusqu'aujourd'hui sous le même nom, ou peuvent être facilement identifiés; et surtout: dans presque chaque village visité, il énumère le nombre des maisons et des familles, de leur buffles et d'éléphants - nous fournissant ainsi des données sociologiques irremplaçables. Quatrièmement, nous lui devons plusieurs descriptions uniques qui mettent en évidence la relation de vassalité entre montagnards et Siamois/Annamites (comme par exemple la description du serment de fidélité au roi de Siam, mentionnée plus haut, ou les coutumes relatives aux brevets de nomination délivrés par la Cour de Hué - cette dernière description étant corroborée par nos propres données recueillies sur le terrain); ou d'autres qui peuvent être considérées comme les premières mentions de certains traits culturels très importants des Brou (comme par exemple la description sommaire des autels domestiques). Nous reviendrons plus tard sur certaines de ces questions concrètes.

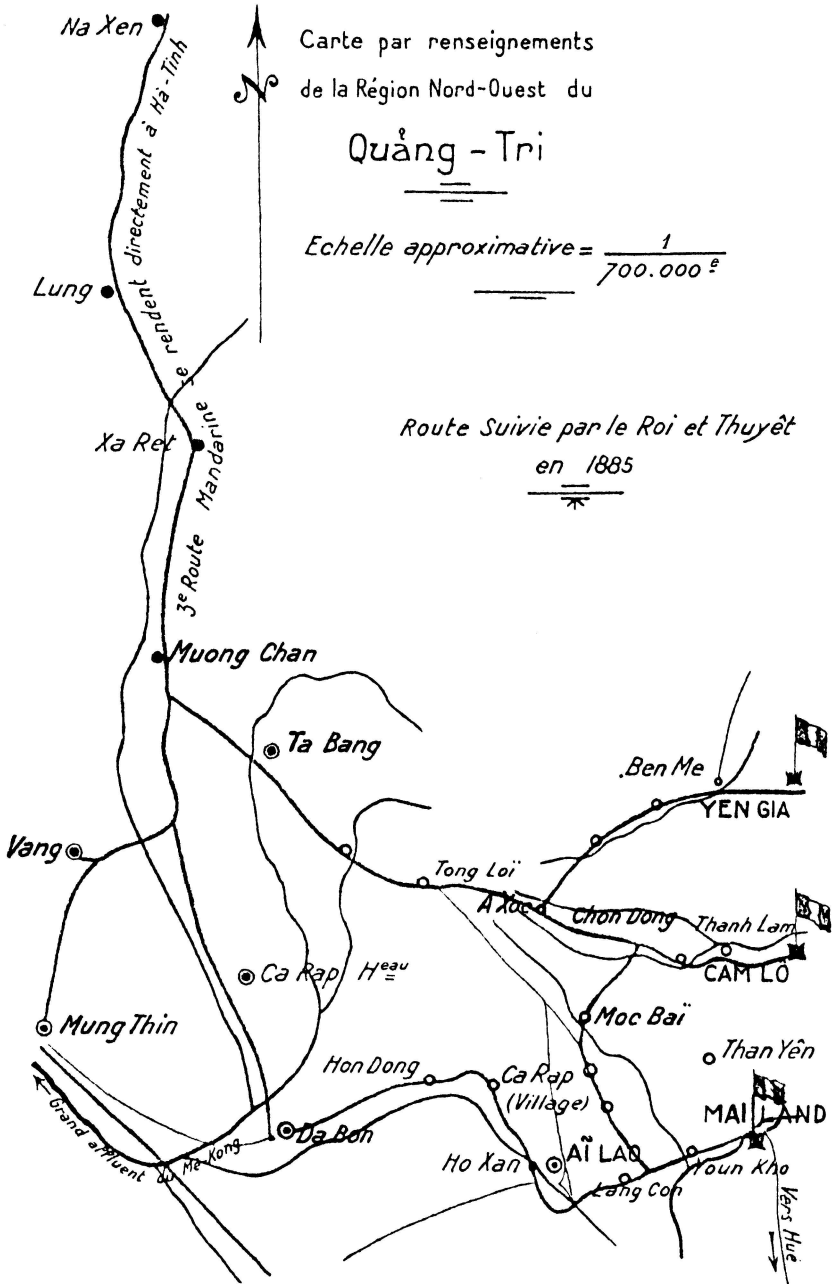
Il n'est pas inutile ici de faire une petite digression à propos des routes menant du littoral (de Quang Tri, de Cam Lô etc.) vers l'intérieur du pays et la vallée du Mékong, mentionnées par Lemire et d'autres. Elles existaient évidemment bien avant l'arrivée des Français. Les premiers explorateurs ne faisaient en fait autre chose que de parcourir ces routes pratiquées par les Vietnamiens et les montagnards depuis des temps immémoriaux. Quant à leur histoire, nous savons peu de choses. En 1282, les troupes mongoles, après avoir conquis le Vietnam et une partie de l'empire Cham, traversèrent la Cordillère au col d'Ai Lao pour arriver dans l'empire Khmer - ce qui suppose l'existence d'une voie. De la même manière, et bien plus tard, le royaume vietnamien sous le règne de Vo Vuong (1738-1765) et de Gia Long (1802-1820) a pris de l'extension aux dépens des principautés Lao à travers ce même col. Une source historique vietnamienne du XVIII^e siècle³⁰ décrit en détail l'arrière pays de la région de Quang Tri et les routes en question, menant vers le Laos et la Thaïlande. La même source nous donne le premier renseignement sur le poste militaire de Lao Bao («dinh Ai Lao»), qui avait une petite garnison et six barques sur la rivière (Lê Quy Dôn, 1972-73:175-177). Ce fut l'empereur Minh Mang (1820-1841) qui ordonna la construction d'un pénitencier à Lao Bao (Ai Lao) pour des prisonniers vietnamiens chrétiens. De cette manière, 100-150 ans avant les Français, les Vietnamiens avaient développé et entretenu la route entre Quang Tri et Lao Bao (Hickey, 1993:140-141). Les routes menant de Cam Lô à travers Khe Sanh vers Lambuiq et Ayoa d'une part, et à Lao Bao d'autre part, sont mentionnées par Lemire comme «la route dite mandarine» ou «la route mandarinale», tracée sur l'ordre de l'empereur Tu Duc plus de 30 ans avant l'arrivée de Lemire sur place, c'est-à-dire vers 1860 (1894:33).

L'histoire du roi Ham Nghi prouve que cette route était réellement connue et utilisée par des Vietnamiens. Quand, le 5 juin 1885, les Français eurent pris la citadelle de Huê, le roi, âgé de 13 ans, ainsi que le Régent Thuyêt, s'enfuirent. D'abord ils se rendirent dans la capitale provisoire, fortifiée à l'avance à Tân So, près de Cam Lô. Puis, étant donné que la route vers le nord sur le littoral était coupée devant eux, ils suivirent le chemin Cam Lô - Mai Lanh - Ai Lao - Tchépone - Muong Vang - Mahaxay, à travers les montagnes, c'est-à-dire la route parcourue par Harmand, Malglaive, Lemire et d'autres.³¹ Pendant deux ans, ils réussirent à se cacher et à se maintenir avec leur escorte dans le nord-ouest de Quang Binh et l'est de Cammon, avant d'être capturés le 1er novembre, 1888. Cette histoire montre clairement que les Vietnamiens avaient des connaissances exactes sur les territoires de l'autre côté de la Cordillère et qu'ils s'étaient servis de routes construites par eux-mêmes. De cette manière, la carte de Bourotte (1929), illustrant la route du roi Ham Nghi et celle de Lemire (ici, illustrations n° 18 et n° 19) ne diffèrent que par de petits détails³².

³⁰ *Phu Bien Tap Luc* écrit par Lê Quy Dôn en 1776. Voir plus bas.

³¹ A partir de Muong Vang, nos sources diffèrent concernant le chemin suivi.

³² Pour tout ceci, voir Bourotte, 1929; Cadière et Cosserat, 1929; Pirey, 1914.



Par rapport à l'ouvrage de Lemire, les données fournies par ses successeurs, Barthélemy et Lefèvre, sont d'ordre mineur. En 1894-95 (Barthélemy, 1899), puis 1896-97 (Barthélemy, 1901), ainsi que 1898-99 (Barthélemy, 1902 et 1903), le marquis de Barthélemy fit plusieurs voyages en Indochine. C'est pendant son voyage en 1896-97 qu'il toucha la région en question en passant par la route Savannakhet - Quang Tri, de la vallée du Mékong au littoral. Puisque selon lui, «nous étions désormais en pays absolument connu et sans grand intérêt» (1901:286), sur le peu de pages décrivant son itinéraire, il ne mentionne rien qui soit intéressant. Ce n'est même que de la relation de son voyage postérieur en 1898-99 que nous apprenons le nom de la population qu'il avait fréquentée: «Le type moi de cette région est celui des Khàs-Leups (sic) que nous avons vus deux ans auparavant à Ai-Lao» (1904:37), explique-t-il à propos des habitants de Bao Rai, un village sur la rivière de Huê, où il rencontre les premier «Khàs», autochtones de cette région. Ce voyage dont le but général est «de recueillir des renseignements intéressants sur la faune peu connue de l'Annam et d'ouvrir des voies nouvelles au travers des régions montagneuses et inexplorées, entre l'Annam et le Laos», ainsi que, plus spécialement, «de découvrir et signaler à l'Administration coloniale quelques villages moys nouveaux et d'apprendre à connaître le caractère de ces populations que nous allions visiter» (1902:145), le mène cependant vers des contrées plus méridionales, le territoire des Pakoh, des Tau-Oi et des Katu, puis, plus tard, parmi d'autres populations dans l'arrière pays de Da Nang et Quang Nam³³. C'est ainsi que nous ne nous attardons plus sur son récit, typique de son temps et peu informatif sur tout ce qui nous intéresse.

En 1898, un membre de la mission Pavie, le docteur Lefèvre, traversa également le col de Ai Lao. Après avoir parcouru le Moyen Laos à partir de 1896, il suivit le Mékong pour arriver à Savannakhet, d'où il se rendit à la frontière vietnamienne à travers Se Tchamphone, Muong Phong, Muong Phine et Tchépone. De là, il suivit le chemin bien connu jusqu'au littoral. Sa relation ne nous apporte pratiquement rien sauf la mention de trois noms de villages, «Lang Khone, Lang Khoai et Vung Co», ainsi qu'une description habituelle des «Kha», «véritables sauvages», près d'Ai Lao où il passa une nuit dans une case: «vêtus seulement d'un pagne, petit morceau d'étoffe destiné à cacher leur nudité, les cheveux tombant sur les épaules, des physionomies aux traits rudes et accentués...L'unique pièce composant la case est remplie d'engins de pêche et de chasse, et au-dessus du foyer sont pendus quelques épis de maïs que l'on fait fumer. Malgré leur aspect peu agréable ces Kha me montrent un empressement touchant. Ils me réservent la meilleure place, près du feu qu'ils raniment...»(1898:172-173).

³³ Le point de départ de ce voyage, „Huong Hoa (Duong Huu de la carte de M. Pavie)» (Barthélemy, 1902:146), au bord de la rivière de Huê, est à *ne pas confondre* avec Huong Hoa = Khe Sanh, chef lieu de la région habitée par les Brou, plus au nord.

1.6. De l'exploration à l'ethnographie. Les tentatives de l'EFEO vers «un premier essai de statistique ethnologique». Le rapport de Valentin

Vers le tournant du siècle, les premiers noms de «tribus» apparaissent sur les cartes, et les premières descriptions voient le jour grâce à des rapports et des notes de voyageurs, explorateurs et militaires: le tableau ethnographique de l'Indochine est en train de se dégager. Mais ce tableau est nécessairement superficiel, le but de ces explorations étant avant tout la découverte géographique et la conquête de ces territoires. Les voyageurs ne sont pas en état de prêter beaucoup d'attention aux populations qu'ils fréquentent, ni à leur culture; ils ne parlent pas les langues locales et ne passent pas assez de temps parmi ces populations pour pouvoir faire des recherches plus détaillées. A partir du début du XXème siècle, avec la consolidation de l'empire colonial et la «pacification des sauvages», les circonstances changent. Des administrateurs coloniaux, des résidents et des commissaires se firent ethnographes.

C'est à cette même époque, en 1900, que l'École Française d'Extrême Orient fut fondée en vue de la recherche scientifique (archéologique, historique, artistique, anthropologique, linguistique et ethnologique) sur les territoires nouvellement conquis. A l'initiative du directeur de l'EFEO, le gouverneur général d'Indochine, dans une circulaire adressée aux résidents des circonscriptions administratives et militaires en 1903, leur prescrit d'effectuer «un premier essai de statistique ethnologique» (Valentin, 1905:1) concernant la circonscription dont la direction leur a été confiée. Chaque résident dut présenter son territoire selon une forme précise suivant un questionnaire³⁴, et également, y joindre une carte au 1:100.000 illustrant la répartition géographique des différentes ethnies décrites (Maître, 1908:316).

Cet appel a un succès partiel. C'est à sa suite que l'ouvrage classique de Lunet de Lajonquière sur «L'Ethnographie du Tonkin septentrional» paraît en 1906³⁵. Cependant, comme on l'apprend du rapport de Maître (1908), les réponses positives ne constituaient pas, et de loin, la majorité, ce qui déjoua le projet initial de publier un volume embrassant l'ethnographie de toute l'Indochine. Ainsi, les différents manuscrits reçus ne furent jamais publiés. Placés dans les archives de l'EFEO, et oubliés depuis, ils attendent leur publication depuis.

Mais c'est une chance exceptionnelle que de tels rapports aient pu voir le jour pour deux des trois provinces vietnamiennes (Quang Binh, Quang Tri et Thua Thiên) habitées par des Brou et qu'ils aient subsisté jusqu'à nos jours. *Le rapport ethnique*

³⁴ Les points de ce questionnaire ou „les divisions du travail” sont les suivants: 1.: Nom du groupe. Nom qu'il se donne. Nom que lui donnent les autres indigènes. 2.: Situation. Nombre approximatif. Liste des villages. 3.: Caractères physiques. 4.: Langue. Mots usuels. Écriture. 5.: Habitations. Vêtements. 6.: État social. Organisation du village et de la famille. 7.: État économique. Agriculture. Industrie. Commerce. 8.: État intellectuel. Croyances religieuses et autres. 9.: Coutumes relatives à la naissance, au mariage, à la mort, etc.

³⁵ Cet ouvrage est une édition revue et augmentée de son „Ethnographie des Territoires militaires”, paru en 1904.

de *Thua Thiên* date de 1903, celui de Quang Tri de 1905³⁶, malheureusement la carte de ce dernier manque. L'auteur du premier est inconnu (c'est-à-dire sa signature est illisible), celui de l'autre est un certain Valentin dont nous savons qu'il est «un résident des plus distingués» (Anonyme [signature Z.] 1906/a:417), qu'il vit au Vietnam depuis 1902 et qu'il parle la langue vietnamienne couramment. Son rapport concernant les Brou est de loin notre meilleure source - en fait unique jusqu'à celui du lieutenant Barthélemy (voir plus bas). Etant donné que l'autre manuscrit concernant le Thua Thiên ne présente que les Katu et les Tau-Oi, à en juger d'après les noms des rivières mentionnées, nous nous bornons ici à ne présenter que le rapport de Valentin.

Comme on apprend de son introduction, les renseignements qu'il a réunis, touchent «particulièrement la race Kha-Lu [= Brou, G.V.] que j'ai fréquentée beaucoup, et qui, cependant, reste encore pour moi une énigme difficile à résoudre» (1905:1). Suivant les points du questionnaire, il décrit les Kha-Lu du point de vue de l'anthropologie physique et attire l'attention sur leurs variations qu'il explique par le «métissage» avec les Vietnamiens: «Les peuplades «Moi», qu'on appelle «Khas Lu», dans cette province, sont ...variées, physiquement... Les types qu'on y rencontre sont des plus différents; dans un même village, dans une même maison, on peut voir des hommes possédant le beau profil, la structure régulière de la race hindoue; d'autres ressemblant à des nègres, avec les lèvres épaisses, le nez épaté, les cheveux presque crépus; d'autres ayant complètement le type annamite; enfin, un très grand nombre réunissant à la fois tous ces modèles, mais cependant, grands, forts, bien constitués, ne paraissant nullement dégénérés» (1905:3-4).

Concernant leur origine, faute de sources écrites, il n'énonce que des hypothèses, puisque «la tradition, dans le pays même, est presque nulle: les chefs, les habitants les plus intelligents, les vieillards que j'ai fait interroger ont donné quelques vagues renseignements dont les plus précis ont permis de remonter à 60 ou 80 ans au plus» (1905:6). Soulevant, puis rejetant l'hypothèse selon laquelle les Brou seraient les habitants autochtones de ce territoire («c'est une supposition; elle est fort peu satisfaisante, mais plausible» (1905:6)), et constatant les similarités entre les traits culturels des Brou et les Pouthaï de la province de Savannakhet, il arrive à la conclusion que l'origine de ces deux peuples est identique. Selon lui, tous les deux seraient issus du royaume Ai-Lao. Royaume qu'il ne localise pas précisément et qu'il situe tantôt dans le Nord, tantôt dans les environs du col du même nom et qui «s'étendait dans la plaine, sur la rive gauche du Mékong, et occupait en même temps la région montagneuse où se sont réfugiés ceux de ses habitants qui ont fui le joug des envahisseurs, siamois ou annamites» (1905:8). L'origine des Brou et des Pouthaï serait donc à chercher dans ce royaume légendaire, mal identifié: «Les Khas Lu actuels sont

³⁶ Les deux manuscrits se trouvent aux archives de l'EFEO: «Rapport ethnique sur les mois de Quang Tri». 42 pages, Mss Européens 378/1905; «Rapport ethnique sur les mois de Thua Thien». 20 pages, Mss Européens 379/1903. Nous tenons à remercier M. A. M. Maurice pour avoir attiré notre attention sur ses manuscrits, ainsi que M^e Ch. Rageau, conservateur à l'EFEO dans les années 1980, de nous avoir donné accès à ces documents précieux.

ils les descendants singulièrement diminués, de ce grand peuple ?» (1905:5). Cette hypothèse est peut être «celle qui est la plus voisine de la vérité» (1905:8).

Ce raisonnement est bâti partiellement sur l'identification du royaume Ai Lao (qui aurait subsisté selon Valentin pendant 1300 ans, du Vème au XVIIIème siècles) avec le col Ai Lao, sur la base de leur homonymie³⁷. Le problème en est que ce vague terme générique qu'est «Ai Lao», utilisé dans les textes historiques vietnamiens pour désigner le Laos en général, est trop imprécis pour pouvoir servir. Par contre, la proposition suivante, «Ce royaume n'était il pas celui de Viên tiane *ou l'un des autres qui, situés dans la vallée du Mékong, furent si florissants?*» (1905:5) (souligné par nous, G.V.), nous mène bien plus près de la vérité historique. C'est que, quelle que soit l'origine des Brou et des Phu Tai, ils occupent aujourd'hui, avec les Sô et d'autres populations de la même famille linguistique, précisément cette région entre la vallée du Moyen Mékong et les montagnes, mentionnée par Valentin, où s'étendait l'ancien empire Tchenla. La supposition des liens historiques entre toutes ces populations et un ancien empire du Moyen Laos n'est pas absurde du tout. Il suffit de substituer le nom de Tchenla à la place de Ai Lao, pour que l'hypothèse soit bien fondée. Nous reviendrons sur cette question plus tard.

Indirectement donc, Valentin propose une origine étrangère, septentrionale et plutôt laotienne que vietnamienne, aux Brou et aux Phu Tai. Plus tard, ils se seraient assimilés aux civilisations avoisinantes: les Phu Tai sont sous forte influence lao, tandis que les Brou «en contact depuis un très grand nombre de siècles avec la race annamite, lui ont emprunté bien des choses» (1905:8). Les Brou, acceptant «sans réserves la domination du royaume d'Annam... sont entièrement et facilement administrés par les mandarins de la province» et «il me paraît difficile de trouver une race «moï» aussi facile à gouverner que celle qui dépend du Quang-Tri» (1905:8-9).

Après cette longue dissertation sur l'origine des Brou, Valentin présente, page 9, les différents groupes ethniques: à part les «Kha Lu» (dont sa transcription, similairement à d'autres auteurs, oscille entre «Kha Lu» et «Ca Lo»), il mentionne les Mon Con (Mankong), les Tôi ôi (Tau Oi) et les Ba hi (Pahi). Leur localisation géographique se présente comme suit: les Brou habitent les régions septentrionale, centrale, et orientale de la chaîne montagneuse; les Mankong résident presque entièrement dans la partie orientale de la province de Savannakhêt; les Tau Oi sont au sud de la route N° 9. (pour lui «le territoire compris entre la Tchépone et la rivière de Mai Lanh»); les Pahi, à l'est des précédents, touchant au pays annamite. Concernant l'ethnonyme Kha Lu des Brou, il souligne que c'est une dénomination inexacte «lorsque nous prononçons le mot «kha» avec une aspiration qui n'existe pas» (1905:10) (souligné par nous, G.V.). Cette mention est importante puisqu'il dément l'explication courante selon laquelle la première syllabe viendrait du mot laotien «Kha» = esclave. Nous reviendrons plus tard sur cette question également.

³⁷ „Le poste de Lao-Bao (qu'on appelle encore souvent Ai-Lao) est-il placé dans la région où s'étendait l'État puissant dont je viens de parler?» (1905 :5)

Vient ensuite la partie peut être la plus importante du rapport, la présentation de l'organisation administrative du territoire des Brou: la description des 9 cantons et de leur histoire (pages 10-16). Ses données concordent entièrement avec celles de Lemire; qui plus est, comme sa carte manque, ses toponymes peuvent être identifiés grâce à celle de Lemire. Les deux sources indépendantes et concordantes se renforcent donc mutuellement. Valentin nous fournit également la liste exhaustive des villages des différents cantons (beaucoup d'entre eux peuvent être identifiés avec ceux d'aujourd'hui); il donne également le nombre des habitants selon les cantons. Ce sont nos premières, et jusqu'à aujourd'hui uniques (!), données démographiques couvrant tous les Brou de la région de Khe Sanh, quoique Lemire ait noté également le nombre des habitants dans les villages visités par lui. C'est seulement de l'autre côté de la frontière, au Laos, que nous possédons des données démographiques similairement détaillées, de la même époque, de la plume de Damprun (1904), un administrateur des services civils à Savannakhet. Pour en finir avec cette partie du rapport, concernant les noms des neuf cantons, nous devons mentionner spécialement celui de Viễn Kiêu, sur lequel nous reviendrons plus tard, en rapport avec l'ethnonyme Ṽn Kiêu, donné par les Vietnamiens aux Brou.

Dans la partie linguistique du manuscrit (pages 17-19), Valentin donne une liste de 35 mots transcrits avec le système vietnamien quôc ngu - unique dans son genre également jusqu'à l'article du père Cadière en 1940. Dans la partie proprement ethnographique (pages 19-23), il décrit l'architecture et les villages des Brou (entre autres, il présente un type de maison probablement laotienne, comme «maison des riches»), ainsi que leurs vêtements et armes. Concernant la structure sociale (pages 23-25), nous avons malheureusement beaucoup moins de renseignements: il nous informe surtout sur les chefs de villages et de cantons. En ce qui concerne le mode de vie des Brou, il note une différence culturelle intéressante entre les villages au nord de la route N° 9, et au sud de cette dernière: ceux du nord sont plutôt pauvres, clairsemés et peu peuplés, tandis que ceux du sud, «nombreux et peuplés, respirent la prospérité» (1905:27). Tout cela est en accord avec la description de Malglaive qui, en arrivant du territoire habités par les Tau Oi sur celui des Brou, a loué la richesse de cette région méridionale. La raison provient probablement, selon lui, des conditions naturelles: au nord, montagnes abruptes et élevées, moins de grands fleuves, au sud, le contraire. On ne sait pas si cette différence culturelle est encore observable aujourd'hui. De toute façon, il est le seul à traiter de ce problème dans la littérature.

Dans la partie sur la religion, il nous surprend également avec des données uniques. Après avoir établi que «le culte des ancêtres... paraît être leur seule religion» (1905:30) et qu'ils «professent pour un très grand nombre «d'esprits», les uns bienfaisants, les autres nuisibles, une grande vénération qui se traduit par des prières, des sacrifices» (1905:30), il mentionne le nom de la divinité du riz, yang Abon (chez lui Giang Bôn); il décrit les autels domestiques et les cérémonies faites face à eux; il parle des sacrifices, et des traces vagues d'un Etre Suprême; il rend compte de l'activité divinatoire des chamanes (pour lui: «devins», et plus tard «sorciers») pour trouver la cause des maladies; il mentionne le terme local pour le chamane (*mô*) et son assistant

(*liam*); décrit l'essentiel de leur activité: l'esprit auxiliaire qui s'introduit dans leur corps et les tours de prestidigitacion que sont les divinations. Pour finir, page 34, il relate l'histoire d'un chamane annamite qui, lors d'une séance curative, a mal employé certaines ordalies apprises auprès des chamanes Brou et provoqué ainsi la mort de son patient - ce qui lui valut l'emprisonnement.

Le manuscrit de 42 pages se termine avec la description des rites de passage. Concernant le mariage et tout ce qui le précède, il présente quelques détails importants et caractéristiques de ces rites compliqués, comme par exemple le rôle de l'épée et de la marmite en cuivre faisant partie du prix de la fiancée (page 35); la remise répétée de cadeaux à la fiancée, et son acceptation de sa part comme signe de consentement; les phases différentes de la cérémonie du mariage qui dure plusieurs jours, etc. Dans cette partie, il mentionne également des coutumes inconnues de nous: ainsi celle qui veut que la fiancée soit conduite auprès de son mari par un fil blanc attaché à son cou (page 36). Cette partie contient également une mention brève du lévirat et de la polygamie.

Il est intéressant cependant de constater que ce qu'il dit sur les funérailles, est très superficiel. Il ne sait pas que les Brou ont des rites funéraires secondaires qui sont les événements les plus importants de la vie rituelle et tout ce qu'il dit à ce propos, ne dépasse pas le niveau des généralités. Par contre, en décrivant ce qu'il appelle les «jugements de Dieu», c'est-à-dire des ordalies, il mentionne une forme inconnue de nous: l'épreuve de l'eau (pages 39-40).

Résumons: ce manuscrit de 1905 est hors pair à tous les points de vues. La culture des Brou y est présentée d'une manière authentique et détaillée. Son contenu est basé sur des expériences de terrain et des connaissances personnelles et, par ces faits là, il se distingue des autres oeuvres de son temps et de la littérature postérieure. Après avoir eu des connaissances aussi approfondies, et si tôt, sur les Brou, on se demande comment il a été possible de les oublier presque complètement.

1.7. Sur des sentiers battus. Le col de Ai Lao au tournant du siècle

Au tournant du siècle, à peu près en même temps que le premier essai de «statistique ethnologique» de l'EFEO, les premières synthèses sur l'Indochine voient le jour. Notre auteur suivant est le lieutenant-colonel Tournier (1900), résident supérieur au Laos qui, dans son livre sur le Laos Français, réserve une place spéciale aux montagnards, les «Kha». Malheureusement c'est avec lui que commence la série des auteurs qui, en conformité avec l'esprit de leur époque, parlent *en général* des montagnards, fourrant dans le même sac tous les groupes ethniques bien différents les uns des autres. Quoique Tournier, au début de son ouvrage, divise les «Kha» en deux grands groupes septentrional et méridional, et y énumère les différentes «tribus» (il n'y mentionne cependant pas les Brou, seulement leurs voisins, les Tau Oi) - en parlant de leurs traits ethnographiques, il n'est jamais clair de quel groupe il s'agit précisément. A en juger selon sa carte, il a traversé la région habitée par les Brou: il a suivi la route Savannakhet - Song Khone - Muong Phine - Ai Lao - Mai Lanh, bien connue depuis

Harmand; puis, en revenant sur ses pas, de Ai Lao il se rendit à Saravane. Et pourtant, il ne nous mentionne même pas l'ethnonyme Brou ou Ca Lo...

Il est néanmoins intéressant par ce qu'il écrit sur les Phu Tai qu'il considère comme un groupe né du métissage des «Kha» et des Tay/Lao. Parmi ces groupes «métissés», il mentionne encore les Sô, les Sek et les Souei. Les Sô et les Sek habitent, selon lui, depuis les provinces de Luang Prabang et Tran Ninh dans le nord, jusqu'aux rivières de Se Bang Fai et Nam Hin Bun à Cammon dans le sud. Quant aux Souei, ils peuplent les vallées de Se Bang Hien et Sidone, au pied de la Cordillère Annamitique. Toutes ces populations, Sô, Sek, Souei et Phu Tai également, furent déportées sur la rive droite du Mékong à une certaine époque, et c'est ainsi qu'ils se sont répandus sous le nom de «Kuy» un peu partout en Thaïlande, au Cambodge et au Laos.

Entre-temps, le col de Ai Lao devient presque à la mode. Quelques jours avant Tournier, un autre voyageur, A. Raquez (1902), l'emprunte, pour rejoindre Tournier plus tard, à Song Khone. Il part le 9 janvier de Hué et suit le chemin habituel. Il voyage en bateau jusqu'à Quang Tri; de là, il remonte la rivière de Quang Tri en embarcation jusqu'à Mai Lan. Il continue sa route à pied et arrive au premier village, Vung Ho. Chemin faisant il rencontre plusieurs fois les Kha-leu descendant vers les marchés du littoral. Sa relation de voyage ne nous apporte pas grand-chose: peut-être sa description du commerce à crédit avec les colporteurs annamites mérite-t-elle une mention. De Vung Ho, il remonte le Rao Quan en passant par deux autres villages, Lang Khoai et Lang Khone. Après 30 kms de marche, il arrive à Ai Lao, où il donne une description brève de la colonie de détention. Au delà d' Ai Lao, «il quitte le territoire des Kha», il ne mentionne que des Laotiens avec qui il embarque sur la rivière de Tchépone. Puis, passant à travers Muong Phine et Song Khone, il arrive à Savannakhet. En ce qui concerne son voyage, il n'apporte rien de nouveau par rapport aux précédents, sauf quelques mentions de noms de villages et de photos.

Quatre ans après l'ouvrage de Tournier, une autre synthèse, celle du docteur Bernard (1904) paraît sur les «Kha» du Laos. Malheureusement il ne diffère pas de son prédécesseur dans sa manière de voir - et pourtant son livre est basé sur des expériences personnelles et des données de première main. Se référant à l'unité culturelle, anthropologique et linguistique fondamentale des «Kha» montagnards, il divise, comme Tournier, la soixantaine d'ethnies en deux groupes septentrional et méridional. Il énumère également les ethnies les plus connues, et comme Tournier, il ne mentionne pas parmi elles les Brou, seulement leur voisins, les Tau Oi. Cependant, tout au long de son ouvrage, il ne tient même pas compte de ces subdivisions, et il parle *en général* des «Kha», même si, de temps à autre, il apporte des précisions en parlant par exemple «des populations du plateau Boloven» (catégorie également vague et large). De cette manière, ses données nous sont inutilisables; et de toute façon, en conséquence de sa volonté de fournir une description valable pour tous les groupes montagnards, sa présentation ne dépasse pas le niveau des généralités.

1.8. Des militaires aux administrateurs: Damprun et Macey

L'exploration et la conquête de la vallée du Mékong et de l'Indochine française s'est donc terminée vers la fin du siècle dernier. Nous avons mentionné plus haut que parallèlement à la consolidation de l'empire colonial, les relations de voyage des explorateurs et des militaires cèdent leur place aux descriptions moins spectaculaires mais plus minutieuses des administrateurs. C'est ainsi que des publications présentant la géographie, les populations, l'économie, l'histoire, les monuments et les curiosités touristiques (!) *d'une province entière*, apparaissent.

Un ouvrage de ce genre est la *Monographie de la Province de Savannakhet*, rédigé par un administrateur des services civils à Savannakhet, Damprun (1904). Quoiqu'il n'y dise pratiquement rien sur les Brou, il est très important pour nous. C'est que son auteur énumère tous les *muong* de la province de Savannakhet, et il y donne la liste des villages ainsi que le nombre de leurs habitants. Etant donné que cinq de ces *muong* sont en fait limitrophes du territoire des Brou du Vietnam, et sont la continuation de leur habitat, on peut sûrement y compter des populations Brou. C'est d'autant plus vrai qu'il y a des *muong* où, à en juger par les toponymes, les villages Brou sont en majorité. Et, qui plus est, ces noms de villages d'il y a presque un siècle peuvent être identifiés avec les noms d'aujourd'hui à l'aide d'une carte au 1:200.000 faite en 1970 pour le Département des Travaux Publics de Savannakhet³⁸. De cette manière, nous avons à notre disposition une source unique, grâce à laquelle, similairement aux données de Lemire, nous avons un aperçu des conditions démographiques (entre autres des Brou) depuis plus de 100 ans.

L'autre grand mérite de Damprun est que, en utilisant des chroniques villageoises (pour lui *«pon savadas»*, correctement *phongsawadan*) alors en possession des chefs de *muong* Tchépone et de *muong* Vang, il relate l'histoire de la province de Savannakhet, y compris l'origine des Phu Tai, selon leur propres légendes. Tout cela ne concerne qu'indirectement les Brou, dans leur relation à leurs voisins, et c'est ici que nous rencontrons une nouvelle appellation des Brou, les «Kha Phenh My», qui sera répétée plus tard, dans les années 1920, par un autre auteur, Malpuech, sous la forme de «Kha Pheng Mi Pheng Jang».

C'est de cette époque que date le premier sommaire ethnographique *publié* des Brou, cette fois ceux du Laos - l'ouvrage de Macey (1905³⁹). Quoique cela ne soit pas dit, cette publication est due à la même circulaire prescrivant un premier essai de «statistique ethnologique», mentionnée à propos du manuscrit de Valentin. Les originaux de celle de Macey, recopiés et reliés en plusieurs exemplaires plus ou moins identiques, sont aujourd'hui gardés aux archives de l'EFEO où nous les avons

³⁸ Nous remercions Jean-François Papet (CNRS-CACSPI, UPR 413) pour avoir attiré notre attention sur cette carte.

³⁹ Cet ouvrage fut republié dans la *Revue Indochinoise* en sept parties en 1907.

retrouvés⁴⁰. Classés antérieurement comme «SE. [l'abréviation de Statistique Ethnologique, G.V.] Nos. 95-97 et N° 105», ce qui prouve sans équivoque leur provenance, et datant de 1902-1903, ils ont été signés par P. Macey en tant qu'administrateur, commissaire du gouvernement au Cammon⁴¹. Suivant le «sommaire d'une étude ethnographique» ou les «divisions du travail» de l'EFEO dans la structure de son exposé, il y décrit, parmi d'autres ethnies, les «khas Tiaris (ou K'koai T'ttri) et khas Mong-Kong [également épilé par lui Mong-Khong, G.V.] (ou K'koai B'brro)» de la province de Cammon (aujourd'hui Khammouane) dont il est responsable. Le(s) manuscrit(s) est (sont) accompagné(s) d'une carte au 1:500.000 illustrant la répartition statistique des différentes ethnies de cette province (ici, ill. n° 20), ainsi que de quatre photos (ici, ill. n° 21a/b, 22a/b) qui, quoique mentionnées dans le texte de la publication de Macey en 1905 comme «dues à l'obligeance de M. le commis David» (Macey, 1905:27), n'y ont pas été davantage reproduites que la carte. Ces positifs brunis, en mauvais état, collés à l'intérieur d'un des manuscrits, sont les premières photos accessibles aujourd'hui sur les Brou⁴². Leur particularité est de représenter des personnes nommées, provenant des villages connus.

L'ouvrage de Macey a de grands mérites. La brève mention d'Harmand mise à part, c'est ici que l'ethnonyme Brou apparaît dans la littérature. De surcroît, les noms de deux des sous-groupes Brou, les Tri et les Mangkong sont également mentionnés; le mot «K'koai» (en transcription d'aujourd'hui: *kuai*), figurant dans le titre de chapitre signifie en Brou «personne, être humaine». Selon Macey, ces groupes «Kha», dont le nombre ne dépasse pas 1500-2000 familles, vivent dispersés sur les pentes occidentales de la Cordillère Annamitique, sur le territoire des *muong* Mahaxay, Vang Kham, Pha Bang, Souphane, Hang Tong etc., dans les provinces de Savannakhet (alors connue sous le nom de Song Khone) et de Cammon. Nous ajoutons tout de suite que cette localisation est en accord parfait avec nos connaissances d'aujourd'hui.

Macey considère que ces groupes sont des restes d'une grande «race» (= peuple) d'autrefois, son raisonnement faisant singulièrement écho à celui de Valentin. Comme lui, il mélange l'origine des Phu Tai et celle des Brou, et les fait descendre (soi-disant selon leurs propres légendes) d'un pays mythique septentrional, «Vill Nam Hoï Noù»,

⁴⁰ Mss Européens 395-404 et 405, ainsi que Mss Européen 218 et 218/a: une copie dactylographique en deux exemplaires, contenant les vocabulaires des Mss. 396-397, 399, 401-402, 404. En ce qui concerne ces manuscrits et leur relation les uns aux autres, ainsi qu'avec la version publiée, voir les notes dans l'annexe.

⁴¹ C'est ce qui apparaît également sous son nom sur sa publication de 1905. Plus tôt, il est «l'agent du Syndicat du Haut Laos» et membre de la mission Pavie (voir Brebion, 1935; Lacroze, 1996:78-81; Lemire, 1894:70). Les «commissaires» du Laos sont à peu près les équivalents des «résidents supérieurs» au Vietnam.

⁴² Les publications de Harmand et de la Mission Pavie contiennent de nombreuses gravures faites d'après des photographies. Malheureusement, les photothèques dépouillées par nous (celle de la Société de Géographie à la Bibliothèque Nationale, ainsi que celles de l'EFEO et du Musée de l'Homme) ne possèdent ni les photos ni les gravures originales. Leur localisation, s'il existent encore quelque exemplaire, nous est inconnue.

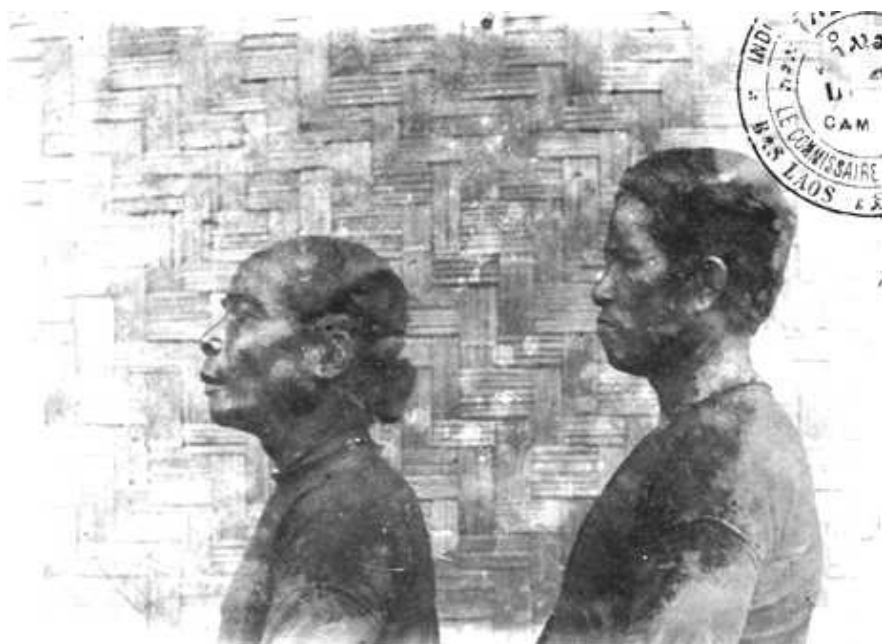


III. 21a et 21b





III. 22a et 22b



d'où ils seraient arrivés il y a 5-6 siècles, sous le commandement d'un certain chef, Phaya Khom. Puisque le nom de ce pays légendaire est une forme corrompue de «Nam Noi Oi Nu», en vietnamien Diên Biên Phu, le berceau des Phu Tai et en général des peuples Tay, nous pouvons certainement considérer cette explication comme erronée pour la solution de l'origine des Brou.

Les données linguistiques et ethnographiques de Macey sont bien plus intéressantes. Il observe que la langue des Mangkong et des Tri est quasi identique, ne présentant que des variations dialectales; il note sa parenté avec la langue Khmer, ainsi que le fait qu'ils ont des mots d'emprunt vietnamiens et laotiens; à la fin de son ouvrage, il donne un tableau comparatif de 100 mots (les mots de base, et des nombres) dans les cinq langues de sa province: Tri, Mangkong, Sô, Sek et Lao. C'est la première liste de mots brou publiée dans la littérature⁴³.

Ses données ethnographiques, bien que brèves, sont également d'une grande importance. Il décrit la culture matérielle des Brou (villages, architecture, vêtements, bijoux, nourriture); concernant la structure sociale, il mentionne la polygamie, les chefs de villages, le rôle du chef de famille et la juridiction; comme beaucoup d'autres auteurs, il souligne leur caractère pacifique qui est en contraste avec celui de leur voisins belliqueux, les Tau Oi et les Katu: «...les Kha des deux tribus dont nous nous occupons ici sont extrêmement pacifiques» (1905:31). En ce qui concerne la religion et la culture immatérielle, il nous fournit également des données uniques. Il passe en revue les cimetières des Brou et leurs spécialistes religieux (pour l'un et l'autre, il communique le terme local); finalement, à propos de la musique, il mentionne la flûte et les gongs, et le fait qu'ils «...se bornent à réciter ou à psalmodier...des poèmes en langue Thai, qu'il s ne comprennent point, pour la plupart» (1905:32).

A part les Brou, Macey introduit également les Sô («Sô ou R'rekoué B'brro»). D'après leurs prétendues propres légendes, il les fait descendre de quelque part au nord-est du Laos, d'un certain *muong* V'vouill H'hou, dont le nom et la localisation concordent *grosso modo* avec un *muong* habité aujourd'hui par des Thai Lu, *muong* Hou. C'est de cette région, selon Macey, que les Sô, dont le nombre ne dépassait pas 1500 familles, auraient émigré trois siècles auparavant. Durant leurs pérégrinations, ils ont passé un certain temps dans la province de Luang Prabang et le plateau de Tran Ninh, puis, continuant leur chemin vers le sud, ils sont arrivés sur leur territoire d'aujourd'hui, dans la province de Cammon. Dans cette dernière, ils habitent dans les régions de Thakek, Niom-Marath (=Nhommarat) et Mahaxay, «et aussi, paraît-il» (1905:44), dans le nord de la province de Savannakhet, à Muong Vang. Au Cammon, ils ont subi l'influence des Lao, et ils leur ont emprunté leur culture, gardant en même temps leur identité particulière.

⁴³ Les manuscrits originaux contiennent environ 400 mots suivant la numérotation du questionnaire linguistique de l'EFEO dont à peu près un quart fut reproduit dans la version publiée. C'est pourquoi nous republions, grâce à l'amabilité de M. J-P. Drège, directeur de l'EFEO, ces vocabulaires *in extenso* dans notre annexe.

Après ce tour d'ethno-histoire, Macey relate le fait, bien connu d'autres sources également, qu'après le sac de Vientiane les Siamois ont transplanté en grandes masses les populations, avant tout les Sô, de la rive gauche du Mékong à la rive droite, à Sakhone Nakhone. Et chose curieuse, en 75 ans ils y ont triplé leur nombre, tandis que certains de leurs groupes sont restés sur place à la rive gauche, et vivent «aujourd'hui» sur le cours moyen de la Se Bang Fai, dans *muong* Nhommarat.

Comme tous les autres auteurs, Macey note la parenté des langues des Brou et des Sô; dans son tableau de linguistique comparative il les place l'une à côté de l'autre. Concernant l'ethnonyme R'rekoué-B'brro, *qu'il utilise ici pour la dénomination des Sô*, il ne semble pas prêter attention au fait qu'il l'avait utilisé également pour la dénomination des Mangkong et que, de cette manière, le même ethnonyme sert pour désigner deux ethnies différentes - ce qui pose la question de leur origine commune. Comme nous l'avons vu, sur la base des légendes historiques des Phu Tai, Macey faisait descendre les Brou du nord-est de Laos, de la région de Diên Biên Phu - ce qui est faux selon toute probabilité; quant à l'origine des Sô, on peut se demander si la légende présentée est vraiment leur propre légende.

Quelle que soit la situation, Macey ne pose pas la question de l'éventualité d'une origine commune des Sô et des Brou, malgré leur similarité linguistique et ethnographique. Quant aux Sô, il souligne qu'ils se sont assimilés aux Lao, même si «les modernes Sôs ont conservé quelques anciens usages des R'rekoué-B'brro identiques à ceux qui ont été signalés chez les Kha Tiaris et Mong Khong» (1905:48); et il mentionne plusieurs fois le métissage anthropologique et culturel des Sô du fait des intermariages avec les peuples voisins.

En fin de compte, nous devons à Macey la première description ethnographique des Brou du Laos (et celle *publiée* sur les Brou *en général*) qui, tout comme le manuscrit de Valentin, se distingue de la littérature de son époque par la richesse de son contenu, et par le fait que ses données semblent provenir d'une longue expérience personnelle du terrain.

1.9. Un fait ambigu: la route coloniale N° 9. L'ouverture du pays et l'oubli des Brou

La colonisation progressive pose avant tout des problèmes économiques. C'est vers ces questions et celles de la communication et du transport qu'un auteur anonyme (signature Z.) se tourne dans un article au début de ce siècle (1906/a). Une fois de plus, la route menant du littoral à la vallée du Mékong retient son attention. Quoiqu'il ne mentionne pas les Brou, il nous présente une histoire brève de cette route Quang Tri - Savannakhet, devenue plus tard la route N° 9, traversant le coeur du territoire des Brou du Vietnam. Il s'avère que déjà le rapport de la mission Pavie avait considéré la construction de cette route comme inévitable. Les travaux ont commencé, en effet, dans les années 1890, puis, pour une raison inconnue, se sont interrompus pour être recommencés vers 1904. Vers 1906, la route était praticable sur toute sa longueur pour des véhicules traînés par des bêtes.

Une autre source de la même époque nous informe également sur cette route: «Cette route que les Annamites utilisent depuis qu'ils ont des relations avec le Mékong, c'est-à-dire depuis plus de deux cents ans, franchit la chaîne annamitique avec une aisance qui surprend... Il convient de dire que le tracé de cette route est dû à M.M. Bourard sous-ingénieur des travaux publics et Odend'hal, Administrateur des services civils, décédés tous deux. Elle a été continuée par M. Valentin, Administrateur de la province pour la partie de la route qui relie le chef lieu au tram de Mai-lanh. *La voie de pénétration au Laos par Quang-tri et Lao-bao a été fort décriée, bien à tort assurément, car c'est la route la plus courte pour relier l'Annam central au Mékong...* (souligné par nous, G.V.). Elle comprend deux parties principales: l'une qui relie Quang-tri à Mai-lanh, l'autre qui joint ce dernier poste à Lao-bao. La dernière est le sentier créé sans doute, par les habitants de la montagne et par les voyageurs, que le Gouvernement Annamite a entretenu assez régulièrement jusqu'à notre arrivée dans le pays et que MM. Bourard et Odend'hal ont modifié en partie et très sensiblement amélioré, il y a plusieurs années. L'autre partie de la route est de création récente; entre le chef lieu et Mai-lanh, il n'existait même pas de sentier lorsque les travaux ont été entrepris au début de 1904» (Anonyme, 1907:1588-1589).

C'est cette route qu'empruntait en 1906 Paul Beau, le gouverneur général de l'Indochine (Anonyme [signature Z.], 1906/b). Après avoir sillonné le Laos en entier, il termine son voyage par le trajet Savannakhet - Lao Bao (Ai Lao) - Quang Tri. Malheureusement, la relation de voyage se termine là où elle deviendrait intéressante: quand il arrive à Lao Bao, à la frontière vietnamienne. Ainsi, l'auteur ne fait que mentionner les Brou (les «Kas Leus»), comme des habitants de cette région servant de coolies pour le transport des bagages du gouverneur général jusqu'au bord de la mer.

L'achèvement de la route aurait pu signifier l'ouverture complète et définitive du territoire des Brou - un processus qui, selon la règle, est suivi par la pénétration de la «civilisation» et tout ce que cela signifie: l'essor de l'activité commerciale et évangélique, de la recherche scientifique etc. Chose curieuse, dans la réalité c'est précisément le contraire qui s'est produit. A partir des années 1910-20, nos sources se raréfient d'une manière éclatante. Les Brou, à peine entrés dans la littérature, en ont disparu presque totalement. Ainsi, dans la littérature qui suit, nous constatons plutôt leur absence que leur présence.

Dans le livre de Reinach (1911) par exemple, les «Kha pheng-mi» et les «Kha Sô» sont énumérés dans le groupe septentrional des montagnards, tandis que leur voisins, les Tau Oi sont placés dans le groupe méridional. Cité par Damprun, le nom «Pheng-mi» se réfère clairement à l'histoire légendaire des Phu Tai dans la version des chroniques villageoises. Reinach devait connaître cet ouvrage ou sa source originelle, puisqu'il avait mentionné également les «*phong savadan*» (1911:120-121). Mais, à part cette unique mention, les Brou sont passés sous silence dans son livre.

En même temps, leurs voisins belliqueux, les Tau Oi semblent plutôt avoir attiré l'attention des scientifiques. En 1914, un article spécial leur est consacré dans l'*Ethnographie* (Daupley, 1914). Quoique, similairement aux autres populations du centre indochinois, des descriptions n'abondent pas à leur propos, ils restent plutôt

au centre de l'attention (voir Malleret et Taboulet, 1937). En tout cas, les Brou sont régulièrement absents dans les sommaires ethnographiques de cette époque. L'auteur anonyme de l'article sur l'état de l'ethnographie indochinoise publié au BEFEO en 1921, ne les mentionne même pas (Anonyme, 1921).

1.10. Evanescence des Brou. Les écrits épars des années 1920 : Malpuech et Dubuisson

A partir des années 1920, nous ne pouvons mentionner que deux auteurs. Le premier est Malpuech, commissaire de la province de Savannakhet, plus tard chef des Services Civils en Indochine, qui consacra plusieurs ouvrages à sa province et au Laos en général, à son histoire et à ses habitants (1920, 1924, 1925). Le plus important en est son premier article consacré à l'histoire de sa province (1920) dont l'essentiel fut répété plus tard, dans son deuxième ouvrage écrit sur le *Laos économique* (1924). Dans cet article, 16 ans après Damprun, mais visiblement ne le connaissant pas, il répète les mêmes choses, en les authentifiant de cette manière. Il relate la même légende sur l'origine des Phu tai que Damprun, mais en se référant uniquement à la tradition orale, au témoignage des informateurs, n'ayant aucune connaissance de l'existence des *phongsawadan*, chroniques villageoises. La concordance des détails prouve que cette tradition était largement répandue parmi cette population, et non seulement en écrit; en même temps, les différences et les variations renvoient à l'oeuvre de l'oralité. Malpuech mentionne donc également l'ethnonyme «Pheng mi pheng jang» comme celui des habitants originels, sans savoir qu'ils ne peuvent être autres que des Brou. Les événements les plus importants de cette histoire sont localisés au village de Ban Dong, mi-chemin entre Lao Bao et Tchépone - un village qui est censé d'avoir été le centre d'une principauté «Kha». Il mentionne également des données intéressantes sur la relation des «Kha» et des Phu tai et sur le processus de subjugation des «Pheng mi phen jang» par ces derniers. Il cite brièvement le mythe d'origine d'un des clans brou que nous connaissons par notre propre recherche: celui de la filiation de ce clan à partir d'un ancêtre-chien. Bref, il nous fournit de nombreuses données utiles concernant l'ethno-histoire de cette région qui, ne concernant qu'indirectement les Brou, dans leurs relations avec leurs voisins, nous permettent de situer les Brou, leur culture et leur histoire, dans les cadres d'une unité plus globale.

Notre autre auteur est le lieutenant-colonel Dubuisson, chef du Service Géographique de l'Indochine (1922), à qui nous devons également quelques renseignements, quoique fort incomplets, sur les Brou. C'est en relation avec les travaux de construction du chemin de fer en projet dans la province de Cammon (Khammouane), à travers le col de Mu Gia, qu'il sillonne la région pour contrôler les relevés topographiques. La première partie de son trajet est déjà habituelle: de Quang Tri il se rend à Tchépone en passant par le col de Ai Lao. De là, il se tourne vers le nord, et continue son chemin à travers Muong Vang, jusqu'à Mahaxay. De Mahaxay, il arrive à Thakhek, puis sur l'autre rive du Mékong, à Lakhone, d'où il redescend

le fleuve jusqu'à Savannakhet. De là, il suit le chemin bien connu pour arriver à Quang Tri, en passant par Tchépone et Lao Bao.

En concordance avec les autres voyageurs de son temps, il nous donne malheureusement peu de renseignements. Dans le *huyên* de Huong Hoa (= Khe Sanh), habité par des «Kha Leu», «gens simples, tranquilles, superstitieux et craintifs» (1922:7), il décrit, comme d'habitude, les Brou se rendant au marché, et les objets de commerce. Il y glisse cependant une note intéressante sur leur religion. Il s'avère que dans les années 1910, il faisait son service (probablement cartographique) parmi eux, et «je me heurtais à chaque instant à un tabou. Tabou était le sommet de la montagne que je devais déboiser pour y faire mes observations, tabou le village où j'arrivais tard le soir pour passer la nuit, tabous certains endroits de la maison où mon boy voulait dresser mon lit. Par bonheur, il était toujours possible, avec quelques piastres, d'apaiser le génie qui avait prononcé ces interdictions, mais je n'y parvenais qu'après de longs palabres» (1922:7).

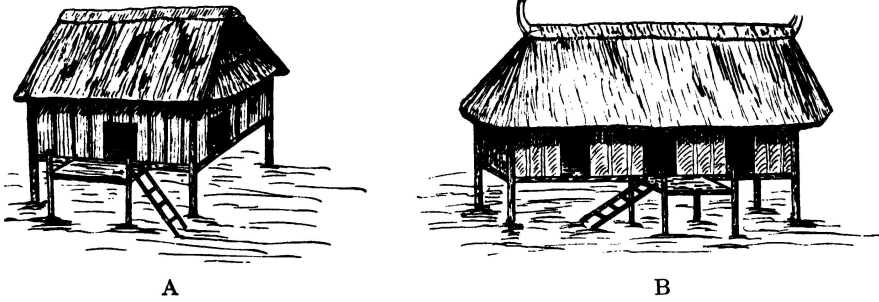
Une autre note de lui mérite également d'être mentionnée: il remarque la lente infiltration des Vietnamiens, avant tout des colporteurs, dans la région montagneuse; le long de la route, il mentionne deux villages purement vietnamiens, fondé récemment par des colporteurs.

Son trajet Muong Vang - Mahaxay nous semble être le plus intéressant, car c'est par cet itinéraire qu'il devait passer parmi des Brou, des Phu Tai et d'autres populations, mais il ne dit pratiquement rien. Près de Mahaxay, il mentionne sans en indiquer le nom une «tribu» de chasseurs-cueilleurs (peut être des Arem?) pour n'en dire, en dehors de quelques traits (comme le fait qu'ils sont d'excellents chasseurs et qu'ils ne prêtent pas grande attention à leurs maisons), que ceci: «cette tribu ne diffère pas sensiblement des autres Khas de la chaîne» (1922:13). Et ce qui surprend est que d'abord, il exprime ses doutes concernant l'utilité de la route Savannakhet - Quang Tri -- dénégation contre laquelle l'auteur Anonyme cité plus haut s'est battu en 1907. Quoiqu'il en soit, il est probable que son opinion négative a été influencée par le projet dont il était un des exécuteurs: la nouvelle route reliant Thakek au littoral à travers le col de Mu Gia. De toute façon, ses arguments sont intéressants. Il remarque que le commerce avec l'Annam est beaucoup plus intense à Cammon comme à Savannakhet; que le long de la route Savannakhet - Quang Tri il y a très peu de villages; et que jusqu'à Lao Bao le paysage, les gens et la culture sont unis par de multiples liens avec le Laos.

1.11. Quelques scientifiques: Hoffet et Colani

Dans les années 1930, nous avons en tout deux auteurs qui nous renseignent sur les Brou. Le premier est un géologue, J. H. Hoffet qui parcourt en 1930-31 l'arrière pays de Huê et de Da Nang (Hoffet, 1933 ; et 1994). Comme tous les auteurs de son époque, il souligne la culture fondamentalement «identique» des «Moï». Mais, son grand mérite est d'attirer l'attention, pour la première fois dans la littérature, sur les différences existant dans l'architecture et la disposition des villages des montagnards,

c'est-à-dire les différences que même un observateur superficiel peut voir à première vue. Ainsi, à l'aide de dessins et de photos, il présente les types de maisons et la disposition de villages de 22 ethnies visitées par lui (dont les Brou les plus au nord, et les populations du plateau Boloven les plus au sud) - un sommaire comparatif hors pair par rapport aux descriptions de son temps. Dans cet article, page 27., il reproduit les deux types fondamentaux de maison brou (ici, illustration 24 A et B), et note que les «villages [sont] sans dispositions spéciales». Il ajoute également que «soumis de très longue date, [ils] sont très dégénérés. La paix dans laquelle ils vivent leur a permis de disloquer leur villages et d'habiter dans des fermes isolées» (1933:27).



III. 24

Cette remarque sur le caractère non fortifié et la disposition non circulaire des villages brou nous importe pour plusieurs raisons. D'abord, par ce qu'il prouve sans équivoque que, - contrairement à ce que certains auteurs (par exemple *Minority Groups*, 1966; *Không Diên*, 1978 etc.) prétendent à tort -, les Brou ne connaissent pas cette disposition (ce qui va de soi, s'agissant d'une population extrêmement pacifique), pas plus, d'ailleurs, que les maisons communes. C'est une opposition évidente avec leurs voisins belliqueux, les Tau-Oi et les Katu qui, de leur côté, ont des villages fortifiés en forme circulaire, avec des maisons communes à leur centre - une disposition dont la relation avec la guerre est évidente. Deuxièmement, parce que, au delà de la différence architecturale et spatiale, ce fait nous semble traduire une différence plus profonde: celle qui sépare les populations pacifiques des plaines avec leurs villages ouverts, et les ethnies montagnardes enfermées dans leurs villages fortifiés. Serait-ce que les Brou sont, à l'origine, plutôt une population des plaines? Nous reviendrons sur cette question à la fin de notre exposé.

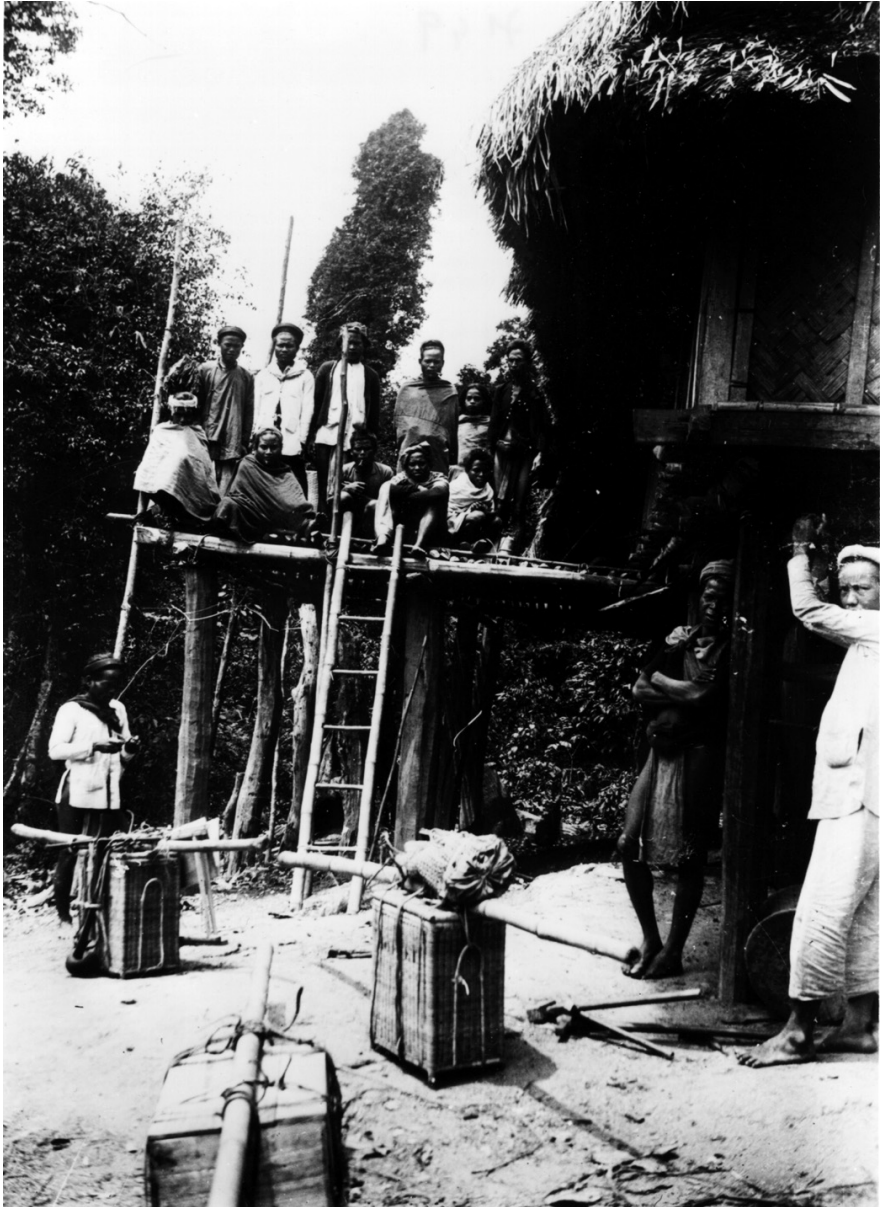
La deuxième partie, moins intéressante et dépassée de l'article de Hoffet traite de la religion des «Moi»: il discute du rôle du buffle, des traces du totémisme présumé: le sacrifice du buffle et de personnes humaines ainsi que la chasse au sang des Katu (pour lui «Cao»).



III. 25



III. 26



III. 27



III. 28



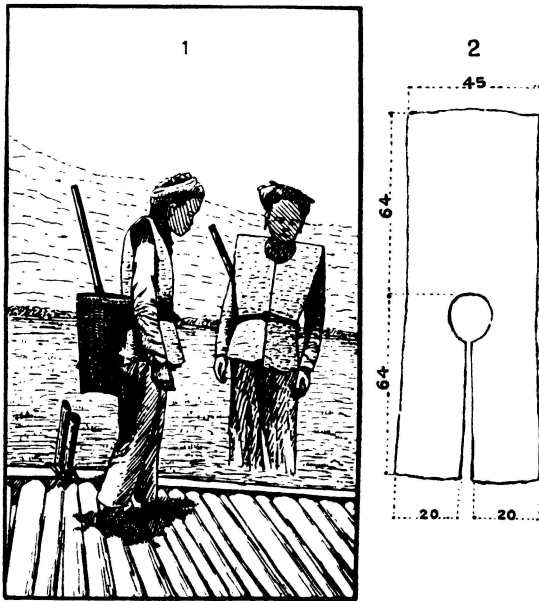
III. 29



III. 30

L'autre auteur est Madeleine Colani, l'illustre archéologue et préhistorienne, premier chercheur professionnel à s'intéresser aux Brou. En mai 1936, elle fait une tournée d'étude chez les «Kha Leu» (épelé également «Kha L½» «par elle» du *huyên* Huang Hoa (= Khe Sanh). Cette date est importante: c'est la première fois qu'un scientifique visite les Brou avec l'idée explicite de faire des enquêtes ethnographiques sur eux. Dans son monumental *Essai d'ethnographie comparée* (1936), elle reproduit un objet recueilli par elle dans le village de Ba Xuôi: «un gilet en écorce d'arbre... [fait] d'une seule pièce, sans manche et sans la moindre couture...[que] les Kha L½ portent surtout quand il fait froid et aussi les jours de pluie» (1936:239-240), dont elle donne également le dessin de patron (Figs. 51/1 et 2, ici illustration n° 31)⁴⁴. Puisque visiblement elle a assisté à sa confection, à en juger d'après sa note 2, page 239,

⁴⁴ Ce gilet est identique jusqu'aux détails les plus minuscules à celui que nous avons collecté lors de notre travail sur le terrain, et dont la confection (une sorte de reconstruction faite sur notre demande) a été enregistrée sur vidéo. Ce gilet se trouve aujourd'hui au Musée Ethnographique de Budapest.



D'après photographies

nous pouvons considérer que c'était la première enquête ethno-graphique menée parmi les Brou.

D'un autre village, Khé Nu Lang, elle reproduit (Fig. 69) un «fétiche» ou «un mât cultuel en bois» - en fait un poteau de sacrifice de buffle, sur lequel une étoile à six branches a été figurée. Conformément aux idées de son temps, Colani tient cette décoration pour le reste d'un culte astral, tout autant que «les bûches grossières de feux» qui sont également disposées en étoiles à six ou quatre branches⁴⁵ ! Finalement,

III. 31

venant après Lemire, elle remarque que «dans une autre habitation sur pilotis, celle du maire, un angle était réservé aux génies protecteurs» (1936:273) et dans sa note 2. de la même page, elle ajoute que «c'est le cas, je crois, dans toutes les maisons de Kha L $\frac{1}{2}$; l'Européen y est bien accueilli, mais ne doit pas s'approcher de ce coin sacré» - cependant elle ne mentionne pas les *autels* domestiques. Elle décrit également «en face, au mur, bien rangé, quarante deux crânes de singes d'une petite espèce, avec leur mandibules. Pièces magiques sans doute» (1936:273) - en fait, les mandibules des animaux tués sont accrochés selon les règles sous l'autel dédié à la divinité de la chasse, yiang Priyan.

⁴⁵ Voir même sa photo „Feu dans la forêt, les branches étant disposées en étoile” (n° 34-307-69) à la photothèque du Musée de l'Homme. Il est inutile d'expliquer que cette forme n'a rien à voir avec la religion, mais a des raisons bien pratiques: les bûches ne sont en contact les unes avec les autres qu'à leurs extrémités, ainsi leur combustion est économique. Aussi, il est facile de les écarter les unes des autres, et cesser le feu à un moment voulu. De surcroît, les bûches ainsi disposées gardent mieux la braise ce qui est utile dans ces sociétés où on préfère garder le feu plutôt que de le rallumer. On retrouve cette méthode de combustion pratiquement dans le monde entier: en Amazonie, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, en Asie du Sud-Est etc.



III. 32

1.12. A la recherche des Brou perdus. L. Cadière, 1940

Les Brou continuent de manquer ostensiblement dans les synthèses de l'époque. Ils ne figurent pas dans l'ouvrage illustré de Malleret et Taboulet (1937), dans lequel toutes les «tribus» connues sont présentées avec des photos et des gravures; pourtant leur voisins, les Tau Oi y figurent avec quatre tableaux. Ils ne sont pas mentionnés, non plus, dans le volume représentatif fait pour l'Exposition Coloniale de 1930 à Paris (Exposition Coloniale, 1931), même s'il est vrai que dans cet ouvrage seulement quelques pages sont consacrées aux «Moï». Nous apprenons quand même que la route entre Dong Hà et Lao Bao est entièrement empierrée sur tous ses 83 kms et que «c'est actuellement la principale voie d'accès au Laos, la plus sûre et la plus fréquentée; elle dessert la région de Savannakhet et supporte une circulation importante de camions pesamment chargés» (1931:190). Dans le chapitre traitant de l'agriculture nous apprenons également que c'est dans la province de Quang Tri que le meilleur café Arabica est cultivé - dont le centre de culture même aujourd'hui est Khe Sanh. Ceci signifie que la culture du café doit remonter à une époque antérieure à 1930.

Plus on avance dans le temps, plus les écrits sur les Brou deviennent rares, comme si, parallèlement, les connaissances sur eux étaient de plus en plus oubliées. En 1940, un des auteurs les plus érudits sur le Vietnam et la civilisation vietnamienne, le Père Cadière présente les «Moï» de Quang Tri dans un article bref. Il apparaît très clairement que, en dépit du passé colonial de plus de 50 ans et les auteurs présentés jusqu'à maintenant, les milieux scientifiques ne savent pratiquement rien sur les Brou. L'unique but de cet article est d'essayer d'identifier les montagnards de l'arrière-pays de Quang Tri et d'esquisser leur localisation géographique. C'est de lui que nous apprenons pour la première fois (il est vrai, sous forme d'interrogation) la limite de l'extension des Brou: au nord, la partie septentrionale de la province de Quang Binh et les régions avoisinantes du Laos; au sud, la frontière des provinces de Quang Tri et de Thua Thiên, c'est-à-dire un peu au sud de la route Savannakhet - Quang Tri.

Presque 40 ans après Macey, l'ethnonyme Brou («buru, bru, b'ru») apparaît chez lui également, de nouveau sous forme d'interrogation, à côté du Ca-Lơ ou Ka-Lơ. C'est qu'il n'est pas sûr que les deux désignent la même population. Quant à l'ethnonyme Ca-Lơ, il l'explique, conformément aux suppositions de son temps, à partir du mot laotien «Kha» signifiant «esclave», c'est-à-dire comme un exonyme, tandis que la deuxième syllabe «Lơ» serait, selon lui, un endonyme. Après avoir mentionné le nom de leurs voisins, les Pahi, les Pakoh, les Tau Oi et les Katu, il nous fournit une liste de 40 mots et il établit que leur langue appartient incontestablement à la famille Austro-Asiatique, et plus précisément, à la famille Mon-Khmer. Il termine son article en constatant que «dans l'état actuel de nos connaissances, c'est tout ce que l'on peut assurer au sujet des populations Moï de l'arrière Quang Tri» (1940:105). Et tout cela en 1940 !

2. APRÈS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE. LA PÉRIODE AMÉRICAINE

Nous sommes arrivés à la deuxième guerre mondiale, date charnière du processus menant au refoulement progressif des Français et, parallèlement (surtout après 1954, Diên Biên Phu), à la pénétration des Américains. Les changements politiques marquent leur empreinte sur la littérature. Pendant un certain temps, mais pas pour longtemps, les publications françaises continuent; en même temps, celles en anglais apparaissent pour la première fois, et après une décennie elles acquièrent une situation de monopole.

2.1. Des publications françaises perdurantes : A. Fraisse

Comme exemple des publications françaises perdurantes, nous avons les écrits de Fraisse (1950/a, 1950/b), professeur de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer, basé à Thakhek, dans la province de Cammon (= Khammouane), Laos. Dans son premier article (1950/a), il nous offre un tableau détaillé, mais très confus, des Sô de Cammon. En théorie, il distingue les Sô des «Kha», et souligne que les premiers se considèrent plus «évolués» que ces derniers, c'est-à-dire qu'ils ont une identité différente (1950/a:175). En pratique, il désigne avec un mot composé «Sô + autre nom» des ethnies montagnardes, c'est-à-dire «Kha»: par exemple les sous-groupes des Brou, les Tri et les Mangkong. Cela signifie que, indépendamment de ce qu'il dit expressément, les «Sô» équivalent aux «Kha» et tous les deux sont pour lui des «montagnards».

Ces ethnonymes et sous-groupes «Sô» apparaissent par la suite dans une grande confusion, très souvent liés à des noms de villages, et on n'est jamais sûr qu'ils seront réutilisés plus tard. D'abord, Fraisse désigne les Sô Trong, les Sô Slouy, les Sô Phong et les Sô Tri, comme des sous-groupes «Sô» (1950/a:175). De ces quatre groupes, seuls les Slouys ne sont pas identifiables; les Trong seraient un sous-groupe des Makong (Chamberlain et alii, 1995:211); les Phong sont un petit groupe identifié par Ferlus aux Maleng, et parlant une langue viet-muong (Ferlus, 1996:12-13); et les Tri sont un sous-groupe Brou. Puis, d'une manière peu conséquente, il mentionne les ethnonymes suivants: «Sô Phou Ac» qui s'avèrent être, un peu plus tard, des «Sô Trong» (1950/a:179), venant de la région du plateau Phou Ac; une page plus tard, nous apprenons que les habitants d'un autre village «Sô Phou Ac» sont en fait des «Sô Talon» (1950/a:180); les Sô de Nhommarath s'avèrent être des «Makon» (1950/a:181) ce qui est une forme corrompue du Mankong, et sont opposés par lui aux «Sô Tri» et aux «Sô Trouy», passés sous silence jusqu'à maintenant; page 183, il communique une liste de mots «Makon» de Nhommarath et il ajoute «qu'à part quelques nuances» elle est identique à une autre liste dressée dans un village «Sô Trong», ce qui signifie logiquement que «Makon» et «Trong» sont les mêmes (ce qui semble être le cas, voir plus haut); dans un village, il mentionne des «Sô Tiali» qu'il considère comme étant proche des Tiari mentionnés par Malpuech, et il lui échappe que Tiali/Tiari ne sont

que des variantes de Tri; finalement dans la province de Savannakhet, il parle de nouveau des «Sô Trouy» (1950/a:185).

Dans cette cavalcade de groupes et de noms, il fait une remarque très importante: près de Thakhek, dans un village nommé Ban Tham, on lui a mentionné que les anciens habitants de la région ont constitué une certaine tribu «Kalung», qui a disparu totalement depuis (1950/a:174). Fraisse naturellement n'est pas conscient que l'ethnonyme «Ka-Lung, Ka-Leung, Ka-Leu» etc. est un nom pour désigner les Brou du Vietnam depuis le début de la colonisation, et n'attache pas d'importance à cette donnée. Sa mention est cependant une des preuves les plus éloquentes, depuis Malglaive, pour affirmer que les groupes Brou, désignés de nos jours sous le nom «Vân Kiêu», auparavant «Ka-Leu», avaient dans le passé une extension beaucoup plus grande, et qu'ainsi on les trouvait également beaucoup plus à l'ouest/nord-ouest de leur territoire d'aujourd'hui. C'est aussi une preuve indirecte du fait que les différences linguistiques et culturelles (pas trop prononcées d'ailleurs) existant aujourd'hui entre les différents sous-groupes Brou (Vân Kiêu, Tri, Mangkong) avaient du s'effectuer sous diverses influences culturelles et naturelles, après leur séparation.

Fraisse relate également (1950/a:170) l'histoire légendaire des Phu Tai, communiquée par Damprun et Malpuech. Cette histoire prouve clairement que ses Sô sont, en fait, les Kha de la littérature précédente, puisque chez lui les «Sô» jouent le même rôle que les «Kha» chez Damprun et Malpuech. Et puisque dans cette légende les Phu Tai chassant les «Sô» sont des vassaux de l'empire Siamois, et qu'ils partent pour Bangkok pour recevoir les brevets de nomination, l'histoire ne peut avoir pris place qu'après le sac de Vientiane de 1827, et l'extension de la domination siamoise sur la rive gauche du Mékong. Tout cela (si ce n'est pas une réactualisation d'une ancienne légende ce qui est fort possible) prête une dimension historique, jusqu'à maintenant méconnue, à cette histoire de la confrontation armée entre les «Kha/Sô» (qui, dans Savannakhet ne peuvent pas être autre chose que des Brou) et les Phu Tai.

L'histoire a un autre aspect qui pour nous est important. Elle se déroule à Muong Vang Angkham, c'est-à-dire dans le nord-est de la province de Savannakhet, au nord de Tchépone, dans une région habitée par des Mangkong (probablement aussi des Tri) et des Phu Tai. Il est dommage que nous ne sachions pas, comment et de qui Fraisse a recueilli cette légende. De toute façon, la majeure partie de son matériel provient de la région proche de Thakhek, quoique dans son deuxième article (1950/b), il utilise également des réponses à des questionnaires provenant de la région de Bua La Pha, de *muong* Mahaxay. Et comme Bua La Pha ne se trouve pas loin de Muong Vang Angkham, où la légende localise l'histoire, et que nous savons qu'à Bua La Pha il y a une forte population Mangkong (c'est-à-dire un sous-groupe Brou), il nous paraît probable que cette légende provient aussi de Bua La Pha. Ainsi, les «Sô» de cette légende ne sont autres que des Mangkong ou d'autres Brou.

Faute de place, nous ne pouvons pas entrer dans tous les détails de l'article de Fraisse. Il y présente trois villages «Sô Trung» (c'est-à-dire Mangkong) près de Thakhek. A part la légende Phu Tai, il communique la légende bien connue des Brou selon laquelle l'humanité est sortie d'une calebasse; ainsi qu'une autre histoire

également répandue, d'après laquelle «... autrefois... les premiers Sô écrivirent sur une peau de bête ce qu'ils voulaient laisser aux générations futures; mais un chien dévora la peau, et depuis lors, ils n'ont plus d'écriture» (1950/a: 182). Concernant les funérailles, le culte des ancêtres, et le mariage, il mentionne des détails intéressants. Mais tout y est tellement confus que ce n'est compréhensible qu'à des personnes connaissant déjà la culture brou. C'est ici qu'il décrit une sorte de divination spéciale pour choisir l'emplacement des essarts, faite à l'aide d'une liane de la longueur d'une brassée - divination que les Brou de Khe Sanh accomplissent dans un autre contexte, dans le rituel de l'allongement de la vie humaine (voir Vargyas, 1998/b) et que Fraisse, étant un rationaliste et un ethnographe dilettante, qualifie de «comédie» et de supercherie. Il parle également des autels domestiques et du culte des ancêtres; il mentionne par un terme local le genre folklorique le plus important des Brou, les épopées chantées avec accompagnement de flûte, les *sanot* (chez lui, *saneuth*), ainsi que le sanctuaire du village, le *lape* (chez lui, *lapeul*); finalement il donne plusieurs listes de mots qui, malgré la transcription erronée, montrent une parenté claire avec la langue Brou (Vân Kiêu).

Son deuxième article (1950/b) est la conséquence logique de sa conception que ses «Sô» et ses «Kha» sont des peuples différents. Puisque dans l'article précédent il avait donné une description des «Sô», cette fois il offre une autre pour les «Kha». Ces derniers habitent *muong* Mahaxay, dans sa partie orientale, «éloignés des centres» (1950/b:340), près de Bua La Pha, mentionné tout à l'heure, et de Khoun Se Neua. C'est de cette région que Fraisse nous communique une liste de mots couvrant 44 villages, ainsi que des données obtenues en réponse à un questionnaire ou d'interviews faites par lui à Thakhek. Et chose curieuse: il lui échappe que les «Tiali» qui, dans son article précédent ont été présentés comme des «Sô» («Sô Tiali»), apparaissent maintenant comme des «Kha» («Kha Tiali»). Quelques pages plus tard il s'avère que ces «Tiali», en visite à Thakhek, se considèrent comme des «Salang» et quoiqu'ils aient entendu parler des «Kha Tiali», ils ne les ont jamais rencontrés. Cependant, les quelques données présentées par lui concordent *grosso modo* avec ce que nous savons sur les Brou.

En fin de compte, les deux articles de Fraisse contiennent des renseignements bien précieux, même si ses données sont beaucoup trop accidentelles et confuses, et traitées d'une manière peu logique, pour ne pas dire peu professionnelle. Le lecteur doit choisir dans une masse hétérogène et confuse ce qu'il considère comme utile. On peut toutefois arriver à tirer de cette matière des renseignements utiles, si on le traite avec un sens critique.

2.2. *Chant de cygne des Français: les rapports de Villedieu et du lieutenant Barthélemy*⁴⁶

Nous sommes en 1947. L'empire colonial est en train de craquer de tout part. L'influence croissante de jour au jour, et les incursions du Viet Minh constituent un grave danger pour les Français. Le souci majeur des représentants de l'administration coloniale, dont un signé Villedieu, probablement résident de la province de Savannakhet, est de garder la présence française, de maintenir le contrôle dans les zones difficilement accessibles, ainsi que de soustraire les populations montagnardes à l'influence du Viet Minh et de les faire «revenir» du côté français. Le rapport de Villedieu «sur les minorités ethniques de la province de Savannakhet» à présenter ici (Villedieu, 1947), est à lire à la lumière de ces événements servant d'arrière-plan.

Au début (parties I-III.), il esquisse un tableau général des minorités de sa province, les Phouthais et les Khas, avec leur répartition géographique. Ces derniers, il les subdivise en Soueis, Leus, Mangkongs, Sos, Tahoi et Takoh (= Pakoh), pour fournir, ensuite, une description malheureusement trop sommaire de leurs traits culturels. Tout ceci sert d'introduction à «IV.: Problèmes actuels» et à «V.: Remèdes», dont une section: «Programme et moyens d'action», le tout mêlé de détails ethnographiques intéressants.

C'est ainsi que dans la description⁴⁷ de «IV.1.: situation politique» (pages 4-5), nous apprenons que «lorsqu'on feuillette les archives qui ont pu rester après les événements (certaines remontent à 1925), on est frappé de voir l'évolution annamite dans ce pays. Les rapports des délégués successifs de Tchépone se plaignent des incursions des mandarins de la province de Quangtri et en particulier du huyen de Khé Sanh (de Hugn Hoa) (sic) dans cette région. Les autorités annamites se sont montrées beaucoup plus habiles que nous. Elles fermaient les yeux par indifférence sur les ravages causés par les rays et surtout n'exigeaient pas l'impôt en espèces. Les mandarins se contentaient de versements collectifs par village (de miel, de boeufs, de buffles, de porcs). Leurs intérêts personnels étaient évidents. En outre, depuis le 15ème siècle, les autorités de Hué administraient ces régions. Nous ne sommes arrivés que bien après. Tous les Khas de la région montagneuse de la délégation de Tchépone se sont toujours réclamés de l'Annam, et ont refusé d'obéir au Chaomuong. Une ligne conventionnelle avait été posée entre la province de Quangtri et celle de Savannakhet, mais n'était nullement observée.

⁴⁶ Les documents que nous avons entre les mains sont des photocopies des transcriptions dactylographiées de ces rapports, originellement écrits à la main. Celui de Villedieu fait 10 pages tandis que celui de Barthélemy 40 pages dactylographiées. Leur provenance nous est inconnue; il nous parviennent d'une source privée.

Quant au nom de Barthélemy, nous ne savons pas s'il existe une relation de parenté entre lui et le marquis de Barthélémy (voir plus haut), ou s'il s'agit d'un simple homonymie.

⁴⁷ Ici, et dans ce qui suit, nous corrigerons les fautes grammaticales et de frappe des rapports de Villedieu et de Barthélemy.

En mars 1940, à la suite d'un accord entre le Résident de France de Quangtri et celui de Savannakhet, une frontière plus logique suivant la ligne de crête, mais empiétant d'une vingtaine de kilomètres sur le territoire du Laos, avait été convenue.

Il faut avouer que depuis les événements de Mars 1945, cette région est très difficile à administrer.

Au Nord de la R[oute] C[oloniale] 9., les Tassengs de Xiengkhom, de Pho Bàn Phai, de Ang Kham, sont fréquemment visités par des bandes Viet Minh... De nombreux Khas... sont passés de leur côté, et leurs qualités guerrière en font des ennemis dangereux... Par contre les régions Sud de la R[oute] C[oloniale] 9. (la moitié Est du khong de Muong Nuong et du khong de Samoi) sont complètement indépendantes... et il faut avouer que depuis Mars 1945, aucune autorité n'y a pu s'exercer. Elles serviraient de lieu de passage pour les Viet Minh et également de centre de repos» (souligné par nous, G.V.).

Néanmoins, «depuis le mois de Juillet, la délégation a été reprise en mains d'une façon absolument remarquable par le Lt. Barthélemy. Ce dernier connaît à fond la région, n'hésite pas à faire 15 à 20 jours de tournée par mois, en pleine saison des pluies, dans un pays excessivement difficile et *par une politique de présence à la fois énergique et très souple, ramène à nous la plupart des autochtones*» (souligné par nous, G.V.).

Suit une description brève de la situation économique, fiscale et sociale (parties IV.2-5), où un détail intéressant est la mention de la résistance des «Kha» à des réquisitions (page 5). A propos des «Remèdes», Villedieu expose d'abord les «Principes généraux d'une politique Kha» où il souligne la nécessité de rendre les Khas sédentaires. «*Cette nécessité est absolue. Tant que le Kha restera nomade, nous ne pouvons presque rien faire sur lui*» (page 6) (souligné par nous, G.V.). Puis, il propose des moyens (un peu trop hâtifs, témoignant de son incompréhension de l'essentiel du système) pour fixer leur cultures, explicitant qu'il faut «uniquement agir par persuasion» et que, vu le mépris des Khas par les fonctionnaires vietnamiens ou laotiens, cette entreprise doit être confiée à des Français. Ensuite, il souligne qu'«on ne peut appliquer à tous les Khas le même mode politique. Les différences entre les tribus sont très grandes. Il appartient au délégué d'appliquer à chaque groupe une politique différente.»

Le reste de son rapport (V.2.-5.) est consacré à un programme d'action, et à la mise en place de l'organisation administrative et économique de la région. Ses propositions sont: l'occupation du pays et la création de postes militaires, la multiplication des tournées et la construction de routes et de pistes. Enfin, en ce qui concerne le personnel, il émet son opinion d'une manière significative: «il faut que les postes, qui seront confiés à des Français dans cette région, ne soient pas considérés comme des postes de disgrâce» puisque «ici, plus qu'ailleurs, l'oeuvre vaudra ce que vaudront les hommes... Ces fonctionnaires devront à la fois avoir une très bonne santé, une activité débordante, une très grande initiative et une très grande énergie. *Il faudra avant tout qu'ils aiment la population qu'ils auront sous leurs ordres...* A ce moment,

le délégué de Tchépone, le Lt. Barthélemy, possède toutes ces qualités; je ne peux que me féliciter de l'avoir sous mes ordres» (page 7), (souligné par nous, G.V.).

Finalement quant aux «Moyens d'action, nous n'en avons que trois: l'assistance médicale, l'enseignement et le sel» (page 9). Le premier consisterait surtout dans un système de tournées médicales à organiser, ainsi que dans une amélioration de l'hygiène des villages en vue de la prévention du paludisme et des parasites intestinaux. Le second, dans la création d'écoles particulières pour les Khas, puisque «l'enseignement des minorités a été complètement intégré dans l'école laotienne..... en raison des difficultés de trouver des instituteurs Khas et de la faible importance des minorités» (page 9). Enfin le troisième, le moyen d'action le plus intéressant du point de vue ethnologique, le sel: «cette question est de toute première importance dans la région minoritaire. *Actuellement, pour les détacher des Vietminh, le sel constitue le meilleur moyen de propagande.* Un dépôt de 3 tonnes environ existe à Tchépone et dans toutes ses tournées, le délégué en fait de fréquentes distributions. Ce moyen est à intensifier le plus possible, car les Khas et les Phouthais sont particulièrement friands de cette denrée» (page 10), (souligné par nous, G.V.).

C'est avec ses propositions que ce rapport, qui nous informe plutôt sur la politique de minorités que sur leur culture, est clos. Son *leitmotiv*, le «comment faire revenir les minorités du côté des Français», est résumé dans sa conclusion: «*Il est évident que ces minorités sont très intéressantes pour nous. En ce moment, elles peuvent constituer un atout qui n'est pas négligeable dans notre lutte contre les Vietminh.* Les autorités laotiennes ont une tendance instinctive à les mépriser et à les opprimer. Nous devons nous opposer, par les quelques moyens que j'ai indiqués, à cette politique. Cela est particulièrement difficile en raison de l'état du pays, de son climat, de la mentalité particulièrement farouche des habitants. *En résumé, nous ne pouvons agir que par la 'conquête des coeurs'*»⁴⁸. Pour cela il faut des fonctionnaires Français, jeunes et fanatiques de leur métier. On en trouve même à l'heure actuelle, et la province de Savannakhet est particulièrement bien servie à ce sujet, puisque, encore une fois, je me permets d'attirer l'attention des autorités supérieures, sur les qualités du Délégué actuel de Tchépone, le Lieutenant Barthélemy» (souligné par nous, G.V.), (page 10).

Ce n'est pas par hasard, que le Résident de la province de Savannakhet a souligné trois fois dans son rapport les qualités exceptionnelles de son Délégué administratif de Tchépone. Le rapport de 40 pages dactylographiées de ce dernier, datant du 31 décembre 1947, c'est-à-dire de quelques mois plus tard que celui de Villedieu, «concernant les problèmes que pose l'actuelle frontière séparant les provinces laotienne de Savannakhet, et vietnamienne de Quangtri», est un chef d'oeuvre sous tous les points de vues qui présente l'administration coloniale sous un jour favorable même après un demi-siècle passé. La connaissance profonde par Barthélemy de la situation géographique, ethnographique, administrative et militaire de sa région, sa sympathie pour les «Kha Leu», sa lucidité dans le raisonnement, ainsi que son style succinct mais éloquent font que ce rapport constitue un des documents les plus

⁴⁸ Allusion à l'ouvrage de Pavie (1921) ayant le même titre.

riches et les plus importants sur les Brou, égal a celui de Valentin - une vraie mine d'information sur les questions qui nous intéressent.

Barthélemy y reprend la question des frontières, touchées par Villedieu, pour résoudre un problème qui remonte, selon lui, au début de la colonisation, à 1916, date de la première modification de la ligne frontalière entre le Vietnam et le Laos, jusque là formé par la ligne de crête de la Chaîne Annamitique. En effet, comme nous le savons, le problème est antérieur à la colonisation: il s'agit là de la question de la rivalité siamo-annamite pour la possession de la rive gauche du Mékong aux XVIII-XIXème siècles, exposée plus haut, et de la délimitation des deux sphères d'influence, vietnamienne et siamoise (plus tard, laotienne) dans la Chaîne Annamitique.

Le point de départ de Barthélemy est la constatation de la nécessité d'une frontière indiscutable à tous les points de vues. De telles frontières sont rares. *«C'est ainsi, qu'entre le Centre-Annam et le Moyen-Laos, si la ligne de crête de la Chaîne Annamitique forme une limite naturelle généralement indiscutée, la présence d'un peuplement Kha [c'est-à-dire les Brou, G.V.] séparant les populations annamites et laotiennes crée entre elles des rivalités commerciales et politiques qui interdisent toute solution absolument satisfaisante»* (souligné par nous, G.V.), (page 1). Il envisage donc d'abord de montrer que *«le tracé actuel de la frontière....après avoir depuis trente ans provoqué bien des querelles, est la source de difficultés graves qui ne tarderont pas à s'élever, dès la fin de la guerre actuelle, entre les jeunes gouvernements autonomes du Laos et du Vietnam»* (page 1); puis, il recherche *«les causes profondes de ce conflit»*, pour enfin proposer quelques solutions.

Laissons de côté maintenant le bref historique des différends lao-annamites, pour pouvoir nous concentrer sur les *«causes profondes»*. Barthélemy en énumère plusieurs: géographiques, végétales, climatiques, ethniques, économiques, politiques, commerciales et culturelles. Il commence par une description détaillée du système orohydrographique de la zone frontalière, *«zone en litige qui, large d'une trentaine de kilomètres, s'étend du S.E. au N.O. de part et d'autre de la Chaîne annamitique. La R[oute] C[oloniale] 9. la sépare approximativement en deux régions bien distinctes: au Nord, la zone de terrain formée par les bassins des cours d'eau issus de l'important massif Dong Samuï - Dong Chau; au Sud, le territoire arrosé par la Sépone et ses affluents et le demi-bassin de la haute rivière de Quangtri»* (page 5). Du point de vue structural, le relief de la région du Nord est très complexe et présente une particularité anormale: *«la Dent du Tigre, avec ses 1704 m. d'altitude, est le point culminant de toute la région, bien qu'étant en dehors de la ligne de crête de la Chaîne Annamitique»* (souligné par nous, G.V.), (page 6). Ce fait cause une anomalie même dans le système hydrographique où les rivières du versant laotien coulent selon la règle dans une direction grosso-modo est-ouest, tandis que celles du versant vietnamien ouest-est. Par contre la rivière Rao Quan, détournée par l'important barrage que constitue la Dent du Tigre, doublée au sud par le Dong Tri, coule d'abord dans une direction nord-sud, pour tourner enfin vers l'est, la mer. *«Si le Rao Quan, obéissant à l'aspect général du relief, s'était jeté dans la Sépone [rivière du versant laotien, affluent de la Se Bang Hien, G.V.], la ligne de partage des eaux Mékong - Mer*

de Chine serait alors normalement passée par la Dent du Tigre et constituerait ainsi une frontière géographique indiscutable. La nature, par une curieuse lubie, en a décidé autrement: réussissant à détourner le Rao Quan vers l'E., elle a rejeté la Dent du Tigre sur le versant annamite et créé une ligne de faite anormalement dominée par de plus hauts sommets. *Il est évident qu'une telle crête ne constitue nullement une frontière géographique...Ceci explique qu'en 1916 la ligne de partage des eaux Mékong - Mer de Chine n'ait pas été choisie comme frontière*» (souligné par nous, G.V.) (page 6).

En ce qui concerne le «manteau végétal qui recouvre» ce relief, Barthélemy signale l'existence d'une vaste zone recouverte par une végétation secondaire, due à l'agriculture sur brûlis. «Cette flore de remplacement se présente sous deux aspects bien distincts: la forêt-taillis, impénétrable, faite de bambous de toutes espèces, et la savane d'herbes à éléphant» (page 8). Puis, il constate, que la répartition de ces deux types de végétation est régulière: «l'herbe à éléphant recouvre, de part et d'autre de la ligne de partage des eaux Mékong - Mer de Chine, les parties supérieures des deux versants annamites et laotiens, principalement au Nord et au Sud du col d'Aï Lao, tandis que la forêt-taillis règne sans contestation aucune sur les parties inférieures de ces versants. A l'Ouest, le taillis de bambou recouvre toute la région jusqu'à la hauteur du P[oteau] K[ilomètre] 190 de la R[oute] C[oloniale] 9., où il est remplacé par une autre formation végétale: la forêt clairière de la plaine du Mékong. A l'Est, la savane s'arrête à mi-hauteur du versant oriental de la Dent du Tigre» (page 8).

Quant au climat de cette région frontalière, Barthélemy délimite trois zones bien distinctes: «A) Le versant Ouest de la Chaîne annamitique subit directement la mousson du S.O.: il y pleut de Mai à Octobre et y fait beau et sec le reste de l'année. B) Le versant oriental reçoit lui la mousson du N.E.: il y pleut violemment d'Octobre à Décembre; après quelques jours de beau temps, c'est de Janvier à Mars le règne du crachin. En avril commence la saison sèche qui, dans une chaleur croissante, dure jusqu'en Octobre. Tels sont les climats de Tchépone et de Camlo. C) Il est bien évident que ni l'un, ni l'autre de ces climats ne saurait s'appliquer à *Khéсанh, placé au point de rencontre des deux moussons*. Par la trouée d'Aï Lao, les nuages dépassant la ligne de crête arrosent l'autre versant, bouleversant ainsi le rythme des saisons. Pratiquement toute la zone comprise entre Lao Bao et Calu.....reçoit alternativement les pluies venant de l'Annam et du Laos. Son climat est presque uniforme: il y pleut beaucoup et pendant toute l'année.....*Sans insister davantage, remarquons simplement que cette zone climatique intermédiaire coïncide presque exactement avec la savane d'herbe à éléphant que nous avons délimitée plus haut*» (souligné par nous, G.V.) (page 9).

Vient ensuite la description des «populations de la zone frontière». Barthélemy énumère trois «races»: les Khas, les Annamites et les Phuthaïs. Parmi les premiers, il présente les «Soueïs», les «Mang Congs», les «Tahoïs», les «Pakohs» et les Brou: «Enfin, occupant le sommet de la Chaîne annamitique et tout le versant oriental, se trouvent les Khas, *appelés Leus par les Annamites et Traïs par les Mang Congs*. Proches de ces derniers, bien qu'encore plus arriérés, ce sont de véritables sauvages, principalement au Nord de la R[oute] C[oloniale] 9. Couverts de longs cheveux,

vivant presque nus dans de pauvres cases qu'ils déplacent fréquemment, n'ayant aucune industrie familiale et ignorant tout du tissage, ne vivant que de riz de leurs raïs et des produits de la forêt, les Khas Leus ont perpétuellement des allures de bêtes traquées. Peureux jusqu'à en être veules, soupçonneux jusqu'à la fausseté, ils vivent dans la crainte constante des envahisseurs, qu'ils soient Annamites, Laotiens ou Français. Eternel enjeu entre deux puissances qu'il ne connaît que par leurs représentants, 'linh' annamites ou 'phulits' laotiens, qui le pillent et le brutalisent à tour de rôle et à qui mieux mieux, passant de l'autorité de Savannakhet à la domination de Quangtri, sans en savoir les raisons, et surtout sans qu'on lui ait demandé son avis; ne pouvant circuler comme il l'entend, vendre son riz, acheter du sel et des buffles où cela lui plaît, *le Kha Leu ne demande qu'une seule chose: qu'on le laisse tranquillement vivre en paix. Ce rêve est le seul ressort de son existence: en toutes circonstances, c'est lui qui le fera agir*» (souligné par nous, G.V.), (page 10).

A propos des «Annamites», avec qui, selon Barthélemy, les Khas Leus n'ont «eu aucune interférence» (page 10), nous apprenons qu'ils «n'occupent qu'une infime partie de la zone montagneuse... Avant la guerre, la majeure partie du peuplement annamite était composée de commerçants et d'artisans qui, profitant de l'expansion commerciale qui a suivi l'ouverture de la R[oute] C[oloniale] 9., et de la non-concurrence des Laotiens, ont créé tout le long de la R[oute] C[oloniale] 9. des petits villages d'où ils partaient dans la montagne, chez les Khas, échanger de la pacotille achetée à Hué, contre des produits locaux. Enfin mentionnons, entre Lao Bao et Khésanh, l'établissement d'importantes colonies de travailleurs annamites employés comme coolies dans les plantations de café. La libération de la R[oute] C[oloniale] 9. par les troupes franco-laotiennes en Mars 1946 et Janvier 1947, eut pour conséquence la disparition de ce peuplement annamite qui, en totalité, regagna la plaine» (pages 10-11).

Suit la partie de loin la plus intéressante du rapport de Barthélemy, l'étude des «Relations entre les Khas Leus, les Phuthaïs et les Annamites»- c'est-à-dire le chapitre «ethnographique» du manuscrit. «*Il suffit de comparer les cartes nos 1, 2, et 3 [manquantes, G.V.] pour se rendre compte de ce que la région où s'opposent l'Annam et le Laos, le domaine de l'herbe à éléphant, la zone climatique intermédiaire et le territoire des Khas Leus recouvrent, à peu de choses près, la même portion de terrain. Ce n'est pas là une simple coïncidence.* Une étude approfondie des relations économiques et administratives entretenues par les Khas Leus avec leurs voisins annamites et laotiens.....va nous permettre de dégager les causes profondes du conflit frontalier lao-vietnamien» (page 11), (souligné par nous) - commence-t-il.

La première est le «nomadisme agricole des Khas Leu». Quelque surprenant que cela puisse nous sembler puisque la pratique d'aujourd'hui est en contradiction avec les faits exposés par lui, Barthélemy maintient que «les Khas, qu'ils soient Leus ou Mang Congs, remettent en culture au bout de trois ou quatre ans les premiers raïs restés en friche pendant ce temps....Il en résulte que, dans cette région, la superficie cultivable diminue chaque année au profit d'une extension de l'herbe à éléphant. C'est là, pour les Khas Leus, un problème agraire impossible à résoudre. L'administration française,

estimant que le remplacement, dans les anciens raïs, de la forêt primitive par de l'herbe à pailloles plutôt que par du bambou, avait pour cause l'épuisement d'un sol trop fréquemment exploité, avait cherché à faire adopter par les montagnards l'usage d'une rotation des raïs par cycles de six ans. Cette explication n'a rien d'évident: les Mangs Congs, dans la zone du taillis de bambou, utilisent un cycle de culture de trois ans, sans que pour cela la savane s'étende vers l'Ouest. En tous cas, une telle mesure diminue brusquement de moitié, dans une région déjà très pauvre, le nombre de raïs en exploitation, occasionnant une véritable révolution.

Il vaut mieux admettre que la présence de l'herbe à éléphant est la conséquence du climat particulier qui, nous l'avons vu, règne sur la région frontière et que la situation économique de cette zone ne pourra être rétablie que par un changement complet d'orientation agricole: délaissier la culture du riz de raïs pour développer en grand l'élevage extensif des buffles. Les Khas Leus l'ont d'ailleurs instinctivement compris et, depuis une dizaine d'années, ont commencé à rassembler de très importants troupeaux dans la région d'Hon Rao.

Mais chez des gens aussi traditionalistes, un tel changement d'existence ne pourra se réaliser que très lentement. *Jusqu'ici pour éviter la famine les Khas Leus n'ont trouvé qu'une solution: l'émigration vers des terrains de culture plus riches, vers la forêt-taillis du versant laotien*» (pages 11-12), (souligné par nous, G.V.)

Dans ce qui suit (pages 12-13), Barthélemy esquisse le processus de cette invasion du Laos par les Khas Leu d'Annam. Il énumère trois phases. Selon lui, la première intervient lorsque le nombre des habitants devient trop élevé pour une surface cultivable de plus en plus réduite à cause de l'empiétement de l'herbe à paillole. Alors le chef de clan qui fait fonction de maître du sol *«se voit dans l'obligation d'exclure de la répartition [des terres] les jeunes gens nouvellement mariés et les engagent [sic] à partir vers l'Ouest à la recherche d'une terre moins ingrate*». C'est ainsi que les «villages de raïs», c'est-à-dire les nouveaux villages construits sur les essarts, seraient créés. Ces germes de futurs villages maintiennent cependant des rapports sociaux et religieux étroits avec leur villages natals. «Ce premier stade s'observe au Sud de Lao Bao, tout le long de la Sépone: les Khas Leus ont leurs villages sur la rive droite, mais, n'y trouvant plus suffisamment de raïs, ils ont franchi la Sépone, pour chercher sur la rive gauche et parfois très loin une nouvelle zone de culture».

«Lorsque le territoire du village primitif a été entièrement envahi par l'herbe à éléphant et qu'il est devenu impossible d'y subsister», la deuxième phase commence. Celle-là est caractérisée par l'abandon du village primitif et le déménagement de tous ses membres au «villages de raïs». En remontant le long de la frontière, au Nord de Lao Bao, jusqu'au canton de Tapi, on peut observer l'invasion des Khas Leus sous ce deuxième stade. *Les villages de raïs sont devenus les véritables et uniques lieux d'établissement, mais leurs 'phobans' ont gardé des attaches étroites avec les villages de leur ancien canton, restés en Annam*. Très traditionalistes, ils estiment en faire toujours partie et ne veulent recevoir d'ordres que de ce chef de canton».

Un cas concret présenté par Barthélemy marque la troisième et dernière phase. Dans les années 1930, «six villages du canton annamite de Ban A Xoc émigrèrent dans la

vallée de l'houei Tapi. En 1937, le chef de canton décida à son tour de quitter le sol natal et de rejoindre ces villages qui, bien qu'en territoire laotien, restaient sous son entière juridiction. Installé à Ban Taphé et reconnu par les autorités laotiennes comme tasseng de Tapi, il n'en continua pas moins à vouloir administrer les trois derniers villages de l'ancien canton de Ban A Xoc, demeurés en Annam, et s'opposa avec la dernière énergie à leur incorporation dans un autre canton» (page 13). Cette résistance obstinée a su triompher même à la volonté des deux Résidents de France à Quangtri et à Savannakhet lors de deux conférences à 1938 et 1940.

Selon Barthélemy, «dès notre installation dans ce pays, il n'échappa à aucun de nos administrateurs que cette migration des Khas Leus serait la source de difficultés sans nombre opposant le Laos à l'Annam. *Les délimitateurs de 1916, supposant cette invasion arrivée à terme, crurent pouvoir éviter tout conflit futur en comprenant dans l'empire d'Annam le territoire occupé alors par les Khas Leus. Mais la poussée vers l'Ouest continua* et il fallut bientôt la régler». Seulement les différentes tentatives de réglementation n'ont eu aucun succès durant les années 1920 et finalement «*l'Administration fut forcée de s'incliner devant la force d'inertie triomphante des Khas Leus et d'admettre que cette migration était un véritable phénomène naturel qu'il était impossible d'enrayer et même de contrôler*» (souligné par nous, G.V.) (page 13).

Si nous avons cité amplement cette partie sur le «nomadisme agricole des Khas Leus», c'est qu'elle nous paraissait importante tant en soi même que pour la compréhension de tout ce qui suit. Il est temps maintenant d'exprimer nos réserves sur quelques-unes des constatations ci-dessus. Au début, nous avons signalé que certains faits exposés par Barthélemy n'étaient pas corroborés par nos recherches. Nous devons ajouter que nous avons aussi des doutes en ce qui concerne la validité de certaines de ses explications. Il n'en reste pas moins que ce qu'il présente comme problème semble être un fait réel indéniable et que, de cette manière, ses données sont d'une extrême importance. Ces réserves étant exprimées, considérons les détails.

Tout d'abord, il est très surprenant voire peu probable que les Brou «remettent en culture au bout de trois ou quatre ans les premiers raïs restés en friche pendant ce temps». Lors de notre travail sur le terrain en 1985-1989, c'est-à-dire 40 ans après la rédaction du rapport de Barthélemy, la jachère forestière était en moyenne de 7-10 ans — et ce, en dépit des changements démographiques survenus (affluence massive de Vietnamiens), de la déforestation due à l'effet combiné de la guerre (défoliants, construction des pistes de Ho Chi Minh etc.) et de l'exploitation forestière industrielle. De surcroît, l'explication des détails techniques par Barthélemy n'est pas claire: «Dans la région couverte de forêt-taillis, il est facile de couper les bambous et d'y mettre le feu, mais dans la savane d'herbe à éléphant, domaine des Khas Leus, une telle méthode est impraticable: après avoir fauché les hautes herbes qu'il est très difficile d'incendier, il faudrait labourer le sol couvert de chaumes; ce dont les Khas Leus sont très incapables» - écrit-il (page 11). Ce passage est franchement incompréhensible: en réalité, il est très facile d'incendier les herbes fauchées. Les Brou le font d'ailleurs assez souvent, et alors nous n'avons pas parlé du fait que les

Brou ne *labourent* pas la terre, la charrue étant inconnue d'eux, mais sèment le riz à l'aide des bâtons à fouir - une technique facilement applicable même quand «le sol est couvert de chaumes». Cela ne peut pas être par conséquent la raison de ce que «la superficie cultivable diminue chaque année au profit d'une extension de l'herbe à éléphant» et cela ne peut pas causer leur «poussée vers l'Ouest».

La soi-disant exclusion par les chefs de clans - maîtres du sol des jeunes ménages de la répartition des terres constitue un troisième problème. A notre avis, Barthélemy a dû se méprendre sur ce fait. Ce qu'il décrit ici avec des détails étonnamment précis et minutieux, le processus de l'abandon de l'ancien emplacement du village et sa reconstruction ailleurs, est un fait bien connu dont les raisons peuvent être nombreuses: le «nomadisme agricole» en constitue une. Il est invraisemblable en revanche que cela se produise par la contrainte exercée par des vieux sur les jeunes. Tout ce que nous savons sur la question de l'autorité et de *leadership* dans des sociétés plus ou moins égalitaires tels les Brou, contredit cette supposition. Le déplacement d'un village est une affaire communautaire; les décisions sont prises, après de longues discussions, par consensus; le fait que les jeunes et les plus aptes à faire le travail dur partent le premier, ne signifie pas qu'ils sont «exclus de la répartition des terres» et «obligés» à partir. Et à supposer même que tout ceci s'avère vrai, les faits énumérés n'expliquent aucunement «la poussée vers l'Ouest» des Brou, cause profonde des problèmes frontaliers.

Pourquoi n'émigrent-ils pas vers l'Est? Barthélemy ne pose jamais la question. Quant à nous, nous sommes inclinés à croire sans pouvoir le prouver toutefois que la «cause profonde» de cette migration vers l'Ouest est, en effet, *la poussée vers l'Ouest des Vietnamiens* et l'empiétement de la civilisation due à la colonisation française. N'oublions pas que la construction de la Route Coloniale N° 9, l'infiltration puis l'affluence des Vietnamiens, le développement des bourgades comme Khe Sanh ou Lao Bao, l'établissement des plantations de café, l'exploitation forestière, ainsi de suite, ont enlevé de vastes territoires aux Brou et ont dû gravement endommager le «manteau végétal» mettant ainsi en danger le système traditionnel de l'essartage nécessitant un surplus considérable de terres en friche. De surcroît, les plaines vietnamiennes surpeuplées étant seulement à quelques dizaines de kilomètres à l'Est, les Brou n'avaient pas d'autre solution que de se replier vers l'Ouest, vers l'autre côté de la Cordillère Annamitique, au Laos, qui avait encore (et même aujourd'hui) une faible densité de population. Souvenons-nous de ce que Harmand avait écrit lors de son voyage pionnier en 1877: «se sentant à l'étroit sur cette bande resserrée des terrains de la côte annamite, où la population surabonde, [les Vietnamiens] iront... chercher dans la vallée du Mè-không des terres à défricher... (Harmand, 1879-80:259-260). Et alors, nous n'avons pas mentionné les circonstances historiques défavorables servant d'arrière plan aux rapports de Villedieu et Barthélemy: la seconde guerre mondiale, l'activité croissante du Viet Minh et les conflits armés que les Brou, étant notoirement pacifiques, ont une tendance traditionnelle à fuir. Bref, nous sommes d'avis que le fait indéniable de la poussée vers l'Ouest des Brou nécessite

une explication plus nuancée que celle trop réductrice du «nomadisme agricole» - sans nier l'importance de ce dernier toutefois.

Cette migration vers l'Ouest des Brou pose une série de problèmes traités par Barthélémy dans ce qui suit. «Les conséquences fiscales» (pages 13-15) sont faciles à imaginer: «les Khas Leus, émigrés en territoire laotien, refusent obstinément de payer leurs impôts au Laos» (page 14). Et ce, «d'autant plus que, dans l'esprit des Khas Leus.....le franchissement de cette ligne artificielle et inutile [que constitue la frontière, G.V.], inventée par les seuls Français, ne tire pas à conséquences et ne doit modifier en rien les habitudes traditionnelles» (page 13). Nous avons vu ci-dessus «l'obstination butée et la toute puissante force d'inertie des Khas Leus» (page 14) s'opposer à tout changement administratif les concernant. Pour en expliquer les raisons, Barthélémy nous pourvoit dans ses «Principes directeurs de la politique Khas Leus» d'une des descriptions les plus riches, les plus significatives du point de vue ethnographique à propos des Brou, témoignant d'une connaissance hors pair de ces derniers.

Ce passage mérite d'être cité *in extenso*: «Ainsi l'invasion du Laos par les Khas Leus d'Annam a rendu impossible toute réglementation satisfaisante des relations frontalières lao-annamites. *Pour des gens aussi indépendants et égocentristes que les Khas Leus*, cette atmosphère tendue, lourde d'incessants conflits, forme un climat idéal pour atteindre le rêve dont nous avons déjà parlé: parvenir à ce que les étrangers les laissent tranquillement vivre en paix.

Embrouillant à plaisir les cartes déjà suffisamment emmêlées, misant sur tous les tableaux, *profitant des avantages des deux camps sans vouloir en subir les contre-parties, déclarant aux Laotiens qu'ils sont Annamites, tout en se gardant bien de se faire inscrire sur les contrôles de Huong-Hoa*, les Khas Leus avec leurs éternelles réclamations, parviennent à rendre incompréhensibles les situations les plus simples. *Leur seul but est d'échapper au contrôle des représentants de l'administration quels qu'ils soient.*

Depuis toujours, les Khas Leus ont joué ce double-jeu avec une remarquable hypocrisie. Dès le XV^{ème} siècle, bien qu'habitant un territoire appartenant au Roi de Vientiane, ils payaient tribut à l'Empereur d'Annam. Quand, un siècle plus tard, les Phuthais, après avoir assassiné le «sadet» Kha de Ban Dong, étendirent leur domination sur tous les montagnards de la région, les Khas Leus se mirent sous la protection de l'Annam. Lorsque les terrains de culture vinrent à manquer, ils se retrouvèrent laotiens et s'installèrent plus à l'Ouest, mais redevinrent Annamites quand il fallut payer les impôts, plus lourds au Laos qu'en Annam. Beaucoup d'entre eux refluèrent vers l'Est, lorsque l'Administration laotienne voulut les faire travailler sur la R[oute] C[oloniale] 23., alors en construction. Actuellement, soumis à la tyrannie et à l'oppression des comités occultes Viet-Minhs, les Khas Leus se souviennent tout d'un coup qu'ils sont Laotiens, parlent avec émotion des frères Khas du Laos et font des pétitions pour être rattachés à Tchépone, quitte à se retrouver vietnamiens dès qu'ils recevront la visite des collecteurs d'impôts.

Cette politique des Khas Leus est matérialisée par la très forte densité des villages installés en bordure de la frontière: suivant les événements, il leur suffit de quelques

instants pour se transformer à volonté en loyaux sujets de l'Annam ou du Laos. *Placés entre l'enclume annamite et la marteau laotien, les Khas Leus estime[nt] que tous les moyens sont bons pour se servir au moindre prix de cette dangereuse position.* En pays kha leu, ce n'est pas la raison du plus fort qui est la meilleure, c'est celle du moins exigeant. Or jusqu'à la guerre, il est hors de doute que les autorités dépendant de Quangtri étaient beaucoup plus compréhensives et beaucoup plus libérales que celles relevant de Savannakhet, notamment dans le domaine fiscal.»

Il est difficile d'ajouter quoi que ce soit à ces passages essentiels et lucides. Comme nous l'avons vu plus haut, dans la partie historique de notre essai, la situation de double vassalité dans laquelle les Brou se trouvaient, est un fait historique typique dans cette zone frontalière due à la rivalité des deux empires concurrents, Annamite et Siamois, et au chevauchement de leurs sphères d'intérêts - un fait qui a des répercussions même plus tard au sein du système «unifié» colonial français. La volonté et les tentatives des Brou pour déjouer cette situation pénible décrite par Barthélemy sont probablement également typiques et pourraient servir de modèle dans de nombreuses situations similaires en Asie du Sud-Est ou ailleurs. Quoi qu'il en soit, ces passages jettent une lumière sur les conditions de vassalité ainsi que sur les comportements humains dans cette partie du monde, et constituent ainsi un témoignage historique rare: ils enregistrent les essais infructueux d'une population faible et pacifique pour garder son indépendance et sa liberté face à des pouvoirs extérieurs.

Le rapport de Barthélemy abonde de telles descriptions. Faute de place nous ne pouvons plus entrer dans une discussion détaillée de ce document précieux. Puisque nous le reproduisons *in extenso* dans les annexes, nous nous contentons ici d'un exposé succinct de son contenu.

Les passages sur les «Politiques fiscales annamites et laotiennes à l'égard des Khas Leus» (pages 16-18) exposent la différence dans les deux modalités du même système colonial français, et envers la même population Brou, ainsi que les problèmes que tout cela soulève. «Les relations commerciales entretenues par les Khas Leus» (pages 18-21), une partie extrêmement intéressante du point de vue ethnographique, décrit les quatre grands centres de «marchés naturels importants: Tchépone, Muong Nong, Khésanh et Calu» (page 19), ainsi que les régions desservies par eux et les pistes et routes qui les relie. Barthélemy signale entre autres que «la zone d'influence commerciale de Khésanh....coïncide avec la zone intermédiaire dont, au cours de cette étude, nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler» (page 21). Et, pour revenir à des questions de frontière, le problème en est qu'elle coupe à travers des régions naturelles et empêche certaines de leur parties d'«accéder à leur débouché naturel» (page 20).

Quant aux «Influences civilisatrices laotiennes, annamites et françaises sur l'évolution des Khas Leus» (pages 21-22), Barthélemy y analyse les relations des Brou avec leur voisins et l'influence de ces derniers sur eux. Constatant entre les Brou et les Lao/Phuthaï «la présence... des Mang Congs, cousins germains des Khas Leus, en cours de laocisation....et servant d'amortisseur», il précise que «les relations

entre les Khas Leus et les Khas Mang Congs sont très étroites, celles existant entre ceux-ci et les Phouthaïs sont excellentes: il n'y a aucune raison pour que les Khas Leus et les Phouthaïs ne s'entendent pas» (page 21). En ce qui concerne les Vietnamiens, par contre, il arrive à des conclusions probablement trop partiales: «Les Annamites...n'ont eu qu'une influence très superficielle sur les Khas Leus... Les Phouthaïs ont civilisé et assimilé les Mang Congs; les Annamites ont colonisé et exploité les Khas Leus...En pays Khas Leu, l'impérialisme des Annamites a revêtu la plus vile des formes: le colonialisme mercantile» (pages 21-22).

«La situation politique actuelle du pays Khas Leu» contient des informations intéressantes sur le passé récent, sur «l'insurrection Viet Minh», ainsi que sur les Brou pris entre deux feux qui, étant «fidèles à leur mentalité atavique....., se rallient sans vergogne au maître le plus doux et le moins exigeant» (page 23).

Et c'est ici, pages 24-26, que Barthélemy résume les «Origines et causes du différend frontalier lao-vietnamien»: «...nous pouvons avec certitude affirmer que *l'origine de ce différend réside dans l'absence, entre les provinces annamite de Quangtri et laotienne de Savannakhet, de toute frontière nettement marquée, quelle soit orographique, végétale, climatique, ethnique, économique, politique, commerciale ou culturelle.... Manque de frontière naturelle: existence d'une région particulière, ni annamite, ni laotienne, dont il est difficile de préciser la limite Ouest*; absence d'une politique Khas uniforme; antagonisme des administrations de Savannakhet et de Quangtri; mauvaise volonté des Khas Leus; indifférence de la France; conséquences néfastes de la révolte V[iet] M[inh]: telles sont les causes du différend frontalier lao-vietnamien» (souligné par nous, G.V.).

Le reste de son rapport est consacré à la solution de ce dernier. Sa proposition est tranchante: «*Pour qu'une telle région puisse prospérer et vivre en paix, pour qu'elle ne soit pas une éternelle source de conflits, il faut qu'elle soit, ou bien toute entière rattachée à l'un ou à l'autre des deux pays, qu'elle sépare, ou bien dotée d'un régime d'autonomie qui en fasse un état-tampon. La diviser arbitrairement en deux secteurs inorganiques, attribués chacun à l'un des deux pays voisins, n'est qu'une solution bâtarde et un mauvais compromis*» (page 25) (souligné par nous, G.V.). Et comme nous le savons malheureusement, l'histoire a prouvé sa clairvoyance. Cette partie de la frontière lao-vietnamienne n'a cessé de soulever des problèmes depuis et a fait l'objet de plusieurs délimitations (voir Gay, 1995:80-86). L'histoire a voulu qu'on n'écoute pas Barthélemy: la région intermédiaire habitée par une même population Brou est toujours coupée par une frontière - même si cette dernière fut décalée plus à l'ouest au détriment de l'état lao.

IN VIETNAM'S HIGHLANDS



YOU WILL FIND THE MONTAGARDS
(ESPECIALLY THE BROÛ TRIBE)
ARE VERY FRIENDLY.

—TAKE TIME TO SAY—

"HELLO" : BAHN TAY!

"THANK YOU" : SAH UNH

"I AM YOUR FRIEND" : KOOT LAH YOY AN
YEE HAH

2.3. La littérature américaine et la guerre. Les compilations militaires

En ce qui concerne la littérature en langue anglaise débutant à cette époque, elle sert dès le début des buts bien pratiques: elle fournit à l'armée américaine, qui s'engage de plus en plus dans la guerre, des données sur le contexte ethnographique indispensable pour la conduite de la guerre. La recherche sur la culture et le mode de vie des montagnards est en relation incontestable avec la colonisation depuis sa naissance, nous venons de le voir, mais elle acquiert maintenant une importance beaucoup plus grande et un aspect politique direct. La recherche et les publications sont placées sous l'égide de l'armée; les écrits sont sommaires, brefs, et visent à la vulgarisation; parallèlement aux caractéristiques ethnographiques, les capacités paramilitaires des tribus données y sont également mentionnées et nous y trouvons aussi des conseils pratiques comme par exemple «comment se comporter pour gagner les faveurs (et, par ce biais, le soutien politique et logistique) des minorités».

Après les Accords de Genève et la formation des deux Etats vietnamiens séparés par une zone démilitarisée au long du 17ème parallèle (c'est-à-dire la région habitée par des Brou) en 1954, ainsi qu'après l'intervention directe des Américains à partir de 1961, et surtout l'escalade de la guerre à partir de 1964, les Brou, jusqu'alors dans l'oubli total, acquièrent une importance de premier plan. Soudain, ils se trouvent sur la scène la plus sensible, du point de vue politique, de toute l'Indochine, la plus proche des endroits potentiels (et plus tard, réels) d'affrontements, puisqu'ils habitent une région doublement stratégique: d'une part, parce que le col le plus praticable de la Cordillère Annamitique, le col de Ai Lao, et la route N° 9, faite par les Français, se trouvent sur leur territoire; d'autre part, parce que la zone démilitarisée elle-même est à cheval sur la partie septentrionale de leur territoire (au point de séparer quelques villages du reste et de les situer au sein de la République Populaire Démocratique du Vietnam. Voir plus loin.). Grâce à cette situation stratégique, les Brou (ré)apparaissent soudainement, vers les années 1960, dans la littérature.

Après notre aperçu de la littérature française, il n'est pas étonnant que les Brou ne soient même pas mentionnés dans la première synthèse de langue anglaise, dans l'ouvrage de Janse (1944), qui est basé sur la littérature française précédente.

Les développements politiques des vingt années suivantes trouvent leur écho dans une autre compilation militaire (*Minority Groups*, 1966), dans laquelle, pour la première fois, un chapitre entier est consacré aux Brou. Nous y lisons: «peu de faits matériels ont été connus sur les Brou avant 1965. Cette année-là, le gouvernement vietnamien (= de la République Vietnamiennne, G.V.) a déplacé de nombreux individus Brou de leur habitats lointains et les a installés dans des villages situés dans une zone large de trois lieues des deux côtés de la route nationale N° 9. De cette manière, les Brou ont été éloignés des régions où le Viet Cong aurait pu exercer une influence sur eux en vue d'un soutien pour ses troupes» [notre traduction] (1966:61).

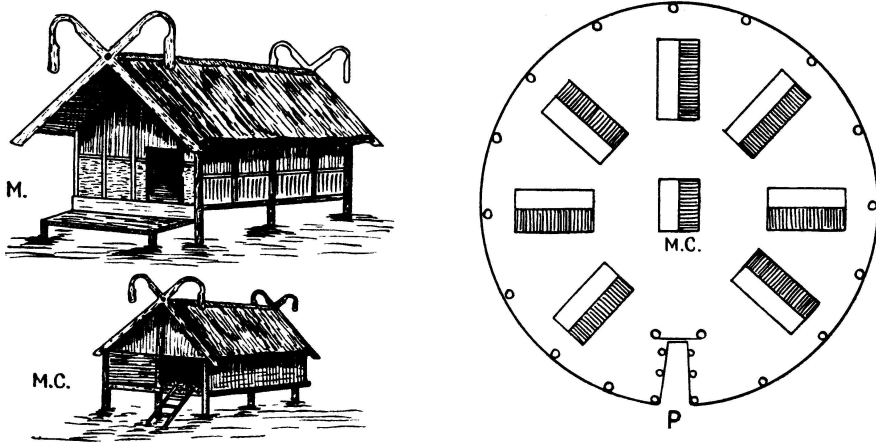
Cet ouvrage est une des ethnographies typiques nées des besoins de la guerre, comme il a été dit plus haut. Ses auteurs n'ont jamais fait d'enquêtes sur le terrain, l'ouvrage est une compilation de sources, avant tout, militaires. Parmi elles, les

interviews écrites ou enregistrées sur magnétophones (*Returnee Response*), les réponses à des questions posées par un Questionnaire sur les Tribus Montagnardes (*Montagnard Tribal Study Questionnaire*) compilé par l'École de la Guerre Spéciale de l'Armée Américaine (*U.S. Army Special Warfare School, Fort Bragg, N.C.*), jouent un rôle particulier. Les informateurs - «répondeurs/retourneurs» de ce questionnaire -sont des personnels militaires sur place, des missionnaires, des membres de différentes organisations internationales comme par exemple le *Summer Institute of Linguistics*, etc.

Les traductions de certains oeuvres de la littérature française, par exemple des communications faites par Coedès (1950), ou Maspero (1962), constituent une autre source de ce livre ainsi que certaines des publications mentionnées plus haut. Il est évident donc que cet ouvrage, étant une compilation de sources souvent très peu fiables, ne peut être utilisé qu'avec une extrême précaution. En dépit de ces réserves, c'est le premier ouvrage qui relance les Brou dans la littérature: c'est la première fois que les Brou reçoivent une attention particulière dans un ouvrage dont le but est de présenter les minorités montagnardes du Vietnam.

Après avoir localisé les Brou du point de vue géographique (les provinces de Quang Tri et Thua Thiên, les régions avoisinantes du Laos, et la partie la plus méridionale du Vietnam du Nord), les auteurs énumèrent les différents ethnonymes: Brou, Ca-Lo, Galler, Leu, Leung, Vân Kiêu, Muong Kong. De ces noms, le Ca-Lo, [Ca]-Leu et [Ca]-Leung sont, comme nous l'avons vu, différentes transcriptions d'un nom généralement utilisé par des auteurs français pour désigner les Brou. L'ethnonyme Brou, bien qu'il ne soit pas inconnu (il est mentionné par Harmand, Macey et Cadière), n'entre définitivement qu'à ce moment dans l'usage. L'origine du nom «Galler» nous est inconnue, nous ne l'avons jamais rencontré ailleurs; le Muong Kong est une transcription corrompue de Mangkong; et l'ethnonyme Vân Kiêu, utilisé par les Vietnamiens pour la dénomination des Brou apparaît pour la première fois ici. C'est également dans ce livre que nous trouvons les premières données détaillées, quoique basées sur des estimations, sur le nombre des Brou, évalué à environ 40-50.000 personnes. Cela signifie à peu près 26-38.000 âmes au Vietnam du Sud et, dans un développement détaillé, 8-20.000 personnes dans le district de Huong Hoa (= Khe Sanh), 8.000 près de Lao Bao (= Ai Lao) et environ 10.000 dans la région de Cam Phu. Quant au nombre des Brou au Vietnam du Nord et au Laos, ces auteurs ne sont pas capables de nous fournir des données.

Dans ce qui suit, les auteurs présentent les éléments culturels des Brou. Ils discutent de la langue; en suivant une source plus ancienne (Bui Tan Loc, 1961), ils résument l'un des mythes les plus populaires des Brou sur le Grand Déluge; interprétant mal les données citées par nous plus haut de Hoffet et en prenant des Brao du Cambodge pour des Brou (! Voir note 2.), ils donnent, d'une manière erronée, les types de maisons et la disposition du village (ici, illustration n° 34). C'est de là que prend sa source le malentendu concernant la soi-disant forme circulaire des villages brou, au milieu de laquelle se trouverait une maison commune - une idée totalement fausse qui hante



III. 34

néanmoins la littérature depuis lors. Ce qui est à noter cependant, c'est qu'en empruntant à Hoffet la disposition du village *brao*, il n'ont pas emprunté ses types de maisons également brao. En même temps, de ses types de maisons *brou*, ils ont reproduit le type B, mais ils y ont ajouté deux types absolument inconnus (reproduits ici sur l'illustration n° 34), qui n'ont vraisemblablement rien à faire avec les vraies maisons brou.

Concernant la structure sociale, ils parlent de la société patrilinéaire et patrilocale des Brou ainsi que de leur division du travail. Par contre, en décrivant le mariage et le divorce, ils se fondent sur l'ouvrage du docteur Bernard, cité plus haut, bien que même le nom des Brou n'y soit pas mentionné du tout. La description de l'accouchement, d'après Maspero (1962), est également fautive; le limage des dents, présenté à la suite de Smith, (1965), comme une coutume encore en usage, relève de l'archaïsme. Il est aussi complètement erroné, comme les auteurs le font d'après Smith (1965) de prétendre que les Brou tissent et teignent leur textiles; et c'est aussi une erreur de décrire les autels domestiques tressés en bambou comme des «sculptures», même si la description du tabou les concernant est correcte. Le passage sur la religion est également bourré de fautes: le sacrifice du buffle décrit n'a évidemment rien à faire avec les Brou; et il est d'une ignorance complète de prétendre qu'il «n'existe pas de spécialistes religieux ou de sorciers» chez eux (1966:70).

Cependant la meilleure partie de cet ouvrage est la présentation du système politique et judiciaire, basée surtout sur Hickey (1957, 1965), quoique ce dernier parle aussi des montagnards en général, sans mentionner les Brou spécialement. Ce chapitre sur les Brou (comme tous les autres de cet ouvrage) est «couronné» par une discussion des capacités paramilitaires des Brou et par des conseils pratiques.

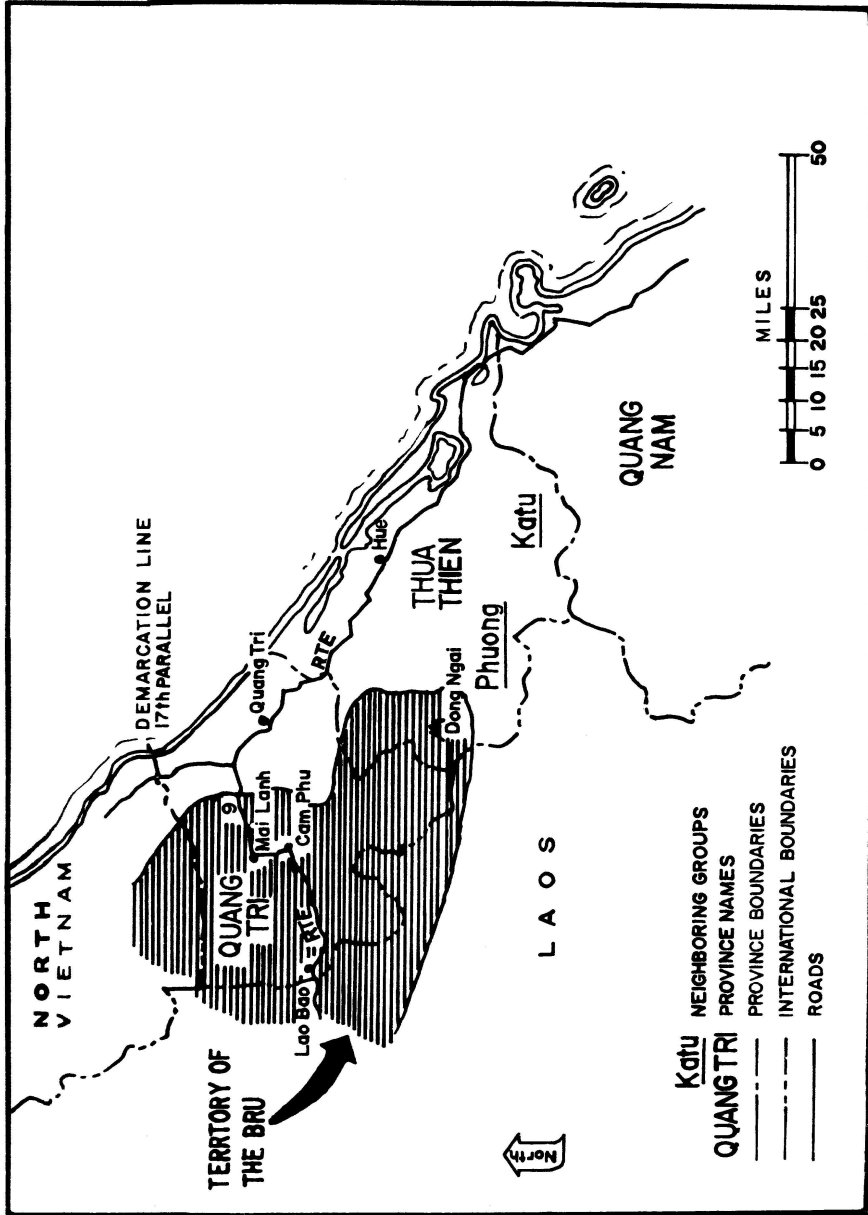
En fin de compte, les informations non fiables, provenant de sources de seconde main, les erreurs, les fautes, les malentendus, les descriptions insignifiantes, beaucoup trop générales font que cette compilation fantaisiste est pratiquement inutilisable. Son seul mérite est d'avoir (re)lancé les Brou, d'avoir donné une localisation géographique correcte et une énumération de leurs sous-groupes ainsi que d'avoir donné des chiffres démographiques.

Les défauts de cet ouvrage mis à part, il est quand même incompréhensible que les Brou soient absents d'un ouvrage de synthèse (*Area Handbook for South Vietnam*, 1967), fait également pour l'armée, par le Département des Recherches sur les Régions Etrangères (*Foreign Areas Studies Division*) du Bureau des Recherches des Opérations Spéciales (*Special Operations Research Office*), publié un an après ce livre - quand les Katu, les Sedang, les Hre et les Bahnar y figurent comme des membres du «groupe septentrional».

Nous les retrouvons, en revanche, dans un ouvrage fait par un aumônier américain, Mole (1970) dont le but est de présenter neuf tribus montagnardes. Ce n'est pas par hasard que ce livre traite des tribus septentrionales (Brou, Tau Oi, Pakoh, Katou) jusqu'ici négligées qui, étant donné leur localisation dans le nord, près de la zone démilitarisée, ont soudain acquis une importance stratégique. «Pour réussir au Vietnam, il est nécessaire pour le personnel de connaître et comprendre les gens parmi lesquels ils font leur service. Une aide efficace.....nous demande la connaissance des désirs les plus fervents des montagnards. Nous devons savoir comment leur culture et leur religion satisfont ces besoins avant d'établir avec eux des points de contact... De cette manière, des ponts peuvent être construits, par le biais desquels des idées nouvelles peuvent être transmises à leur intention» [notre traduction] (1970:III).

A cette fin, la marine de guerre et l'infanterie de marine (*U.S. Navy and Marine Corps*) ont lancé un «effort transculturel» (*transcultural endeavor*) sous le nom de «réponse personnelle» (*Personal Response*) dont le but était «de produire des changements interculturels de comportement à partir de la compréhension, appréciation et idéation des systèmes culturels, religieux et de valeurs déterminant les modèles de comportement... [en vue]... de remédier aux déficiences de la compréhension transculturelle entre les Américains et leurs alliés» [notre traduction] (1970:IV). Cet «effort» a été soutenu par la marine de guerre et l'infanterie de la marine, par le chef de l'aumônerie, et par le haut commandement de la flotte du Pacifique (*Commander Service Force, U.S. Pacific Fleet*), puisque «la compréhension, l'appréciation et l'idéation des systèmes de valeurs, de croyances et de modèles de comportement peuvent représenter une grande valeur dans la réalisation des objectifs désignés pour le personnel de la marine de guerre et de l'infanterie de la marine» [notre traduction] (1970:V).

Parmi les sources de ce livre donc, les réponses à des questionnaires militaires, enregistrées sur magnétophone (*Navy Personal Response Tape on Montagnards*) jouent un rôle principal, mais, à la différence des auteurs de l'ouvrage précédent, Mole a fait lui-même du terrain, puisqu'il se réfère plusieurs fois à «ses notes de terrain».



III. 35

Il a également utilisé la littérature antérieure, par exemple le *Minority Groups*, présenté plus haut. Il est évident cependant que d'un ouvrage basé sur un travail bref sur le terrain, fait dans des conditions de guerre, et écrit dans un style vulgarisateur pour le personnel de l'armée, nous ne pouvons pas espérer le niveau d'un ouvrage scientifique. Ses résultats sont néanmoins beaucoup plus fiables que ceux du *Minority Groups*, et il atteint son but parfaitement: général et compréhensible, il décrit les traits caractéristiques de la culture brou dont les soldats américains vont faire l'expérience.

Ainsi, il localise les Brou, énumère leurs sous-groupes (d'après le *Minority Groups*), décrit les conditions naturelles. Puis, il présente leur culture matérielle, leurs villages et l'architecture. En discutant leur structure sociale, il dépasse parfois le niveau des généralités: c'est le premier auteur à mentionner le système foncier et les «maîtres de la terre». Se référant aux Miller, un couple travaillant pour le *Summer Institute of Linguistics*, il nous fournit des données plus détaillées sur le mariage. En outre, il mentionne la teknonymie⁴⁹, la maison des jeunes filles et de garçons, les coutumes compliquées dans la manière de faire la cour et les cadeaux donnés à cette occasion, le prix de la fiancée, le divorce et l'adultère.

Malheureusement, il ne dit rien d'intéressant sur l'accouchement et surtout sur les rites funéraires compliqués, voire même il ne sait pas que les Brou ont des rites funéraires secondaires. Sur l'économie, il ne dépasse pas le niveau des généralités. Mais son traitement de la religion contient quelques petits détails intéressants. Il mentionne par exemple le *Deus Otiosus* des Brou, *yang* Sorsei; et ceux qui connaissent la culture brou, reconnaissent dans sa description les figurines votives suspendues en dessous des autels domestiques. D'après Bui Tan Loc (1961), Mole résume également le mythe sur le Déluge; en outre, il parle du sacrifice comme de l'événement le plus important de la religion et il décrit les prières et les tabous qui s'y rattachent; enfin il mentionne les autels domestiques et leurs tabous. Ce chapitre sur les Brou (pages 36-73) se termine par les «principes de comportement» à l'intention des soldats américains, où nous apprenons entre autres que si on nous invite à manger et à boire, il est impoli de refuser...

En fin de compte, dans les limites qu'il s'est proposé, ce livre est le premier sommaire sur les Brou qui, en quelque sorte, dépasse les ouvrages antérieurs trop superficiels. En même temps, ses buts et ses limites sont tellement contraignants que son niveau est encore loin de celui d'un ouvrage ethnologique.

⁴⁹ Terme inventé par E. B. Tylor (1832-1917), un des pères fondateurs de la science de l'anthropologie, pour désigner l'usage selon lequel une personne est nommée d'un terme désignant en fait sa relation à une autre personne („père de X”, „grand-père de Y”, etc.).

2.4. Le Summer Institute of Linguistics⁵⁰ et l'oeuvre des Miller

Avec les années 1960, nous sommes arrivés aux débuts des recherches scientifiques modernes. Comme nous l'avons souligné, elles ont commencé en relation avec la guerre et elles ont été menées dans des circonstances anarchiques ne favorisant pas le travail scientifique. Cela impose son empreinte sur toute la littérature, même sur les ouvrages des professionnels que nous traiterons plus loin, puisqu'il est évident que dans de telles conditions il n'est pas possible de faire un travail sur le terrain de longue durée, avec «observation participante»⁵¹ etc. Par la suite, après le départ des Américains du Vietnam, ces recherches ont cessé bien vite. Indépendamment donc de la parution des travaux que nous allons présenter, le travail sur le terrain et le contact personnel avec les Brou date de cette période qui va des années 1960 jusqu'au milieu des années 1970 pour se terminer en 1975, date de la réunification du Vietnam.

Dans cette époque on remarque deux auteurs actifs dont les publications nous paraissent importantes. Le premier est en fait un couple, John et Carolyn Miller, membres du *Summer Institute of Linguistics*, qui ont vécu de 1959 jusqu'en 1968, à Khe Sanh, parmi les Brou. C'est à eux que nous devons la création de l'alphabet brou (après des antécédents dans les années 1940, voir: Phu Hoang Le, 1972:456), ainsi que la publication d'un dictionnaire brou-vietnamien-anglais, d'une grammaire et des manuels scolaires en vue de la promotion de l'écriture brou (Miller and Miller, 1963, 1976, Miller and Nuan, 1974). Le couronnement de leurs activités d'une décennie est la traduction du Nouveau Testament en brou (*Parnai O*, 1982), ce qui est un travail monumental du point de vue tant linguistique que littéraire. Leur oeuvre est importante surtout du point de vue linguistique: ils ont publié des articles sur le système très compliqué et archaïque des voyelles (une vraie friandise pour linguiste, vu leur nombre - 41 voyelles!); sur les catégories des mots, les catégories des phrases etc. (J. Miller, 1964, 1967; C. Miller, 1964; voir encore Johnston, E. 1964)

En ce qui nous concerne, c'est l'unique article ethnologique qu'a écrit J. Miller sur la parenté chez les Brou (1972), qui revêt une importance fondamentale. Cet

⁵⁰ *Summer Institute of Linguistics* (SIL): organisation mondiale pour la recherche, le développement et la documentation des langues du monde peu connues et/ou n'ayant pas de système d'écriture, en vue d'un programme d'éducation rurale et, surtout, de la traduction de la Bible (Nouveau Testament). Quoique ses antécédents remontent à 1919, il fut inauguré en 1934 dans une ferme de l'Arkansas, USA, lors d'un cours de formation linguistique d'été - d'où il tient son nom. Le SIL est devenu depuis une institution internationale offrant des cours linguistiques et des programmes variés dans beaucoup de pays du Tiers Monde (aux Philippines, et de là, dans le Pacifique et en Asie à partir de 1953; en Afrique après 1962). Ayant son centre à Dallas, (Texas, USA), ainsi que des offices administratifs dans beaucoup de pays, le SIL est financé en grande partie par Wycliffe Bible Translators, International. Voir site internet: <http://www.sil.org/sil/>

⁵¹ Méthode fondamentale de l'anthropologie moderne basée sur la vie partagée par l'ethnographe-enquêteur de la population étudié (le plongeon dans le bain de culture étrangère) et l'observation directe de tout événement qui se passe «en situation».

article inaugure le début d'une ère nouvelle. Le manuscrit de Valentin mis à part, c'est la première publication écrite à partir d'une longue expérience personnelle (quoique non ethnographique) sur le terrain et surtout d'une connaissance parfaite de la langue brou. Aussi bien les auteurs postérieurs ne vont-ils cesser de s'y référer (par exemple Parkin, 1986; Hickey, 1982:453-454 et 1993:276-277). Le mérite de cet article bref mais fondamental est qu'il nous présente, pour la première fois, la terminologie de parenté brou (quoiqu'avec des lacunes puisque les affines y manquent complètement), ainsi que la description des groupes des donneurs de femmes (*kuya*) et preneurs de femmes (*khoi*) et de leur importance dans la vie sociale des Brou; et c'est également ici que les règles de mariage préférentiel (avec la cousine croisée matrilatérale, MBD) sont mentionnées pour la première fois. De toute évidence, cet article fait un travail de pionnier même si nous ne sommes pas d'accord avec tous ses résultats et si ses données sont sur certains points incomplètes.

En dehors de cet article analytique, nous devons mentionner encore deux autres travaux des Miller, sur microfiches (1971, 1977), dans lesquels ils publient une masse énorme de données premières: des contes, des textes ethnographiques etc. en Brou, de leur propre collection. Il est dommage cependant que tout cela reste sans analyse ni notes, pour ne pas dire sans traduction. En dépit de ces réserves, on ne soulignera jamais assez l'importance de ces publications: depuis la découverte des Brou, c'est la première fois que quelqu'un publie de tels matériaux, recueillis sur place. Ces microfiches non seulement précèdent dans le temps la publication en langue vietnamienne des contes brou (Mai Van Tan, 1978), mais elles la dépassent par le fait que les contes y sont publiés dans la langue *originale*, dans une transcription littérale.

2.5. La Rand Corporation et l'activité de G. C. Hickey

L'autre auteur qui est à présenter est le premier anthropologue professionnel parmi les Brou, G. C. Hickey. Ses activités constituent un bon exemple de ce que nous avons dit plus haut sur la relation de la recherche à la guerre. Son travail antérieur sur le terrain, dans le delta du Mékong, dans un village vietnamien (Hickey, 1964) mis à part, l'activité de Hickey à partir de 1963, se place sous l'égide de la *RAND Corporation*, censée être un des organismes de couverture de la *CIA*. Ceci ne se veut pas comme une critique, mais reste un fait - fait qui qualifie selon toute probabilité l'activité vietnamienne de Hickey, mais qui n'influe en aucune manière sur ses publications scientifiques.

Le rôle et le travail de Hickey pendant la guerre sont identiques à ceux de Mole: la connaissance de la culture, des besoins, des désirs et des aspirations politiques des montagnards dans le but de les gagner à la cause des Américains, et d'obtenir leur soutien dans cette région stratégique. «La situation stratégique des montagnards dans la guerre d'aujourd'hui pose la nécessité impérieuse pour le gouvernement central de gagner leur soutien. Dans ce but, il doit les convaincre qu'il satisfera leur besoins et leur désirs...», écrit-il dans son mémorandum [notre traduction] (1967:VI). En rapport

avec cette activité, à partir du mois de mars, 1965, Hickey a sillonné toute la région montagneuse du Vietnam du Sud, et a fait du travail sur le terrain parmi 21 minorités.

Les conditions de travail ont été évidemment limitées par la situation de guerre. C'est lui qui nous informe que «parmi certains groupes, la sécurité étant assurée, l'auteur a pu rester dans des villages pendant *plusieurs jours* [souligné par nous, G.V.]; dans la majorité des cas, il a passé la nuit dans une ville ou dans un camp des Forces Spéciales dans les alentours, et a visité les villages pendant le jour» [notre traduction] (Hickey, 1967:10). Il est évident que dans de telles conditions il est impossible de faire un travail sur le terrain de longue durée, avec observation participante. Il est également parfaitement clair qu'on ne peut pas apprendre la langue de toutes les 21 minorités et que par conséquent Hickey devait se débrouiller avec ses connaissances en vietnamien et avec l'aide d'interprètes (1967:11) ce qui limite la valeur des observations. Finalement, la question la plus grave qui se pose en ce qui concerne son terrain et ses recherches est de savoir dans quelle mesure on peut reconstituer la culture traditionnelle des Brou à partir de la culture d'une population déplacée de son habitat originel et transplantée dans des hameaux fortifiés, derrière des clôtures en barbelés, bref: si on peut reconstituer un ensemble culturel à partir d'éléments dysfonctionnels déchirés par la guerre.

Même si on donne une réponse positive à cette question, ces conditions limitent de toute évidence la recherche. En conséquence, Hickey ne connaît aucune des cultures des minorités en profondeur. En revanche, son désavantage est aussi un avantage: il ne connaît pas *une* culture, mais *vingt-et-une*. C'est ce qui fait qu'il a une vue d'ensemble et une expérience personnelle hors pair sur les montagnards de Vietnam. Par conséquent, il n'écrit jamais sur une ethnie, mais toujours *en général* sur les montagnards. Dans ses oeuvres, les données relatives aux Brou sont éparées. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est l'ethnohistoire: l'histoire du passé récent, le rôle et la place des montagnards dans la guerre de Vietnam - une guerre dont il fut un participant. Son mérite principal est cet aspect historique de ces écrits et c'est là que ses données sont uniques. Témoin des temps historiques, c'est sa chance, il a ressenti comment il pouvait contribuer à la littérature de la manière la plus convaincante, malgré les limites de son travail sur le terrain.

Dans son premier ouvrage, son mémorandum de 1967, il esquisse la relation historique des montagnards et des Vietnamiens, et les aspirations des premiers pour s'assurer une situation d'égalité de droit au sein de la société vietnamienne. Par la suite, il propose des mesures et des modes qui pourraient satisfaire les besoins des montagnards et par le biais desquels le gouvernement vietnamien pourrait obtenir leur sympathie et leur soutien. Ces mesures sont les suivantes: l'amélioration de l'efficacité de l'agriculture, la propagation de la production destinée à la vente; la réglementation du système foncier, et la garantie des droits des montagnards sur la terre pour qu'on ne puisse pas la leur enlever; le rétablissement des acquis du système de l'enseignement antérieur (enseignement primaire dans les langues vernaculaires); le rétablissement des Tribunaux des Hauts Plateaux et la mise par écrit des droits coutumiers des minorités (comme dans les «Coutumiers» faits par des Français); la création au sein du

gouvernement d'une Commission Spéciale pour les Affaires des Hauts Plateaux, ou encore la délimitation plus précise de sa fonction et de sa responsabilité; la création d'un Centre de Recherches sur les Hauts Plateaux. Le gouvernement doit satisfaire à ces besoins dans son propre intérêt «s'il veut éviter des conflits dans le futur» (1967:XI). On ne peut être que d'accord avec ces constatations de Hickey, et il faut ajouter que, malheureusement, elles n'ont rien perdu de leur actualité même aujourd'hui.

Dans le Mémorandum, il existe tout au plus deux passages sur les Brou: le premier est un résumé de leur agriculture sur une page et demie (1967:154-155), l'autre est une estimation (officielle et non-officielle) du chiffre de la population (22.370 âmes ou 40-43.000 âmes).

Dans son livre monumental en deux volumes (1982/a, 1982/b), écrit sur l'ethnohistoire des Hauts Plateaux, Hickey examine le rôle des montagnards dans l'histoire d'Indochine ainsi que les facteurs politiques, économiques, sociales et géographiques qui ont mené à la formation d'une identité pan-montagnarde et d'une élite politique propre. Vu le caractère général de ces deux tomes, les Brou y sont présents de nouveau comme *une* des minorités montagnardes. Par conséquent, nous n'en apprenons pas beaucoup plus. Dans le premier volume, à part quelques données éparses (1982/a:11, 34, 40, 62, 75, 209-210) c'est seulement dans l'appendice («Données additionnelles ethnographiques») que l'on trouve une page sur la structure sociale des Brou. A part ses propres notes, il y utilise surtout l'article de J. Miller (1972). En partie, les mêmes détails sont répétés dans le deuxième volume (1982/b:13, 22, 28, 206, 291, 302). Mais là, en rapport avec la bataille de Khe Sanh en 1968, un des tournants de la guerre de Vietnam, nous recevons plus de renseignements sur les Brou et sur les événements survenus sur leur territoire, ainsi que sur le déplacement des Brou dans la province du Darlac (1982/b:97, 125, 172-173, 185-186, 231-232, 252-253, 262, 277). Néanmoins, cet ouvrage contribue plutôt à la compréhension des processus historiques ayant trait, entre autres, aux Brou qu'à celle des Brou eux-mêmes.

Dans son dernier livre (1993), Hickey entreprend de rattraper les déficiences de ses ouvrages antérieurs, mentionnées plus haut. Son but y est la présentation ethnographique de dix tribus montagnardes choisies, y compris les Brou. «Les limitations de la recherche pendant la guerre, ainsi que le caractère partiel des données recueillies par d'autres chercheurs ont fait que la quantité d'information ethnographique relative aux différents groupes est variable. Néanmoins, il nous est possible de présenter pour chacun d'entre eux un système social révélant une relation fonctionnelle avec les croyances et pratiques religieuses, les formes de résidence, les types de maisons, la parenté, les activités économiques et l'autorité politique» [notre traduction] (1993:XVI). Par conséquent, Hickey y expose en détail tout ce qu'il connaît sur la culture traditionnelle de ces groupes. Le seul problème est que, nous venons de le dire, le point fort de Hickey n'est pas sa connaissance de la culture d'*une* ethnie donnée, mais plutôt celle des montagnards en général.

Ainsi, Hickey présente les Brou (ainsi que les autres populations) sur la base de ses propres notes de terrain. Or, pour des raisons que nous avons analysées plus haut, leur valeur est au moins problématique. Malgré tous ses efforts, Hickey ne réussit pas à s'affranchir des limitations de la guerre, défavorables pour la recherche. Ce n'est pas par hasard que son chapitre sur les Brou est bourré d'erreurs, de malentendus, de faits déplacés de leurs contextes et de fautes dues à son manque de connaissance de la langue locale. Il ne sait pas faire la différence entre ce qui est général et caractéristique, et ce qui est partiel et accidentel; il ne sait pas comment les détails s'articulent à l'ensemble; ses données ne forment pas un ensemble cohérent et, à travers la cavalcade des détails accidentels, choisis sur on ne sait quel critère, nous ne percevons pas une vue d'ensemble de la culture brou.

Les meilleurs exemples se trouvent dans son traitement de la religion brou. Faute de place, nous n'en examinerons que quelques aspects. Concernant le Panthéon, il mentionne Yiang Ca Mui «qui emporte l'âme [du défunt] au moment de la mort, pendant que les lamentations de Yiang Comuiq peuvent être entendues» [notre traduction] (1993:143). Chose curieuse, il lui échappe que les deux noms sont identiques, mais transcrits un peu différemment, et il ne sait pas, que «*kumuiq*» signifie en bru simplement le défunt. Un autre exemple, à la même page: «C'est par le biais de *liam* («apprendre ce que le chamane fait») qu'un enfant apprend le métier [du chamane], faisant des choses comme répéter une prière spéciale (*yao*) pendant un rituel divinatoire (*mul*)» [notre traduction] (1993:143). Cette simple phrase contient trois erreurs. En réalité, *liam* signifie en brou l'assistant du chamane, et pour juger selon le contexte, l'informateur devait expliquer que la meilleure façon d'apprendre le «métier» du chamane est de lui servir d'assistant. En outre, c'est une autre erreur de dire que le mot *yao* signifie «une prière spéciale»: on désigne ainsi les *séances* chamaniques et les *chansons* chamaniques, chantées pendant ces séances. Et pour comble, *mul* est une sorte de divination pendant laquelle le chamane ne chante jamais ces chansons chamaniques (*yao*)...Quant aux sacrifices, c'est également une erreur de prétendre que «La plupart des esprits veulent du poulet ou du cochon, mais Yiang Abon, l'esprit des Essarts, doit avoir un buffle blanc, un animal sacrificiel très cher» [notre traduction] (1993:143). C'est que les sacrifices sont cumulatifs chez les Brou, et c'est en fonction de l'importance du rituel, et de la gravité de la maladie, etc. qu'on sacrifiera tel ou tel animal. De cette manière, pratiquement tous les esprits peuvent «manger» du buffle tout autant que du poulet ou du cochon, dans des cas mineurs. Ceci vaut également pour Abon qui n'est pas, par ailleurs, la divinité des essarts mais celle du riz.

Un bon exemple du caractère accidentel de ses descriptions se trouve à page 144-145, où il expose «un rite divinatoire» - dans la réalité un sacrifice de buffle en relation avec une maladie. Il y mentionne des autels domestiques en bambou (pour lui «autels de famille» - en fait, consacrés aux nombreuses divinités de l'espace habité), en face desquels des «symboles coniques tressés en bambou» sont accrochés au mur. Hickey ne sait pas, non plus, que ses «symboles» sont également des autels, désignés par le terme générique *aruong*, qui abritent en général les *chiet* (divinité protectrice de la

personne, similaire à un alter ego) des femmes et des enfants. Mais ce n'est pas tellement les erreurs évidentes qui sont les plus gênantes dans sa description, que son caractère accidentel: on sent à chaque phrase qu'il ne comprend pas ce qui se passe, qu'il ne sait pas ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Des cinq questions obligatoires pour tout anthropologue (qui, quoi, pourquoi, quand, où) c'est surtout au «pourquoi» qu'il est incapable de répondre, et derrière sa description on ne sent que les souvenirs nécessairement fragmentaires d'une visite occasionnelle.

En ce qui concerne la structure sociale et la parenté, Hickey est plus à l'aise. Dans son Appendice «B» (1993:276-277), il nous offre un tableau nouveau des termes de parenté où, à l'encontre de celui de Miller et de ses oeuvres précédentes, figurent certains des affins, même si dans son analyse de ce matériel (1993:147-150), des fautes graves se sont également glissées, comme par exemple la confusion entre les mots «homme» et «femme». Ce qu'il écrit sur les patrilignages exogames (pour lui, *sáu*) et le groupe localisé (*tông*) du *sáu* est, *grosso modo*, correct (1993:147-153). Par contre la présentation des coutumes compliquées concernant le mariage (1993:153-156) est également approximative, même si ce sont les premières descriptions de ce genre. C'est lui, par exemple, qui mentionne le premier dans la littérature le *coul* (1993:156), une cérémonie qui vient bien après le mariage, reliant définitivement les deux groupes de donneurs et preneurs de femmes et éliminant les derniers tabous restant entre eux.

Mais le passage sur les funérailles (1993:152) montre d'une manière claire les désavantages liés à son terrain pendant la guerre, du fait qu'il n'a eu que très rarement l'occasion d'observer les événements en situation. Prétendre d'un rituel funéraire de trois jours entiers, rassemblant plusieurs centaines de personnes, lié à des sacrifices de buffles, et représentant le point culminant de la vie religieuse des Brou, qu'il est «relativement simple» et qu'il «se passe sans aucune cérémonie» est une ignorance totale. Pour comprendre ce malentendu, il faut savoir qu'en fonction de certaines conditions (par exemple à cause de la guerre! mais aussi pendant une famine ou de mauvaises conditions économiques), il existe des modalités ou des variantes plus simples, à côté des procédures «classiques». Mais, c'est seulement parce que - et Hickey n'en est pas conscient - les Brou ont des fêtes funéraires périodiques (des «secondes funérailles»), durant lesquelles les défunts, jusque là littéralement «enterrés» d'une manière simple (ce qu'exprime le mot Brou: *típ* = creuser, enterrer), seront de nouveau «ensevelis» avec le cérémonial convenable (*rup*), que l'enterrement peut être «relativement simple». Ce qui était manqué la première fois, sera donc rattrapé lors de ces fêtes périodiques. Le plus grand problème concernant ce passage de Hickey est précisément le fait qu'il n'a même pas conscience de ces rites grandioses, et pourtant sa description du *dong sok* (1993:152-153) est compréhensible seulement en fonction de ces précédents.

Il est inutile de détailler toutes les erreurs et lacunes dans ce chapitre consacré au Brou (1993:141-159 et 167-174). Tout ce qui vient d'être dit devrait suffire pour voir que cet ouvrage de Hickey est beaucoup moins satisfaisant que ses oeuvres précédentes. Les causes en sont à rechercher dans les circonstances historiques. Il est

tout à fait compréhensible qu'il n'ait pu s'affranchir de ces conditions et que, en conséquence, nos connaissances sur les Brou restent fragmentaires même après lui.

3. LA LITTÉRATURE VIETNAMIENNE

3.1. Les sources historiques

Notre aperçu resterait incomplet sans l'examen de la littérature vietnamienne⁵². Si une partie en est malheureusement inaccessible pour nous, limitant ainsi notre tour d'horizon, les tendances et les principaux résultats y sont clairement visibles.

Les écrits les plus anciens contenant des données éparses mais précieuses sur les Brou sont des oeuvres historiographiques comme *O châu cân luc*, *Phu biên tạp lục* etc., ainsi que les annales historiques et chroniques de la cour impériale de Hue⁵³ etc. Le dépouillement et l'exploitation systématique de ces sources du point de vue ethnologique n'a pas encore été malheureusement entrepris par les ethnographes vietnamiens. Pourtant, ils contiennent une mine d'informations sur la pénétration des Vietnamiens sur les hauts plateaux, sur leurs relations interethniques avec les montagnards, sur leurs connaissances géographiques, culturelles, commerciales et militaires de cette région et de ses habitants - même s'ils ne constituent pas des sources ethnographiques à proprement parler.

Selon nos connaissances⁵⁴, la plus ancienne entre elles contenant une mention de la région des Brou (sous forme de Việ̣n Kiêu) est *O châu cân luc*. Écrit vers 1553 sur la base de sources plus anciennes par Duong Van An (1513-1591), mandarin et lettré originaire de la région de Quang Binh, chargé de plusieurs fonctions ministérielles sous les Mac (1533-1592), le titre de ce livre (*Description de [la région de, G.V.] O châu*)⁵⁵ demande une explication. O châu (et Ri châu) furent des provinces chams données en 1306 par le roi Chê Man à l'empereur vietnamien Trần Nhon Tông en guise de compensation matrimoniale pour la fille de ce dernier, Huyền Trân, épousée par le roi cham. Un an plus tard, en 1307 ces deux provinces, devenus préfectures et couvrant *grosso modo* la région de Quang Tri - Thua Thiên d'aujourd'hui, furent

⁵² Nous remercions encore une fois notre ami, Attila Sebök, de son aide précieux dans la traduction de ces textes. (Voir l'introduction.)

⁵³ Par exemple *Dai Nam thuc luc*, 1962-1978 ou *Dai Nam liêt truyện*, 1993. Le premier, ayant plus de 40 volumes énumérant les événements au jour le jour, n'a pas pu être dépouillé par nous. Quant au deuxième, bien qu'il traite, dans les livres 130 à 133, de la région nous concernant, il ne contient pratiquement rien sur les Brou.

⁵⁴ Nous remercions encore une fois le professeur Nguyễn Thê Anh (École Pratique des Hautes Études, IVe Section: Sciences historiques et philologiques; Laboratoire «Péninsule Indochinoise», CNRS-URA 1075) de son aide précieuse dans l'interprétation de tout ces documents historiques. (Voir l'introduction.)

⁵⁵ La préface de cet ouvrage date de 1555. Nous remercions Nguyễn Thê Anh pour ces données concernant Duong Van An.

rebaptisées par l'empereur vietnamien Thuân Châu et Hóá Châu⁵⁶ (ce qui est devenu plus tard, par contraction, Thuân Hóá)⁵⁷. L'importance du point de vue historique de cette alliance matrimoniale est qu'à travers ces deux préfectures nouvellement acquises, la dynastie des Trân (1225-1400) a réussi à pousser les limites de sa souveraineté jusqu'à la province de Thua Thiên d'aujourd'hui.

Vu la date reculée de la parution d'*O châu cân lục*, il contient naturellement peu de données concernant les Brou: la pénétration des Viet dans la zone montagneuse est un phénomène plus tardif. Néanmoins, c'est ici que le nom Viêñ Kiêu dont l'ethnonyme Vân Kiêu prend, selon toute probabilité, sa source (voir plus tard), apparaît pour la première fois dans la littérature (1961/I.:17). Fait important, il y est mentionné comme «source»⁵⁸ et «forêt» à Hai Lang⁵⁹ *huyên* (sous-préfecture), Triêu-phong⁶⁰ *phu* (préfecture), Thuân Binh⁶¹ *châu* (district indigène, «montagnarde»), c'est-à-dire comme une région non-habitée, «sauvage»; par conséquent le nom Viêñ Kiêu ne figurera pas plus tard parmi les *huyên* (sous-préfectures) et *xa* (communes) énumérés. Cela renvoie, selon toute probabilité, au fait qu'à cette époque la région habitée par les Brou n'était pas encore soumise et organisée en unités administratives. A en juger d'après les produits locaux cités, typiquement forestiers et montagnards, mentionnés également plus tard comme articles de tribut, il semble néanmoins que toute la région montagneuse du Thuân Binh devait être au moins nominalement vassale.

Une source plus tardive, par conséquent plus détaillée, est *Phu Biên Tap Luc* [*Mélanges sur le gouvernement des marches*] de Lê Quy Dôn (1725-1784). L'auteur, illustre homme politique de la dynastie des Lê (1428-1788), envoyé en Chine, mandarin, lettré, philosophe néo-confucianiste, historiographe, etc., a rédigé ses *Mélanges* «à la suite de la reconquête [en 1775-1776, G.V.] par les seigneurs Trinh, qui gouvernaient le Nord-Vietnam au nom de la dynastie impériale des Lê, des provinces du Thuân-Hoa et du Quang-Nam, considérées comme les marches de l'Empire vietnamien et perdues depuis deux siècles du fait de la dissidence des seigneurs Nguyễn, qui s'étaient érigés en dynastes pratiquement indépendants dans le Sud. Lê Quy Dôn y joua un rôle actif, puisqu'il participa à la direction de l'armée d'occupation» (Nguyễn Thê Anh, 1979:499), puis, en qualité de gouverneur militaire des provinces reconquises, à la réorganisation administrative de ces dernières. «Chargé de rétablir, avec la restauration des institutions impériales, une 'administration

⁵⁶ Thuân Châu correspond à la partie sud du Quang Tri; Hóá Châu au Thua Thien actuel (voir Nguyễn Thê Anh, 1990:19, note 30).

⁵⁷ Thuân Hóá: nom générique désignant la seigneurie des Nguyễn dont les limites se déplacent dans le temps jusqu'à Quang Nam. Au sens strict il couvre la région de Huê. Nous remercions Nguyễn Thê Anh pour cette information.

⁵⁸ *Nguồn* = amont, c'est-à-dire «source» signifie dans ce contexte une «région où un cours d'eau prend sa source». Nous remercions Nguyễn Thê Anh pour cette information.

⁵⁹ Aujourd'hui la même sous-préfecture dans la province de Quang Tri.

⁶⁰ Aujourd'hui la province de Quang Tri.

⁶¹ Thuân Binh est une région plus large que Thuân Hoa (voir note 50.). Elle couvre *grosso modo* les territoires de Quang Binh, Quang Tri et Thua Thiên d'aujourd'hui.

harmonieuse' dans le Sud» (Nguyễn Thê Anh, 1979:499), et «à l'instar d'un fonctionnaire curieux de Bonn de l'Allemagne de l'Ouest faisant un tour en Allemagne de l'Est en 1991, puis s'installant à Leipzig pour décrire tout ce qu'il avait vu» (Woodside, 1995:158) [notre traduction, G.V.], Lê Quy Dôn nous fournit dans ses *Mélanges* un tableau complet de l'organisation politique, économique et sociale des provinces méridionales que deux siècles d'indépendance avait rendus très dissemblables du Nord des Lê et des Trinh. Un chapitre entier y est consacré, entre autres, à la description de l'administration des hautes régions, c'est-à-dire de tout le hinterland «Moï» de ces provinces, y compris la région de Khe Sanh - Ai Lao qui nous concerne avant tout, ainsi qu'à celle de la réglementation des impôts sur les bacs, marchés, mines de métaux et des transports. C'est ici, que la «source» Viễn Kiêu (1972-73/Vol.1.:148), mais aussi plusieurs fois le «poste militaire» (1972-73/Vol.1.:178 et Vol.2.:19) et le «nguyên⁶²» (canton, district) (1972-73/Vol.2.:19) portant le même nom sont mentionnés. Lê Quy Dôn les situe, comme Duong Van An, à Hai Lang *huyên*, Triêu Phong *phu*, Thuân Binh *châu*. Qu'on y prête attention: la répartition et la dénomination administrative de la région n'a pas changé pendant les deux siècles passés, mais autour de la «source» il y a un poste militaire et une unité administrative. Ceci montre clairement que la pénétration et la colonisation vietnamiennes sont en cours. Lê Quy Dôn nous informe également sur le nombre des *tông* (canton) et *xa* (commune) constitutives du *huyên* Hai Lang: 7 *tông* et 55 *xa*, malheureusement sans leur nom. Plus tard, dans les parties sur l'impôt public et privé, il décrit en détail la taxe annuelle payée par le *nguyên* de Viễn Kiêu (1972-73/Vol.2.:19). Il énumère également les plantes cultivées et les animaux élevés dans cette région (1972-73/Vol.1.: 148).

A part ces détails très précieux, strictement relatifs à la région de Khe Sanh, il nous fournit des données plus globales. Il mentionne par exemple l'existence de routes commerciales, à partir de Cam Lô (sur le littoral) jusqu'à la vallée du Mékong (la route qui est devenue plus tard celle dite «coloniale» N° 9.), et plus loin, jusqu'à Lakhone (en Thaïlande) et à Vientiane (au Laos); ainsi que les distances en jours de marche qui en séparent les différentes étapes (1972-73/Vol.1.:176). Ailleurs, il donne une liste des produits échangés: des produits agricoles et forestiers montagnards (riz sec, poulet, buffle, ramie, cire, bambou, l'écorce de l'arbre *gio*, textiles etc.) contre les produits de la plaine (sel, *nuoc mam*, poisson séché, articles métallurgiques, pots en cuivre et en bronze, bijoux en argent, bracelets etc.) (1972-73/Vol.2.:13). Il mentionne également les éléphants des «Man»⁶³, selon toute probabilité les Brou, utilisés pour transporter les fardeaux. Les Brou ayant régulièrement visité les marchés de Khe Sanh et de Cam Lô et servi comme intermédiaires dans le commerce avec leurs éléphants (fait décrit par beaucoup de nos sources anciennes et corroboré par nos propres recherches), ces passages nous permettent de reculer les faits synchroniques ethnologiques au moins deux-trois siècles en arrière. Quant aux autres détails, une

⁶² Le *nguyên* de la zone montagnarde est l'équivalent de *tông* (canton, district) des plaines.

⁶³ Terme chinois dépréciatif désignant „sauvage”, utilisé pour les montagnards en général.

bonne partie du *Phu Biên Táp Luc* est consacrée à la description de l'infrastructure militaire et administrative de la région. C'est ainsi, que Lê Quy Dôn décrit le poste militaire d' Ai Lao ayant une petite garnison et six barques sur la rivière de Tchépone (1972-72/Vol.1.:177) ainsi que d'autres postes militaires de la région, comme Viên Kiêu ou Ba Trang. D'après leur nombre et leur répartition, les Viet sont déjà en possession de la région jusqu'à la ligne de crêtes de la Cordillère Annamitique; les frontières avec le Laos sont *grosso modo* celles d'aujourd'hui.

Nous ne pouvons pas nous attarder davantage sur tous ces détails précieux. Le dépouillement et l'évaluation de toute la littérature historiographique⁶⁴ dépasse largement les limites de notre essai et reste à faire. L'analyse préliminaire de ces deux sources peut-être les plus importantes a pu cependant montrer la valeur de cette littérature, jetant une lumière sur la période la plus reculée de la relation inter-ethnique des Brou avec les Viet, prêtant ainsi une dimension historique aux faits ethnologiques synchroniques.

3.2. *La littérature ethnographique. Les pionniers: Vương Hoàng Tuyền et Phan Hưu Đạt*

La littérature ethnographique proprement dite ne débute que vers la fin des années 1950 et au début des années 1960. Elle est écrite pour la plus grand part par des ethnographes⁶⁵ de la République Démocratique du Vietnam. A la différence des périodes précédentes, celle-ci est donc caractérisée par l'activité de chercheurs professionnels, ce qui aurait pu marquer, en théorie, un tournant dans les recherches sur les Brou. Mais la situation économique et politique du Vietnam pendant et après la guerre ne favorise pas la recherche dans le domaine des sciences sociales. Les conditions générales, la relative nouveauté de l'ethnologie comme science⁶⁶, l'idéologie marxiste comme dogme idéologique unique, le manque d'argent et, en conséquence, le peu d'occasions pour le travail sur le terrain etc., marquent de leur empreinte les recherches ethnologiques. A la place du travail sur le terrain de longue durée, d'«observations participantes en situation» (voir note 27.), et d'enquêtes menées dans la langue vernaculaire, bref: des méthodes modernes universellement reconnues comme l'alpha et l'oméga de l'ethnologie, les publications vietnamiennes

⁶⁴ Pour une revue de toute cette littérature jusqu'en 1967, voir Nguyễn Thê Anh, 1968.

⁶⁵ En vietnamien, il n'existe qu'une expression, *dân tộc học*, pour désigner cette science qui peut être traduite par ethnographie, ethnologie ou anthropologie selon les préférences. Vu le courant général dans ce domaine au Vietnam, nous préférons ethnographie, mais utiliserons également ethnologie comme synonyme.

⁶⁶ Vương Hoàng Tuyền (1963:4) s'est plaint que pendant „les cent ans de la colonisation”, les Français n'ont pas formé des chercheurs vietnamiens dans ce domaine et qu'ainsi l'ethnographie „était dans les mains des colonisateurs français”. Plus tard (1963:5), il réitère, malgré les faits, que „les faux savants bourgeois français colonisateurs” ont écrit très peu sur les minorités et que (1963:6) l'ethnographie est une science nouvelle dans son pays. Par conséquent, il exhorte ses compatriotes à continuer le travail qu'il a entrepris.

se basent dans la majorité des cas sur des visites brèves de quelques semaines ou de quelques jours, sur des enquêtes menées en vietnamien avec des informateurs sachant plus ou moins cette langue, et sur des observations superficielles.

En même temps, conformément à l'orientation politique générale de la République Démocratique du Vietnam, les chercheurs vietnamiens, formés souvent en URSS, empruntent les problèmes et les points de vue soviétiques, et favorisent une orientation avant tout historique, qui va de pair avec le désintéressement quasi total pour des descriptions fonctionnelles et synchroniques plus proprement anthropologiques⁶⁷. L'effet combiné de tout cela est que les publications vietnamiennes ne dépassent que rarement le niveau de descriptions fragmentaires dont même la crédibilité est quelquefois problématique vu le manque d'observations directes sur le terrain, tandis que leurs analyses sont limitées plutôt à des propositions d'ordre historique. Par contre, il est intéressant de noter qu'à l'encontre de la littérature américaine, les considérations militaro-stratégiques n'y semblent pas jouer le moindre rôle. Les Brou n'y figurent que comme une des nombreuses ethnies de la République Démocratique du Vietnam, et s'il existe un rapport avec des fins supra-scientifiques, c'est plutôt aux buts socio-politiques de l'Etat communiste que les recherches sont liées, comme «l'élévation» de la culture des montagnards au niveau de celui de la civilisation vietnamienne et la sélection des caractères à éliminer lors d'un tel «développement».

Les études sur les Brou s'inscrivent dans ce cadre général. Un des premiers auteurs, et peut être le plus illustre, est Vuong Hoang Tuyên, alors membre du Département d'Ethnographie de l'Université de Hanoi (1963). Disciple de l'école soviétique mentionnée plus haut, il s'intéresse avant tout à l'ethnogenèse et aux processus historiques. Dans son livre consacré à l'étude des ethnies d'origine austro-asiatique du Vietnam du Nord, il examine certaines ethnies Mon-Khmer de trois régions: les Xa cau (Kh½-mu), Xa khao (Khang), Puoc (Xinh-mun), Mang u (Mang) du nord-ouest du Vietnam; les Tay Hat (O-du) et Tay Hay (Kh½-mu) de la province de Nghê An; et les Van Kieu, Khoa, Tri et Mangkong de la province de Quang Binh. Au début, il les présente du point de vue linguistique et ethnographique. Puis, dans l'esprit de l'idéologie marxiste, il les situe dans différents stades de développement depuis la commune primitive jusqu'à la société de classes. Ensuite, il les compare aux mêmes populations vivant de l'autre côté de la frontière, au Laos, ainsi qu'à toutes les langues et ethnies Mon-Khmer d'Asie du Sud-Est. Ces chapitres sont suivis par l'étude des

⁶⁷ En ex-URSS, l'ethnographie est considérée avant tout comme une science historique. L'un des points forts de cette science touche aux études complexes (linguistiques, archéologiques, anatomiques, ethnographiques, paléobotaniques etc.) interdisciplinaires ethnogénétiques visant à l'éclaircissement du processus de formation ainsi qu'à celui de l'origine de certaines populations ou de familles de langues. Par contre, la préoccupation interminable avec le «développement» de différentes institutions, telle la famille (schéma de Morgan-Engels dans l'évolution des formes de la famille), l'organisation sociale (primauté du «matriarcat») ou la religion (totémisme comme stade universel du développement de la religion, etc.), traités conformément au dogme marxiste, est plus que surannée.

relations ethnogénétiques et historiques de ces peuples avec les Vietnamiens pour finir avec celle de la question de l'origine des Vietnamiens fondée sur des données ethnographiques. Puisque la majorité de ces questions et de ces matériaux ne nous concernent pas ici, nous concentrerons notre attention sur sa description ethnographique des Brou, basée sur son propre terrain près de Vinh Linh, province de Quang Binh⁶⁸.

Dans les pages 67-86, il présente les Brou et leurs sous-groupes, vivant au Quang Binh: les Vân kiêu, Tri, Mang koong et Khua. Laissant de côté les Tri et les Mang koong, il consacre deux sous-chapitres indépendants aux premiers et aux derniers. A propos de ces derniers, nous devons noter que, d'après nos connaissances, c'est ici qu'ils figurent pour la première fois dans la littérature et c'est grâce à Vuong Hoàng Tuyền que cet ethnonyme est lancé. Il les décrit indépendamment des Vân Kiêu en dépit du fait que, selon ses propres données, ils sont des Brou venant du Laos, ayant une identité «Brou», et maintenant des relations avec leur parents restés au Laos (1963:81). Quant aux Vân Kiêu de Quang Binh, ils sont, par contre, arrivés «il y a à peu près 80 ans» du Quang Tri (1963:71). Après avoir précisé (1963:68) leur nombre et leur localisation géographique (1236 âmes pour les Vân Kiêu des *xa* de Hâm nghi et Dinh-phung, *huyên* Lê-thuy; 258 âmes pour les Tri de *xa* Thuong-son, *huyên* Quang-ninh; 600 âmes pour les Mangkong de cette même région; et 999 âmes pour les Khua de *xa* Dan hoà, *huyên* Tuyền hoa), il constate que du point de vue linguistique et culturel, ce sont fondamentalement les mêmes populations, présentant néanmoins quelques différences légères vu leur séparation il y a un certain temps (1963:69 et 72).

Concernant ces ethnonymes, il nous surprend avec des données précieuses. Pour commencer avec celui des Vân Kiêu, «c'était probablement le nom d'une région qui, plus tard, est devenu le nom de cette minorité (*tông*⁶⁹ Vân Kiêu). Ces gens s'appellent Brou, mot dont la signification est «gens de la forêt», tandis que ceux qui les ont dominés dans le passé, les ont appelés avec un nom péjoratif «Ca-lo» ou «gens à queue», vu les langoutis qu'ils portaient sur leur derrière» [traduction d'A. Sebök] (1963:72). Quant à l'ethnonyme Khua, il nous informe que ce nom n'est utilisé que depuis relativement peu de temps, depuis qu'ils habitent à Dan-hoa et qu'ils «s'appelaient dans le passé Brou tout autant que les Vân Kiêu» [traduction d'A. Sebök] (1963:81).

Plus tard, à propos de sa comparaison entre les populations des deux côtés de la frontière, il revient sur la question des ethnonymes. En ce qui concerne le nom Brou, il répète sa signification («gens de la forêt»), en ajoutant: «Les Vân Kiêu, les Ta-ôi, les Khua, les Tri et les Mang koong s'appellent tous des Brou, c'est-à-dire des gens de

⁶⁸ Les détails en sont inconnus. Page 72, il mentionne néanmoins une vieille personne, *cu* Cuu, un/une de ses informateurs, au village de Ba-ra, *xa* Dinh phung, *huyên* Lê-thuy, Quang Binh. Page 76, il mentionne deux autres villages: Vinh Khê et Bai-ha, tous les deux dans la partie occidentale de Vinh Linh. Il semble probable qu'il ait visité tous les *xa* où il mentionne une population Brou (Vân Kiêu, Tri, Mankong et Khua).

⁶⁹ *Tông*: ce terme désigne en Sino-Vietnamien le canton; il groupe plusieurs communes.

la forêt» [traduction d'A. Sebök] (1963:124). Puis, il continue en discutant leur dénomination laotienne Kha et Sô. Ce dernier mot «signifie, tout autant que Kuai, personne ou être humaine. Nous les appelons Tri ou Mang kong, dans la langue vietnamienne. Mais ces minorités s'appellent Sô Tri ou Sô Mang Koong, ainsi que Kuai Tri ou Kuai Mang koong» [traduction d'A. Sebök] (1963:124). Conformément au précédents, en parlant de ces ethnies vivant au Laos, il utilise les expressions «Kha Tri», «Sô Tri» ou «Kuai Tri», et «Kha Mang koong», «Sô Mang koong» ou «Kuai Mang koong» comme synonymes. Il y a un mélange curieux de données très précieuses et de malentendus dans tout ceci. Pour le moment, nous observons seulement que les ethnonymes «Sô Tri» et «Sô Mangkong» font écho curieusement à Fraisse qui, on s'en souvient, les a également utilisés. Nous reviendrons sur ces questions plus loin, dans la partie finale de cet essai.

Tournons maintenant notre attention vers les descriptions ethnographiques de *Vuong Hoàng Tuyên*. Elles présentent les mêmes problèmes que toutes les autres présentées jusqu'ici: des descriptions fragmentaires d'après des informations superficielles, mélangées parfois avec des données très intéressantes. Un exemple en est fourni par ce qu'il écrit sur les maisons des *Vân Kiêu*. Il est le premier à mentionner qu'elles sont orientées «vers le soleil» sans dire comment précisément. Puis, suivent une description et un plan de cette maison. Ce plan présente des divergences évidentes avec celui de la maison des *Vân Kiêu* de *Khe Sanh*; en même temps, il montre des parallèles avec d'autres témoignages provenant du *Quang Binh* (voir plus tard). Malheureusement, la présentation plus que confuse de l'auteur ne nous facilite pas la lecture: la véranda y est placée au milieu du côté longitudinal de la maison, n'atteignant pas ses bouts ce qui est la règle; l'accès se trouve au milieu et non sur le côté. Il existe également une deuxième «véranda», sur le côté transversal de la maison, sans accès, échelle ou quoi que se soit - on ne sait pas à quoi cela sert. La maison consiste en deux pièces comme d'habitude, subdivisées cependant, selon l'axe longitudinal, en deux parties avec des murs (?au moins c'est ce que suggèrent les lignes continues) - sans portes pour accéder à leur intérieur. Selon les explications de l'auteur, la pièce «intérieure» est la chambre des femmes, c'est probablement celle dans laquelle se trouve le foyer et, derrière le «mur», un «lit»; celle de devant sert comme pièce pour les hôtes et pour la bru/gendre - chose impossible pour une raison double: vues la patrilinearité et la patrilocalité des Brou, le gendre n'habite pas chez ses beaux-parents, par contre la place de la bru est, d'après ce que *Vuong Hoàng Tuyên* écrit deux lignes plus haut, dans la pièce intérieure; pour comble, «derrière le mur» sans porte, il se trouve un autel, au milieu du mur longitudinal (et non pas dans le coin, près de la colonne sacrée comme c'est la règle). «Quand il y a beaucoup d'enfants, on prépare beaucoup de pièces, et toutes ont des fenêtres», ajoute l'auteur [traduction d'A. Sebök] (1963:73). Cette partie est pleine de telles imprécisions, et généralement tout y est tellement confus qu'on se demande comment un aussi bon ethnographe ait pu faire des descriptions tellement superficielles.

Un autre passage ostensiblement obscur et superficiel est celui des funérailles (1963:75). Vouloir décrire en sept lignes les rites les plus complexes des *Vân Kiêu* est

plus que téméraire. L'auteur mentionne la structure temporaire en bois et bambous bâtie à côté des maisons où le cercueil est exposé, mais se méprend sur son nom vernaculaire (pour lui *rap*, en réalité, *ramong*). De plus, selon lui, la raison de sa construction serait qu'elle protégerait le défunt «du soleil et de la pluie». Puis il mentionne les objets accompagnant le défunt dans son tombeau, pour conclure sa «description» avec la constatation: «le rituel funéraire ne commence qu'après l'enterrement»... (1963:75).

En revanche, sur la structure sociale il nous offre des données précieuses. En parlant des clans (*mu*, pour lui *mô*) et de leurs scissions, il mentionne même leurs noms (*Xom, Langdong, Prngieo, Tambleng, Choa* etc.) et le principe qu'il proviennent des toponymes de l'habitat originel de ces clans (1963:76). Ces noms nous confirment d'ailleurs d'une manière incontestable ce qu'il avait dit sur l'origine méridionale (du Quang Tri) des Vn Kiêu du Quang Binh - ils sont identiques à ceux recueillis par nous dans les environs de Khe Sanh, Quang Tri.

Un autre thème qu'il traite plus en détail sont les règles du mariage. Il nous informe sur le «sens obligatoire» de l'alliance, c'est-à-dire que la relation entre preneurs et donneurs de femmes est irréversible (échange généralisée); et il l'explique à travers des données concrètes recueillies sur le terrain (!) (1963:77 et 102). Ce qui est particulièrement important est que, d'après ses schémas et sa description, il a bien compris que la relation entre groupes A-B-C n'est pas circulaire, c'est-à-dire qu'il n'existe pas un cercle bouclé de groupes échangistes de femmes - contrairement à ce que soutiennent la plupart des ethnographes vietnamiens.

Après ces passages intéressants et importants, il nous déçoit de nouveau quand il présente le mariage (1963:78-80). Faute de place, nous n'entrons pas dans les détails. Qu'il suffise de dire que sa description confuse montre clairement qu'il n'a jamais assisté à un tel rituel. De la même façon, il n'a jamais vu, par conséquent n'a pas compris l'essentiel de ce qu'il appelle «un second mariage», le *kul*, qu'il décrit brièvement (1963:85). Il se méprend également sur la teknonymie des Brou: selon lui on changerait de nom «trois fois dans sa vie»: la première fois quand on se marie, la deuxième fois quand on a son premier enfant, et la troisième fois quand on a son premier petit-enfant (1963:80) - or cette question est bien plus complexe que cela.

Nous nous arrêtons là. Tout cela prouve suffisamment ce que nous avons dit sur la valeur des matériaux présentés par cet auteur: des données très précieuses, mélangées avec des descriptions fragmentaires et superficielles dues aux limitations du travail sur le terrain. Rappelons cependant que cet ouvrage a été consacré avant tout à l'élucidation des questions plus larges, d'ordre historique. Pour finir, résumons brièvement les résultats de Vuong Hoàng Tuyên, qui nous concernent: 1) Les groupes Vn Kiêu, Tri, Mankong et Khua vivant des deux côtés de la frontière du Vietnam et du Laos sont une même population, parlant la même langue, ayant la même culture, ne présentant que des divergences mineures. De cette manière, la Cordillère Annamitique ne constitue pas une barrière naturelle, elle est franchissable et traversée. 2) «La région du Quang Binh, Quang Tri et du Moyen Laos est le territoire d'une tribu ancienne, parlant une langue Mon-Khmer, et vivant de l'agriculture. Les Vn Kiêu, les Tri, les

Mankong et les Tau-Oi sont des membres issus de cette grande tribu ancienne, aujourd'hui dispersée» [traduction d'A. Sebök] (1963:133).

A peu près en même temps que Vuong Hoang Tuyên, un autre auteur est présent sur la scène, Phan Huu Dât⁷⁰. Issu de la même école soviétique, il s'intéresse également avant tout aux questions d'ordre historique. Ses thèmes principaux de recherche sont l'histoire du mariage et de la famille ainsi que la «société ancienne». Fondé sur un travail sur le terrain d'un mois dans les villages de Ham Nghi et Dinh Phung au nord de Vinh Linh (Quang Binh province)⁷¹, il soutient sa thèse de doctorat de 3ème cycle en 1963 sur «l'alliance matrimoniale (*lien minh*) de trois lignages (*thi tộc*) chez les Vân Kiêu», c'est-à-dire l'échange généralisé. Dans son recueil d'essais publié pour son soixante-dixième anniversaire en 1998, il donne un résumé de ce manuscrit non-publié, retraduit par lui-même du russe en vietnamien (1963/1998:275-280)⁷². S'il est difficile de juger un ouvrage d'après un résumé de cinq pages, il n'en reste pas moins que son raisonnement et ses idées y sont *grosso modo* présentés.

Pour commencer, il expose brièvement l'historique de la problématique. D'une manière surprenante, nous apprenons que l'alliance matrimoniale fut découverte par des auteurs soviétiques chez des peuples en ex-URSS, tel Sternberg chez les Gilyakh; le nom même de Lévi-Strauss y est passé sous silence complet. Quant à la répartition géographique de ce phénomène, l'ex-l'URSS mis à part, il n'existe qu'en Asie du Sud-Est (et en Papouasie Nouvelle Guinée). De là l'extrême importance du thème pour la science et pour les chercheurs vietnamiens.

Dans ce qui suit, il présente ses matériaux de terrain. L'unité fondamentale de la société brou est le lignage ou clan (*mu*); les lignages sont exogames et patrilocaux; ils sont en relation matrimoniale les uns avec les autres; au moins trois d'entre eux (A-B-C) forment un cercle (ou un réseau) d'alliance, mais, dans la majorité des cas, plus de trois y participent; un rapport étroit uni néanmoins toujours trois d'entre eux et, historiquement parlant, ils sont à l'origine de cette alliance - les autres lignages participants proviendraient de leur segmentation ($A = a1 + a2$; $B = b1 + b2$, $C = c1 + c2$); parmi ces trois, il y en a toujours un qui est au centre de l'alliance: il prend les femmes de l'un et passe les siennes à l'autre; le «sens» de cette alliance est irréversible, son renversement est sanctionné. En ce qui concerne les enseignements de tout ceci, l'auteur nous explique que l'existence de ce phénomène ne signifie nullement la primitivité et le sous-développement de l'état social des Brou. Du point

⁷⁰ Pour tout ce qui suit, voir son autobiographie dans Phan Huu Dât, 1998:9-13. Aujourd'hui vice-rédacteur de l'Encyclopédie Vietnamienne et président de la Société Ethnographique du Vietnam, il a été formé en URSS où il a soutenu «la première thèse de doctorat de 3ème cycle dans l'histoire de la République Démocratique du Vietnam à l'étranger». Pendant toute sa carrière, entre 1964 et 1994, le professeur Phan Huu Dât a travaillé à l'Université de Hanoi où il a occupé différentes positions; il en fut le recteur entre 1981 et 1988.

⁷¹ Communication personnelle, le 17 juillet 1998. Par ailleurs, Dinh Phung fut un des villages visités par Vuong Hoang Tuyen.

⁷² Son article de 1964, écrit sur le même thème, est malheureusement inaccessible pour nous.

de vue historique, l'alliance matrimoniale vise l'élargissement des rapports sociaux ainsi que des réseaux de solidarité.

Voilà l'essentiel de cet article bref, pionnier. Son importance est qu'il lance le thème, devenu populaire depuis, dans la littérature vietnamienne. Ce que nous reprocherions quand même tant à lui qu'aux autres qui le suivent depuis est que la présentation de son matériel est souvent incomplète et confuse. Il n'est pas suffisant de savoir par exemple que, dans le village de Tram Dong, les lignages Huc - Xom Rieng - Pruoi - Dong - Prneo sont en relation matrimoniale les uns avec les autres, il faudrait également savoir qui donne à qui exactement et voir la complexité de la réalité à travers les données concrètes. Mais Phan Huu Dat, se méprenant sur le «sens obligatoire» de l'alliance, envisage ses données, même quand il y a plus de trois participants, en *cercle bouclé*. C'est ainsi que, page 276, il décrit une chaîne de lignages échangistes pour le village de Khe Lam de la manière suivante: Xia Tang - Soa - Rboi - Xen Poa - Xia Tang, suggérant par la répétition de Xia Tang qu'il s'agit d'un cercle fermé. On a l'impression que Xia Tang ne peut donner de femmes qu'à Soa et en recevoir de Xen Poa. Mais qu'en est-il de Rboi? Nous ne savons pas, non plus, la relation exacte entre Soa et Xen Poa: si Soa peut ou non, donner de femmes à, ou en recevoir de, Xen Poa. Et même là où l'auteur ne boucle pas son cercle, comme pour le village de Xom Ruong, l'énumération des lignages échangistes *en une chaîne précise* (Xia Tang - Dong - Prneo - Soa - Xom) suggère son existence. Or, la réalité est probablement autre.

Dans ce contexte nous voulons souligner que d'après nos matériaux, le cercle n'est jamais bouclé: les lignages ont des rapports d'alliance multiples avec de nombreux autres lignages et ces rapports les relient les uns aux autres dans une région vaste et étendue. Le fait que le rapport entre preneurs et donneurs de femmes est irréversible dans le temps, ne signifie nullement qu'un lignage ne peut avoir qu'un seul lien donné. Il peut tout autant avoir une relation de preneur ou de donneur avec une dizaine d'autres lignages, respectant le sens irréversible de ces relations. D'ailleurs, c'est ce que Phan Huu Dat dit lui-même: du fait de causes historiques, il n'est plus rare «qu'un lignage brou soit membre de plusieurs alliances en même temps»(1998:276). Cependant, au lieu de présenter son matériel d'une manière simple et univoque comme «le lignage A est en relation de donneur de femmes avec les lignages D, E, G, K etc.» or «le lignage A est en relation de preneurs de femmes avec les lignages B, C, F, I, J etc.», il nous fournit des *chaînes*, où la succession précise des parties constituantes donne l'impression d'une boucle fermée. Et quand ce n'est pas le cas, comme page 277., où il nous présente quelques relations binaires, telle «La Bui - Soa, La Bui - Roa, La Bui - Xrel» ou «Soa - Xom Co, Soa - Xi Nen, Soa - Rboc et Soa - Dong», il ne nous dit pas qui donne à qui, ou qui reçoit de qui, des femmes. En ce qui concerne toute la complexité des faits, il nous laisse donc sur notre faim.

Dans un autre article, écrit plus tard pour un recueil d'articles sur la composition des minorités du Nord-Vietnam (1975/1998), il traite de la question des ethnonymes des sous-groupes brou du Quang Binh occidental. Reprenant les résultats de Mac Duòng (1964), et en parfait accord avec Vuong Hoàng Tuyên (1963), il y affirme encore une

fois leur unité fondamentale: «l'unité des peuples mon-khmer [en Quang Binh occidental] s'exprime le mieux dans leurs ethnonymes: les Vân Kiêu, les Mang Coong, les Tri et les Khua s'appellent tous Brou ce qui signifie dans leur langue «homme de la forêt». Ainsi, le mot Brou est un ethnonyme commun pour tous ces groupes. Les Sô par contre ne sont autres que des Khua....Le même groupe s'appelle au Laos Sô, et au Vietnam Khua...Les recherches anthropologiques, linguistiques, culturelles et étymologiques nous autorisent à conclure que ces quatre groupes ne diffèrent pas les uns des autres, mais sont, en fait, quatre branches d'une seule et même population» (1975/1998:481-482) [traduction d'A. Sebók]. Cette unité se traduirait également, selon lui, par le fait qu'«avant 1945, tous les Brou ont pris le nom de famille de Ho Chi Minh» (1975/1998:480) - une assertion qu'il formule, d'après nos connaissances, le premier, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir plus tard.

3.3. Les années 1970-1980 : les Brou réapparaissent sur la scène

Parmi les écrits épars des années 1970, accessibles pour nous, nous avons deux livres et quelques articles. L'ouvrage de Nguyen Trac Di (1972), Vietnamien du Sud, celui-là, est un témoignage unique, avec 170 photographies, sur le déplacement de 2580 personnes brou de Quang Tri à Darlac (à la préfecture de Phuoc An, village de Buon Jat) en 1972, lors de l'offensive des troupes du Nord contre le régime du Sud dans la zone démilitarisée. Vu les circonstances historiques et le nombre des personnes à évacuer, cette opération militaire devait nécessiter un scénario rigoureux, planifié, avec la mise en place d'un effectif considérable de personnel et de moyens techniques, et l'accompagnement d'une campagne de propagande efficace. C'est probablement en vue de cette dernière que le livre a vu le jour: les photos, faites par trois photographes, probablement des correspondants militaires, ainsi que leur légendes visent surtout à prouver le succès de cette manœuvre et, de cette manière, les capacités et l'humanisme des représentants du régime du Sud.

Quant au texte, d'une trentaine de pages, précédant les photos, il est un des premiers résumés généraux, historique et ethnographique, en vietnamien, de la culture brou. Au début, l'auteur, qui avait travaillé en 1959 dans la région de Huong Hoa, à la frontière lao-vietnamienne (voir Nguyen Trac Di, 1972:19 et 25), esquisse un tableau des différents sous-groupes et de leur répartition géographique. Cette partie, bourrée de fautes et de malentendus, contient une donnée surprenante: la mention des Teu du Thua Tien qui serait un sous-groupe brou. En ce qui concerne l'origine et l'histoire des Brou, Nguyen Trac Di reproduit, le premier dans la littérature ethnographique, les données très importantes du *Nhu Vien* (1965) concernant les neuf *châu* du district montagnard (*nha son phong*) de Cam Lo, créé par Minh Mang. Ensuite, il donne une version unique des légendes brou sur l'origine de l'humanité et le grand déluge, probablement recueillie par lui-même.

La partie proprement ethnographique contient des généralités mêlées à quelques données intéressantes. Ainsi, l'auteur mentionne la différence dans l'architecture selon

que l'on se trouve dans la partie septentrionale ou méridionale de l'aire habitée par les Brou, confirmant ainsi les informations anciennes de Malglaive et de Valentin concernant le clivage géographique dans la culture brou. Il nous donne également des détails concernant la magie et la religion: sa description du pouvoir surnaturel des guérisseurs-chamanes sur les animaux sauvages (page 25) est, en effet, unique, tout autant que ses informations sur les différentes modalités de la magie noire (page 26); de surcroît, les détails sur la position des maisons les unes par rapport aux autres, ainsi que sur la raison religieuse de ce positionnement (page 34), témoignent de la pertinence de ses observations.

Par contre, il est faux de dire que les Brou cultivent le coton et savent tisser (page 28); que les guérisseurs-chamanes (*mo*) sont des agents rituels lors des mariages et des funérailles (page 25); la description de la cérémonie du Nouvel An et le sacrifice par étranglement du buffle (pages 31-32) étant complètement inconnu dans les régions où nous avons travaillé, nous avons l'impression qu'elle a trait à des groupes autres que les Brou; la même chose vaut pour ce qui est des funérailles: les Brou («septentrionaux») de Khé Sanh n'exhument jamais leurs morts, contrairement à la description de Nguyen Trac Di; ils ont de «doubles obsèques» symboliques où des petites pièces de fer représentent les défunts, et ils ne touchent jamais aux morts. Finalement cela reste une question ouverte de savoir si les influences laotiennes dans la culture des Brou sont récentes, comme le pense l'auteur; il nous semble, par ailleurs, contrairement à lui, que le déplacement d'une population en masse pour quelque cause que ce soit, n'est guère un point de départ heureux pour un développement postérieur.

L'autre livre est un recueil de contes brou en deux volumes par Mai Van Tân (1974 et 1978). Le premier volume nous manquant, nous ne savons pas s'il contient une information quelconque sur ce corpus de folklore, sur son contexte ethnographique et sur sa collecte et sa traduction (ou adaptation?). Pour juger du deuxième, sans introduction ni notes, ces histoires (légendes, contes ou récits «mythiques»), étant des transcriptions littéraires plutôt que des traductions littérales, visent le grand public vietnamien. De cette manière, et puisque les originaux en Brou font défaut, leur valeur scientifique est limitée. Néanmoins c'est la première fois que de tels textes sont publiés; les matériaux des Miller, présentés plus haut, mis à part, c'est le seul ouvrage qui est à notre disposition sur le folklore brou.

Quant aux articles, nous devons présenter trois auteurs. Nguyen Khac Tung (1975), traitant de l'architecture des populations du Quang Binh, consacre des passages intéressants à celle des Brou (Khua et Vân Kiêu). Quoique ses descriptions soient difficiles à déchiffrer, les dessins, accompagnant ces premières, nous aident à les comprendre. Il s'avère que la forme et la division de la maison sont *grosso modo* analogues à celles présentées par Vuong Hoàng Tuyên, ce qui confirme, mais en même temps rectifie également, ses descriptions. Fait compréhensible: les maisons des Khua et des Vân Kiêu sont bien différentes les unes des autres; un fait plus surprenant est, par contre, la divergence entre les maisons des Vân Kiêu du *Quang Binh* et celles des Vân Kiêu de la région de Khé Sanh: la présence d'une deuxième véranda

transversale, par exemple, d'où il y a même une deuxième entrée dans la maison, est un point frappant de cette divergence, tout autant que l'emplacement d'un autel (domestique?) en plein milieu de la maison. A part les questions techniques, Nguyen Khac Tung nous informe également sur quelques détails intéressants concernant les tabous relatifs à la construction des maisons, ainsi que sur certaines mesures en usage lors de cette dernière.

L'article de Ngo Duc Thinh (1976), directeur actuel de l'Institut de Folklore du Comité des Sciences Sociales de Hanoï, sur *Les relations tribales des groupes Brou de la province de Bin Tri Thien* traite de trois thèmes formant un tout: les différents sous-groupes Brou et leur ethnonymes; leur langue, leur origine ainsi que leur relations historiques les uns avec les autres; leur traits culturels. Les deux premières parties reprennent, en effet, un thème qui est au centre de l'intérêt depuis la publication de Vuong Hoang Tuyên en 1963 et sur lequel Phan Huu Dat est revenu, entre autres, un an auparavant. D'abord, Ngo Duc Thinh réaffirme ce qui nous importe, que «les Brou sont appelés Sô au Laos» (page 53) ou, encore une fois, que «les Makong qui habitent surtout au Khammouane, ainsi que les Tri qui habitent surtout au Savannakhet....sont tous appelés par les Lao des Sô, mot dont l'origine est inconnue mais dont le sens est dépréciatif» (page 55); que «les Vên Kiêu, les Tri, les Mangkong, les Khua au Vietnam, ainsi que les Sô au Moyen-Laos.....s'appellent tous Brou» et que «la signification de ce mot est «homme de la forêt», «forêt», ou «homme» (page 54) [traductions d'A. Sebök].

Il y apporte cependant des éléments nouveaux. Il remarque avec précision que dans la langue brou la désignation de la forêt est «*arung*» (= *sarung*, G.V.) ou «*aruoi*» (= *aruih*, G.V.) et que, du point de vue étymologique, on ne peut pas les mettre en rapport avec le mot «Brou» - sans élaborer malheureusement plus sur la question. Il note également, et très justement, que «ceux qui sont, *selon notre avis, des Brou Tri* [souligné par nous], sont appelés par les Vietnamiens des Vên Kiêu...» (page 54), c'est-à-dire qu'il insiste sur l'identité culturelle et linguistique de ces deux groupes désignés par des ethnonymes différents. Il ajoute, ce qui est connu depuis Vuong Hoang Tuyên, que «le nom Vên Kiêu est le nom d'une région dans les environs du Rao Quan et de Lao Bao, dans la partie occidentale du Quang Tri» (page 54) [traductions d'A. Sebök] et que les Brou vivent ici depuis longtemps, Minh Mang ayant créé en 1823 le *tông* Van Kiêu, appartenant au *phu* de Cam Lo, pour eux.

Quant à l'origine et à l'histoire récentes de tous ces sous-groupes Brou, répétant les résultats de Vuong Hoang Tuyên, l'auteur constate que «dans le passé, selon les données ethnographiques, les Vên Kiêu, les Khua et les Makong n'avaient pas habité la partie montagneuse du Quang Binh» (page 56) [traduction d'A. Sebök]. Les premiers arrivants auraient été les Khua, à la fin du XIX^e siècle; les Vên Kiêu ne sont arrivés qu'il y a environ 80 ans du Quang Tri à Quang Binh ainsi qu'à Vinh Linh. Et c'est ici que Ngo Duc Thinh avance un détail qui semble être en contradiction avec les précédents: les Khua, ayant quitté le Laos au XV^e siècle (sic) pour arriver jusqu'au littoral, auraient été refoulés par l'arrivée des Viet; il viendraient donc plutôt de l'Est que de l'Ouest. Cette assertion s'avère remonter au travail sur le terrain de Khong Dien

qui, quelques années plus tard (1978:127), explique qu'originellement les Khua se sont installés à trois-quatre jours de marche à l'est de leur territoire d'aujourd'hui, pour être refoulés plus tard par les Vietnamiens vers l'Ouest. En ce qui concerne les Brou, restés au Moyen-Laos jusqu'au XVII-XVIII^e siècles, Ngo Duc Thinh, s'appuyant aussi sur Khong Dien (1975, voir *infra*) mais sans le citer, explique qu'ils ont été un élément important du royaume de Vientiane, puis, suite à leur résistance à l'expansion siamoise, ont dû se replier vers l'Est (p. 56).

Quoi qu'il en soit (dit-il p. 57), on peut distinguer deux groupes de Brou au Vietnam: les Khua, Mangkong et Tri, accusant une influence laotienne, et les Vân Kiêu, exempts de celle-ci - et, ajoutons tout de suite, sous influence vietnamienne. Tout ceci prouve pour l'auteur que les Vân Kiêu sont ou bien des Brou qui ont toujours vécu sur les versants orientaux de la Cordillère Annamitique, ou bien qu'ils s'y sont installés vers le VIII^e siècle, avant l'apparition des populations thaï/lao. L'essentiel est que, après leur dissémination, les différents sous-groupes Brou ont été isolés les uns des autres et ont subi des influences extérieures, à la suite desquelles des différences culturelles ont émergé entre eux - mais ces dernières ne peuvent pas occulter l'unité fondamentale de leur culture. Voici une analyse bien fondée avec laquelle on ne peut être qu'en parfait accord.

Quant à la troisième partie de cet article, la présentation des traits culturels, nous pleurons d'un oeil et rions de l'autre. C'est qu'il répète, lui aussi, quelques malentendus récurrents dans la littérature, comme par exemple la soi-disant disposition circulaire des villages brou avec une maison commune en leur milieu (p. 58); lui aussi, il postule l'affaiblissement des liens de parenté de sang au profit des liens de localité (p. 59) - une assertion qui va devenir très populaire dans la littérature vietnamienne sur les Brou nonobstant le fait que la société strictement patrilineaire des Brou est encore dans toute sa vigueur et que les liens de parenté de sang sont à la base de toute la vie sociale (ce qu'il présente, par ailleurs, lui-même plus tard); lui aussi, il disserte sur «l'enlèvement» de la fiancée comme forme archaïque de mariage - un thème cher aux partisans marxistes du «développement» des formes de mariages, etc.

Cependant, il est le premier, à notre connaissance, à avoir compris et présenté au moins succinctement la structure sociale, lignagère et agnatique des Brou. Ce qu'il écrit des lignages (pour lui, en vietnamien, *tông tộc*), de son unité représentée et symbolisée par l'autel des ancêtres divinisés (pour lui Kaneq, en réalité Kaneaq), et de la segmentation de ces lignages; de même, ce qu'il écrit du système clanique (pour lui, en vietnamien, *thi tộc*, en Brou: *mu*) où il accentue même le fait, contrairement à ce que la majorité des ethnographes vietnamiens prétendent plus tard, que ces *mu* ne sont pas des unités (exogames) de mariages - tout ceci montre qu'il a des connaissances solides sur la société brou. Il est dommage que, à part cet article unique, il n'ait plus rien publié sur les Brou.

Le troisième auteur travaillant sur les Brou dans les années 1970, est Khong Diem, actuellement directeur de l'Institut Ethnographique du Comité des Sciences Sociales de Hanoi. Son premier article (1975) est une brève publication sur les Khua du Quang

Binh, basée sur ses propres recherches sur le terrain en 1972 au village de Dan Hoa, district de Minh Hoa, Quang Binh. C'est dans cette ethnographie générale et historique des Khua que l'auteur nous présente une hypothèse sur l'ethnohistoire des Brou avant le XVIII^e siècle: ils seraient restés sur place au royaume de Vientiane et auraient plus tard été chassés par l'expansion Thai - hypothèse admise comme fait par Ngo Duc Thinh (1976) et présentée ci-dessus. Khong Dien la fonde partiellement sur l'ouvrage de Boulanger (1930), une source assez douteuse, malheureusement, ce dont il n'est pas conscient; mais il cite également une légende historique, provenant probablement de son propre travail sur le terrain, sur deux frères Brou qui, après avoir partagé un récipient en or servant pour puiser de l'eau, se séparent: le frère aîné, ayant reçu l'anse, se replie vers la Thaïlande avec la majorité de la population, tandis que le cadet, avec le corps du récipient et une partie mineure de la communauté, vers le Vietnam. Ces derniers seraient aujourd'hui, d'après la légende, les Brou.

Dans une autre publication de Khong Dien (1977) sur *La répartition géographique de la population montagnarde de la province de Binh Tri Thien*, écrite en collaboration avec Ngo Vinh Binh et Pham Quang Hoan, les auteurs résument, à part les données relatives aux Chut, Tau Oi et Katu, tout ce qui est connu sur les sous-groupes Brou ainsi que sur leur démographie - le tout étant accompagné d'un bref panorama bibliographique dont l'utilité ne peut pas être assez soulignée. Selon eux, il existerait beaucoup de publications sur cette minorité, la plus nombreuse du point de vue démographique de la province de Binh Tri Thien (54,88%). Quant à l'état des recherches, deux types de publications leur ont été consacrés: des articles trop généraux et par conséquent superficiels, ou des descriptions détaillées mais de trop petits groupes (p. 12). Plutôt que de répéter toutes leurs données sur la répartition, sur la dénomination et sur l'unité des Brou, faits qui semblent être des lieux communs dans la littérature vietnamienne désormais, nous voulons souligner un détail intéressant: la mention des Cado, un sous-groupe résultant du métissage des Vân Kiêu et des Pakoh confirmant encore une fois le clivage entre les Brou «septentrionaux» et «méridionaux».

La troisième contribution de Khong Dien (1978) est le chapitre consacré au Brou dans le livre traitant des minorités de Vietnam, *Các dân tộc ít người ở Việt Nam*, rédigé par les membres de l'Institut d'Ethnographie du Comité des Sciences Sociales de Hanoï. Il nous semble que ce résumé est le résultat moins d'un bilan de toute la littérature, vietnamienne ou autre, ayant trait aux Brou que des connaissances un peu partielles de leur auteur d'un des sous-groupes Brou, les Khua du Quang Binh. C'est que ses descriptions ne sont souvent applicables qu'à ces derniers (p. e. forme et division de la maison, stratification sociale selon la fortune, coopératives agricoles etc.); elles contiennent trop de détails contingents et quelque fois mal compris, hors de leur vrai contexte, et provenant d'un travail sur le terrain fondé plutôt sur des interviews que des observations participantes; de surcroît, les résultats de la littérature antérieure, présentés ci-dessus, y font pratiquement défaut. Un peu trop circonstancié pour un sommaire, sans être pour autant un *case study*, ce résumé, paru dans un

ouvrage de base sur l'ethnographie des minorités du Vietnam, reste néanmoins un compendium inévitable.

Faute de place, nous n'entrons pas dans la discussion de tous les détails. Nous prenons comme exemple le passage sur la stratification sociale (p. 131). L'auteur constate d'abord que les différences de fortune sont prononcées. Nos expériences sont contraires: la guerre du Vietnam ayant ravagé la région et détruit les biens transmissibles par héritage (animaux domestiques, avant tout éléphants, buffles et boeufs; articles de bronze ou de cuivre: gongs, plateaux, pots; jarres et objets en porcelaine; bijoux: colliers en pâtes de verre et bracelets en argent; argent: en barre ou en pièces frappées par les Français; textiles en soie etc.), la population Brou fut paupérisée. Dans la région de Khé Sanh, dans une trentaine de villages connus de nous, il n'y avait que très peu de différences pécuniaires visibles même si on nous a cité quelques fois des «gens riches». Si, dans le passé, de telles différences pouvaient exister, la situation d'aujourd'hui accuse un nivellement par les événements de la guerre.

Quant à la soi-disant propriété privée de la terre, des forêts et des montagnes etc. qui appartiendraient à des chefs villageois, maîtres de la terre, c'est un malentendu. La terre est toujours *propriété commune* d'un lignage «maître de la terre», et son chef héréditaire ne fait que symboliser et exercer ce pouvoir au nom et pour le bien de sa communauté villageoise. Il nous semble étrange également, ce qui est probablement un phénomène récent, qu'une telle personne puisse avoir le «monopole» de la pêche dans une rivière donnée, comme dans le cas présenté par Khong Dien. Nous n'avons jamais vu ou entendu non plus parler de l'exploitation d'un Brou par un Brou non plus que d'un travail accompli pour un riche en guise de remboursement d'une dette, sorte d'esclavage («serviteur de maisonnée»⁷³), mentionné par Khong Dien.

Nous ne prétendons pas que tout ceci est faux. Nous voulons simplement souligner les dangers de se fonder uniquement sur les faits Khua lors de la description *générale* des Brou. Cette déficience est en même temps facilement compréhensible et s'explique par les circonstances historiques de la date de la parution de cet ouvrage. Trois ans après la réunification du pays, les ethnographes vietnamiens n'avaient naturellement pas les moyens de faire des recherches nouvelles sur un terrain dévasté par la guerre.

Nous voici arrivés aux années 1980, période de notre travail sur le terrain. C'est à cette époque que les membres du Département d'Ethnographie de l'Université de Hué ont entrepris, sous la direction de Nguyen Quoc Loc, leurs recherches concertées sur les populations de la province de Binh Tri Thien dont les résultats furent publiés en 1984 dans un volume collectif intitulé *Các dân tộc ít người ở Bình Trị Thiên* [Les minorités de la province de Bin Tri Thien]. Le chapitre sur les Brou, d'une trentaine de pages, est de la plume de Nguyen Xuan Hong. Malheureusement, il ne nous apporte pas grand chose sur tout ce qui nous intéresse malgré le fait qu'il est le résultat d'un travail récent sur le terrain. Les descriptions générales, aux limites

⁷³ Pour ce thème, voir l'article du Père D. Léger sur les Bahnar dans Condominas, 1998.

de la superficialité, le ton quelquefois trop condescendant (ton relativement rare, mais néanmoins présent dans la littérature vietnamienne concernant les minorités), la répétition des *topos* revenant depuis les débuts de la recherche vietnamienne sur les Brou (comme la disposition circulaire des villages, le «totémisme» des clans ou le soi-disant fait que les filles sont de «véritables objets» lors de leur mariage, vu les compensations matrimoniales), les malentendus (comme l’assertion qu’en cas de polygamie, les deux femmes ne peuvent pas habiter la même maison. Pourtant nous-mêmes, nous avons habité pendant un an dans une maison où vivait un couple polygamique!) font que ce résumé reste tout aussi peu fiable que les autres, et qu’il n’avance pas nos connaissances d’une manière souhaitée. De surcroît, on a souvent l’impression que l’auteur mélange ici des faits ayant trait à d’autres populations, tels les Tau Oi, Pakoh, ou Katu, parmi lesquelles il a également travaillé. C’est ainsi qu’en traitant de la teknonymie, ses exemples sont pris d’une autre langue que le Brou, *am* et *vo* ne signifiant pas dans cette dernière «père» et «grand-père»...de même que *di xim* (= «rentré dans les huttes des essarts») n’a pas de sens en Brou. Comme côtés positifs, on pourrait citer quelques détails sur le *dong nsak*, autel dans la brousse pour les morts récents, des passages sur les différents genres de folklore, ou la mention de l’institution des frères de sang, *kalo*.

Dans les années 1980, des études linguistiques se mettent en place également à côté des recherches proprement ethnographiques. C’est ainsi qu’en 1986 voit le jour, dans une série consacrée à des langues minoritaires peu connues ou récemment découvertes, le *Sách hoc tiếng Bru Vân Kiêu* [La langue Bru Vân Kiêu]. La publication de cet ouvrage collectif, fait par les membres de l’Institut Linguistique du Comité des Sciences Sociales de Hanoi sous la direction de Hoàng Tuê, alors directeur de ce même institut, contenant un vocabulaire de base d’environ 1000 mots (où néanmoins les mots plus proprement culturels font défaut), une introduction phonétique et grammaticale ainsi qu’une trentaine de leçons de conversation, marque un point décisif tant dans l’état des connaissances linguistiques sur les Brou que dans les attitudes générales vietnamiennes envers les langues minoritaires. Les travaux des Miller étant négligés pour des raisons plutôt politiques que scientifiques depuis la réunification du Vietnam, c’est la première fois depuis une vingtaine d’années que l’alphabétisation des Brou émerge comme question en vue d’un programme éventuel d’enseignement scolaire. Les chercheurs vietnamiens suivent, justement, les traces de leurs prédécesseurs et ont les mêmes buts qu’eux, mais leur système de transcription est, contrairement à celui de ces derniers, plus phonétique que phonologique. La question reste ouverte de savoir si c’est une solution idéale: toute en rendant plus adéquatement les différences phonétiques (ce qui est un avantage scientifique évident), la lecture devient plus difficile. Si l’on ajoute à cela le fait qu’il y a des variations énormes dans la prononciation selon les régions ou mêmes les villages, jusqu’à l’existence de divergences fortes, strictement personnelles, l’utilité d’une transcription trop phonétique se pose. Les bases sont néanmoins établies, il ne reste qu’à les mettre en pratique - un fait qui est encore loin d’être le cas, malheureusement, d’après nos connaissances. En ce qui concerne finalement les ethnographes et autres

scientifiques, le bénéfice de cet ouvrage est qu'il montre le bon exemple et établit un standard pour la transcription jusqu'ici totalement aléatoire et déformée, au point d'être méconnaissable, des mots Brou. Dès lors, il serait souhaitable que ce standard soit maintenu et suivi par tous.

Nous nous arrêtons là. Tout ce qui suit, se situe après notre travail sur le terrain, et donc hors de notre tour d'horizon. Certes, notre aperçu a été nécessairement limité par la difficulté d'accéder aux documents vietnamiens, mais il est suffisant, dans notre esprit, pour rendre compte des tendances et des résultats les plus importants de l'ethnographie vietnamienne ayant trait aux Brou. Il ne nous reste qu'à attirer l'attention, en guise de supplément exceptionnel, sur les publications de Vu Dinh Loi (1987, 1991, 1996) et de Nguyen That Thang (1990, 1991), membres de l'Institut d'Ethnographie du Comité des Sciences Sociales dont les publications sont issues d'un travail sur le terrain de longue durée, durant lequel nous avons eu le plaisir de partager les mêmes bonheurs et nous avons dû faire face à des similaires souffrances.

4. UN CHERCHEUR HONGROIS, B. MOLNÁR

A la fin de notre panorama, ne manquons pas de mentionner un chercheur hongrois, B. Molnár, qui en 1962, lors de ses études philologiques au Vietnam, a fait une brève visite parmi les «Vân Kiêu» du Vietnam du Nord, dans les environs de Vinh Linh (le même endroit où Vuong Hoàng Tuyên ou Phan Huu Dât ont travaillé⁷⁴). Sa description correcte (quoique pas trop détaillée) de 23 pages dactylographiées (Molnár, n. d.) et ses diapositives en couleur sont un témoignage précieux pour nous en dépit du laps de temps très court qu'il y a passé. Il est à noter que malgré le fait que les deux villages décrits par lui aient été sous forte influence vietnamienne (par exemple ils ont partiellement adopté les maisons construites sur le sol des Vietnamiens), il a réussi à voir de nombreux traits de la culture brou. Il décrit ainsi les autels domestiques, ainsi qu'un autel chamanique, il mentionne la division dichotomique du panthéon brou, et il nous communique la légende sur le grand Déluge: l'origine des être humains à partir d'une courge. Tout ceci témoigne, avec les données d'autres auteurs, de l'unité fondamentale de la culture brou dans le temps ainsi que dans l'espace.

⁷⁴ B. Molnár a visité deux villages. Le premier, O-lam-ha, près d'un centre de district, se composait de cinq maisons seulement. L'autre, Hung-khe, a été habité par 53 familles, soit 253 personnes. Selon les dires des habitants, les ancêtres de tous les deux villages sont arrivés de Quang Tri environ 90-100 ans avant l'enquête de M. Molnár en 1962.



III. 36



III. 37



III. 38



III. 39

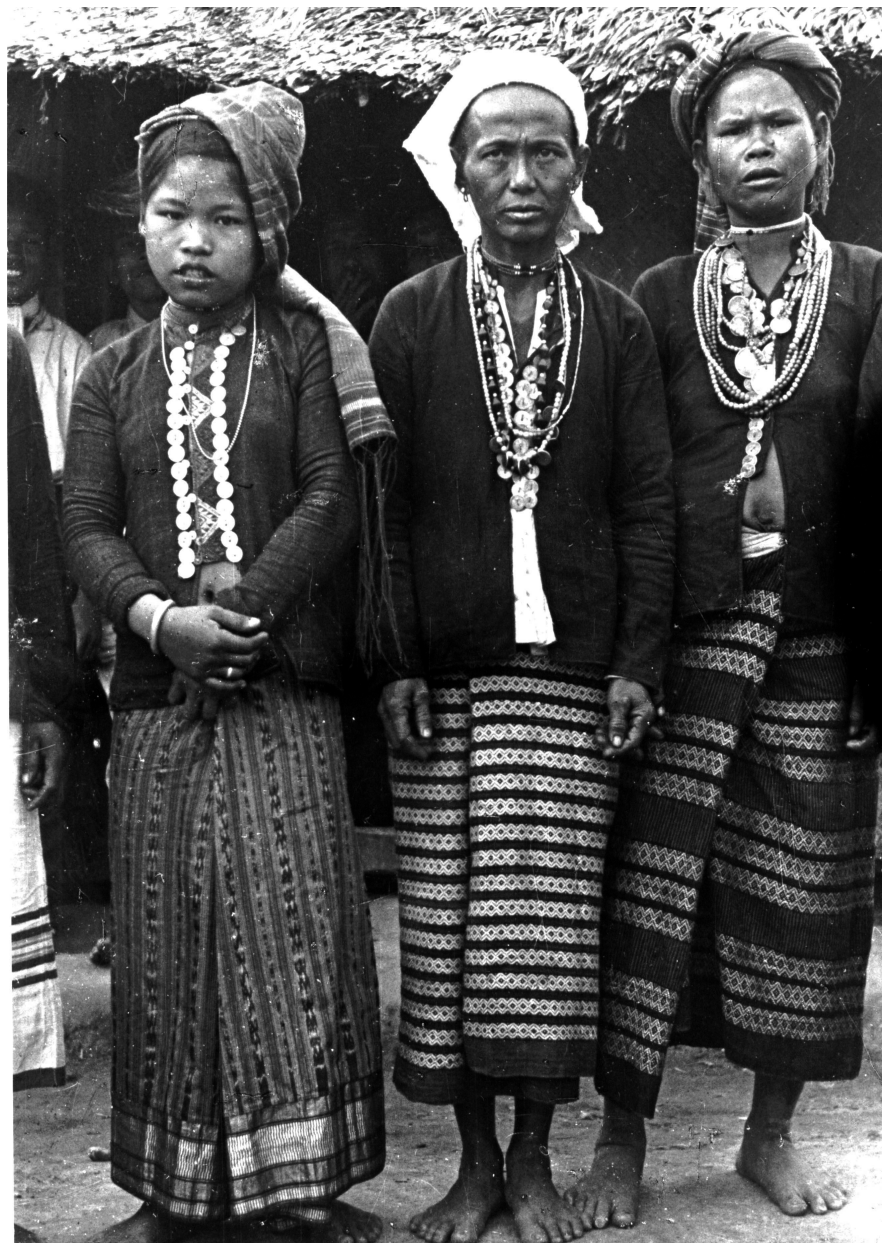


III. 40





III. 42

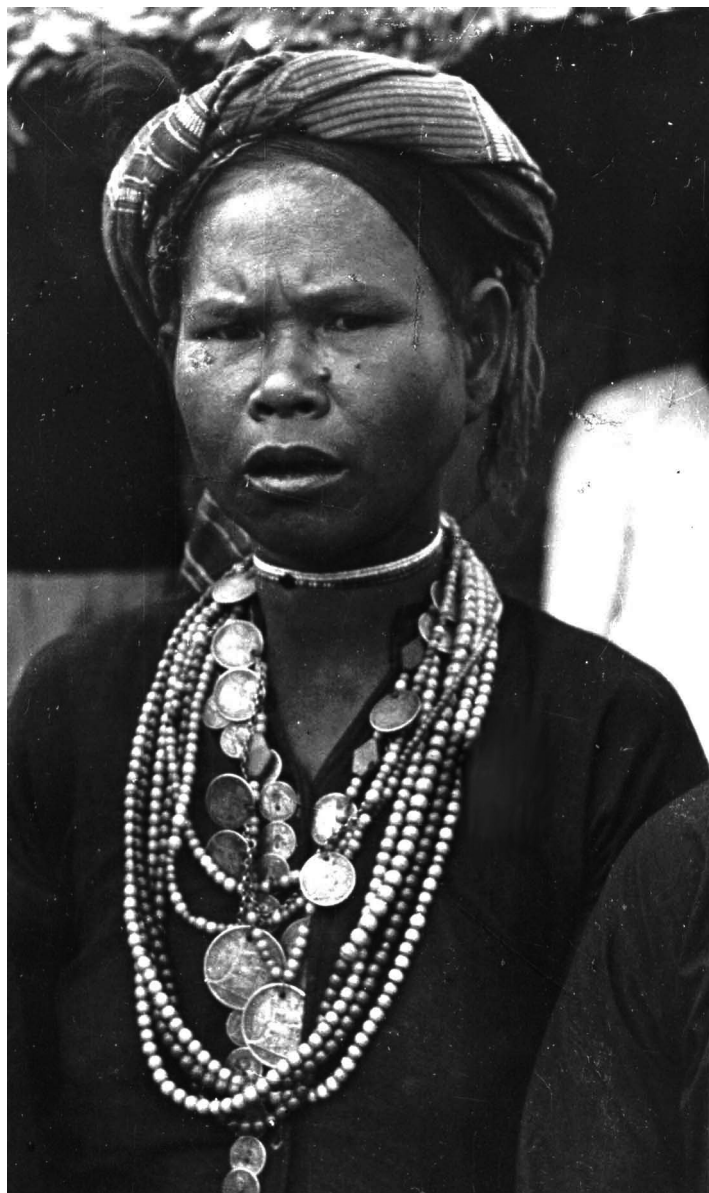




III. 44



III. 45



III. 46

5. QUELQUES ENSEIGNEMENTS

Résumons les points essentiels de tout ce qui vient d'être écrit !

5.1. La découverte et l'oubli des Brou

Les premières informations sur la région habitée par les Brou nous proviennent d'explorateurs et de voyageurs de la fin du XIX^{ème} siècle dont l'activité est liée à la recherche du passage entre la vallée du Mékong et le littoral ou à la question des frontières siamo-annamites (et françaises). Cette période dure à peu près jusqu'au tournant du siècle. Elle est représentée par des noms comme Harmand, Malglaive, Lemire et d'autres. Ces auteurs sont majoritairement des militaires ou des civils visant des buts avant tout militaires. Avec la naissance de l'Indochine française et la solution de la question des frontières avec le Siam, des administrateurs coloniaux (Valentin, Damprun, Macey, Malpuech) ou d'autres civils (médecin: Bernard, géologue: Hoffet, chercheur scientifique: Colani etc.) prennent le relais. Il est intéressant de noter que parmi eux, contrairement à d'autres régions, les missionnaires font défaut. Cette période dure *grosso modo* jusqu'au milieu des années 1930, ou au début des années 1940.

En dépit de la découverte relativement ancienne, la situation géographique dans une zone stratégiquement importante et les ouvrages passés en revue plus haut, un processus «d'oubli» progressif de cette région et de ses populations se manifeste à partir du début de ce siècle. Les Brou, mais on pourrait y ajouter d'autres minorités (Tau-Oi, Katu, Jeh, Halang, Sedang etc.) du centre du Vietnam et du Laos, quittent le centre d'intérêt des milieux scientifiques et politico-économiques. Cet oubli se manifeste avec éloquence dans l'article du Père Cadière en 1940 - auteur dont les connaissances sur le Vietnam en général, et sur cette partie du pays en particulier, sont sans égal.

La raison de cet oubli n'est pas claire. Il peut y avoir plusieurs réponses. La plus probable est d'ordre économique-politique à deux points de vue: l'un global, l'autre, plus spécifique. Concernant le premier, «la France a toujours considéré ce pays [= le Laos] comme un territoire tampon entre, d'une part la Thaïlande (et la Birmanie), alors sous influence britannique et, d'autre part, l'Annam et le Tonkin qui représentaient une force économique plus importante... Les Français conclurent [dès les XIX^{ème} siècle, G.V.] que le Mékong était impropre à la navigation commerciale, que l'extraction des métaux était difficile et que le pays était trop montagneux pour accueillir les grandes plantations. Malgré une faible production d'étain, de caoutchouc et de café, le Laos n'a jamais représenté plus d'un pour cent des exportations de l'ex-Indochine... de sorte qu'en 1940, le pays ne comptait plus que six cents Français installés dans le pays» (Cummings, 1994:14-15).

Ce qui vaut pour le Laos dans son ensemble, vaut encore plus pour cette région du Moyen Laos et du Vietnam Central habitée par les Brou et d'autres populations. Selon l'auteur anonyme de la *Revue Indo-Chinoise* en 1906 (Anonyme [signature Z.],

1906/a:417), les provinces qui se trouvent des deux côtés du col de Ai Lao, tant au Vietnam (Quang Tri et Quang Binh) qu'au Laos (Savannakhet) sont à cette époque faiblement peuplées et n'ont qu'une importance négligeable du point de vue économique - un fait que le lieutenant-colonel Dubuisson répète en 1922.

Dans un autre contexte, Malpuech (1920:1-2) mentionne également que les provinces de Savannakhet et du Cammon se trouvent hors de la sphère d'influence des royaumes historiques et qu'elle sont situées à la périphérie de deux d'entre eux: celui de Vientiane au nord, et celui de Champassak au sud. De cette manière, «elles ne furent le théâtre d'aucun événement particulier». Par conséquent, le poids démographique, économique et politique de cette région du centre est relativement faible par rapport aux régions du nord et du sud. Ce n'est pas par hasard que, à part la route N° 9 menant à travers le col de Ai Lao, et construite dès les débuts de la colonisation, les Français ont commencé et achevé vers 1930 la construction des routes plus au nord, menant à travers les cols de Mu Gia et Keo Nua, reliant ainsi les régions densément peuplées du Vietnam et du Laos. En conséquence, la route à travers le col de Ai Lao a perdu beaucoup de son importance ancienne. Cela pouvait contribuer largement à «l'oubli» des Brou.

Un autre facteur qui se rattache aux précédents sont les conditions climatiques et sanitaires. Cette région est notoirement insalubre. Ce n'est pas par hasard que l'empereur Minh Mang y avait créé sa colonie pénitentiaire. En parlant surtout de l'habitat des Vãn Kiêu du Vietnam, les auteurs anciens soulignent chaque fois le climat malsain et les nombreuses maladies (paludisme, variole, choléra, maladies de la peau, affections intestinales, etc.). Ceci devait être rébarbatif pour les colons français et pouvait être une des raisons pour la négligence de la région.

Une autre réponse possible, cette fois plus «ethnographique» est que, selon le témoignage concordant de tous les auteurs, confirmé par nos propres expériences, les Brou sont un peuple extrêmement pacifique. Pour ne citer que Valentin une nouvelle fois: acceptant «sans réserves la domination du royaume d'Annam.....[ils] sont entièrement et facilement administrés par les mandarins de la province» (1905 :8) et «il me paraît difficile de trouver une race «moï» aussi facile à gouverner que celle qui dépend du Quang-Tri» (1905 :9). Tout cela est frappant surtout en comparaison avec leur voisins, les Tau-Oi et les Katu, notoirement belliqueux et «chasseurs de sang», dernières populations non-soumises du centre Indochinois. Par rapport à eux, le comportement pacifique et timide des Brou, comme une population ne présentant pas de problèmes politiques, pouvait contribuer largement à leur oubli.

Nous avons laissé pour la fin une raison qu'on pourrait dire «psychologique». Dès 1877, date du voyage de Harmand et la découverte du col de Ai Lao, cette région devient un lieu de *passage*. Lieu de passage qui mène vers des contrées plus éloignées et plus à l'intérieur du pays, par conséquent plus inconnues et plus exotiques - un fait qui dévalorise tout naturellement ce territoire habité par les Brou. Souvenons nous de ce que le marquis de Barthélemy en écrivit lors de son voyage en 1896-1897: «nous étions désormais en pays absolument connu et sans grand intérêt» (1901:286) pour passer sous un silence complet cette partie de son voyage. En effet, dès les débuts, les

explorateurs et les voyageurs ne font que traverser simplement ce pays se pressant d'arriver *ailleurs*. Chemin faisant, ils ne quittent pas le sentier battu: ils passent à travers la région sans s'intéresser du tout à ce qui existe à quelques centaines de mètres à peine.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait indéniable que, en fonction inverse, pourrait-on dire, de la pénétration de la civilisation, de la construction de la route N° 9. et de la ligne du télégraphe, de l'établissement des plantations de café par des colons français, de l'apparition de plus en plus fréquente de colporteurs vietnamiens etc., de moins en moins de publications furent consacrées aux Brou et aux populations voisines. L'insignifiance relative de cette région est démontrée par le fait que, à l'encontre d'autres régions où l'évangélisation avait commencé dans les années 1880, chez les Brou il n'existait pratiquement pas de telles activités jusqu'aux années 1960. Répétons le: cette région se trouve hors du centre d'attention des milieux politiques et économiques pendant plus d'un demi siècle. Cette situation ne changera radicalement qu'au moment de la division du Vietnam en deux pays antagonistes, quand les Brou acquièrent soudain une importance stratégique. Toutefois, à cause des conditions de guerre, il n'y a plus moyen à cette époque de faire des recherches ethnologiques sur les Brou.

5.2. *D'ethnonymes et de leurs possibles étymologies*

Comme nous l'avons vu, les différents groupes de Brou apparaissent dans la littérature sous plusieurs noms: Brou, Vân Kiêu, Tri, Mankong, Khua, Kaleu, et (probablement) Kha Phenh My ou Kha Pheng Mi Pheng Jang, ainsi que sous les formes composées de ces ethnonymes, avec l'addition «Kha/Kuai/Sô + nom du groupe». Dans ce qui suit, nous examinerons quelques uns de ces ethnonymes en vue d'en proposer une étymologie. Notre attention portera sur les noms Brou, Vân Kiêu, Kaleu et Tri. Nous savons que le premier est leur ethnonyme proprement dit, le deuxième est une dénomination vietnamienne, le troisième est utilisé par la littérature française, mais également par les Vietnamiens, et le quatrième semble être un autonyme d'un des sous-groupes brou, vivant au Laos. Que signifient ces noms?

Concernant le nom Brou, nous avons cité plus haut les chercheurs vietnamiens parmi lesquels premier Vuong Hoàng Tuyên constate que «ces gens [les Vân Kiêu] s'appellent Brou dont la signification est «gens de la forêt» [traduction d'A. Sebök] (1963:72). Plus tard, il répète la même chose, en étendant la limite des Brou aux Vân Kiêu, Ta-ôi, Khua, Tri et Mang koong qui «s'appellent tous des Brou, c'est-à-dire les gens de la forêt» [traduction d'A. Sebök] (1963:124).

Sachant que dans la langue Brou-Vân Kiêu, le mot «forêt» remonte à d'autres racines⁷⁵, nous avons été amenés à penser que si ce mot signifie vraiment «forêt», c'est

⁷⁵ Dans la langue des Brou - Vân Kiêu, il existe deux mots pour désigner la forêt. Le premier est *saríng* dont la signification est «forêt primaire, vierge» qui n'a pas encore été exploitée par l'homme, ou bien en un temps tellement ancien que les grands arbres ont re-

plutôt dans d'autres langues et notamment celles des voisins immédiats des Brou. Pour vérifier la question, nous avons fait appel à l'aide de M. M. Ferlus⁷⁶, qui a eu l'amabilité de nous préparer une liste contenant la désignation de la «forêt» dans les différentes langues viet-muong. La voici: Kha-phong: *bəru*; Maliêng: *məɣow*; Maleng brô: *bru'*; Malang: *məru*; Sach/Ruc: *bru'*; Arem: *braw'*; Nguôn (= un dialecte muong) *ru*³ (équivalent au Viet *rú*); dialectes viet du Quang Binh: *rú*, mais aussi *rúri*⁷⁷.

Cette liste témoigne sans équivoque que l'étymologie de l'ethnonyme «Brou» remonte à des langues archaïques Viet-Muong du Vietnam Central et du Moyen Laos dans lesquelles ces différents mots désignent «la forêt» - d'où l'extension «Brou = gens de la forêt»⁷⁸. Cela d'autant plus que selon nos propres expériences, le mot «Brou» a deux acceptions: une restreinte, étant l'autonyme, et une autre, plus large, signifiant toutes les populations montagnardes avoisinantes: «Bru Vân Kiêu, Bru Pakoh, Bru Tau-Oi». Cet usage est confirmé, comme nous l'avons vu, par Vuong Hoàng Tuyên: «Les Vân Kiêu, *les Ta-ôi* (souligné par nous), les Khua, les Tri et les Mang koong s'appellent tous des Brou, c'est-à-dire des gens de la forêt» [traduction d'A. Sebök] (1963:124). Il est clair que, de tout ce qui vient d'être dit, le même ethnonyme pourrait avoir deux significations: toutes ces populations étant des «gens de la forêt», il peuvent l'utiliser pour se désigner ainsi que pour désigner d'autres ethnies avoisinantes de la «forêt»⁷⁹.

poussé. Le deuxième est *aruih*, qui signifie «brousse, forêt secondaire», avec de petits arbres et des buissons, exploité par conséquent récemment par l'homme.

⁷⁶ Directeur de recherches au CNRS, Centre de Recherches Linguistiques sur l'Asie Orientale, URA 1025.

⁷⁷ Les autres langues Viet-Muong, non mentionnées ici, ont des mots qui dérivent de **srəy*, par exemple Viet: *rung*. C'est à cet etymon que le mot Brou-Vân Kiêu mentionné dans note 27., *sarúng* remonte.

⁷⁸ Nous mentionnons au passage que cette même explication nous a été proposée par G. Condominas et J. Dournes, indépendamment de l'un de l'autre (communications orales, 1992), avec une différence mineure mais importante. Selon eux le mot Brou viendrait d'une racine «*bri, bre*» = forêt en plusieurs langues môn-khmères, comme par exemple *brée* en Mnong Gar, etc. C'est que les gens que les Européens ont une tendance à désigner comme des «montagnards», se considèrent eux-mêmes et s'appellent plutôt «gens de la forêt», comme les Mnong Gar dont l'autonyme est *Phii Brée* = gens de la forêt (Condominas, 1957:7). Selon eux, cette même étymologie pourrait valoir également pour une autre population, les Brao/Brou du Cambodge et du Sud du Laos (Hoffet, 1933 et Matras-Troubetzkoy, 1983).

Si cette proposition, le rapprochement des ethnonymes Brou et Brao d'une part et celui de *bru* et de *bri/bre* («forêt») d'autre part, ne nous semblait pas au premier abord à exclure, il faut dire que selon M. Ferlus, des arguments phonétiques manquent en sa faveur.

⁷⁹ Selon Ferlus, la connotation de „forêt” était peut être „sauvage” au sens noble du terme, c'est-à-dire „ceux qui sont libres» - «ce qui est libre, non administré, non dépendant des centres de civilisation, de riziculture».

Nous ajoutons également que, d'après ce qui a été dit, l'étymologie proposée par Parkin (1991:84), basée sur «Brou = montagne» en Kuy, Souei et Ngeq, est erronée.

Plus haut (pages 23-24 et 33-34), en parlant de la première apparition de cet ethnonyme chez Harmand, à Nam Nau, dans une région bien au delà de l'habitat des Brou, en constatant en même temps l'absence pendant une longue période de ce même nom dans la région habitée aujourd'hui par eux (le col de Ai Lao), nous avons proposé que le contexte suggérait une origine étrangère, c'est-à-dire que le nom Brou pouvait être un exonyme très ancien. D'après ce qui précède, tout cela s'est avéré exact. Il ne nous reste qu'à ajouter que plus tard, comme il arrive souvent, cet exonyme est devenu un autonyme: aujourd'hui tous ces groupes s'appellent Brou.

Récapitulons l'apparition et l'usage de cet ethnonyme. Comme nous l'avons vu, il apparaît dès les premiers temps, à la fin du XIX^{ème} siècle dans la littérature (Harmand, 1879-80:268), pour y être présent sporadiquement mais continuellement (Macey 1905; Cadière 1940), et devenir enfin le nom presque exclusif de tout ce groupe, à partir des années 1960, à travers la littérature américaine.

Voyons maintenant brièvement l'ethnonyme Tri. C'est également grâce à l'amabilité de M. Ferlus que nous en proposons une étymologie. Dans certaines des langues archaïsantes Viet-Muong, mentionnées plus haut, le mot «personne humaine» remonte à une racine *ri*. C'est ainsi qu'en Maleng Brô, l'homme s'appelle *ri cônh* et la femme *ri ke*, tandis que les Kha-phong, se disent *maleng kari*. D'après Ferlus, les mots en «*ri*» «être humain» sont les plus anciens de cette région et c'est à cette étymologie que l'ethnonyme Tri/Tiali/Chali etc. remonterait.

En ce qui concerne l'origine du mot Calơ (Ka-Lơ, Kha-Lơ etc.), selon l'explication la plus courante, la première syllabe («Ka» ou «Kha») viendrait du laotien «Kha», tandis que la deuxième syllabe (Lơ, Leu, Leung etc.) serait leur autonyme (voir par exemple Cadière, 1940). Comme il est bien connu, le mot très péjoratif *Kha*, ayant le sens d'«esclave», servait dans l'ancien usage habituel laotien à désigner les montagnards d'une manière générale, tout comme le «Moï» (= sauvage) vietnamien.

Toutefois, à propos de cette étymologie, nous avons des doutes bien fondés. Tout d'abord il faut mentionner que la transcription de ce mot hésite constamment entre «Kha Lơ» et «Ca Lơ» et que déjà Valentin a souligné le fait en 1905 que celle avec un «h» est une dénomination inexacte puisque «nous prononçons le mot «kha» avec une aspiration qui n'existe pas» (1905 : 10). Nous notons entre parenthèses qu'ayant fait cette remarque très pertinente, lui aussi, il hésite entre les deux transcriptions. Avec des caractères chinois, il donne 𠵿 «ca» et 廬 «lo», pour parler dans tout le reste des Khas Lu/Lu ! Sa constatation très précieuse nous confirme néanmoins ce que les transcriptions sans «h» prouvent: que la première syllabe est sans aucune doute «Ka». Mais alors, si elle perd son sens «esclave-montagnard», que faire avec la deuxième syllabe qui ne nous a jamais été expliquée?

Nous proposons une solution tout à fait différente, lancée d'ailleurs par Martine Piat en 1962: «La carte ethno-linguistique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient leur [= aux Brou] attribue le nom de Leu; il semble bien que ce mot ait été tiré de Kalo

‘comrade’ [sic], terme dont les Brus [sic] des plantations s’appellent entre eux (coupé par erreur en ka = kha du Laotien + Leu?)» (1962:1)⁸⁰.

Suivant Piat, notre explication est fondée sur la langue brou. En brou, le mot «*kalō*» signifie «ami», ou plutôt «ami intime⁸¹» tandis que «se lier d’amitié» est «*taq kalō*», littéralement «faire ami». C’est un mot très habituel même de nos jours; l’une des tournures les plus courantes des contes brou est cette expression «*taq kalō*»: quand deux héros se rencontrent, ils se nouent d’amitié ou plutôt font alliance, «il font ami». Nous avons vu que, selon les chercheurs vietnamiens, l’institution de la fraternité de sang a existé également chez les Brou sous ce même mot. Et nous venons de voir que l’usage du mot est attesté dans les conversations de tous les jours des «Brou des plantations» dans les années 1960. Or, il est facile d’imaginer que les Brou, étant un peuple extrêmement pacifique, ont répété ce mot bien des fois pour exprimer leur sentiments amicaux vis-à-vis des étrangers avec qui ils étaient en contact et que, après, ces derniers, s’étant mépris sur la signification de ce mot, l’ont pris pour leur ethnonyme. La suite est banal: selon les conventions des langues monosyllabiques (le brou n’en est pas une, contrairement au vietnamien!), ils l’ont décomposé en deux mots (Ka-Lo), puis, avec une étymologie populaire, ils lui ont donné un sens en le faisant provenir du «Kha» signifiant «esclave-montagnard».

Et c’est ici que nous devons revenir à la question de l’unique et curieux «ethnonyme» «Khas-Tom-Leng» de Malglaive (Pavie, 1906:179) que nous avons mis plus haut (page 36) en rapport avec les «mois» du *huyên* Lang Toun(g) ou, avec inversion des premières syllabes sur ses cartes, les Khâs Tam-loung ou Tam-louong de Harmand. Nous avons également émis la possibilité d’une corrélation entre ce (Kha)-*Tom-Leng* et le nom d’un lignage ou clan Brou, très répandu dans la région concernée, le *mu* Bleng ou Tambleng. De même, nous avons signalé un troisième rapport possible, entre les deuxièmes composants des mots Kha Tam *Leng/Tam Loung* et Kha *Leung*, version nasale de Kha Leu, pour laisser la question ouverte.

Voyons maintenant les concomitants linguistiques de ces rapprochements⁸². Tout d’abord, celui de Tom-Leng et de *mu* Tambleng ne présente pas de problèmes. Le Brou étant une langue dissyllabique où la première syllabe est toujours une «quasi-» ou «sesqui-»-syllabe non-accentuée, la présence de «b» peut s’expliquer par le fait qu’il est une consonne «épenhétiquée» ou de contact : T₁m^bleŋ équivaut à T₁mlēŋ. Deuxièmement le rapport entre (Tam) *Loung* et (Ca/Kha) *Leung* semble être également bien fondé. Par contre, si nos rapprochements sont corrects en paires, il est impossible de les imaginer dans une série englobant les trois éléments de *Leng/Loung/Leung*. Etant donné que ces paires s’excluent mutuellement, un d’eux doit être nécessairement faux - sauf si on admet la possibilité d’une erreur dans la transcription. Et le problème avec ces uniques attestations est justement qu’il y a

⁸⁰ Cette explication fut reprise par Parkin (1991:89) avec un point d’interrogation.

⁸¹ Mole remarque également dans une note en bas de page que „Ca-Lo et Kalō... se traduisent comme ‘ami intime’ « (1970:41) sans toutefois en tirer les conséquences.

⁸² M. Ferlus, communication orale en 1999.

toujours une telle possibilité et que, de cette manière, on n'est jamais en mesure de savoir laquelle des versions est correcte. Ainsi, au demeurant, il vaut mieux nous tenir à notre explication quant à l'origine de l'ethnonyme Kalɔ, en attendant l'émergence de nouvelles données.

En ce qui concerne l'apparition et l'usage de Kalɔ, nous avons vu qu'il était très ancien. Son usage ayant commencé à partir d'Harmand (1879), il revient pratiquement tout au long de la colonisation française jusqu'à Cadière (1940), après quoi, parallèlement à l'extinction de la littérature française, son usage tombe en désuétude.

Tournons maintenant notre attention vers l'ethnonyme Vân Kiêu. D'après B. Molnár cette dénomination serait relativement nouvelle «puisque, au Vietnam du Nord, elle n'est utilisée que depuis la libération» (n.d.:1). Cette constatation serait confirmée par le fait qu'elle apparaît pour la première fois dans les années 1960 dans la littérature (en 1963 chez Vuong Hoàng Tuyên, et en 1964, dans l'ouvrage *Minority Groups*). Dans les publications en langue vietnamienne, c'est la dénomination exclusive, quasi officielle des Brou. De notre propre travail sur le terrain nous savons qu'il est entré même dans l'usage des Brou des environs de Khe Sanh: *en présence des Vietnamiens* ou *en répondant à leur question*, ils utilisent ce mot et s'appellent avec un mot composé «Brou - Vân Kiêu». *Entre eux*, toutefois, ils ne l'emploient jamais et se dénomment uniquement «Brou».

Selon une anecdote vietnamienne qu'on nous a racontée officiellement plusieurs fois, l'origine de ce mot remonterait à Hồ Chi Minh qui, pour une raison inconnue, les aurait surnommés Vân Kiêu lors d'une visite de ces derniers chez lui. C'est à cette histoire qu'un autre «fait» rapporté est également rattaché: par déférence pour le président, les Brou auraient pris collectivement «le nom de famille» Hồ (Phan Huu Dat, 1975/1998:480; Không Diên 1978:138 etc.). De cette manière, n'importe quel Brou dans les écrits vietnamiens est pourvu de ce premier nom Hồ - un fait que la grande majorité des Brou ne savent pas, et même s'ils le savent, il n'y sont pour rien. *Entre eux* toutefois, ils ne se l'appliquent jamais. C'est d'autant plus vrai qu'ils n'ont pas de noms de famille et que, selon l'usage de teknonymie en vigueur chez eux, il changent de noms plusieurs fois durant leur vie.

Bien évidemment, cette histoire n'est rien de plus que ce qu'elle est réellement: une anecdote. Dans ce qui suit, nous essayerons de démontrer qu'il existe, ici aussi, une explication beaucoup plus probante - une interprétation historique. Nous avons vu plus haut que le poste militaire de Ai Lao et «le cercle (*dao*) de Cam-lo, sous la juridiction duquel furent placés les sept groupes des *Man Sàì-nguyên* de Muong-vang, Trà-bôn, Thuong-kê, Tàm-bôn, Xuong-câm, Phá-bang, et Lang-phân» (Nguyễn Thê Anh, 1997:158), furent créés par l'empereur vietnamien Gia-Long (1802-1820). En 1828, le successeur de Gia-Long, Minh-Mênh (1820-1841), jugeant le moment opportun, les incorpora à son empire, «en les organisant en préfectures (*phu*) et districts (*huyên* ou *châu*), dont l'administration demeurerait confiée à leurs chefs coutumiers, sous le contrôle des mandarins vietnamiens et contre le versement d'un tribut triennal aux chefs-lieux des provinces auxquelles ces territoires étaient

rattachés.... Entre 1827 et 1828, furent donc érigées..... les neuf *châu* (districts autochtones) du *phu* de Cam-lô: Muong-vang, Tra-bôn, Thuong-kê, Tá-bang, Xuong-thinh, Tâm-bôn, Ba-lan, Muong-bông, Lang-thân (ou Lang-thin). Ils correspondaient aux *müang* de l'arrière-pays de la province de Quang-tri qui payaient tribut depuis l'époque de Gia-Long» (Nguyễn Thê Anh, 1997:161-162). Par la suite, au commencement du règne de l'empereur Tu Duc (1830-1883), en 1853, «ces neuf *châu* (districts) reçurent une organisation spéciale... et formèrent une circonscription distincte, sous le nom de *huyên* de Huong Hoa, qui dépendit du *huyên* de Thanh hoa, devenu en même temps *phu* (préfecture) de Cam Lô. La nouvelle circonscription Kha lu eut son siège à l'endroit appelé 'Kê San' [Khe Sanh].....» (Valentin, 1905 :11) et subsista jusqu'à 1893 quand les Français la redivisèrent pour la transformer en neuf cantons. Deux de nos auteurs les plus anciens passés en revue, Lemire (1894) et Valentin (1905), indépendamment l'un de l'autre, nous informent sur le fait que la région des Brou fut divisée en neuf cantons du point de vue administratif au début de la colonisation française et que ces cantons remontaient à des *châu* (districts) vietnamiens, créés en 1827-1828, quand la région montagneuse fut placée sous l'administration directe de l'Annam.

Ce qui nous importe dans cette histoire administrative est que le nom d'un de ces *châu*, notamment celui qui était central et englobait la région de Khe Sanh où sont censé habiter aujourd'hui les «Brou - Vân Kiêu», fut *Viên Kiêu*. La coïncidence entre *châu* administratif (*Viên Kiêu*), et ses habitants (*Vân Kiêu*) ne peut pas être un hasard: le dernier doit prendre sa source dans le premier. Nous avons vu plus haut que Vương Hoàng Tuyên arriva à ce même résultat en 1963, sans le développer en détail. D'après lui le nom Vân Kiêu «était probablement le nom d'une région, le *tông* (canton) Vân Kiêu qui, plus tard, est devenu le nom de cette minorité» (1963:72). Cette explication fut reprise à sa suite par nombreux auteurs vietnamiens (Ngo Duc Thinh, 1976:54; Khong Dien 1978:126, etc.)

Deux questions se posent dès lors. D'une part, du point de vue linguistique, le nom Viên Kiêu peut-il changer en Vân Kiêu? D'autre part, qu'est ce que le mot Viên Kiêu signifie? Concernant la première question, la réponse du linguiste est positive: oui, dans l'usage, Viên peut se réduire en Vân⁸³. En ce qui concerne la deuxième, le terme Viên Kiêu étant un mot composé, notre proposition consiste également de deux parties. Quant au premier composant, Viên, selon Ferlus⁸⁴, les interlocuteurs des langues non-vietnamiennes, tels les thaï du Nghệ An par exemple, sont incapables de prononcer correctement le mot vietnamien *huyên* désignant le «district» ou le «canton». D'où la prononciation corrompue «*viên*». Kiêu, par contre, a une acception ancienne en vietnamien, en désuétude aujourd'hui: «montagne élevée et terminée en pointe», selon le dictionnaire de Génibrel (1898). Cette dénomination est en parfait accord avec le caractère du pays des Brou et de cette région montagneuse du Khammouane-Savannakhet et Quang Bing-Quang Tri où les montagnes calcaires ayant des pics

⁸³ M. Ferlus, communication orale en 1996.

⁸⁴ M. Ferlus, communication orale en 1999.

pointus sont les éléments dominants du paysage. Ainsi, le sens du mot *Viên Kiêu* serait originellement *Huyên Kiêu* = «district montagneux», devenu par la suite *Viên Kiêu* dans la prononciation incorrecte des parlers non-vietnamiens⁸⁵.

Il nous reste cependant un problème à écarter: celui de l'écriture sino-vietnamienne⁸⁶. Plus haut, nous avons vu que Le Quy Don a rendu le nom *Viên Kiêu* par les caractères 圓 = «cercle ou plein/complet» et 橋 = «pont», c'est-à-dire que le sens de cette expression serait pour lui, dans le meilleur des cas, «un pont rond»⁸⁷. Mais, est-ce que cette transcription peut vraiment nous fournir une étymologie valide? Peut-on la considérer comme une solution à notre problème? Même si nous mettons de côté la difficulté d'imaginer un pont «rond», soit la sémantique de l'expression, le fait reste que ce type d'ethnonyme (ou de nom géographique) est totalement étranger au sens des ethnonymes les plus courants en Asie du Sud-Est⁸⁸. Par contre, il est connu que pour transcrire une expression locale, vietnamienne ou non, dont la signification n'était pas claire, les lettrés utilisaient n'importe quel caractère dont la valeur phonétique leur semblait convenable, c'est-à-dire qu'ils ont pris des caractères chinois, lus à la sino-vietnamienne, comme *phonogrammes*, pour rendre la prononciation des mots inconnus par eux. De cette manière, résultant d'une «étymologie» populaire et fautive des lettrés, les caractères sino-vietnamiens ne donnent pas l'indication sur le vrai sens du mot. Il est tout à fait légitime donc de le rechercher ailleurs et nous tenir à notre explication.

Quant à l'apparition et l'usage de ce nom, il remonte à une grande antiquité. Comme nous l'avons vu, sa première mention (sous forme d'une région) provient de 1553, date de la parution de *O châu cân lục* de Duong Van An. Plus tard, au XVIII^e siècle, nous le retrouvons chez Lê Quy Dôn, dans son *Phu bien tap lục*. Pour ne suivre que ces deux anciens ouvrages, pendant toute la période de contact entre l'empire vietnamien et les montagnards du Centre d'avant la colonisation, donc entre les XVI^e et XIX^e siècles, ce nom devait être en usage pour désigner la région des Brou (ainsi que probablement eux mêmes). C'est ainsi que Lemire et Valentin le connaissent encore au tournant du siècle. Cependant, avec la colonisation française et la réorganisation administrative de cette région, cette dénomination disparaît malgré le fait que «profitant de l'organisation politique indigène qui existait avant notre prise de possession, nous avons utilisé les rouages administratifs qui fonctionnaient déjà, en nous réservant le soin de conseiller, diriger et conduire les autorités indigènes que nous avons maintenues ou remplacées par de plus dignes lorsque cela a été nécessaire» (Tournier, 1900:125). Comme nous l'avons vu, l'expression *Viên Kiêu* ne réapparaît

⁸⁵ En 1997 (voir Vargyas, 1997/a) nous avons émis une autre hypothèse que nous considérons dorénavant dépassée.

⁸⁶ Nous remercions M. Nguyễn Thê Anh pour avoir attiré notre attention sur ce fait même si, comme on le verra, nous ne pensons pas que la lecture sino-vietnamienne du caractère *Viên Kiêu* pourrait résoudre la question.

⁸⁷ La version sino-vietnamienne de l'ouvrage de Duong Van An nous étant inconnue, nous ne savons pas s'il emploie les mêmes caractères.

⁸⁸ Pour ces derniers, voir Ferlus, 1996:18-20.

que 80 ans plus tard, sous la forme d'ethnonyme *Vân Kiêu*, dans la littérature vietnamienne des années 1960. Ainsi, l'anecdote de la rencontre des Brou avec Ho Chi Minh qui les aurait surnommé *Vân Kiêu*, prend un sens historique et devient intelligible.

5.3. Des sous-groupes brous et de leur localisation géographique

Tournons maintenant notre attention vers une autre question, étroitement liée aux précédentes. Sous quel nom et où exactement apparaissent les Brou et leur sous groupes? Des trois noms Brou, *Vân Kiêu* et *Kalø* de loin le plus général est «Brou». Il sert à désigner les Brou du Vietnam, mais les données d'Harmand et de Macey nous prouvent sans aucun doute qu'il est utilisé également pour désigner les Brou du Laos. Le nom «*Vân Kiêu*», en revanche, est une dénomination désignant uniquement les Brou du Vietnam. Nous venons de voir sa relation avec le nom d'une sous-préfecture (*huyên*) vietnamienne. Finalement en ce qui concerne le nom «*Kalø*», il sert presque sans exception à désigner les Brou du Vietnam à partir du début de la colonisation à la fin du XIX^{ème} siècle, jusqu'aux années 1940. Dans la littérature, les «*Kha Leu*» apparaissent d'habitude en connection avec le col de Ai Lao, comme la population habitant dans les montagnes aux alentours de ce passage stratégique, mais plutôt du côté vietnamien, à partir de Lao Bao⁸⁹. Toutefois, nous avons deux données qui élargissent l'horizon géographique des «*Kalø*» bien au delà de ces limites, et prêtent une dimension nouvelle à cet ethnonyme. L'une provient de la plume de Malglaive, l'autre de celle de Fraisse.

Pour commencer par ce dernier (1950/a:174), en parlant d'un village près de Thakhek, Ban Tham, il mentionne que dans les temps anciens il était habité par une «race Kalung». Lors de sa présence dans le village, on ne pouvait plus lui indiquer aucune personne appartenant à cette population, il n'en restait plus une seule âme. Ce «*Kalung*» est évidemment une forme écrite en un seul mot du «*Ka Leung*», c'est-à-dire une des mille façons pour rendre le mot brou «*Kalø*», ami ou allié que nous avons examiné plus haut. Par malchance, Fraisse ne dit rien de plus sur cette population. Nous ne savons pas par conséquent si ces «*Kalung*» étaient des autochtones de cette région (quoique selon le contexte il nous semble que tel soit le cas), ou s'ils étaient des populations déportées là par les Siamois, comme celles de Malglaive que nous verrons tout de suite. Mais, de toute évidence, cette mention des «*Kalø*» bien loin du col de Ai Lao et également de la Cordillère Annamitique, près du Mékong, nous autorise à penser qu'il n'est pas improbable que de telles populations habitaient auparavant des régions beaucoup plus étendues qu'aujourd'hui. Plus précisément, tout cela peut signifier que les mêmes Brou étaient appelés «*Kalø*» non seulement dans les régions du col Ai Lao, mais ailleurs aussi.

⁸⁹ Outre les sources citées plus haut, voir encore Anonyme 1907:1583; Hautefeuille, 1914:275, entre autres.

Notre deuxième donnée est plus précise et détaillée. Durant son premier voyage (Sakhon Lakhon - Dong Hoi), sur la rive droite du Mékong, dans les environs de P'hon Thong, c'est-à-dire quelque part à la hauteur de la frontière des provinces de Savannakhet et de Khamouane, bien loin donc de leur habitat d'aujourd'hui, Malglaive avait rencontré des populations Phu Tai et «Kha-Leung» qui furent déportées là en masses par des Siamois. Sa carte IV., illustrant ce premier voyage, montre une population «Phu Tai et Kha-Leung» dans toute la région entre Sakhon Lakhon et le Mékong, une aire beaucoup plus large que la précédente.

Ce renseignement intéressant nous offre tout de suite une explication historique sur la présence des Kalø dans une zone bien au delà des limites de leur habitat d'aujourd'hui et en tant que tel, il n'est pas aussi surprenant. Il acquiert une importance majeure cependant sous un autre aspect. C'est que ces «Kha-Leung» déportés ont complètement perdu leur ancien ethnonyme depuis, et sur les cartes ethnolinguistiques de Bradley (dans Wurm et Shorto, 1981) ils apparaissent comme des «Sô»! Il s'avère qu'il a fallu moins d'un siècle pour que l'original «Kalø» des «Sô» de cette région soit oublié et que, parallèlement aux changements culturels qui avaient lieu parmi eux, même leur ethnonyme ait pu changer. Tout ceci prouve à l'évidence ce que plusieurs auteurs (Harmand, Malglaive, Macey, etc.) ont formulé expressément, c'est-à-dire que les «Sô» ne sont autres que des populations d'origine «Kha» soumises à une forte influence laotienne ou siamoise.

De cette manière, la déportation siamoise offre une explication pour la dispersion des différents groupes Brou en Thaïlande et ailleurs, pour la présence des ethnonymes «Kalø» et «Sô» dans des régions hors de l'habitat originel des Brou⁹⁰. Quant aux Kha Lo des Boloven, mentionnés par Guilleminet (1943:82, 85) et cités par Parkin (1991:88-89), leur statut reste à éclaircir.

5.4. Des Sô et de leur relation aux Brou

Et cela nous mène à la question du rapprochement des Brou aux Sô. Qui sont ces Sô? Peut-on se les représenter comme un groupe ethnique ayant une langue, une culture et une identité propres à eux qui les différencieraient nettement des Brou? Examinons ces trois caractères les uns après les autres!

Tout d'abord la langue. Etant conscient du problème théorique de la délimitation des «langues» et des «dialectes», nous devons néanmoins poser la question: est-ce que le Sô est une langue à part ou plutôt un dialecte Brou? Haudricourt, premier à aborder la question de ce qu'il appelle «des langues So-kuy», se basant sur les données de Macey et de Fraisse, parle de la langue «bien connue du moyen Mékong, le So...mais il faut également y rapporter les dialectes suiivants [= suivants, G.V.] connus par les mots recueillis par les mêmes auteurs: kha *Tiari* (ou *Tiali* ou *khoai Tri*), kha *Mong-*

⁹⁰ Outre les sources citées, pour les Kalø, voir encore Parkin (1991:88-89); Donner (1978:592-593); Seidenfaden (1958:120-121); pour les Sô, Seidenfaden (1943) et Kania and Kania (1979); pour les Bruu de Thaïlande, Theraphan (1979) et (1980).

khong (ou *khoai Brô*)...» (1966:137-138). Dans sa note 34, même page, il réitère: «Des dialectes, ou des langues très voisines du So sont connues sous les noms de: *Vân-kiêu, Ca-lơ, Ta-hoi, Toi-hoi, Kon-tu, Bru, Kha-tu* « (1966:138). Abstraction faite des hésitations et des malentendus⁹¹ dûs à la connaissance élémentaire en 1966 de la situation linguistique de cette région, ce qui nous importe ici, c'est que pour lui tous ces parlers sont très proches les uns des autres, qu'ils soient «langues» ou «dialectes». A la fin de son article, il est encore plus explicite et parle de «la langue So» comme ayant une expansion jusqu'à la mer, au Quang Binh et au Quang nam, c'est-à-dire que sous cette dénomination «langue So», il comprend les différents dialectes Brou.

Sur les cartes de Bradley (in: Wurm et Shorto, 1981) fondées sur un groupement lexicostatistique, les Sô et les différents sous-groupes Brou (*Vân Kiêu, Khua, Mangkong, Tri*) ainsi que les Kuy/Suaï, sont tous placés dans la «famille occidentale» du «Katuic stock» de «Katuic-Bahnaric superstock» du «Mon-Khmer Sub-Phylum», et présentés séparément les uns des autres. Nous le savons: dans ce type de classement, les langues dans une même famille peuvent partager de 50% à 80% de mots communs (de vocabulaire de base) ce qui montre déjà une grande unité⁹². Par contre, on ne sait pas exactement si la séparation des différents parlers Brou *au même titre* que celle des Kuy/Suaï des Brou/Sô, repose sur des données empiriques ou sur une tradition non fondée linguistiquement. C'est que, selon nos propres expériences de terrain, il n'existe pratiquement pas de différence entre le parler des «Vân Kiêu» et celui des «Tri». Avec nos connaissances du premier nous avons pu mener des enquêtes approfondies sans problème parmi ces derniers. En fait, parmi nos meilleurs informateurs, il y avait deux personnes d'appartenance «Tri». Pour nous, les «Vân Kiêu» ne sont que des Tri du Vietnam. C'est ce que dit, d'ailleurs, Ngo Duc Tinh également: «Une partie importante des Brou qui vivent au Vietnam sont, selon nous, des Brou Tri. Les Vietnamiens les appellent *Vân Kiêu, Calo, Leu/Leung* ou *Moi*...» (traduction d'A. Sebök) (1976:54). Le Makong est en revanche plus différent, mais même là, l'intercompréhension est possible: avec notre «Vân Kiêu», nous avons pu nous faire comprendre avec quelques difficultés. Il ne peut, par conséquent, exister une différence aussi prononcée entre ces parlers qu'entre eux-mêmes et le Kuy/Suaï d'autre part.

Pour soutenir la thèse de la proximité «dialectale» des langues Brou/Sô, nous voudrions nous référer encore une fois à l'opinion des linguistes. M. Ferlus, énumérant les membres du groupe «katouique (sô-souei)», donne des équivalents,

⁹¹ Il énumère, par exemple, les Ta-hoi et les Toi-hoi, ainsi que les Kon-tu et les Kha-tu, comme deux populations différentes alors que ce sont deux façons à transcrire le nom d'une même population. Également, selon nos connaissances d'aujourd'hui, ces deux langues sont bien différentes de celle des Brou/Sô et peuvent être considérées comme des langues à part.

⁹² Selon l'ordre croissant des concordances, les langues d'un «phylum» contiennent 6% - 12% de mots communs (de vocabulaire de base); celles d'un «stock» 12% - 20-25%; celles d'une sous famille 20-25% - 50% et d'une famille 50% - 80%; tandis que les dialectes d'une même langue au dessus de 80%.

entre parenthèses, du nom «Bru»: «Sô, Mangkong, Chali/Tri» (Ferlus, 1996:9)⁹³. Selon lui, les divergences y seraient plutôt d'ordre «dialectal», vu que leurs différences ne sont ni prononcées ni anciennes; si on prend par exemple la différence entre le Brou et le Tau-Oi comme celle existant entre deux «langues», alors celles entre les différents parlers Brou/Sô seraient sans aucun doute «dialectales»⁹⁴. Et, pour finir, c'est en accord avec tout ce qui précède que Parkin écrit: «[le Brou] est une langue très proche du Sô, avec lequel il forme un groupe opposé au Souei-Kuy au sein du Katuique Occidental» [notre traduction] (1991:84).

Tournons maintenant notre attention vers la question de l'identité des Sô. Nous avons cité plus haut les données de Macey, de Fraisse et de Vuong Hoàng Tuyên qui semblaient être contradictoires et confuses au premier abord. Rappelons que ce premier présente les Sô dans un chapitre qui est intitulé «Sôs ou R'rekoué-B'brô» est que selon lui «les membres du groupe ethnique nommés Sôs par les Laotiens et les Siamois, se nomment eux-mêmes R'rekoué-B'brô...» (1905:43). Faut-il le dire, ce «B'brô» est équivalent au «Brou», tandis que R'rekoué signifie «personne» tout comme le mot Brou «*koai*». C'est-à-dire, ces soi-disant Sô ont une identité Brou.

De son côté Fraisse, en faisant une distinction théorique entre les Sô et les «Kha», et en soulignant que les premiers se considèrent plus «évolués» que les seconds⁹⁵ (ce qui veut dire qu'ils ont une identité différente), a décrit néanmoins, sous le nom composé de «Sô + autre nom», les différentes ethnies montagnardes («Kha»), tel les sous-groupes brou, les Tri et les Mangkong. En fait, cet article, intitulé *Les tribus Sô de la province de Cammon* (1950/a) ne présente pas du tout les Sô, contrairement à son titre, mais les «Kha» de cette province, comme si les premiers n'existaient pas⁹⁶. Ceci montre que le nom Sô peut avoir une signification «montagnarde» et que la différence entre «Sô» et «Kha» reste assez obscure. Dans son deuxième article *Les tribus Sek et Kha de la province de Cammon*, il décrit pratiquement les mêmes groupes, cette fois sous la dénomination «Kha». On voit bien que les deux ethnies signifient la même chose pour Fraisse (répétons: contrairement à ce qu'il dit) et que néanmoins, l'on peut être «différent» en ayant le même nom, la même langue et *grosso modo* la même culture. C'est ainsi que les «Sô Mankong» et les «Kha Mankong» sont différents pour Fraisse, suivant ses informateurs.

Les renseignements de Vuong Hoàng Tuyên et d'autres chercheurs vietnamiens font écho à ceux de Fraisse. Pour le premier Sô «signifie, tout autant que Kuai, personne ou être humain. Nous les appelons Tri ou Mang kong, dans la langue vietnamienne. Mais ces minorités s'appellent Sô Tri ou Sô Mang Koong, ainsi que Kuai Tri ou Kuai Mang koong» (traduction d'A. Sebók) (1963:124). Conformément au précédent, en

⁹³ Il est à noter que les Vn Kiêu y font défaut.

⁹⁴ Communication personnelle, 1997.

⁹⁵ „Les So ne se considèrent pas comme des Khas...Ils s'estiment supérieurs aux Khas des montagnes” (Fraisse, 1950/a:175).

⁹⁶ Il est à noter que Fraisse a dû passer par des informateurs Lao ce qui a pu contribuer à cette confusion.

parlant de ces ethnies vivant au Laos, il utilise les expressions «Kha Tri», «Sô Tri» ou «Kuai Tri», et «Kha Mang koong», «Sô Mang koong» ou «Kuai Mang koong» comme des synonymes. Nous avons vu également que pour Phan Huu Dat «les Sô.....ne sont autres que des Khua....Le même groupe s'appelle au Laos Sô, tandis qu'au Vietnam Khua...» (1975/1998:481-482) et que pour Ngo Duc Thinh, «les Makong qui habitent surtout au Khammouane, ainsi que les Tri qui habitent surtout au Savannakhet....sont tous appelés par les Lao des Sô» (1976:55).

Les matériaux de Ferlus sont en parfait accord avec tout ceci. Nous citons ici quelques remarques de l'introduction à son *Lexique Brou-Français* non publié, de 1974. «Les Sô sont répandus dans la province de Kham Mouane, au niveau de Thakhek. Sô est un mot lao, ils se nomment eux-mêmes Bruu. Leurs voisins Sèk les appellent Sarôo. Ils ont adopté un bouddhisme superficiel. De nombreux villages ont des écoles. Les Sô vivent dans les plaines et les vallées intérieures, les montagnes de calcaire étant inhospitalières. A la suite des événements, ils sont venus nombreux se réfugier à Thakhèk.» Tout ceci concorde donc parfaitement et montre que d'un point de vue linguistique, il est bien difficile de distinguer les Sô des Brou.

En ce qui concerne maintenant leur culture, il est difficile de se prononcer, puisqu'il nous manque tellement de descriptions ethnographiques concernant ces populations. Néanmoins, à en juger par les matériaux fragmentaires de Macey et de Fraisse, il existe bien des similitudes avec la culture des Brou tant dans le mode de vie que dans la culture matérielle, l'organisation sociale ou la religion. A propos de «l'état social, organisation du village et de la famille», Macey nous informe par exemple que: «Les Sôs modernes ont conservé quelques anciens usages des R'rekoué-B'brô identiques à ceux qui ont été signalés chez les Khas Tiaris et Mong Khong; mais à côté de ces pratiques intimes ils ont adopté l'organisation familiale, sociale et politique des Laotiens...» (1905:47) - sans préciser cependant à quels «usages anciens» il se réfère. Ces Sôs de Macey font des rizières dans les plaines et des essarts sur les collines, élèvent des buffles, des boeufs et des chevaux en petites quantités, du porc, et des volailles, sont d'excellent chasseurs et pêcheurs, boivent de l'alcool de riz avec prédilection etc. - tout comme les Brou, et ajoutons, tous les groupes montagnards. En même temps «les Sôs...subirent l'influence laotienne, élevèrent leur moral et leur état social en adoptant peu à peu, les moeurs, le costume, la langue et les croyances religieuses de cette race» (1905:44). Ce profond changement de leur culture fut favorisé, selon Macey, entre autres par l'intermariage fréquent avec d'autres peuples. «Il est résulté de cette façon de faire une fusion et une assimilation plus complètes et plus intimes, des Sôs avec leurs voisins, en même temps qu'une augmentation constante des individus du groupe» (1905:49).

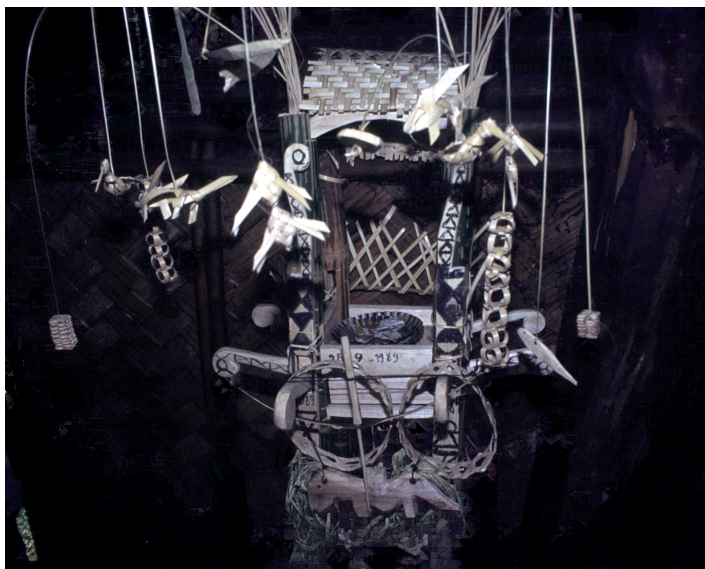
Sans aborder la question expressément, Fraisse confirme les mêmes faits. D'après notre analyse, il décrit deux fois les mêmes populations sous deux noms différents qui, de par ce fait, sont pour lui identiques. Aussi, nous avons vu que dans les récits historiques cités, les «Sô» de Fraisse jouaient exactement le même rôle que les «Kha» de la littérature précédente (voir Damprun et Malpuech) et que selon toute évidence, la culture de ces «Sô» présentait de nombreux détails en commun avec celle des «Brou»

ou «Kha» que nous connaissons (autels domestiques; autel forestier pour les «âmes» des défunts récents, *dong nsok*; sanctuaire du village, *lape*; des épopées chantés avec accompagnement de flûte, *sanot*, etc.).

Finalement, une dernière confirmation de la similitude de la culture des Sô et de celle des Brou est due au capitaine Rivière dont Figure 75. (dans Malglaive et Rivière, 1902:277) légendé comme suit: «les objets figurant dans ce croquis pris à Ban-Khoc [un village de «Khas Sô», G.V.], servent à l'esprit protecteur de la maison, à son amusement, à son entretien et à sa défense», reproduit un autel très similaire à celui des chamanes Brou (voir illustrations n° 16, n° 47-52 et n° 58).



III. 47



III. 48



III. 49



III. 50



III. 51



III. 52

Bref, toutes ces données concordent et indiquent que la différence entre les “Sô” et les groupes «Brou» est minimale. Mais alors, que signifie la constatation que les «Sô» ne sont autres que des populations d’origine «Kha», sous forte influence laotienne ou siamoise? Si les Sô sont une ethnie très proche des Brou, et si ce sont des «Kha laocisés», ne serait-ce que les Sô sont simplement des Brou laocisés? De toute manière, la population «Kha» en contact immédiat avec les Sô dans les provinces de Khammouane et de Savannakhet sont majoritairement des sous-groupes Brou. Ce sont donc nécessairement les Brou qui devaient être cette population «Kha» à l’origine des Sô. Il nous semble donc que du point de vue historique les Sô et les Brou constituent une même population. Les deux noms désignent deux sous-groupes ayant eu un développement divergent. Les Brou sont ceux qui sont restés plus ou moins préservés de la civilisation laotienne, et les Sô, ceux qui ont subi une forte influence lao. Leurs langues très proches, les traces d’une ancienne identité collective, et les restes d’une culture identique prouvent leur origine commune⁹⁷. Ces conclusions sont par ailleurs en parfait accord avec celles des chercheurs vietnamiens qui, nous l’avons cité amplement, sont arrivés aux mêmes résultats à partir des recherches pionnières de Vuong Hoàng Tuyền en 1963, ou encore avec ce que Macey avait prononcé il y a à peu près un siècle: «Alors qu’ils étaient encore R’rekoué B’brrô, les Sôs étaient...etc.» (1905:47) ou, sous une autre forme, «les modernes Sôs ont conservé quelques anciens usages des R’rekoué B’brrô» (1905:48).

5.5. De quelques conclusions démographique et historiques

Deux conclusions découlent de ces constatations. La première est démographique. Nous avons vu que d’après les recensements de 1985 au Laos, il y avait 70.382 Mankong et 20.902 Tri («Chli»)⁹⁸. Les Sô, nous les avons retrouvés chez Chamberlain (1996) selon lequel leur nombre (estimé en 1992) dépasserait 30.000. Au Vietnam, d’après le recensement de 1989, il existerait 40.132 Vân Kiêu. Au total, Brou et Sô compris, le chiffre s’élève à 161.000 âmes. Comme contrôle, nous rappelons les estimations faites par Bradley il y a quinze ans (in Wurm et Shorto, 1981). Selon celui-ci, la population des quatre sous-groupes Brou (Vân Kiêu, Tri, Mangkong, Khua) atteindrait 87.000 âmes, et celle des Sô 130.000, soit au total 217.000 personnes. Quoique la différence soit importante, le résultat qui en découle est semblable⁹⁹: les Brou/Sô sont une des populations les plus importantes au point de vue démographique de la Cordillère Annamitique¹⁰⁰.

⁹⁷ Tout ceci est confirmé également par l’étymologie de l’ethnonyme Sô. Comme nous l’avons vu plus haut (page 143: notes inédites de Ferlus, 1974), c’est un ancien exonyme Lao, devenu plus ou moins autonome dans les plaines.

⁹⁸ Pour les Mangkong et les Tri, voir UNESCO, 1996: «Population de la RDP Lao par groupes ethniques»; pour les Sô, voir Chamberlain, 1995/II:180; pour les Vân Kiêu, voir «Les ethnies minoritaires de Vietnam», 1993:84.

⁹⁹ Les différences sont faciles à expliquer d’une part à partir des recensements peu fiables, sous-estimant intentionnellement la réalité; d’autre part par le fait que les estimations ne sont, par définition, jamais vraiment sûres. La vérité doit être quelque part à mi-chemin entre les deux données.

¹⁰⁰ D’après *Les ethnies minoritaires du Vietnam*, fondé sur des recensements de 1989, le

La deuxième concerne le territoire habité par les Sô/Brou. Si on jette un coup d'oeil sur les cartes ethnolinguistiques, il apparaît immédiatement que les Sô/Brou habitent une région continue entre le Mékong et le littoral, des deux côtés de la Cordillère Annamitique, et occupent tout ce territoire, abstraction faite d'une zone étroite de 30-40 kms d'une part dans la vallée du Mékong, d'autre part sur le littoral. Au nord, ils habitent jusqu'à Nhommarat, ou même à Thakhek, au sud, quelque part au dessous de la route N° 9. C'est-à-dire, qu'ils habitent toute la vallée moyenne du Mékong, et ils sont dans une position centrale du point de vue tant géographique que démographique.

Deux questions se posent tout de suite. Quel rôle ont eu les Sô/Brou dans l'histoire, et comment est-il possible que cette population n'ait pas attiré l'attention des chercheurs? En ce qui concerne la deuxième question, nous avons essayé de donner une réponse plus haut. Concernant la première, selon nos connaissances, c'était Haudricourt qui a constaté le premier que «l'aire actuelle des langues So-kuy recouvre l'ancien territoire du Tchen-la... Doit-on attribuer au Tchen-la, l'expansion de la langue So jusqu'à la mer, au sud du Quang-binh et au Quang-nam?» (1966:138). Puis, se référant au cycle des douze animaux d'origine chinoise que les Khmer avaient emprunté aux langues «Poong-Murong - Vietnamien»¹⁰¹, il revient à la même question pour constater: «On doit supposer qu'il a existé entre Paksane et Thakhek un état civilisé capable de traduire les noms du cycle duodénaire empruntés au chinois et de la transmettre au khmer. S'agit-il du Tchen-la ou d'un état plus ancien?» (1966:138).

Nous avons vu plus haut que plusieurs de nos auteurs passés en revue (Valentin, Malpuech, Damprun etc.) ont également soulevé la question d'un (ou de plusieurs) ancien(s) empire(s) avec le(s)quel(s) les Brou (et Phu Tai etc.) auraient été en rapport dans leur histoire. Toutefois, en ce qui concerne l'identification dans le temps et dans l'espace de ces entités, ils ont été très vagues et contradictoires. Valentin par exemple l'identifia d'abord à l'empire non-localisé d' Ai Lao qui aurait subsisté selon lui pendant 1300 ans, du Vème au XVIIIème siècles, pour arriver finalement à la conclusion suivante: «Ce royaume n'était il pas celui de Viên tiane ou l'un des autres qui, situés dans la vallée du Mékong, furent si florissants?».

Faute de données historiques, il est difficile de se prononcer sur l'histoire médiévale et moderne de cette région. Nous ne sommes donc pas en mesure de répondre à la question posée par Valentin et d'autres.

nombre des Jörai s'élèverait à 242.000, celui des Mnong à 67.000, celui des Hre à 94.000, celui des Bahnar à 137.000 âmes (voir Dang Nghiem Van, Chu Thai Son, Luu Hung, 1993).

Selon les estimations de Bradley quinze ans plus tôt (in: Wurm et Shorto, 1981), les mêmes populations présentent des chiffres un peu différents, mais *grosso modo* identiques: Jörai 200.000 âmes, Mnong 186.000, Hre 100.000 et Bahnar 85.000.

¹⁰¹ En fait, comme on le sait par une nouvelle publication de Ferlus (1989-1990), il s'agit du vietnamien ancien de l'époque des Tang.

Le problème du Tchen-la cependant mérite de retenir notre attention pour une circonstance particulière. Ce nom, désignant alors la vallée du Moyen Mékong, apparaît dans les annales chinoise à partir du VII^{ème} siècle. La fondation de l'empire du Tchen La (de terre), en contact avec la Chine par l'ancien Vietnam alors sous domination chinoise, date des années 705-706. Or singulièrement, au VIII^{ème} siècle, la *Nouvelle Histoire des Tang* désigne ce même Tchen La (de terre) également par un autre nom : 婆鏤 Po Lou/Bo Lou (Hoshino, 1986:25)¹⁰²! Faut-il le dire, ce Po lou/ Bo lou n'est pas autre chose que la transcription chinoise de Brou et qu'il s'agit par conséquent de la première mention de cet ethnonyme.

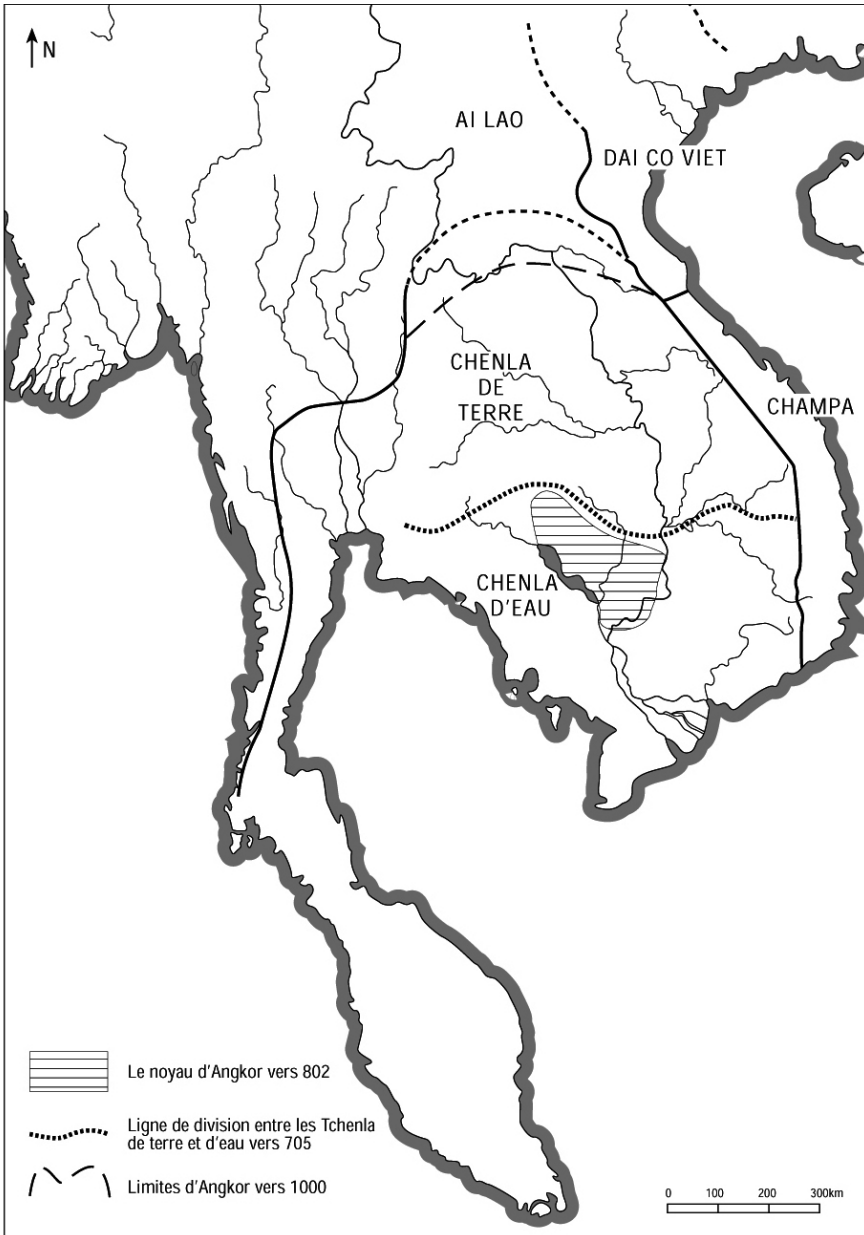
Si cela est vrai, et nous le croyons, plusieurs conséquences s'en suivent. Tout d'abord, la population de ce royaume devait être majoritairement de langue Brou/Sô pour pouvoir donner son nom à l'entité politique fréquentée par les Chinois. Deuxièmement, contrairement à la situation d'aujourd'hui, la population Brou/Sô devait habiter plus à l'ouest et à une altitude plus basse qu'aujourd'hui. Autrement dit, à cette époque, les Brou/Sô étaient des habitants des plaines et leur poussée vers les montagnes serait un phénomène plus récent qui avait du se produire après l'arrivée, vers le XIV^{ème} siècle, d'abord des Lao dans la vallée du Mékong, puis plus tard des Phu Tai.

Tout ceci confirme l'hypothèse de Ferlus qui, en parlant du berceau linguistique des langues bahnariques, arrive à la conclusion que l'«on peut...déduire leur ancienne localisation par une translation imaginaire vers l'Ouest des limites nord et sud de leur répartition actuelle» (1989-90:58). Ce qui vaut pour les langues bahnariques, vaut également pour les langues katouïques, avec la différence mineure que ces langues sont encore aujourd'hui situées en majorité sur le versant occidental de la Cordillère, et donc restées plus près de leur berceau originaire. Ce dernier est situé par ailleurs par Ferlus sur le Moyen Mékong où «il s'est.... individualisé au sein de la branche restée sur place» (Ferlus, 1996:21).

Toujours selon Ferlus (1996:21), la propagation des langues en Asie du Sud-Est «semble obéir à un schéma assez régulier. Dans cette région...., les langues se propagent des populations sédentaires des plaines vers les populations des montagnes; c'est-à-dire, des régions culturellement dominantes vers les régions habitées par ces petits groupes naturellement moins évolués et donc plus influençables». D'après tout ce qui vient d'être dit, le cas des Brou/Sô dont la langue (mais probablement aussi la population) s'était répandue des plaines, de l'empire Tchen-la vers les montagnes, est un exemple flagrant de ce processus.

Le but de cet essai ne peut pas être une esquisse générale de l'histoire et des processus de l'ethnogenèse de la vallée du Moyen Mékong. Nous avons voulu souligner simplement que l'importance ethnographique de la population Brou/Sô se conjugue avec un fait historique important et que, par conséquent, leur étude peut contribuer également à une meilleure connaissance de l'histoire de cette région.

¹⁰² Nous remercions M. Ferlus pour avoir attiré notre attention sur ce fait d'importance majeure.



III. 53

5.6. Pour une ethnographie historique des Brou: les toponymes

Pour finir, tournons notre attention vers l'ethnographie historique des Brou. Nous venons de passer en revue les ouvrages des auteurs anciens et nous avons vu qu'ils sont de valeur inégale, en général plutôt mauvaise. Une source inestimable nous reste à exploiter cependant, les toponymes (rivières, montagnes et surtout: villages et cantons) mentionnés par ces auteurs lors de leurs voyages. Certains, comme Lemire, Valentin et Damprun, nous fournissent même des listes détaillées de villages et des chiffres démographiques concomitantes, énumérées selon les unités administratives. Or ces villages ou toponymes existent encore, dans bien des cas, sur le terrain et peuvent être identifiés. La discussion de tous ces matériaux dépasse les limites de cet essai. En anticipant nos résultats, nous voulons simplement attirer l'attention sur le fait que le tableau qui se dessine à travers ces documents, confirme *grosso modo* la situation présente, telle que nous la connaissons. Par exemple, des neuf cantons mentionnés par Lemire et Valentin, six sont connus sous le même nom et au même endroit aujourd'hui¹⁰³ qu'il y a presque un siècle. Dans ces cantons, on peut même arriver à identifier des villages quoique la transcription quelque peu arbitraire des mots nous pose un grand problème. Néanmoins, dans le canton de Viêt Kiêu, décrit par Valentin, nous avons pu identifier les villages de Huc, Huc Nghi, Ca lu, Cat, Con et leur subdivisions, soit au total sept des dix-huit noms; dans le canton de Miet, les villages de Miet, Tan et Cat et leur subdivisions, soit quatre de sept noms, etc.

Les noms de villages et les toponymes mentionnés par Lemire suivant son itinéraire donnent un résultat similaire de 40-50%. Ici, la difficulté concernant les toponymes consiste dans le fait que, au delà de l'identification des grandes rivières et des villages les plus connus, pour celle des petites sources, des ruisseaux, des collines, des hameaux etc., on a besoin de bonnes cartes ainsi que de la connaissance personnelle et approfondie de la géographie locale. Un exemple: dans le canton de Viêt Kiêu, Lemire parle d'un village nommé Xom¹⁰⁴ Wat. Sur la carte au 1:100.000 française datant de 1913 et sur celle au 1:200.000 américaine datant de 1954 (1962), etc. nous trouvons, en effet, des villages avec ces noms. Toutefois, ils n'existent plus aujourd'hui. Par contre, de nos propres recherches nous savons que sur le même territoire, le clan (*mu*) le plus ancien était le *mu* Xom dont quelques membres dispersés se retrouvent encore dans les villages des environs. Ce nom du village Xom est ainsi authentifiable par nos propres matériaux ethnographiques et c'est ainsi que nous pouvons également identifier les Vân Kiêu de Quang Binh, décrits par Vuong Hoàng Tuyên. Selon lui, ils seraient arrivés du «Quang Tri» à la fin du XIXème siècle,

¹⁰³ 1) Viêt Kiêu - n'existe pas aujourd'hui mais peut être identifié par l'ethnonyme; 2) Lang Thuân = Thuân; 3) Lang Sen = Huong Son; 4) Tâm Linh = Huong Linh?; 5) La Miet = Miet/Labuiq; 6) Adi = A Giơi; 7) Tâm Thanh = Thanh; 8) Lang Ha = ? 9) O Giang = ?

¹⁰⁴ En vietnamien *xóm* signifie «hameau» (communication personnelle de Nguyễn Thế Anh, 1999). Cependant, il n'est pas sûr qu'il s'agit ici d'un mot vietnamien, puisqu'un des *clans* brous porte le même nom. Voir plus bas.

et un de leur clans les plus important est le *mu* Xom. Il est fortement probable que, de ce qui vient d'être dit, ces gens sont originaires de la région de Khe Sanh, là où le centre religieux, le sanctuaire clanique, de *mu* Xom se trouve encore aujourd'hui et où leurs cousins vivent encore. Tout cela prêche une dimension historique aux faits recueillis sur le terrain.

Nous sommes arrivés à un résultat encore plus satisfaisant en analysant les matériaux de Damprun, provenant de la province de Savannakhet. Des quatorze *muong* décrits par lui en 1904, cinq nous concernent ici puisqu'ils font directement suite à la région habitée par les Brou du Vietnam, par conséquent il doit y exister *entre autres* une population brou. Ce sont les suivants: *muong* Tchépone, *muong* Vang, *muong* (Vang) Angkham, *muong* Phabang, *muong* Xienghom. Nous avons identifié les noms des villages donnés par Damprun pour ces cinq *muong* par le biais d'une carte au 1:200.000, datant de 1972, de la province de Savannakhet. Le résultat était le suivant (nous donnons d'abord le nombre des villages communiqué par Damprun, puis celui identifié par nous): *muong* (Vang) Angkham: 14/10; *muong* Vang: 39/16; *muong* Xienghom 6/5; *muong* Phabang 8/7; *muong* Tchépone 53/18. Il est évident que le pourcentage des villages identifiés augmente en proportion de la petitesse des *muong*: *muong* Phabang 87,5%, *muong* Xienghom 83%, *muong* (Vang) Angkham 71,4%, *muong* Vang 41% et *muong* Tchépone 34%. Dans le cas de *muong* contenant moins de vingt villages, environ trois quarts des villages peuvent être identifiés en dépit des 70 ans passés! Qu'est-ce qui cause, en revanche, le pourcentage inférieur des *muong* plus grands, nous ne savons pas pour le moment.

Tous ces matériaux nous offrent un aperçu sur plus de cent ans de la culture des Brou. L'essentiel est qu'ils montrent une concordance fondamentale avec les faits recueillis sur le terrain. La localisation des villages, les noms des villages, les toponymes etc. correspondent pour l'essentiel à la situation d'aujourd'hui et prouvent ainsi la continuité durable de la culture des Brou, en dépit des bouleversements, voire des cataclysmes, historiques. La présentation de cette culture sera la tâche d'un prochain ouvrage.

Bibliographie

*Les ouvrages marqués par un * astérisque nous sont connus par citation.*

Anonyme [signature Z.] (1906/a): Les voies de pénétration au Laos français et au Siam. In: *Revue Indo-Chinoise*, 30 mars 1906, N.S., Neuvième Année, N° 30 (Tome IV): 411-420 p.

Anonyme [signature Z.] (1906/b): Sur les routes du Laos. De Savannakhet à Laobao. In: *Revue Indo-Chinoise*, 30 août 1906, N.S., Neuvième Année, N° 40 (Tome IV): 1316-1326 p.

Anonyme (1907): Note sur la province de Quang-Tri. In: *Revue Indochinoise*, 1907:1583-94 p.

Anonyme (1921): Ethnographie indochinoise, *Bulletin de l'École Française de l'Extrême-Orient*, XXI:167-196 p.

Area Handbook for South Vietnam (1967). Compiled by Harvey H. Smith, Donald W. Bernier, Frederica M. Bunge, Frances C. Rintz, Rinn-Sup Shinn, Suzanne Teleki. DA Pam 550-55. April, 1967. Foreign Area Studies, The American University, Washington, D.C., 511 p.

Barthélemy, Pierre-François, Marquis de (1899): *En Indochine, 1894-1895: Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam méridional*. Paris, Plon.

Barthélemy, Pierre-François, Marquis de (1901): *En Indochine, 1896-1897: Tonquin, Haut Laos, Annam septentrional*. Paris, Plon.

Barthélemy, Pierre-François, Marquis de (1902): Rapport sur une mission scientifique en Annam et au Laos (Région de Xieng-Khuang), *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques*, X:145-166 p.

Barthélemy, Pierre-François, Marquis de (1903): *Au pays moi*. Paris, Plon.

Barthélemy, lieutenant (1947): *Rapport du Lieutenant Barthélemy, Délégué administratif de Tchépone, concernant les problèmes que pose l'actuelle frontière séparant les provinces, laotienne de Savannakhet, et vietnamienne de Quangtri*. 40 pages dactylographiées, faites le 31 Décembre, 1947. Source privée.

Bernard, Noël (1904): *Les Khas, peuple inculte du Laos Français. Notes anthropométriques et ethnographiques*. Extrait du Bulletin de géographie historique et descriptive, N° 2, Imprimerie nationale, Paris, 111 p.

Bourotte, Bernard (1929): L'Aventure du roi Ham-Nghi, In: *Bulletin des Amis du Vieux Hue*, 1929 juillet/septembre, N° 3:135-158 p.

Brebion, Antoine (1935): *Dictionnaire de bio-bibliographie générale ancienne et moderne de l'Indochine Française*. Paris, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1935, 446 p.

*Bui Tan Loc (1961): Creation and Flood in Bru Legend. In: *Jungle Frontiers*, XIII (Summer 1961), p.8.

Các dân tộc ít người ở Việt Nam (phân các tỉnh phía Bắc). (1978) [Les minorités de Vietnam. (Les provinces du nord.)] Édité par: Viện Dân Tộc Học. Nxb KHXH, Hanoi.

Các dân tộc ít người ở Việt Nam (phân các tỉnh phía Nam). (1984) [Les minorités de Vietnam. (Les provinces du sud.)] Édité par: Viện Dân Tộc Học. Nxb KHXH, Hanoi.

Cadière, Léopold-Michel. (1940): Notes sur les Mõi du Quang-tri. In: *Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme* 3/1:101-106 p.

Cadière, Léopold-Michel et H. Cosserat (1929): Les postes militaires du Quang-Tri et du Quang-Binh en 1885-1890. In: *Bulletin des Amis du Vieux Hue*, 1929, janvier-mars:1-26 p.

Chamberlain, James R., Charles Alton et Arthur G. Crisfield (1995): *Indigenous Peoples Profile. Lao People's Democratic Republic*. I-II. Vols. CARE International, Vientiane. Prepared for the World Bank. December 15, 1995, 225 p. Non publié.

Chu' Bru Vân Kiêu. Saraq Bru Vân Kiêu (1985). Huê, Tỉnh Bình Trị Thiên, 27 p.

*Coedès, George (1950): *Ethnography of Indochina*. JPRS/CSO:6757-DC, Lectures, 1950. Washington, D.C.:Joint Publications Research Service.

Colani, Madeleine (1936): Essai d'ethnographie comparée. In: *BEFEO* 1:197-280 p.

Condominas, Georges (1957): *Nous avons mangé la forêt. Chronique d'un village Mnong Gar, hauts plateaux du Viet Nam*. Paris: Mercure de France.

Condominas, Georges (1998) (sous la direction de): *Formes extrêmes de dépendance. Contributions à l'étude de l'esclavage en Asie du Sud-Est*. Editions EHESS, Paris, 582 p.

Cummings, Joe (1994): *Laos. Guide de voyage*. Paris, Lonely Planet, guide de voyage, 205 p.

Dai Nam thuc luc [Chroniques véridiques de Vietnam.] (1962-1978). Ha Noi, NXBSH.

Dai Nam liêt truyện chính biên [Biographies célèbres de Vietnam] (1993). Hue, NXBTH, 1-4 vols.

Dao Duy Anh (1964): *Dat Nuoc Viet Nam Qua Lac Doi*. [Le Vietnam à travers l'histoire.] Hanoi.

Damprun (1904): Monographie de la Province de Savannakhet (Laos Français). In: *Bulletin de la Société des Études Indochinois*, 1:19-71 p.

Daupley, J. (1914): Laos : Les Kha Tahoï. In: *L'Ethnographie*, n.s. N° 3. 43-55 p.

Donner, W. (1978): *The Five Faces of Thailand*. Hamburg, 1978. (Institute of Asian Affairs.)

Dubuisson, lieutenant colonel (1922): *Le Moyen Laos*. Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi. N° 1. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 19 p.

Duong Van Anh (1961): *O châu can luc*. [Description de la région de O châu.] Traduit par Bui Luong. Van-hoa a-chau xuất-ban, Saigon.

Dutreuil de Rhins, Jules-Léon (1878): La côte d'Annam et la province de Hué. In: *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 316-341 p.

Dutreuil de Rhins, Jules-Léon (1879): *Le royaume d'Annam et les annamites*. *Journal de voyage*. Paris.

Ethnic Minorities in Vietnam (1984). Written by Dang Nghiem Van, Chu Thai Son, Luu Hung. Foreign Languages Publishing House, Hanoi, 305 p.. (Édition revue et corrigée, en français: *Les ethnies minoritaires du Vietnam*, 1993, Hanoi.)

Exposition Coloniale Internationale (1931), Paris. Indochine Française. L'Annam. Hanoi: Imprimerie d'Extrême Orient.

Ferlus, Michel (1974/a): *Lexique Brou-Français*, non publié.

Ferlus, Michel (1974/b): Délimitation des groupes linguistiques Austroasiatiques dans le centre Indochinois. In: *Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien (ASEMI)* V, 1:10-23 p.

Ferlus, Michel (1979/1989-90): Sur l'origine géographique des langues Viet-Muong. Symposium on Austroasiatic Languages: Helsingor (Denmark). 24-26 octobre, 1979; parution révisée. In: *Mon-Khmer Studies*, XVIII-XIX/1989-1990:52-59 p.

Ferlus, Michel (1996): Langues et peuples viet-muong. In: *Mon-Khmer Studies*, XXVI:7-28 p.

Finot, Louis (1904): Nécrologie: Prosper Odend'hal. In: *BEFEO*, IV:529-537 p.

Fraisse, A. (1948): Voyages d'autrefois au Laos. In: *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, n.s. XXIII, N° 2.:123-144 p.

Fraisse, André (1950/a): Les tribus Sô de la province de Cammon (Laos). In: *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, n.s. XXV, N° 2.:171-185 p.

Fraisse, André (1950/b): Les tribus Sek et Kha de la province de Cammon (Laos). In: *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, n.s. XXV, N° 3.: 333-348 p.

Garnier, Francis (1873): *Voyage d'exploration en Indochine effectué pendant les années 1866-67 et 1868 par une commission française présidée par M.le Capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié par les ordres du Ministère de la Marine sous la direction de M. le Lieutenant de Vaisseau F.Garnier*. Paris, Hachette, 2 vols.

Gay, Bernard (1995): *La nouvelle frontière lao-vietnamienne. Les accords de 1977-1990*. Paris, L'Harmattan, 345 p.

Génibrel, François-Joseph (1898): *Dictionnaire annamite-français*. Saïgon, impr. de la Mission à Tân dinh, 987 p.

Genin, E. (1880): Les cinq voyages du docteur Harmand en Indochine (1875-77). In: *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est (Nancy)*, 11, tiré à part, 10 p.

Guilleminet, Paul (1943): L'économie des tribus môï de l'Indochine. In: *Revue Indochinoise Juridique et Économique*, 21:69-124 p.

Harmand, Jules-François (1878): Rapport sur une mission en Indochine de Bassac à Hué. In: *Archives des Missions Scientifiques et Littéraires*, 3è s., V:247-281 p.

Harmand, Jules-François (1879): De Bassac à Hué. In: *Bulletin de la Société de Géographie, Paris*, XVII:75-104 p.

Harmand, Jules-François (1879-80): Le Laos et les populations sauvages de l'Indochine In: *Le Tour du Monde*, 1879/XXXVIII/2:1-48 p. et 1880/XXXIX/1:241-320 p.

Haudricourt, Georges-André (1966): Notes de géographie linguistique Austroasiatique. In: B. Shin, J. Boisselier, A. B. Griswold (eds.): *Essays offered to G. H. Luce. Vol.I.: Papers on Asian History, Religion, Languages, Literature, Music, Folklore, and Anthropology*. Artibus Asiae, 1966:131-138 p.

Hautefeuille, L. (1914): Vingt jours au Laos. In: *Revue Indochinoise*, N° 8. (août):157-172 p. et (septembre-octobre): 263-279 p.

*Hickey, Gerald Cannon (1957): *Preliminary Research Report on the High Plateau*. Saigon: Vietnam Advisory Group, Michigan State University.

Hickey, Gerald Cannon (1964): *Village in Vietnam*. New Haven, Yale University Press.

*Hickey, Gerald Cannon (1965): *Comments on Recent GVN Legislation Concerning Montagnard Common Law Courts in the Central Vietnamese Highlands*. Santa Monica: The Rand Corporation Memorandum, June 8, 1965.

Hickey, Gerald Cannon (1967): *The Highland People of South Vietnam: Social and Economic Development*. Memorandum RM-5281/1, September 1967, The Rand Corporation, Santa Monica, California, 190 p.

Hickey, Gerald Cannon (1982/a): *Sons of the Mountains. Ethnohistory of the Vietnamese Central Highlands to 1954*. Yale University Press, New Haven and London, 488 p.

Hickey, Gerald Cannon (1982/b): *Free in the Forest. Ethnohistory of the Vietnamese Central Highlands, 1954-1976*. Yale University Press, New Haven and London, 350 p.

Hickey, Gerald Cannon (1993): *Shattered World. Adaptation and Survival Among Vietnam's Highland Peoples During the Vietnam War*. University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 297 p.

Hoàng Tuê (1986) (Sous la direction de): *Sách học tiếng Bru Vân Kiều*. [La langue Bru Vân Kiều]. Hà Nội, 258 p.

Hoffet, Josué Heilmann (1933): Les Moïs de la Chaîne Annamitique entre Tourane et les Boloven. In: *Terre, air, mer, la géographie*. Janvier, LIX. N° 1.:1-43 p.

*Josué H. Hoffet, *D'Oberhausbergen au Laos*, Commune d'Oberhausbergen, octobre-décembre 1994, 80 p.

Hoshino, Tatsuo (1986): *Pour une histoire médiévale du Moyen Mékong*. Bangkok, Editions Duang Kamol, 283 p.

Janse, Olov R. T. (1944): *The Peoples of French Indochina*. Smithsonian Institution War Background Studies, N° 19. Washington, 29 p.

Johnston, Eugenia (1964): Some Psycholinguistic Aspects of Brôu Literacy Problems. In: *Language Learning*, Vol. XVIII., Nos. 1-2.:15-27 p.

Kania, R. S. and Kania, S. H. (1979): The So people of Kusuman, Northeastern Thailand. In: *Journal of the Siam Society*, 67/1:74-110 p.

Không Diên (1975): Ve người Khua (Bru) ở Quang Bình [A propos des groupes Khua (Brou) de Quang Bình.] In: *Ve van de xác định thành phần các dân tộc thiểu số ở miền Bắc Việt Nam* [Les problèmes de classification des minorités ethniques au Nord de Vietnam.] Hanoi, Maison de Publication des Sciences Sociales.

Không Diên (1978): Dân tộc Bru [La minorité Brou]. In: *Các dân tộc ít người ở Việt Nam (phần các tỉnh phía Bắc)*. [Les minorités de Vietnam. Les provinces du nord]. Nxb KHXH., 126-139 p.

Không Diên - Ngô Vinh Bình - Phạm Quang Hoan (1977): Sự phân bố dân cư ở Miền Núi Tsinh Bin Tri Thiên. [La répartition de la population montagnarde de la province de Bin Tri Thiên.] In: *Tap chí Dân Tộc Học*, số 1:10-23 p.

Laborde, J. A. (1941): *En pays annamite. Petit mémento sous forme de dictionnaire*. Paris.

Lacroze, Luc (1996): *Les grands pionniers du Mékong. Une cinquantaine d'années d'aventures, 1884-1935*. Paris, L'Harmattan (Recherches Asiatiques), 186 p.

Lafont, Pierre-Bernard (sous la direction de) (1989): *Les frontières du Vietnam. Histoire des frontières de la Péninsule Indochinoise*. Paris, L'Harmattan (Recherches Asiatiques, Travaux du Centre d'Histoire et Civilisations de la Péninsule Indochinoise).

Le Boulanger, Paul (1931): *Histoire du Laos Français. Essai d'une Etude Chronologique des Principautés Laotiennes*, Paris, Plon. (4^{ème} édition 1934), 381 p., - Réimpression : 1969, Gregg International.

Lefèvre, E. dr.(1898): *Un voyage au Laos*. Paris.

Léger, Daniel (1998): L'esclavage en pays bahnar-lao (Centre Vietnam). In: Condominas, G. (1998) (sous la direction de): *Formes extrêmes de dépendance. Contributions à l'étude de l'esclavage en Asie du Sud-Est*. Editions EHESS, Paris, 101-163 p.

*Lemire, Charles (1879): *Les relations du Cambodge avec l'Annam, le Siam et la France, avec une carte*. Paris, Challamel.

Lemire, Charles (1894): Le pays des Tiem et des Moïs entre l'Annam Central et le Mékong. Région restituée par le traité de Bangkok du 3 octobre 1893. p.1-54. In: *Le Laos Annamite*. Plaquette de 86 pages, Paris, Callamet.

*Lemire, Charles (1891): *Les frontières de l'Annam-Tonkin avec le Siam et la Birmanie*. In: *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale, Paris*.

Lê Quy Dôn (1972-73): *Phu Biên Tập Luc*. [Mélanges sur le gouvernement des marches.] (Traduit par Lê Xuân Giao.) Saigon, Phù Quốc vu khanh dac trách van hoá, 2 vols.

Lê Thành Khôi (1987): *Histoire du Vietnam des origines à 1858*. Paris, Sudestasie.

Li Tana (1992): *"The Inner Region": a Social and Economic History of Nguyen Vietnam in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*. Thèse de PhD non-publié, Canberra, ANU, 202 p.

*Li Tana (1998): *Nguyen Cochinchina: Southern Vietnam in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*. Southeast Asia Program Publications, N° 23., Cornell University, Ithaca, N.Y. (Version publiée de Li Tana, 1992.)

Lunet de Lajonquière, Etienne-Edmond (1904): *Ethnographie des Territoires militaires*. Hanoi.

Lunet de Lajonquière, Etienne-Edmond (1906): *Ethnographie du Tonkin septentrional*. Paris.

*Mac Duong (1964): *Các dân tộc ở miền núi Bắc Trung bộ*. [Les minorités montagnardes de l'Annam Septentrionale.] Nhà xuất bản KHXH, Hà Nội.

Macey, Paul (1905): Étude ethnographique sur diverses tribus, aborigènes ou autochtones habitant les provinces des Hua-Phano - Ha-Tang-Hoc et du Cammon, au Laos. In: *Actes du XIVème Congrès International des Orientalistes*, I-5, Alger, 1-63 p. [Le même article est reproduit en sept parties dans la *Revue Indochinoise*, 1907/5:240-249, 479-483, 540-543, 781-788, 869-873, 1417-1424 p.]

Maître, Henri (1908): Rapport au gouverneur général de l'Indochine sur le développement de l'École Française d'Extrême Orient de 1902-1907. In: *BEFEO*, VIII: 306-326 p.

Mai Van Tan (1974): *Truyen co Vân Kiêu*. [Contes Vân Kiêu]. NXB. Van hoá dân tộc, Hanoi. Vol. 1.

Mai Van Tan (1978): *Truyen co Vân Kiêu*. [Contes Vân Kiêu]. NXB. Van hoá dân tộc, Hanoi. Vol. 2.

Malglaive, Marie-Charles-Louis-Joseph, Capitaine de (1893/a): Six mois au pays des Kha (sauvages de l'Indo-Chine centrale). In: *Le Tour du Monde*, LXV:385-400 p.

*Malglaive, Marie-Charles-Louis-Joseph, de (1893/b): *Essai sur la rive gauche et la navigabilité du Mékong moyen*. Paris, Baudoin.

Malglaive, Marie-Charles-Louis-Joseph, Capitaine de et Capitaine Rivière (1902): *Voyages au centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indo-Chine*. Mission Pavie, Indo-Chine 1879-1895. Géographie et voyages IV. Paris, Leroux.

Malleret, Louis et G. Taboulet (1937): *Groupes ethniques de l'Indochine Française. Album de cent planches tirées en phototypie avec fond chine*. Saigon.

Malleret, Louis (1937): *Ch. Lemire ou la foi coloniale*. Saigon, Imprimerie Moderne J. Testelin.

Malpuech, U. (1920): Historique de la province de Savannakhet. In: *La Revue Indochinoise*, XXIII. Nos. 7-8:1-26 p.

Malpuech, U. (1924): *Le Laos Économique*. Hanoi, Agence Générale des Colonies, 160 p.

Malpuech, U. (1925): *Le Laos touristique*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême Orient.

*Maspero, George (1962): *Montagnard Tribes of South Vietnam*. JPRS:13443, Washington, D.C.: Joint Publications Research Service, April 13, 1962. (Originellement: *Les traits caractéristiques dans les moeurs et coutumes des tribus Montagnards au Sud du Vietnam*).

Matras-Troubetzkoy, Jacqueline (1983): *Un village en forêt. L'essartage chez les Brou du Cambodge*. Paris: SELAF, 429 p.

Miller, Carolyn P. (1964): The Substantive Phrase in Brôu. In: *Mon-Khmer Studies*, I.: 63-80 p.

Miller, Carolyn P. and Nuan (1974): *Bru - Viet - Anh. Bru Language Lessons*. Vien Chuyen Khao Ngu Hoc, Sai-Gon.

Miller, John D. (1964): Word Classes in Brôu. In: *Mon-Khmer Studies*, I.: 41-62 p.

Miller, John D. (1967): An Acoustical Study of Brôu Vowels. In: *Phonetica* 17: 149-177 p.

Miller, John D. (1972): Bru Kinship. In: *Southeast Asia*. Vol.2. N° 1. Winter: 62-70 p.

Miller, John D. and Carolyn P. Miller (1963): *Brou - English - Vietnamese Dictionary*. Summer Institute of Linguistics. 2 microfiches, N° 80-00333, 195 p.

Miller, John D. and Carolyn P. Miller (1971): *Bru Culture-Folklore Reader*. Summer Institute of Linguistics. 2 microfiches, N° 76-0089, 186 p.

Miller, John D. and Carolyn P. Miller (1976): *Bru Vocabulary*. Summer Institute of Linguistics. 3 microfiches, N° 76-0033, 84 p.

Miller, John D. and Carolyn P. Miller (1977): *Bru Ethnographic Texts*. Summer Institute of Linguistics. 1 microfiche, N° 79-0049.

Miller, John D., Carolyn P. Miller, Eugenia Johnston et alii (1976): *Bru Phonemes, Psychophonemics, Word Lists*. Summer Institute of Linguistics. 3 microfiches, N° VD 41-12/15/71.

Miller, John D., Carolyn P. Miller and Richard L. Phillips (1976): The Bru Vowel System: Alternate Analyses. In: *Mon-Khmer Studies*, V.:203-217 p.

Minority Groups in the Republic of Vietnam (1966). Compiled by Schrock, Joann L., William Stockton, Jr., Elaine Murphy et Marilou Fromme. Ethnographic Study Series. Department of the Army Pamphlet N° 550-105. Headquarters, Department of the Army, Washington, 1163 p.

Mole, Robert L. (1970): *The Montagnards of South Vietnam. A Study of Nine Tribes*. Ch.E.Tuttle Company: Publishers, Rutland, Vermont and Tokyo, 277 p.

Molnár, Benő (1962): *Van Kieu*. [“Les Van Kieu.”] Manuscrit en la possession de G.Vargyas, 24 p.

Ngaosyvathn, Mayoury and Pheuiphanh Ngaosyvathn (1998): *Paths to Conflagration. Fifty Years of Diplomacy and Warfare in Laos, Thailand, and Vietnam, 1778-1828*. (Southeast Asia Program Publications, N° 24.), Cornell University, Ithaca, N.Y., 270 p.

Ngo Duc Thinh (1976): Môi quan hệ tộc người của các nhóm Bru ở Bình Trị Thiên. [Des relations tribales des groupes Brou de la province de Bin Tri Thien]. In: *Dân tộc học*, số 2:53-62 p.

Nguyen Khac Tung (1975): Nhà của ở Quang Binh. [La maison à Quang Binh.] In: *Tap chi Dan Toc Hoc*, số 4:81-101 p.

Nguyen Quoc Loc (édité par) (1984): *Các dân tộc ít người ở Bình Trị Thiên*. [Les minorités de la province de Binh Tri Thien]. Nxb. Thuận Hoá, Huế.

Nguyen Tat Thang (1990): Nghi lễ klai preng của người Bru - Van Kieu. [Le rite de klai preng chez les Brou - Van Kieu.] In: *Tap Chi Dan Toc Hoc*, số 1:49-53 p.

Nguyen Tat Thang (1991): Y Phuc Bang Vo Cay Cua Người Bru - Van Kieu. [Le vêtement en écorce battu chez les Brou - Van Kieu.] In: *Dan Toc Hoc*, số 2:62-65 p.

Nguyễn Thê Anh (1968): Les publications de documents historiques dans la république du Vietnam depuis 1955. In: *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, n.s. XLIII/1:53-60 p.

Nguyễn Thê Anh (1979): Compte rendu de l'édition en 1977 de *Phu Biên Tập Luc* de Lê Quy Dôn. In: *Revue Historique*, avril-juin:498-500 p.

Nguyễn Thê Anh (1997): Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIXème siècle. In: *The Vietnam Review*, Spring-Summer, 2:154-172 p.

Nguyễn Thê Anh (1994): Compte rendu de Yang Baoyun, 1992. In: *Revue française d'histoire d'outre-mer*, LXXXI, N° 302:126-128 p.

Nguyễn Thê Anh (1989): Établissement par le Viêtname de sa frontière dans les confins occidentaux. In: p.B.Lafont (sous la direction de), 1989:185-193 p.

Nguyễn Thê Anh - Bui Quang Tung - Nguyen Huong (1990): *Le Dai-Viêt et ses voisins: d'après le Dai-Viêt su ky toàn thu*. Traduit par Bui Quang Tung et Nguyen Huong, revue et annotée par Nguyễn Thê Anh. (Collection Recherches Asiatiques. Travaux du Centre d'Histoire et Civilisations de la Péninsule Indochinoise.) Paris, Harmattan.

Nguyen Trac Di (n.d.): *Cuộc Di Dân Sác-Tộc Bru Tu Quang-Tri vào Darlac*. [Le déplacement des Brou de Quang Tri à Darlac]. Saigon, Bộ Phát Triền Sac Tộc An Nhanh, 151 p.

Nguyễn Xuân Hồng (1984): Dân tộc Vân Kiều. [La minorité Vân Kiều]. p. 116-144. In: Nguyen Quoc Loc (édité par): *Các dân tộc ít người ở Bình Trị Thiên* [Les minorités de la province de Bin Tri Thien]. Nxb. Thuận Hoá, Huế.

Nguyễn Xuân Hồng (1994): Dong Ho Cua Nguoi Ta-Oi, Co-tu va Van Kieu. [Le clan/lignage chez les Tau Oi, Katu et Van Kieu]. In: *Tap chi Dan toc hoc*, 4:30-32 p.

Nhu Viên trong Khâm-dinh Dai-Nam Hôi-diên Su-lê (quyên 132-133) (1965). [Pacification extérieure dans le Répertoire administratif du Dai-Nam. Livres 132-133 tirés du Répertoire administratif du Dai-Nam dressé par ordre impérial.] Publications de l'Institut de Recherches Archéologiques, Saigon, Ministère de l'Éducation.

Odend'hal, Prosper (1894): Les routes de l'Annam au Mé-kong. De Hué à Saravane et à Attopeu. In: *Revue Indochinoise Illustrée*, T. IV., juillet:131-161 p. et T.V., août:1-50 p.

Parkin, Robert J. (1986): Prescriptive Alliance in Southeast Asia: The Austroasiatic Evidence. In: *Sociologus*, N.F., Vol.36, N° 1:52-64 p.

Parkin, Robert J. (1988/a): Sur quelques correspondances et emprunts en termes de parenté austroasiatiques. In: *BEFEO*, LXXVII:315-320 p.

Parkin, Robert J. (1988/b): Prescription and Transformation in Mon-Khmer Kinship Terminologies. In: *Sociologus*, 38 (1):55-68 p.

Parkin, Robert J. (1991): *A Guide to Austroasiatic Speakers and Their Languages*. Oceanic Linguistics Special Publication N° 23. University of Hawaii Press, Honolulu, 198 p.

Parnai O Tê Yiang Sursi (1981): Pún Atong Tê Ngê Yê-su Crit. [= Nouveau Testament, en langue Brou]. Kinh-Thánh Tân-Uoc, Tiêng Bru, 476 p.

Pavie, Auguste (1906): *Géographie et voyages II. Exposé des Travaux de la Mission. (Troisième et quatrième périodes = 1889 à 1895)*. Paris, Leroux.

Pavie, Auguste (1921): *A la conquête des coeurs. Le pays des millions éléphants et du parasol blanc. Les pavillons noirs*. Paris, Editions Bossard.

Phan Huu Dât (1963/1998): *Dau vet hon nhan lien minh ba thi toc o nguoi Vân Kiêu* [L'alliance matrimoniale de trois lignages chez les Vân Kiêu]. Originellement thèse de doctorat de 3 cycle non-publié, en 1963, en russe. Résumé publié en vietnamien dans Phan Huu Dât, 1998: 275-280 p.

*Phan Huu Dât (1964): *Quan hệ hôn nhân - gia đình ở dân tộc Vân Kiêu*. [Les relations de famille et de mariage chez la minorité Vân Kiêu]. In: *Dân tộc*, số 44.

Phan Huu Dât (1975/1998): *Ve ten goi cac toc nguoi noi ngon ngu mon - mien o mien tay tinh Quang Binh* [Sur les ethnonymes des groupes ethniques Mon-Khmer vivant dans la partie occidentale de la province de Quang Binh]. Originellement publié in: *Ve van de xac minh thanh phan cac dan toc thieu so o mien bac Viet Nam* [Sur le problème de la composition des minorités du Nord-Vietnam]. Hanoi, 1975, NXB Khoa Hoc Xa hoi. Republié dans Phan Huu Dât, 1998:476-482 p.

Phan Huu Dât (1998): *Mot so van de ve dan toc hoc Viet Nam* [Quelques questions de l'ethnographie vietnamienne.] Hanoi, Nha Xuat Ban Dai Hoc Quoc Gia Ha Noi.

Phu Hoang Le (1972): *A Short History of the Evangelical Church of Viet Nam (1911-1965)*. Unpublished PhD. New York University.

Piat, Martine (1962): *Quelques correspondances entre le Khmer et le Bru, langue montagnarde du Centre-Viêt Nam*. In: *BSEI*, n.s. Tome XXXVII, N° 3:1-12 p.

Pirey, H. de (1914): *Une capitale éphémère: Tan-So*. In: *Bulletin des Amis du Vieux Hue*, juillet-septembre:221-230 p.

Pluvier, Jan M. : *Historical Atlas of South-East Asia*. Leiden, New-York, Köln, Brill, 83 p. + 64 cartes.

Rapport ethnique sur les moïs de Thua Thien. Écrit par un auteur anonyme, Résident Supérieur de la province de Thua Tien, en 1903. Mss Européens 379, Archives de l'École Française de l'Extrême Orient, Paris, 20 p.

Raquez, Alfred (1902): *Pages Laotiennes*. Hanoi: Imprimerie Schneider.

Reinach, Lucien (1911): *Le Laos*. Paris: Guilmoto.

Seidenfaden, Erik (1943-44): Regarding the customs, manners, economics and languages of the Kha (So) and Phutai living in Ampho' Kutchinarai, Changvat Kalasindhu, Monthon Roi Et. In: *Journal of the Siam Society*, Vol.34, pt.2:145-181

Seidenfaden, Erik (1958): *The Thai Peoples*. Bangkok, The Siam Society.

*Smith, L. I. (1965): *Victory in Viet Nam*. Grand Rapids, Michigan, Zondervan Publishing House.

Ta chi Dai Truong (1989): *Than, nguoi, va dat Viet* [Les dieux, l'homme et la terre au Vietnam]. Westminster, Van Nghe.

Taylor, K. W. and John K. Whitmore (eds.) (1995): *Essays into Vietnamese Past*. Southeast Asia Program Publications, N° 19., Cornell University, Ithaca, New York.

Theraphan L. Thongkum (1979): The Distribution of the Sounds of Bruu. In: *Mon Khmer Studies*, N° 15:1-19 p.

Theraphan L.Thongkum and See Puengpa (1980): *A Bruu-Thai-English Dictionary*. Bangkok, Chulalongkorn University.

Tournier, Marcel-Auguste-Armand, Lieutenant-colonel (1900): *Notice sur le Laos Français*. Hanoi, Imprimerie Schneider.

Tuck, p. (1982): August Pavie and the exploration of the Mekong valley, 1886-95. In: *Terra Incognitae*, 41-60 p.

UNESCO (1996): *Fiche d'Information sur Chaque Groupe Minoritaire [= Population de la RDP Lao par groupes ethniques*. Compilée du recensement national de 1985 par des chercheurs [sic] de l'Institut d'Ethnologie (Comité des sciences sociales)] et *Fiches Techniques sur les Groupes Minoritaires du Laos*, préparés pour la Réunion Internationale d'Experts pour la Sauvegarde et la Promotion du Patrimoine

Culturel Immatériel des Groupes Minoritaires de la République Démocratique Populaire Lao, Vientiane 7-12 octobre, 1996.

Valentin (1905): *Rapport ethnique sur les moïs de Quang Tri*. Écrit par M. Valentin, Résident Supérieur de la province de Quang Tri, en 1905. Mss Européens 378, Archives de l'École Française de l'Extrême Orient, Paris, 42 p.

Vargyas, Gábor (1993): The Structure of Bru Shamanic Ceremonies. In: *Shamans and Cultures*. Eds. by M. Hoppal and K. D. Howard. Akadémiai Kiadó, Budapest and International Society for Trans-Oceanic Research, Los Angeles, 120-127 p.

Vargyas, Gábor [en collaboration avec A. Lévy-Ward, Papet, J-F. et M. Sithamma] (1994/a): Un chant brou à l'esprit auxiliaire. In: *Cahiers de Littératures Orales*, N° 35, INALCO, 122-176 p.

Vargyas, Gábor (1994/b): Culture immatérielle des Brou. Sauvegarde, promotion et revalorisation. (Communication faite à la «Réunion internationale d'experts pour la sauvegarde et la promotion du patrimoine culturel immatériel des groupes minoritaires du Vietnam», Hanoi, le 15-18 mars, 1994.) A paraître.

Vargyas, Gábor (1994/c): *Alkudozás az istenekkel*. [Marchandage avec les esprits]. Manuscrit, 197 p.

Vargyas, Gábor (1995/a): Empan, brasse, hotte et unité de travail. Notes ethnographiques sur quelques unités de mesure chez les Brou du Vietnam. A paraître.

Vargyas, Gábor (1995/b): A brú túlvilág a temetkezés tükrében. («L'au delà des Brou, à travers leurs rites funéraires»). Communication faite au séminaire «L'au delà», organisé par l'Institut d'Ethnologie de l'Académie Hongroise des Sciences, Budapest, le 9. Septembre, 1995). A paraître.

Vargyas, Gábor (1996/a): Les ancêtres et la forêt chez les Brou du Vietnam. In: *Diogenes*, N° 174, avril-juin, 101-110 p.

Vargyas, Gábor (1996/b): Les Brou: une minorité à cheval sur le Laos et le Vietnam. (Communication faite à la «Réunion internationale d'experts pour la sauvegarde et la promotion du patrimoine culturel immatériel des groupes minoritaires de la RDP Lao», Vientiane, le 7-12 octobre, 1996.) A paraître.

Vargyas, Gábor (1996c): A Vietnamese Minority in Transition: the Bru. (Communication faite au congrès international «Asian Minority Cultures in Transition. Diversity, Identities and Encounters», Münster, RFA, le 12-15 Décembre, 1996.) A paraître.

Vargyas, Gábor (1997/a): A brúk «Vân Kiêu» etnonimjének etimológiájához. (A propos l'ethnonyme «Vân Kiêu».) In: Morzsák. Tanulmányok Kisbán Eszter tiszteletére. Szerk. Kuti Klára. MTA Néprajzi Kutatóintézet, 1997:239-245.

Vargyas, Gábor (1997/b): Divináció a vietnami brúknál. («Divination chez les Brou du Vietnam». Communication faite au séminaire «Destin, divination, sacrifice» organisé par l'Institut d'Ethnologie de l'Académie Hongroise des Sciences, Budapest, le 12-14. Septembre, 1997). A paraître.

Vargyas, Gábor (1997/c): Continuity and Change amongst the Bru of Vietnam Central. A Case Study. (Communication faite au 3ème congrès international EUROVIET, organisé par le Center for Asian Studies Amsterdam (CASA) et le International Institute of Asian Studies, Amsterdam, Pays Bas, le 2-6. Juillet, 1997.) A paraître.

Vargyas, Gábor (1998/a): Dry Rice and Wet Rice. Markers of Cultural Identity. (Communication faite au congrès "The International Convention of Asia Scholars", Noordwijkerhout, Pays Bas, le 25-28. Juin, 1998.) A paraître.

Vargyas, Gábor (1998/b): Conjurer l'inéluctable. In: *Péninsule*, 37/2 :99-156 p.

Villedieu (1947): Rapports sur les minorités ethniques de la province de Savannakhet. 10 pages dactylographiées, faites le 25 juillet, 1947. Source privée.

Vu Dinh Loi (1987): Co Cau To Chuc Lang Bui Co Truyen o Huyen Huong Hoa, Binh Tri Thien. [La structure traditionnel des villages Brou.] In: *Dan Toc Hoc*, 2:53-64 p.

Vu Dinh Loi (1991): Quan he nam nu tien hon nhan va van de hanh phu gia dinh cua mot so dan to it nguoi truong son - tay nguyen. [Relation homme-femme, mariage et bonheur familiale chez les minorités des Cordillères.] In: *Tap chi Khoa Hoc va phu nu*, 3:16-18 p.

Vu Dinh Loi (1996): Tap Tuc Sinh De Va Nui Con o Nguoi Bru-Van Kieu Huyen Huong Hoa, Quang Tri. [Des coutumes relatives à la naissance et à l'éducation des enfants chez les Brou de Huong Hoa, Quang Tri.] In: *Tap chi Dan Toc Hoc*, so 4:33-38 p.

Vuong Hoàng Tuyên (1963): *Các Dân Tộc Nguồn Gốc Nam Á Ở Miền Bắc Việt Nam*. [Les ethnies d'origine Austro-Asiatique de Nord-Vietnam], Hanoi, Nha Xuất Ban Giao Duc, 207 p.

Woodside, Alexander (1995): Central Vietnam's Trading World in the Eighteenth Century as Seen in Lê Quy Dôn's «Frontier Chronicles». In: Taylor and Whitmore (eds.) 1995: 157-172 p.

Wurm, Stephen and Shorto, Hattori (eds.) (1981): *Language Atlas. Pacific Area*. Pacific Linguistics, Series C. N° 66. Published by The Australian Academy of the Humanities in collaboration with the Japan Academy, Canberra.

Yang Baoyun (1992): *Contribution à l'histoire de la principauté des Nguyễn au Vietnam méridional (1600-1775)*. Genève, Éditions Olizane (Études Orientales), 251 p.

Cartes

1. Carte de l'Indochine dressée et levée par le Service Géographique de l'Indochine en 1913. Réédition de 1950. 1:100.000 (Lao Bao, Muong Phine, Quang Tri et Tchépone, Nos. 118/W, 118/E, 119/W, 119/E, ainsi que 4 autres n° correspondants).

2. Indochina (Vietnam, Laos) and Thailand 1.250.000. Prepared by the Army Map Service, U.S. Army, Washington, D.C. 1954, Revised 1962.

3. World/SE-Asia 1:1.000.000 maps. (NE 48, ND 48-49, NC 48-49) Prepared Under the Direction of the Department of Defense, Published by the U.S. Army Topographic Command, Washington, 1969.

4. 1:200.000 Carte du Bureau d'Étude de la Subdivision des Travaux Publiques de Savannakhet, Laos, 1970.

5. Vietnam/Laos 1:50.000 maps. Prepared under the Direction of the Department of Defense and Published by the U.S. Army Topographic Command, Washington D.C. First edition 1975, second 1980. 6342/IV = Nguon Rao, 6342/I = Cam Lo, 6442/IV = Quang Tri; 6342/III = Hu'ong hoa, 6342/II = Thon Doc kinh, 6442/III = Ba Long.

6. Ban Đô Bình Tri Thiên. [Carte de la province de Bin Tri Thiên]. 1985, Hue, 1:200.000.

7. Ban Đô Hành Chính Việt Nam - Lao - Cam Pu Chia [Carte du Vietnam, du Laos et du Cambodge]. 1:750.000, Da Lat, Vietnam, 1986.

8. Carte des Ethnies de Langues Thai (1985). Centre de Documentation et de Recherche sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien (CeDRASEMI), CNRS - EHESS.

Liste des illustrations

1. En grisé, zone approximative habitée par les Brou (Vân Kiêu, Tri, Mangkong, Khua), et, en hachuré, les Brou (Brao/Lave/Love) de Cambodge.
2. Dépliant : le Mékong et les voies de pénétration au Laos en 1906. D'après Anonyme (Z.), 1906/a (page non numéroté après page 420).
3. Portrait du docteur Harmand. D'après Harmand 1879-80: 40.
4. Dépliant : itinéraire du docteur Harmand entre Lakhon et Hué, mai - août, 1877. Détail découpé et agrandi de la carte générale des voyages de Harmand. D'après Harmand, 1879:113.
5. Portrait des Brou rencontrés à Muong Nam Nau, le 11 juin 1877, par le docteur Harmand. D'après Harmand, 1879-80:271.
- 6/a et 6/b. Flûte et bâton à fouir trouvés par le docteur Harmand dans une hutte d'essart dans les environs de Song Khone. D'après Harmand, 1879-80:286.
7. Dépliant : reconnaissance du Sé Bang Hien et itinéraire dans les provinces de Phong et de Song-Khôn par le docteur Harmand, juillet 1877. D'après Harmand, 1879:95.
8. Scène auprès d'un arbre sacré au bord du Sé Không Khâm dans les environs de Muong Phine. D'après Harmand, 1879-80:293.
9. Autel (chamanique?) dans une maison Douôn, village de Khon Khèn, environs de Muong Phine. D'après Harmand, 1879-80: 296.
10. Plan d'une maison Douôn, village de Khon Khèn, environs de Muong Phine. D'après Harmand, 1879-80:295.
11. Dépliant : reconnaissance du Sé Tchepôn ou Song Na Bôn par le docteur Harmand, juillet 1877. D'après Harmand, 1879:101.
12. Dépliant : itinéraires du capitaine Malglaive. D'après Pavie, 1906:XV.
13. Femmes Kha Leung. D'après Malglaive et Rivière, 1902:147, figure 37.
14. Kha Leungs. D'après Malglaive et Rivière, 1902:176, figure 45.

15. Kha Leungs du Sé Bang-Hiên. D'après Malglaive et Rivière, 1902:177, figure 46.
16. Dessin d'un autel chamanique «Kha Sô», village de Ban Khoc, fait par le capitaine Rivière. D'après Malglaive et Rivière, 1902:277, figure 75.
17. Le voyage de l'enseigne Mercier, 1895. D'après Lacroze, 1996:116, carte N° 5.
18. Dépliant : carte de Lemire des trois sentiers menant de Cam-Lô à la vallée du Mékong. D'après Lemire, 1894 (page non numéroté entre pages 32-33).
19. Carte de la route suivie par le roi Ham Nghi en 1885. D'après Bourotte, 1929:137, planche LXXIX.
20. Dépliant : répartition statistique des ethnies de la province du Cammon. («Croquis schématique planimétrique, montrant, par des diagrammes, l'importance respective des différents éléments ethniques et leur groupement autour de Muongs.») Transposition en noir et blanc de la carte en couleur de p. Macey. D'après Mss Européen 405, Archives de l'Ecole Française d'Extrême Orient.
- 21 ab. «Khas Mong Khong (ou K'koai B'brrô)». De gauche à droite: «Tha Lung, 55 ans, de Ban Ka-i (Haute Vallée de la Sé Bang-Faï)» et «R'Retott, 35 ans, de Ban La-Boi (Haute Vallée de la Sé Bang-Faï)». Clichés de Monsieur le Commis David, avril, 1902.
Photos collées et légendées à la main dans le manuscrit de Macey, Mss Européen 395, Archives de l'Ecole Française d'Extrême Orient. Mss Européen 395 donne le nom et l'âge des personnes représentées sur les photos; du Mss Européen 405 nous apprenons également leur villages d'origine. Ces deux hommes sont les informateurs Mangkong de p. Macey pour son vocabulaire reproduit dans l'Annexe II.
Ces photos sont mentionnées, sans être reproduites cependant, dans Macey 1905:27: «Au point de vue anthropologique quatre photographies, dues à l'obligeance de M. le commis David, seront plus éloquentes et plus exactes que toute description».
- 22 ab. «Khas Tiaris (ou K'koai T'ttri)». De gauche à droite: «Thao Signalat, 50 ans, de Ban Tiala (Haute Vallée de la Sé Bang-Faï)», et «Banc Pha Si Sieng Maï, 45 ans, de Ban Pa Koué ((Haute Vallée de la Sé Bang-Faï)». Clichés de Monsieur le Commis David, avril, 1902.
Photos collées et légendées à la main dans le manuscrit de Macey, Mss Européen 395, Archives de l'Ecole Française d'Extrême Orient. Mss Européen 395 donne le nom et l'âge des personnes représentées sur les photos; du Mss Européen 405 nous apprenons également leur villages d'origine. Ces deux personnes sont les informateurs Tri de p. Macey pour son vocabulaire reproduit dans l'Annexe II.

Ces photos sont mentionnées, sans être reproduites cependant, dans Macey 1905:27: «Au point de vue anthropologique quatre photographies, dues à l'obligeance de M. le commis David, seront plus éloquentes et plus exactes que toute description».

23. Dépliant : carte schématique du Moyen Laos avec les itinéraires du Lieutenant-colonel Dubuisson. D'après Dubuisson, 1922 (page non-numéroté à la fin de l'article).
24. Maisons «Leu ou Leung, au nord de la route de Tchépone». D'après Hoffet, 1933:27.
25. Hommes buvant à la jarre. Tchepone, province de Savannakhet. Photo de J. Hoffet, 1930-31. Cliché: Musée de l'Homme, D. 64.7148.
26. Pêcheries sur la Sé Pone. Province de Tchépone. Photo de J. Hoffet, 1930-31. Cliché: Musée de l'Homme, C 64.6992.
27. Ferme. Tchépone, Province de Savannakhet. Photo de J. Hoffet, 1930-31. Cliché: Musée de l'Homme, D. 64.7149.
28. Moï Kaleu du nord de Lao Bao. Photo de J. Hoffet, 1930-31. Cliché: Musée de l'Homme, E 65. 1731.173.
29. Ferme. Tchépone, province de Savannakhet. Photo de J. Hoffet, 1930-31. Cliché: Musée de l'Homme, E 64.7146.
30. Pêcheries sur la Sé Pone. Province de Tchépone. Photo de J. Hoffet, 1930-31. Cliché: Musée de l'Homme, 64. 5364. 709.
31. Dessins de M. Colani «d'après photographies. Annam, province de Quang-tri, huyên de Huong Hoá, village Kha Lo de Ba Xuôi. Gilet en écorce d'arbre. 1.) A gauche, le maire du village sur la terrasse de sa maison, revêtu de son gilet, une hotte attachée à la ceinture. Au fond, le même vu de face. 2.) Croquis coté du gilet terminé». D'après Colani, 1936:240, figures 51/1-2.
32. Couple «Kha» (Brou?). L'homme porte un gilet et un cache-sexe en écorce battue; la femme est habillée vraisemblablement dans une jupe tissée. Quoique la légende taciturne («Kha») de la photothèque du Musée de l'Homme ne nous localise même pas cette photo, il est fort probable qu'elle a été prise lors de l'enquête en 1936 de M. Colani au «village Kha Lo de Ba Xuôi, huyên de Huong Hoá, Quang-tri». Photo de M. Colani, 1936? Cliché: Musée de l'Homme, 34-236-69.

33. Dessin illustrant le chapitre sur les Brou du livre de Mole, 1970:37.
34. Maisons et plan du village (circulaire, avec la maison commune au centre) «Brao ou Brau du Moyenne Sékamane». D'après Hoffet, 1933:8.
35. Carte de Mole, illustrant la répartition des Brou autour du 17^e parallèle. D'après Mole, 1970:39.
36. Maisons Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315402, négatif noir et blanc.
37. Maisons Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315403, négatif noir et blanc.
38. Maison Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315405, négatif noir et blanc.
39. Village Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315406, négatif en couleur.
40. Maison Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315416, négatif en couleur.
41. Femmes Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315409, négatif en couleur.
42. Fille Vân Kiêu avec pipe. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315410, négatif en couleur.
43. Femmes Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315411, négatif en couleur.
44. Homme Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315419, négatif noir et blanc.
45. Fille Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315413, négatif en couleur.

46. Femme Vân Kiêu. Environs de Vin Linh, Province de Vinh. Photo de B. Molnár, 1962. Cliché: Musée Ethnographique, Budapest, N° : 315412, négatif en couleur.
47. Chamane Brou devant son autel chamanique. Village de Kop, Huong Phung district, Bin Thi Thien (aujourd'hui Quang Tri) province. Cliché de G. Vargyas, 1989.
48. Détail du même autel chamanique.
49. Statuette d'un éléphant en bois: esprit auxiliaire d'un chamane Brou, résidant dans son autel chamanique. Village de Coc, Huong Linh district, Bin Thi Thien (aujourd'hui Quang Tri) province. Cliché de G. Vargyas, 1986.
50. Objet *ex-voto*: «voeu» d'un autel chamanique, attaché à un poutre de la toiture. Il contient un morceau de bois sculpté et peint (comme symbole de la structure de l'autel), et quelques uns des attributs de l'autel chamanique: une série de feuilles de jacquier enroulés en forme d'entonnoir, et quatre «coléoptères» tressés en lanières de bambou. Village de Sabai, Huong Tan district, Bin Tri Thien (aujourd'hui Quang Tri) province. Cliché de G. Vargyas, 1988.
51. Chamane Brou devant son autel chamanique. Village de Kop, Huong Phung district, Bin Thi Thien (aujourd'hui Quang Tri) province. Cliché de G. Vargyas, 1989.
52. Autel chamanique. Village de Kop, Huong Phung district, Bin Thi Thien (aujourd'hui Quang Tri) province. Cliché de G. Vargyas, 1989.
53. Carte historique du bassin du Mékong dans la seconde moitié du premier millénaire. D'après Pluvier, 1995 :5.
54. Dessin original dans le manuscrit de Valentin, illustrant une maison Brou.
55. Dessin original dans le manuscrit de Valentin, illustrant le plan d'une maison Brou.
56. Diagrammes comparatifs de la «Répartition des terrains de la province du Cammon». Transposition en noir et blanc du dessin en couleur de p. Macey. D'après Mss Européen 405, Archives de l'Ecole Française d'Extrême Orient.
57. Tableau synoptique de p. Macey. D'après Mss Européen 405, Archives de l'Ecole Française d'Extrême Orient.
58. Autel chamanique brou. Dessin d'après une photographie de G. Vargyas.

Annexes

ANNEXE I

Ce précieux manuscrit, enregistré aux archives de l'École Française d'Extrême Orient sous l'intitulé *Rapport ethnique sur les mois de Quang Tri* (Mss Européen 378/1905) provient, de toute évidence, de l'enquête ethnologique lancée par l'École peu après sa fondation en 1900. Il n'a jamais été ni publié ni dépouillé. Pour un traitement détaillé de ce document et de son auteur, voir notre texte (1.6.); pour les contextes de l'enquête voir également l'Annexe III.

Il est à noter également que les archives de l'EFEO contiennent un autre manuscrit de la même époque et d'une signature illisible, relatif à une province limitrophe (*Rapport ethnique sur les mois de Thua Tien*, Mss Européen 379/1903) où il est traité des *voisins* des Brou, probablement les Tau Oi et les Katu («Khas»). Nous ne reproduisons pas ce manuscrit.

**Rapport à M. le Résident Supérieur en Annam à Hué.
Quang Tri, le 7 octobre 1905.
Mss Européen 378.**

Scellé: «Cabinet du résident Supérieur en Annam, 9 Octo 1905. N° 69 Arrivée»
Sur page 1: »Une carte jointe manque 11.3.87», signé illisible.

Monsieur le Résident Supérieur,

Le 25 Juin 1903, par circulaire N° 29 vous avez prescrit d'effectuer un premier essai de statistique ethnologique concernant la circonscription dont la direction m'a été confiée. J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les renseignements que j'ai pu réunir, touchant particulièrement la race Kha-Lu que j'ai fréquentée beaucoup, et qui, cependant, reste encore pour moi une énigme difficile à résoudre.

Le retard que j'apporte à produire ce rapport, retard que vous m'avez reproché, est dû au souci que j'ai de fournir des renseignements sérieux; il a été causé, également, par les travaux importants que j'ai dû effectuer depuis un an, et surtout par le nombre considérable de rapports qui sont demandés aux chefs de Province; la fréquence et la variété de ces rapports exigent qu'un // temps important leur soit consacré, pour une élaboration sérieuse.- Il m'est arrivé parfois d'avoir à opter entre la nécessité d'effectuer des déplacements dont l'utilité n'est pas discutable et l'obligation

[p. 2]

de retarder l'envoi de rapports qui m'étaient demandés.- Je crois avoir adopté, généralement, la solution la plus profitable aux intérêts de la Province.

Le territoire de la Province de Quang-Tri est occupé par deux races distinctes: la plaine par les Annamites, la région montagneuse par des peuplades moins civilisées, auxquelles le nom de «Moi» sauvages, barbares (侮) est donné, généralement.

[p. 3] Les Annamites paraissent s'être établis définitivement dans le pays, vers l'an 1571, lorsque Nguyễn Hoàng, un des fils du célèbre Nguyễn Câm, un des grands protecteurs de la dynastie des Lê, vint, avec quelques partisans, s'installer à Ai Tu (Phu de Triêu Phong), fuyant la jalousie et les mauvais procédés de Trinh Kiêm qui, après Nguyễn Câm, avait pris la direction des affaires à la cour des Lê. Nguyễn Hoàng, venu du Tonkin par mer, pénétra par l'embouchure de Cua Viêt; il chassa peu à peu les quelques habitants du Tchampa qui habitaient encore la région. Il repoussa plusieurs attaques soit des // Mac, soit des Trinh; mit sous sa domination tout le pays situé au Sud du Quang-Tri jusqu'au Quang Ngai, et établit sa résidence définitive à Huê.- Ce fut là l'origine des Chua du Sud qui, depuis Gia-Long, ont formé la dynastie actuellement régnante du pays d'Annam. - Les événements de cette époque ont laissé des souvenirs au Quang-Tri; à Ai Tu, il existe une pagode qui rappelle le premier succès que Nguyễn Hoàng remporta sur l'armée des Mac qui l'avait attaqué; cette victoire fut obtenue grâce à une ruse dont l'idée fut inspirée au vainqueur par un songe qu'il avait eu: les annales rapportent longuement cet épisode.- On peut encore voir sur le territoire du même village, des traces de fortifications à l'endroit où fut fondé le premier établissement de Nguyễn Hoàng.

Depuis cette époque, le pays a subi bien des changements, il a été le théâtre de bien des guerres, mais il a été toujours occupé par les Annamites.- Je ne dirai rien de cette race. D'autres, plus instruits, ont raconté ses origines probables, ses moeurs, ses rites, sa langue, son histoire.

[p. 4] Dans ce rapport, je me bornerai à décrire sommairement les renseignements qu'il m'a été possible de recueillir sur la race «Moi» dont les origines sont encore si mal connues.- J'avoue, pour ce qui me concerne, n'avoir pu trouver aucun indice permettant d'émettre, sur les dites origines, des suppositions satisfaisantes.- Les peuplades «Moi», qu'on appelle «Khas Lu», dans cette province, sont tellement variées, physiquement, que leur fréquentation // ne peut donner aucune indication. Les types qu'on y rencontre sont des plus différents; dans un même village, dans une même maison, on peut voir des hommes possédant le beau profil, la structure régulière de la race hindoue; d'autres ressemblant à des nègres, avec les lèvres épaisses, le nez épâté, les cheveux presque crépus; d'autres ayant complètement le type annamite; enfin, un très grand nombre réunissant à la fois tous ces modèles, mais cependant, grands, forts, bien constitués, ne paraissant nullement dégénérés.- D'où provient cette diversité de types? Le «métissage» annamite est certain, car de tous temps, les montagnards ont effectué des razzias en pays annamite, emmenant chez eux des enfants, des femmes dont ils faisaient leurs concubines. En outre, les deux races sont en contact direct depuis très longtemps: cependant, il convient de remarquer qu'il est

excessivement rare, actuellement, qu'une femme Kha ait un enfant d'un annamite: cette particularité a dû également exister jadis.

Que sont donc ces khas lu? Viennent ils de l'Inde; sont ils des restes de la race autochtone refoulée dans les montagnes lorsque les Chams ont occupé la plaine; ont ils, au contraire, la même origine que les Annamites?- L'histoire dit, qu'aux temps préhistoriques, la famille annamite descendit de la Chine: une partie occupa les deltas, l'autre les lieux élevés. Ces deux mouvements d'immigration, parallèles et distincts, qui se sont produits au Tonkin ont ils eu lieu en Annam // également? Cela est peu probable; la race annamite paraît n'avoir occupé que le Sud de la Chine et le Tonkin jusqu'au 4ème siècle.

[p. 5]

D'autre part, les annales annamites signalent, en l'an 500 de notre ère, l'existence d'un royaume d'Ai Lao ou de Lao, dont l'importance était très grande; ses habitants devaient être nombreux, riches, puisque leurs chefs purent tenir en échec, pendant plus de 1300 ans, les armées chinoises d'abord, puis les troupes que les rois des diverses dynasties d'Annam envoyèrent contre eux, très fréquemment. Presque toujours vaincus, ils payaient des tributs de grande valeur; ils fournirent des contingents importants de guerriers pour soutenir, alternativement, l'un ou l'autre des nombreux partis qui se disputèrent l'autorité en pays d'Annam.- Les Tây-son et Gia Long eurent encore à compter avec ces Ai-Laociens à la fin du 18ème siècle.- Qu'était ce royaume d'Ai-Lao? Le poste de Lao-Bao (qu'on appelle encore souvent Ai-Lao) est il placé dans la région où s'étendait l'État puissant dont je viens de parler?- Ce royaume n'était il pas celui de Viênt tiane ou l'un des autres qui, situés dans la vallée du Mékong, furent si florissants (?).

Son existence est certaine; la race de ses habitants était différente des races annamite et chinoise.- Les Khas Lu actuels sont ils les descendants singulièrement diminués, de ce grand peuple?- Je n'ai pas pu me renseigner sur ce point, même d'une manière // vague; les annales donnent des indications très succinctes; la tradition, dans le pays même, est presque nulle: les chefs, les habitants les plus intelligents, les vieillards que j'ai fait interroger ont donné quelques vagues renseignements dont les plus précis ont permis de remonter à 60 ou 80 ans au plus.- Comment pourrait il en être autrement chez des peuplades qui ne connaissent pas l'écriture, dont la plupart se déplacent avec la plus grande facilité.- Cette absence d'écriture semblerait indiquer que les Khas Lu ne sont pas issus d'un grand peuple historique; sont ils donc, alors, les habitants autochtones, qui très peu nombreux, ont été refoulés et toujours maintenus dans les montagnes par les peuples qui ont eu la suprématie à tour de rôle, dans les plaines qui s'étendent à l'est et à l'ouest de la chaîne annamitique?- C'est une supposition; elle est fort peu satisfaisante, mais plausible. Car, pour bien d'autres motifs, les Khas Lu ne peuvent pas avoir appartenu à un peuple civilisé; ils ne savent pas fabriquer les objets en porcelaine, en cuivre; je parle des ustensiles les plus usuels, tels que les marmites en cuivre servant à cuire le riz, les bols en porcelaine que les plus riches emploient pour manger; ils sont tributaires des annamites sur ce point comme pour bien d'autres.- Ils n'ont pas de monnaie particulière; celles qu'ils utilisent, sont

[p. 6]

[p. 7] les barres et les demi barres d'argent qui ont cours dans l'est de la province de Savannakhêt, et nos piastres avec leurs subdivisions. //

Les Kha Lu du Quang-Tri sont ils de même race que les Pouthaïs qui occupent la province de Savannakhêt presque tout entière? - Je le crois. Mais ces derniers, habitant la plaine, en contact intime avec les Siamois et avec les hommes auxquels nous donnons l'appellation indéterminée de Laotiens, sont devenus plus civilisés. Ils parlent tous et beaucoup savent écrire le siamois ou le Laotien, langues que les Khas Lu ignorent complètement, sauf ceux qui habitent sur les bords de la Tchépone, aux environs de Laobao.- De même, leurs costumes sont différents: les Pouthaïs ont adopté complètement les vêtements siamois tandis que les Khas s'habillent tantôt à la mode siamoise, tantôt à l'annamite; les premiers sont très rarement nus, tandis que les seconds se contentent généralement de se ceindre la taille d'une petite ceinture de toile qu'ils passent entre les cuisses.- Mais ce ne sont là que des différences peu importantes produites par les fréquentations habituelles et respectives de deux peuples très dissemblables: les Siamois et les Annamites.- D'autres part, les Pouthaïs et les Khas-Lu ont des points communs plus importants: à mon avis, leur religion toute faite de superstitions, serait la même; malgré que les bonzeries influentes du Siam aient pénétré chez les habitants de la plaine; leurs coutumes principales seraient fort semblables; leur race est identique; les notions commerciales, industrielles et agricoles que possèdent les uns sont aussi peu avancées, en définitive, de celles des autres.

[p. 8] Ces considérations permettent elles // de supposer que le royaume d'Ai-Lao s'étendait dans la plaine, sur la rive gauche du Mékong, et occupait en même temps la région montagneuse où se sont réfugiés ceux de ses habitants qui ont fui le joug des envahisseurs, siamois ou annamites? Cette hypothèse est peut être celle qui est la plus voisine de la vérité; mais il resterait à trouver quelles sont les origines de la race Pouthaï; l'examen des rapports fournis par les chefs de province de Laos permettra sans doute d'obtenir, sur ce point, des indications plus exactes.

Les khas de cette province, en contact depuis un très grand nombre de siècles avec la race annamite, lui ont emprunté bien des choses: le costume, la langue, des habitudes (je ne dis point les coutumes); ils sont complètement tributaires des habitants du Quang-Tri pour leurs opérations commerciales: néanmoins, ils ont conservé toute leur originalité en ce qui concerne les moeurs.- Acceptant sans réserves la domination du royaume d'Annam, ils sont entièrement et facilement administrés par les mandarins de la province; ils solliciteraient plus souvent leur juridiction si les déplacements n'étaient pas si long et si coûteux.- Cet état de choses est dû, non seulement à l'habitude, mais aussi à la mésintelligence continuelle qui règne entre les différentes branches de la famille kha.- Je ne connais pas les peuplades montagnardes qui limitent, à l'ouest, les autres provinces de l'Annam, mais il me paraît difficile de trouver // une race «moï» aussi facile à gouverner que celle qui dépend du Quang-Tri: lorsque ces khas lu seront bien administrés, les résultats qu'on obtiendra dans cette région seront étonnants.

[p. 9]

N° I. Nom du groupe. Nom qu'il se donne. Nom que lui donnent les autres indigènes.

Les montagnards de cette province comprennent plusieurs familles; celles que l'on m'a indiquées, qui, sans doute, sont les plus importantes, sont: les khas lu (exactement 教 = ca, 盧 = lo); les mon con 峒 峒; les Tôi ôi 碎 喂; les Ba hi 巴 熙.

Les premiers seraient les plus nombreux, ils occuperaient l'est, le nord et le centre de la région montagneuse. (Ce renseignement m'a été donné d'une manière peu précise; je ne puis assurer exactement si l'expression Kha lu doit s'appliquer à une des familles du Quang-Tri, ou bien si elle est l'appellation générale donnée aux habitants de la montagne).- Les mon con sont nombreux aussi; mais peu habitent le Quang Tri; la famille réside, presque entièrement dans la partie orientale de la province de Savannakhêt.- Les Tôi ôi occupent le Sud de notre province sur le territoire compris entre la Tchépone et la rivière de Mai Lanh.- Les Ba hi, assez rares, viennent du Thua Thiên; ils se sont installés, il y a 80 ans environ, à l'est des précédents, à toucher le pays annamite.- Il doit exister d'autres familles, assurément, mais personne n'a pu me donner leurs noms.- Les Khas connaissent // l'origine commune de toutes les familles; mais la distinction est certaine, notable entre les divers clans;- les moeurs principales sont les mêmes, mais fréquemment les coutumes secondaires diffèrent d'une région à une autre, de même que le langage.- Je me suis efforcé de savoir si les familles tiennent leur généalogie; je n'ai pas pu obtenir de renseignements précis: cependant la famille notable d'une tribu, d'où sortent les chefs du clan, comme je le dirai plus loin, connaît parfaitement les pouvoirs que ses ancêtres ont eus et les droits qu'ils lui ont laissés.

[p. 10]

En parlant d'eux mêmes, les montagnards s'appellent «Ca lo» ou bien «hay = nous»;- ils nomment les annamites «doan = civilisés»;- ces derniers leur donnent le nom de «Ca lo».- Quant à nous, nous leur appliquons une dénomination inexacte lorsque nous prononçons le mot «kha» avec une aspiration qui n'existe pas.

N° II. Situation. Nombre approximatif. Liste des villages.

J'ai indiqué plus haut les régions qu'occupent les principales fractions de la famille «kha lu»; cette classification ethnologique correspond très vaguement à l'arrangement politique des habitants.- Ceux ci sont groupés en neuf cantons qui correspondent aux neuf «châu» que le gouvernement annamite créa lors de l'occupation définitive du pays.- Ce fut sous le règne du Roi Minh Mang (vers 1825) que la région montagneuse fut placée sous l'administration directe de l'Annam, même, // les troupes de l'Empire soumirent à la domination annamite tout le pays qui s'étend entre la chaîne annamitique et le Mékong; tous les chefs des muong de la province actuelle de Savannakhêt reçurent l'investiture du roi, des cachets leur furent délivrés et ils gouvernèrent au nom de l'Empereur d'Annam.- Le souvenir de cette époque est resté vivace dans la région; le châu muong de «Muong phong» possède encore, paraît il, le cachet qui lui fut donné à ce moment.

[p. 11]

[p. 12] Le poste de Laobao (Dinh Lao), occupé militairement, devint un lieu de détention pour les Annamites condamnés à l'exil ou aux travaux forcés.- Les neuf châu kha-lu furent rattachés au huyên de Thanh Hoa (phu de Cam-Lô actuel); la nomination de leurs chefs étant soumise à l'approbation des autorités provinciales du Quang-Tri.- Au commencement du règne du roi Tu Duc (1853) les neuf châu reçurent une organisation spéciale qui n'a pas subsisté, malheureusement; ils formèrent une circonscription distincte, sous le nom de huyên de Huong hoa, qui dépendit du huyên de Thanh hoa, devenu en même temps phu de Cam Lô. La nouvelle circonscription Kha lu eut son siège à l'endroit appelé «Kê san» sur le territoire du village du Huc ha (canton de Viên Kiêu) entre les tram de Lang khoai et de Lang con.- Tandis qu'ils s'établissaient ainsi, solidement, sur le versant laotien, les Annamites, dans le but d'assurer // d'une façon définitive leur domination dans toute la région, créèrent des postes d'observation à A Xoc et a Lang Sen, au nord de Laobao: ces trois points formèrent, avec la Tchépone, la limite effective du royaume d'Annam proprement dit.- Les châu khas lu payaient à leur Tri huyên des taxes de capitation et surtout un impôt en nature (rotin, cire, miel, ivoire, etc...) dont profitait la Cour de Huê. Mais comme je l'ai dit plus haut, l'influence du gouvernement annamite s'étendait sur tout le pays à l'ouest, dont les chefs lui payaient un tribut; des mines d'or, d'argent, de sel y furent même exploitées, dit-on, pour le compte du roi d'Annam.- Cet état de chose se prolongea jusqu'à la prise de la citadelle de Huê par nos troupes, en 1885.- Dès qu'à Laobao fut connue la fuite du roi Ham nghi, qui se réfugia non loin de Cam Lô avec quelques soldats fidèles, les portes du pénitencier furent ouvertes, les postes d'Axôc et de Lang-sen furent évacués, les fonctionnaires du huyên Huong-hoa disparurent; tout ce monde vint auprès du roi fugitif qui forma une petite armée au camp retranché dont des vestiges existent encore entre Cam-Lô et Mai-Lôc.

[p. 13] Des habitants khas-lu restèrent complètement livrés à eux-mêmes pendant plusieurs années. En 1891, les siamois ayant envahi le Laos, s'avancèrent jusqu'à une journée de marche de Cam-Lô; le Protectorat fit alors occuper Laobao, Lang-Sen et A-xoc par des détachements de la Garde Indigène. Lorsque le traité de 1893 fut imposé au // Siam, ses soldats évacuèrent tout le pays sur la rive gauche du Mékong; de notre côté, nous ne maintînmes pas les postes d'A-xoc et de Lang Sen ; celui de Laobao, seul, a reçu depuis lors des garnisons plus ou moins importantes, selon les circonstances.- En 1902, lorsque les troubles éclatèrent dans la province de Savannakhêt, je fis de nouveau occuper A-xoc et Lang-Sen ; tantôt par des détachements de Garde indigène, tantôt par des soldats de l'armée annamite, armés de fusils; mais ce furent des mesures transitoires qui disparurent avec la cause qui en avait provoqué l'adoption.- Depuis 1893, l'administration des Khas-lu a été des plus sommaires; le phu de Cam-Lo a été appelé Son-Phong pendant quelques années; puis cette dénomination a été supprimée. Le huyên de Huong-hoa n'a pas été rétabli; mais les châu ont été transformés en neuf cantons qui sont administrés directement par le Tri- Phu de Cam-Lo.

Voici les noms de ces cantons et la liste des villages qu'ils renferment:

1. Canton de Viên-Kiêu.- Villages: Châu-Luong; - Huc Thuong xa; - Huc ha xa; -Ca Lu; - Lang đông âp; - Lang riêu âp; - Lang-riêu thuong; - Lang cat âp; - Lang chiêm; - Lang con âp; // - Da Doan; - Lang hô; - Lang cat ha; - Huc nghi âp; - Ba duong âp; - Ba Tu âp; -A xoc; - Phu riêng. Soit donc: 18 villages avec 324 inscrits déclarés.

[p. 14]

2. Canton de Lang Thuân.- Villages: Lang Tâm xa; - Lang Thuân; - My thai âp; - Lang cong âp; - Lang ac thuong; - Lang côn xo; - Lang côn âp; - Lang ac ha âp; - Lang thuong âp; - Lang huc âp; - Chiêm côn âp. - Soit 11 villages, ayant 333 inscrits déclarés.

3. Canton de Làng-Sen.- Villages: Lang Sen xa; - Lang sen âp; - A qua xa; - A qua âp; - La miêt đông âp; - La miêt tây âp; - La tre thuong âp - La tre ha âp; - Lang ô âp. - Soit 9 villages, possédant 174 inscrits déclarés.

4. Canton de Tâm Linh. - Villages: Tâm linh thuong xa; - Tâm linh trung xa; - Tâm linh ha xa; - Tâm linh âp; - Lang phuc âp; - Lang ô âp; - Châu lai âp; - Xa Leng âp; - Ra bôn âp. - Soit 9 villages, avec 189 inscrits déclarés.

5. Canton de La Miêt.- Villages: La miêt thuong xa; - La miêt ha xa; - Lang tan âp+ - Tiêm la thuong âp; Tiêm la trung âp; - Tiêm la ha âp; - Lang cat âp.- Soit 7 villages, avec 126 inscrits déclarés.

6. Canton de A-nhi.- Villages: A nhi thuong âp; - A nhi ha âp; - Mai thai ha âp; - Mai thai thuong âp; - Lang kêp âp.- Soit 5 villages, possédant 69 inscrits déclarés.

7. Canton de Tâm Thanh.- Villages: Tâm Thanh xa; - An dôn âp; - Phu tông âp; - Lang ô âp; - Tâm thanh âp; Phu chên âp. - Soit 6 villages, ayant 97 inscrits déclarés.

8. Canton de Lang Ha. - Villages: Lang ha xa; - Lang ha âp; Ban thom âp; - Xa rang thuong âp; - Xa rang ha âp; - Lang luoc âp. - Soit 6 villages, possédant 99 inscrits déclarés.

9. Canton de ô - Giang. - Villages: ô giang âp; Cô lâm àè. - Soit 2 villages, avec 28 inscrits déclarés. //

[p. 15]

10. Villages indépendants administrés directement par le Tri Phu de Cam-Lô: A xoc; - Tân by; - Lang trac xa; - Lang huc âp; - Lang nhung âp; - Lang toai âp; - Tâm Long âp; - Bai Lô âp; - Thi nghi âp; - Lang xuân âp. - Soit 10 villages, qui possèdent 150 inscrits déclarés.

Les villages Khas lu normalement administrés sont donc au nombre de 83; le nombre des inscrits, qu'ils ont volontairement déclaré et qui a été accepté sans discussion, est de 1589. Parmi eux, 397 sont exemptes du payement de l'impôt, soit parce qu'ils sont maires, chefs et sous-chefs de canton, soit parce qu'ils sont affectés au transport du convoi mensuel de ravitaillement du poste de Laobao. - Il n'y a donc que 1192 khas lu soumis au versement de la taxe de capitation qui est modeste (1 \$ par an).

En 1904 deux nouveaux cantons ont été créés: ce sont ceux de «Tôì ôì» et de «Ba hi»; ils comprennent un certain nombre de villages situés au Sud de la rivière de Mai-Lanh qui, jusqu'à présent n'avaient reconnu aucune autorité; lorsqu'ils payeront l'impôt, en 1906, il sera possible de connaître le nombre des villages et celui de leurs habitants.

Des renseignements donnés ci-dessus, il résulte que le nombre des inscrits khas lu est de 1589; ce chiffre est certainement et notablement inférieur à la réalité. Au cours

[p. 16] des tournées que j'ai faites dans la région montagneuse, j'ai constaté souvent que des villages ne possédant réglementairement qu'une douzaine // d'inscrits pouvaient fournir un nombre double de coolies.- Je crois plus raisonnable de fixer à 2500 le chiffre des hommes valides (de 18 à 60 ans); de telle sorte que la population kha-lu soumise à la domination annamite comprendrait 7000 à 8000 sujets, environ, j'estime que les «moi» indépendants, qui occupent le nord et le sud de la région montagneuse de cette province, doivent être aussi nombreux.

N° III. Caractères physiques.

[p. 17] J'ai dit plus haut que l'on trouve, dans la race «moi», les types les plus variés; cependant, les sujets sont de belle complexion; les hommes sont grands, robustes; les femmes, bien plus petites, sont également très bien constituées; - il est excessivement rare de rencontrer des infirmes chez eux. - Chez les Khas lu, les naissances sont nombreuses; mais la mort fait de tels ravages parmi les sujets de tout âges que la race demeure à peu près stationnaire; les renseignements que j'ai recueillis ne semblent pas indiquer qu'elle tende à disparaître; l'importance des villages est sensiblement la même aujourd'hui qu'il y a 50 ou 60 ans. - Le choléra et la variole (cette dernière maladie principalement) font de nombreuses victimes; malheureusement les Khas lu se montrent absolument réfractaires à la vaccination; ils savent que l'inoculation du vaccin donne la variole au sujet inoculé; ils ne contestent pas que la maladie ainsi communiqué est anodine, mais ils répondent ceci: «si vous me donnez la variole, quelque faible soit elle, je ne pourrai plus revenir à mon village où l'on ne me suivra pas». - J'ai tenté, alors, // de vacciner des villages entiers; leurs chefs m'ont fait le même raisonnement: «si vous donnez la variole aux habitants de ce village, nous serons considérés comme des pestiférés par les villages voisins; personne ne voudra plus communiquer avec nous, nous ne pourrons plus nous livrer à nos opérations commerciales et agricoles; nous serons ruinés et mal considérés». - Ce sont là des raisonnements faux, sans doute, mais les Khas-lu sont simples; ils ont dans la variole un ennemi si terrible qu'ils désirent peu la faire apparaître volontairement. - J'ai vu des villages où les 2/3 des habitants étaient atteints; les valides abandonnaient rapidement leurs maisons et allaient en construire d'autres, assez loin, en pleine brousse; les malades étaient laissés sans soins au village contaminé; naturellement plusieurs mouraient victimes de cet abandon; aucune considération de parenté, d'affection ne pouvait empêcher la fuite des sujets sains. Le village n'était reconstitué, à l'ancien emplacement que plusieurs années plus tard.

N° IV. Langue. Mots usuels. Ecriture.

La langue Kha lu diffère absolument de celle que parlent les Annamites; cependant la fréquentation très ancienne des deux races a introduit beaucoup de mots annamites dans les dialectes «moi»; en outre, tous les chefs, les notables khas lu parlent couramment la langue de leurs dominateurs. - Je ne sais pas exactement si la langue

que parlent les Pou-thaïs de la province de Savannakhêt et celle des Khas ont la même origine; assurément, elles ont une grande ressemblance puisque // les habitants de la plaine et ceux des montagnes se comprennent le plus souvent; cependant, j'ai connu des Pou-thaïs (parmi la classe élevée) qui ne pouvaient se faire comprendre des Khas-lu. (Je n'ai pas suffisamment étudié cette question pour que je puisse assurer l'exactitude des renseignements qui précèdent).

[p. 18]

Pour citer quelques mots de la langue Kha, j'emploierai le genre de transcription appelé «Quôc ngu». - Voici des mots pris parmi les plus usuels.

Ciel = ba long; - terre = cu thé; - l'homme = quai; - soleil = mat manh dang; - lune = lêng cây sây; - étoile = phân tôn; - l'or = dên; - arbre = a lon; - eau = do; - feu = ui lu; tête de l'homme = tro; - le cou = tacon; - figure = mai; - oeil = oc rô; - nez = mu; - oreille = cu tun; - bouche = bô; - barbe = soc bet; - cheveux = xoc; - ventre = vung; - reins = king; dos = trông; - mains = kha-ty; - pieds = nhon; - coeur = ba-hom; - foie = lomvung; - estomac = ô; - toi = mây; - nous = cu; - maladie = a-y; - fort = dô; - faible = banh; - mort = ku chit; - la vie = kha nô.

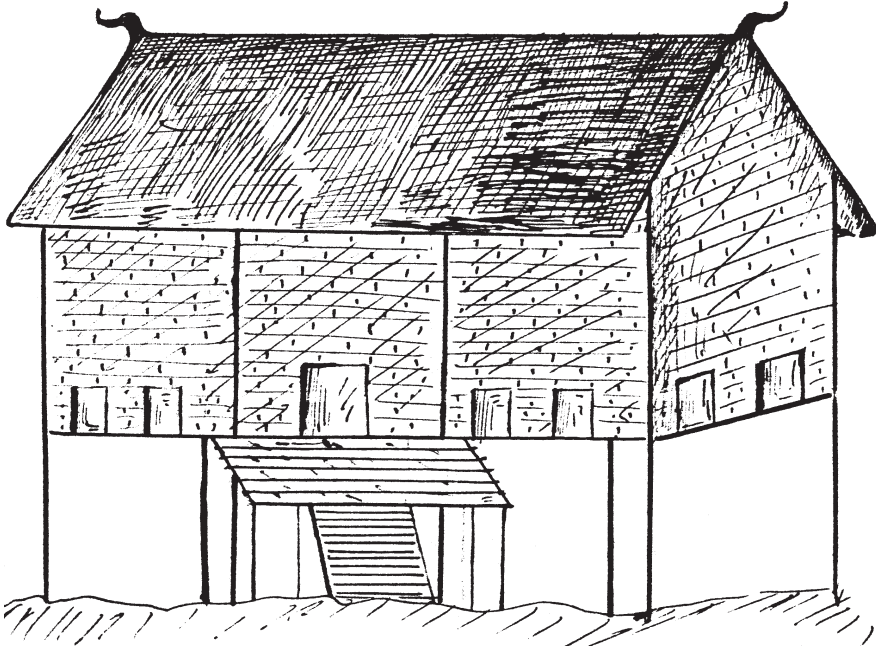
Comme je l'ai dit ci-dessus, les khas-lu ne possèdent pas d'écriture; ils ne doivent en avoir jamais eu, car il n'existe aucun monument dans la région montagneuse, et je n'ai pu trouver aucun écrit. J'ai remarqué souvent sur les petits monuments en bambous et en paillote que les montagnards construisent au dessus des tombes, des signes grossièrement dessinés à la chaux représentant des figures variées // parmi lesquelles il y avait le plus souvent une face humaine, quelques traits horizontaux ou verticaux, une flèche. - J'ai fait interroger des Khas lu; d'après les uns, ces dessins sont des signes cabalistiques faits par le sorcier, sur la demande d'un parent du défunt, dans le but de procurer à ce dernier le repos dans l'autre monde; d'autres ont prétendu que ces inscriptions n'ont aucune importance; quelques autres ont affirmé que ces signes, placés là, étaient de simples points de repaire pour les voyageurs. - C'est sans doute la première explication qui est la meilleure. - Quoiqu'il en soit, tout le monde a été d'accord pour dire que ces sortes de peintures n'ont aucun rapport avec un système d'écriture quelconque.

[p. 19]

N° V. Habitations. Vêtements.

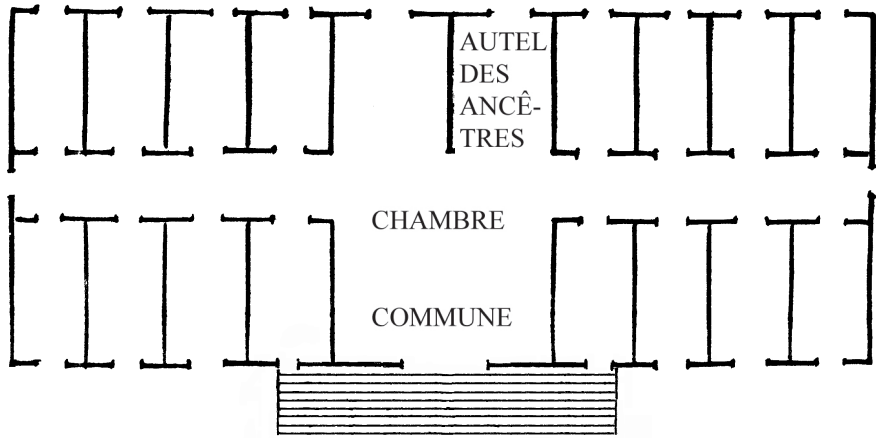
Les maisons des khas lu sont toutes construites sur le même modèle; elles sont plus ou moins grandes, plus ou moins belles selon la situation de fortune du propriétaire; mais le style est uniforme. Elles se composent toujours d'un bâtiment unique, sans dépendances, dont la charpente principale est faite de bois; la toiture est en paillotes, quelques fois en feuilles d'une espèce de palmier sauvage; - les murs sont ce qu'en // annamite on appelle de «cai phên» c'est-à-dire des bambous tressés ensemble après qu'on les a écrasés de façon à leur donner une forme plate.

[p. 20]



III. 54

La maison est toujours construite sur pilotis, de telle sorte que le plancher se trouve à deux mètres, environ, du sol; on y accède au moyen d'une échelle qui s'appuie sur une sorte de terrasse en bois construite devant la porte d'entrée; celle-ci est unique, le plus souvent.- Les khas lu riches construisent leurs maisons entièrement en bois, même la charpente secondaire; quelques uns remplacent les «cai phàn» par de belles planches; - dans ce cas le bâtiment est généralement très important. C'est surtout dans les villages du sud de la région khas lu que l'on rencontre ces sortes de maisons, qui sont disposées à l'intérieur, d'une façon différente de celle des maisons du nord, qui sont bien plus modestes.- Les petites maisons possèdent, à l'intérieur, deux ou trois pièces dont l'une sert de salle de réception; occupant la largeur entière du bâtiment, elles sont séparées par des cloisons en «cai pên» et communiquent entre elles au moyen de petites portes. Mais les grandes maisons, dont j'ai parlé plus haut, sont disposées tout différemment: la porte d'entrée donne accès à la salle commune qui est très vaste et occupe toute la largeur de la maison. //



III. 55

De chaque côté de la pièce commune, part un couloir central qui aboutit à l'extrémité du bâtiment; chacun de ces couloirs dessert un nombre variable de petites chambres qui sont habitées par les parents, la clientèle (en donnant à ce mot le sens romain) du propriétaire de la maison; les étrangers logent toujours dans la salle commune. - J'ai dit que les habitations khas lu ne comportent pas de dépendances; - les serviteurs logent avec les maîtres, ils vivent de la même existence qu'eux; - la cuisine est préparée dans l'intérieur de la maison, chaque pièce possédant un foyer disposé sur le plancher; - la basse cour, les porcs, vivant en liberté complète tout le jour, sont ramenés, le soir venu, dans des cages disposées sous la maison; - les animaux, les porc tout spécialement, assurent le service de voirie qui est très bien fait.

Les villages khas lu comprennent, généralement, un nombre d'habitations assez restreint; les plus grosses agglomérations que j'ai vues avaient 25 maisons; les plus petits villages en possèdent 5 à 6. - Leur disposition paraît être quelconque; cependant j'ai remarqué que le plus souvent, une sorte de place publique est réservée dans le village au milieu de laquelle sont attachés les éléphants, sont parqués les boeufs et les buffles. Naturellement, les agglomérations sont situées à proximité d'un cours d'eau.

Le costume ordinaire des hommes khas lu est fort sommaire: une ceinture d'étoffe très étroite ceignant la taille, descendant sur les organes sexuels pour les cacher, puis // remontant entre les cuisses pour s'attacher à la taille, par derrière: c'est la tenue habituelle. Quand il fait froid, les «mois» se couvrent la partie supérieure du corps au moyen d'une couverture de coton qu'ils portent en écharpe.- Dans les circonstances extraordinaires, c'est-à-dire, pour les cérémonies, les fêtes, quand ils se rendent au Chef-lieu, quand un étranger notable les visite, les Khas lu revêtent le costume annamite; ou

[p. 23] bien le costume siamois légèrement modifié; les plus riches d'entre eux possèdent même de beaux vêtements de soie. - Les femmes, quand elles travaillent, portent simplement un petit jupon de cotonnade qui descend un peu au dessous des genoux; leur torse est nu. Dans les autres circonstances, elle complètent leur habillement au moyen d'une pièce d'étoffe qui cache leurs seins en les aplatissant, en bas, le long de la poitrine, et avec un petit veston fermé, sur le devant de la poitrine, au moyen d'une rangée très serrée de petits boutons blancs; parfois, elles revêtent un deuxième jupon plus long que le premier. - Elles ont presque toujours sur le dos un enfant en bas âge soutenu au moyen d'une pièce d'étoffe attachée aux épaules. - Les individus des deux sexes laissent tous croître leur chevelure qu'ils ont très longue; les hommes font un chignon ordinaire, comme les Annamites, derrière la tête, au dessus de la nuque; les femmes ont une coiffure spéciale et coquette obtenue au moyen d'un chignon fait sur l'un des côtés de la tête; retenu par des petits peignes en bois ou en ivoire. - Tous, hommes et femmes, portent des boucles d'oreilles assez longues confectionnés avec des perles, des morceaux // de fil de laiton, de pierreries; - les femmes ont, en outre, des bracelets et des colliers fait en fil de laiton ou en perles et en pierres ordinaires, enfilées sur un fil de métal; les jeunes garçons célibataires, âgés de 12 à 18 ans, sont ceux qui portent le plus de bijoux; parfois, ils en possèdent sur toutes les parties du corps, bien plus que les femmes. - Il convient de noter que contrairement à ce que j'ai vu chez les «moi» du sud, au Lang Biang, par exemple, les oreilles des Khas lu ne sont pas déformées par le port de boucles d'oreilles énormes; celles d'ici, sont des bijoux gracieux, très joliment confectionnés et portés.

Les khas lu sont toujours armés quand ils voyagent; leurs armes sont l'arc, la lance, le grand coupe coupe, le coutelas; quelques-uns, les plus riches, possèdent des fusils à pierre dont ils se servent uniquement pour la chasse. - Le coupe coupe, le coutelas et la lance ne les quittent jamais quand ils sont hors du village; ils manient ces armes avec une très grande dextérité et ne craignent point d'attaquer un tigre, munis de ces seules armes, des qu'ils forment un groupe de 4 ou 5 individus. -

N° VI. Etat social. Organisation du village et de la famille.

[p. 24] J'ai déjà dit que la région «Moi» est divisée en cantons, qui ont succédé aux 9 chàu que l'Annam avait créés lorsqu'il soumit les populations montagnardes à sa domination directe. - Les cantons actuels ont été formés de manière à respecter la diversité des familles, des clans; de telle sorte que le chef de canton est un homme qui appartient à la famille la plus noble // notable [l'auteur recommence sur la page suivante en remplaçant le mot « noble » par « notable »] du clan. Chaque canton comprend un certain nombre de villages principaux qui sont ceux que j'ai énumérés plus haut; quelques-uns de ceux-ci ont, sous leur dépendance directe de petits hameaux qui sont souvent fort éloignés, dans d'autres cantons; ces derniers ne possèdent aucunement leur autonomie. - La coutume veut que les chefs et sous-chefs de canton, ainsi que les chefs de villages laissent leur charge à leur descendants; ces chefs sont, je l'ai dit plus haut, de la famille la plus importante, soit du canton, soit

du village. Cependant lorsque le fils ne peut pas succéder au père, soit qu'il est trop jeune ou malade, soit qu'il refuse, les notables du canton ou du village se rassemblent pour élire un autre chef qui prend la direction des affaires. Dans ce cas, celui-ci doit obtenir le consentement de la famille principale, et celui qui aurait dû occuper la dignité supérieure est placé sur un rang égal à celui du chef désigné. J'ai essayé de savoir si la famille qui a perdu le pouvoir peut le reconquérir, de droit, après que les circonstances ont changé; les renseignements très variés que j'ai recueillis me portent à croire qu'il se produit chez les khas-lu de petites révolutions semblables aux nôtres. - D'ailleurs j'ai assez souvent constaté que l'autorité du chef de canton est souvent contestée par les chefs de villages; actuellement, ces disputes sont aisément réglées grâce à l'intervention, sollicitée, soit des Résidents, soit des autorités annamites; il est probable que jadis ces questions étaient // résolues après de petites batailles.

[p. 25]

J'ajoute que les habitants des divers cantons vivent fréquemment en mésintelligence; il existe chez les khas-lu de vieilles querelles qu'il est très difficile de régler parce que, pour se documenter convenablement, il conviendrait de réunir un nombre considérable de témoins qui font tous leurs efforts pour éviter des confrontations ennuyeuses; de plus, souvent, les témoins les plus importants, quelquefois les principaux intéressés sont morts depuis plusieurs années; - néanmoins cela n'empêche pas les villages de poursuivre toujours de règlement d'affaires presque insolubles. - Depuis trois ans, j'ai réussi à liquider quelques uns de ces litiges, mais cela a toujours été fait à mes dépens: j'ai dû supporter les frais de la réconciliation, qui sont parfois importants, les cérémonies de l'espèce consistant principalement en sacrifices aux ancêtres ou aux esprits et en festins de Gargantua. - Quant aux affaires de règlement impossible, j'ai réussi à faire prendre patience aux deux partis qui, jusqu'à présent, ont fait preuve d'une grande bonne volonté: ils attendent depuis si longtemps!

N° VII. Etat économique. Agriculture. Industrie. Commerce.

La population «moi» ne se livre pas à l'industrie; elle s'adonne uniquement à l'agriculture et au commerce qui lui procurent des bénéfices importants. - Parmi les personnes qui connaissent imparfaitement les montagnards, la croyance générale est qu'ils sont très pauvres; cependant, j'ai pu // me convaincre que cette opinion est erronée. Il y a beaucoup de richesse chez les khas lu; mais leur état social est cause que cette richesse se trouve à peu près exclusivement entre les mains des chefs qui possèdent tout; à eux les éléphants, les buffles, les boeufs et les terres les meilleures; le peuple n'a presque rien; il travaille pour les riches qui, aux moments difficiles, assurent, plus ou moins généreusement, l'existence des plus pauvres. - Le régime quasi-féodal, revêt aussi une forme très égoïste; comme chez tous les gens qui vivent des produits du sol, le moins fortuné ne reçoit d'aide que lorsque celle-ci correspond à un travail fait ou à faire au bénéfice du possesseur des biens. Aussi, il n'est point rare de rencontrer dans la montagne, des cadavres d'Annamites ou de Khas lu morts d'inanition parce que personne n'a consenti à les secourir.

[p. 26]

[p. 27] Si on considère la ligne de démarcation que forme, presque au milieu du pays montagneux, la route qui joint Mai Lanh au poste de Laobao, on remarque tout de suite, en parcourant la contrée, que la région septentrionale est fort éloignée de présenter la richesse de l'autre; très accidentée, couverte de montagnes abruptes dont quelques-unes sont très élevées, elle ne possède que de rares cours d'eau, peu importants, torrentueux. Les villages y sont clairsemés, peu peuplés; les cultures consistant uniquement en maïs, en tabac et en paddy de montagne, suffisent à peine à nourrir les habitants; leurs opérations commerciales consistent simplement dans l'échange qu'ils vont faire, // au marché de Cam Lô, de petits porcs, de tabac, de sous-produits des forêts (cire, miel, produits tinctoriaux, etc...) contre le riz ou les divers objets de ménage ou d'habillement dont ils ont besoin.- La région méridionale, au contraire, est un pays extrêmement riche; Tchépone, la branche sud de la rivière de Quang-Tri, et leurs affluents, sont des cours d'eau importants qui l'arrosent; quoique nombreux, les mamelons qui la couvrent n'offrent pas l'aspect sauvage et inculte des montagnes du nord; les champs (raï) y couvrent de très grandes étendues de terrains; les villages, nombreux et peuplés, respirent la prospérité; la plupart possèdent plusieurs éléphants, de gros troupeaux de buffles et de boeufs, une quantité innombrable de porcs et de volailles. - Les habitants cultivent le tabac, le maïs, le paddy de montagne, la ramie, dans de telles proportions qu'ils peuvent alimenter un commerce très important sur le marché de Cam-Lô, où tous les quatre jours, se tient une grande foire spécialement affectée aux échanges avec les Khas-lu. - Le tabac, la ramie, les porcs, les écorces masticatoires que produit cette région assurent à ses habitants une aisance bien supérieure à celle de beaucoup de villages annamites.-

[p. 28] Il convient de remarquer que beaucoup des plus riches de ces villages sont situés au delà de la chaîne annamitique à plus de 50 kilomètres de Cam-Lô; néanmoins, franchissant continuellement la montagne, dont l'accès est si facile, leurs habitants effectuent leur opérations commerciales avec la région annamite, // à l'exclusion de tout autre; ils ne vont dans les provinces Laotiennes que lorsqu'ils désirent acheter des éléphants: cela, ils ne le font qu'en cas de nécessité absolue, tant est élevée la taxe qu'ont à supporter ces animaux à leur sortie du Laos: j'ai constaté un cas où elle égalait le prix d'achat de l'animal.

J'ai dit que les khas lu ne possèdent pas d'industrie; les objets d'usage le plus courant leur font défaut; ils les reçoivent des commerçants annamites. Les vêtements de coton et de soie leur viennent de l'Annam, tandis que les couvertures tissées mi-partie en soie mi-partie en coton leur sont vendues par les Laotiens, ainsi que les habits du genre siamois.

N° VIII. Etat intellectuel. Croyances religieuses et autres.

Les Khas lu sont généralement intelligents; leur conception des choses ressemble fort peu à la nôtre et diffère parfois de celle des Annamites; mais, au cours de nombreuses conversations que j'ai eues avec eux, je ne me suis jamais heurté à cette stupidité que bien des personnes attribuent aux populations «moi».- On

a prétendu que les montagnards sont abrutis par l'alcoolisme: c'est là une erreur manifeste; les khas lu boivent de l'alcool, mais pas si fréquemment qu'on le croit; la boisson alcoolique dont ils usent, fabriquée au moyen de paddy en grains fermenté, sur lequel on verse de l'eau au moment de l'absorption, n'est pas nuisible comme on veut bien le dire.- Elle ne ressemble en rien aux liqueurs atroces que les Européens se croient obligés d'offrir aux «Moi» lorsqu'ils les approchent; quand les chefs // khas lu absorbent l'absinthe pure qui leur est présentée, ils boivent par politesse, mais ce n'est pas parce qu'ils sont accoutumés à de tels poisons.- La nature des montagnards est simple; naturellement, comme tous les gens simples, ils sont très têtus.- Ils possèdent des quantités [sic] incontestables, la franchise, l'honnêteté. C'est ainsi que jamais il ne viendra à l'idée d'un kha-lu de désavouer une promesse qu'il a faite. Lorsqu'une personne a contracté une dette vis-à-vis d'une autre, aucun contrat n'établit le droit de cette dernière puisque l'écriture n'existe pas; le débiteur remet au créancier un objet quelconque, de valeur quelconque, destiné à rappeler le souvenir du prêt qui est souvent remboursé après de longues années.- Mais ce n'est pas un gage sur la valeur duquel le créancier peut espérer se rembourser; les objets mis en gage sont un peigne, un miroir, un tube de bambou, etc....Encore cette formalité du gage n'est elle employée que dans les affaires importantes; dans les autres cas, la parole donnée suffit. L'honnêteté proverbiale des Khas-lu permet à l'administration de leur faire effectuer, tous les mois, le ravitaillement du poste de Laobao sans avoir à exercer aucun contrôle sur leurs actes.- Ils transportent de grandes quantités de riz, de Mai Lanh à Laobao, sans que jamais un grain en soit distrait par eux.- Sauf les commerçants annamites, rares sont les personnes qui ont recours à l'hospitalité des khas-lu, tous les voyageurs // se réfugiant, la nuit venue, dans les tram de la route; ils est donc assez difficile de dire si les montagnards sont hospitaliers. J'ai toujours été très bien reçu par eux, au cours de mes tournées; mais j'étais le Résident de la province; je serais tenté de croire qu'ils exercent l'hospitalité d'une manière moins large que les «moi» des autres régions de la chaîne annamitique; cela proviendrait de ce que leurs villages sont moins fermés et que la région montagneuse du Quang-Tri est très fréquentée par les Annamites.

[p. 29]

[p. 30]

Les Khas lu sont très superstitieux; en dehors du culte des ancêtres, qui paraît être leur seule religion, ils professent pour un très grand nombre «d'esprits», les uns bienfaisants, les autres nuisibles, une grande vénération qui se traduit par des prières, des sacrifices.- Chacun de ces esprits a un nom particulier: il y a l'esprit des eaux, celui de la terre, celui des récoltes, etc...ce dernier est appelé «Giàng Bôn» et serait une femme.- Aux explications demandées à ce sujet, les khas-lu ont répondu qu'ils tiennent cette tradition de leurs ancêtres et qu'ils n'en savent pas plus long.

Dans chaque maison existe un autel dédié aux ancêtres; les cérémonies ne paraissent pas être faites périodiquement, mais au contraire circonstanciellement, lorsqu'on doit demander quelque faveur. Le cérémonial est toujours le même; toute la famille se réunit devant l'autel; on s'assied et le chef de la famille parle à haute voix aux ancêtres durant un laps de temps // assez long; souvent même plusieurs personnes parlent en même temps, chacune disant ce qui lui convient.- Naturellement, j'ai voulu savoir ce qui est ainsi raconté aux ancêtres; il m'a été répondu qu'on les met au courant des

[p. 31]

affaires de la famille, puis on demande leur intervention, ou bien on les remercie d'avoir provoqué la réussite d'une affaire.

La conversation terminée, on consomme les victuailles qui ont été auparavant offertes aux aïeux; suivant l'abondance du sacrifice, la fête est plus ou moins importante; elle est toujours de longue durée, car les khas lu travaillent le moins qu'ils peuvent, et passent la majeure partie de leur existence soit à dormir, soit à causer, soit à faire bonne chère. Toutes les cérémonies cultuelles font l'objet d'un sacrifice, donc d'un grand repas pris en commun, et presque toutes les circonstances de la vie nécessitent l'exécution d'un sacrifice; il s'en suit donc que les occasions de bien manger sont fréquentes.- D'ailleurs, que feraient les Khas lu s'ils n'agissaient pas ainsi; durant 5 ou 6 mois (de novembre à avril) ils ne se livrent à aucun travail de culture, à cause des pluies, du froid, et quand ils cultivent leurs champs, la plus grande partie du travail est faite par les femmes et les enfants; les hommes accomplissent seulement le gros labour de défrichement.

[p. 32] J'ai voulu connaître si les khas lu ont la notion du Dieu unique, du Ciel. Les renseignements recueillis, très vagues, ne [sic] permettent de croire qu'ils ont conscience d'un // Etre suprême, supérieur à tous les esprits qu'ils adorent, dont dépend la manière d'être de chacun. Mais cette croyance est entourée de superstitions très fortes; c'est ainsi que lorsqu'un Kha lu est malade, il est convaincu (et les autres aussi) que cette maladie a été suscitée par le Ciel pour le punir d'une faute commise par lui ou par un membre de sa famille. Aussitôt le devin est appelé pour dire quelle est la cause du malheur; celui-ci fait des prières devant l'autel des ancêtres de l'intéressé (auxquels un sacrifice a été offert préalablement); devant le devin sont placés une cuvette remplie d'eau et un panier de riz; chaque fois qu'il demande la cause de la maladie, il lance quelques grains de riz dans la cuvette; le devin donne sa sentence lorsqu'un certain nombre de grains ont surnagé ou bien quand des grains n'ont pas coulé à un moment donné (je n'ai pas pu savoir exactement le moment que le devin choisit pour rendre sa décision).

[p. 33] Il résulte de la cérémonie que le malade doit faire un sacrifice au Ciel, ou à un des esprits reconnus, afin de détruire les causes de la maladie; naturellement, le sacrifice est d'autant plus important que l'intéressé est plus riche; celui-ci prend part au festin qui suit: s'il n'est pas trop malade, il est guéri au bout d'un certain temps, par la force des choses; mais s'il est gravement malade, il meurt presque à coup sûr.- Dans une de mes tournées, je rencontrai un kha-lu malade qu'aucun cérémonie n'avait pu guérir encore; il se plaignait de douleurs intestinales; // je lui administrai[s] une purgation énergique et défendis de rien lui donner à manger pendant plusieurs jours, même si les parents faisaient une nouvelle cérémonie. Tout le monde fut étonné et scandalisé; cependant, comme je devais revenir peu de temps après, ma recommandation fut exécutée et je trouvai[s] le malade en bien meilleures conditions. Il fut guéri plus tard au moyen de soins très simples; mais ses parents firent des cérémonies innombrables auxquelles ils attribuèrent la guérison.- Il y a deux espèces de devins; les plus influents s'appellent «mo», les autres «lam»; leur pouvoir se nomme «giao mo»; on a recours à eux pour toutes choses; par exemple, pour retrouver un objet perdu ou volé, le devin

appelé se met en prières, de façon que l'esprit s'introduise en son corps; quand ce résultat est obtenu, le sorcier devient capable de tout savoir et de tout faire; il accomplit des tours de prestidigitation qui surprennent évidemment l'assistance. Comme dans la montagne les nouvelles se transmettent rapidement, les devins, continuellement en quête de renseignements, connaissent beaucoup de choses que les autres habitants ignorent; ils peuvent ainsi, très souvent, obtenir des résultats qui paraissent merveilleux. Quoiqu'il en soit, leur pouvoir est grand et les kha lu les estiment fort.

Il est un côté de leur profession qui nécessite l'emploi de pratiques barbares que, cependant, je n'ai point constatées chez les khas lu. Mais des sorciers annamites // les exercent parfois sur leurs compatriotes, ce qui les conduit le plus souvent au bagne.- Récemment un de ces sorciers a été condamné pour avoir provoqué le décès d'un patient qui avait été mis entre ses mains dans le but de chasser un démon qui, le maintenant sous son influence depuis plusieurs mois, avait altéré sa santé profondément. Le devin n'y alla pas par quatre chemins; pour cette exorcisation, il mit en pratique une science qu'il avait acquise chez les khas lu, et qui donnait généralement de bons résultats, disait-il: il donna sur tout le corps du malade des coups d'un sabre peu tranchant, mais assez lourd, qu'un sorcier «moi» lui avait vendu; il enfonça des clous au milieu des mains et des pieds du patient. De telle sorte qu'au bout de deux heures de ce traitement le malade trépassa; évidemment, il fut alors délivré du démon; mais maintenant, le devin travaille, comme prisonnier, sur la route de Laobao; il pourra ainsi au milieu des Khas lu perfectionner une science qu'il possède mal.

[p. 34]

N° IX. Coutumes relatives à la naissance, au mariage, à la mort, etc.

Chez les khas lu, la naissance d'un enfant ne donne lieu à aucune cérémonie particulière; dans les familles riches la venue d'une fille est acceptée de la même manière que celle d'un garçon; mais les pauvres préfèrent les filles aux garçons, car pour ces derniers, au moment du mariage, il faudra se procurer une dot dont profiteront les parents de la future.

Voici de quelle manière s'accomplit la cérémonie du mariage.- Lorsqu'un jeune // homme a jeté son dévolu sur une jeune fille, appartenant généralement à un village différent du sien, il se rend pendant la nuit, accompagné de quelques membres de sa famille, près de la maison de sa future; après que le soupirant et ses amis lui ont fait entendre quelques uns de ces airs de musique «moi» qui sont si tristes et si doux, la jeune fille sort, avec des amies, jouant également de la flûte.- Les deux partis conviennent ensemble de se retrouver en un endroit, qui est toujours un lieu considéré comme sacré, où la future recevra du jeune homme quelques bijoux de peu de valeur.- Cette cérémonie se renouvelle trois fois; si chaque fois la jeune fille a accepté les cadeaux du soupirant, il est convenu qu'elle consent au mariage. Les formalités préliminaires sont parfois très longues; le futur soupire très réellement après l'union

[p. 35]

qu'il souhaite, et il n'y a pas d'exemple, paraît-il, que les deux fiancés aient tenté d'empiéter à l'avance sur les prérogatives du mariage.

[p. 36] Lorsque le jeune homme à été agréé, les familles fixent le jour de la cérémonie du mariage. Ce jour là, le fiancé rapporte une épée et une marmite en cuivre à la famille de la jeune fille; cette dernière, accompagnée de trois amies, suit le jeune homme jusqu'à sa maison où elle est reçue avec grande considération, comme un hôte de marque.- Peu de temps après, le père de la future, feignant d'ignorer qu'il est question de // mariage, vient réclamer sa fille au père du fiancé qui avoue avoir reçu chez lui sa future bru pour en faire la femme de son fils.- Les familles se réunissent alors et on discute la question de la dot que devra fournir le mari; les parents de la femme demandent beaucoup de choses; selon la situation de fortune de l'autre parti, ils réclament des barres d'argent, des couvertures de soie et de cotonnade, des sampot de soie, des marmites en cuivre, des jarres d'alcool, des porcs, des buffles, parfois un éléphant.- Quand on s'est mis d'accord, une femme de la famille du fiancé, une de ses tantes ou de ses belles soeurs, attache au cou de la jeune mariée un fil blanc au moyen duquel celle-ci est conduite dans la chambre du mari.- Le lendemain, le père du jeune homme apporte à la maison des parents de sa bru une marmite et un porc pour célébrer le repas du mariage; cette marmite et ce porc sont un symbole qui signifie que les parents du marié supporteront les frais du repas.

En réalité, les invités, qui sont toujours très nombreux, consomment une grande quantité de victuailles.- Parfois la famille du mari ne peut fournir sur le champ les objets qui composent la dot; dans ce cas, des délais lui sont accordés, sans qu'elle puisse jamais éluder le paiement de ce qu'elle a promis.

[p. 37] Souvent les mariages se font plus simplement et toutes les formalités se succèdent rapidement; alors toutes les cérémonies // se consomment dans le logis de la fiancée; cela a lieu, surtout lorsque les familles des deux époux sont peu fortunées et habitent des villages très éloignés l'un de l'autre.

Voici quelques renseignements au sujet des cérémonies mortuaires.- Quand une personne meurt toute sa famille est prévenue; le cercueil et tous les objets funéraires sont préparés par tous les parents, puis on fixe le jour de l'enterrement.- Un terrain est choisi, en pleine forêt; une fosse est creusée au dessus de laquelle, pour les personnages riches, on construit une petite maison, ou un autel en bambou. Le cercueil est porté en terre par des membres des familles alliées à celle du défunt, et non pas ceux de sa famille propre. Quand la fosse a été comblée, on place sur le petit autel qui la surmonte divers ustensiles domestiques de peu de valeur, de miniatures d'armes, etc....- Chez les khas lu, le décès d'une personne est considérée un événement peu important; parfois, lorsque le défunt était riche, un repas accompagne les cérémonies funèbres; mais ce n'est pas habituel.- Ce qui est plus curieux et digne d'être noté, c'est la particularité suivante: jamais les khas lu ne s'occupent des tombes de leurs parents décédés; les tombeaux qu'on rencontre épars dans la forêt sont complètement abandonnés, et les «moi» interrogés déclarent tous qu'ils ne se souviennent pas des endroits où ont été enterrés les membres de leur famille.- C'est, paraît-il, une marque de respect. //

[p. 38]

Les khas lu sont tous mariés légitimement; les plus riches ont en outre une ou plusieurs concubines qu'ils traitent de la même manière que leur femme légitime; cependant, celle-ci a autorité sur les autres; c'est elle qui dirige les affaires du ménage.- Le mari nomme sa femme «*da uom*»; ses concubines «*da lua*»; celles-ci appellent l'épouse «*oi*», tandis que cette dernière donne à chaque concubine le nom de son village d'origine.

Je terminerai ces notes en parlant sommairement de l'exercice de la justice chez les Khas-lu.- Pour le règlement d'affaires peu importantes, ce sont les chefs de village, puis s'il est nécessaire, les sous-chefs et les chefs de canton qui mettent d'accord les parties plaideuses; mais quand il s'agit d'affaires sérieux, les litiges sont portés devant l'autorité supérieure. Jusqu'à ces dernières années, le tri phu de Cam Lo était considéré par les montagnards comme l'unique représentant de la cour de Huê; il leur distribuait la justice, en dernier ressort, en ce sens que si les plaideurs refusaient parfois d'accepter ses conclusions, très rarement ils avaient recours à une autorité plus élevée.- Depuis quelques années, les Khas lu ont appris le chemin du chef lieu, et ils viennent souvent demander aux Mandarins provinciaux et surtout à la Résidence, le règlement de leurs disputes; j'ai dit plus haut de quelle manière j'ai pu clore de vieilles querelles: cela n'a rien de remarquable.- La façon dont la justice est comprise chez les «*moi*», est bien // plus curieuse; elle rappelle beaucoup le «*jugement de Dieu*» au moyen âge.- Dans les cas très sérieux, quand aucune des juridictions ordinaires n'a pu solutionner la contestation, lorsque surtout, les deux parties ont refusé une dernière fois de s'entendre devant leurs chefs naturels, ceux-ci décident de recourir à l'épreuve de l'eau, qui est la suivante.- Un endroit propice est choisi, où naturellement, se trouve un cours d'eau, une mare.- Du jour fixé, les parents des deux parties plaidantes, les habitants des villages auxquels ils appartiennent se réunissent en ce lieu, où se rendent les chefs, les devins.- Chacune des parties a préparé les éléments de sacrifices qui seront offerts: à l'esprit du lieu, aux ancêtres de la maison du devin qui officiera.- Les Khas lu admettent que le ciel, le soleil, les collines, etc. sont des êtres animés, des esprits dont la puissance est grande; ce n'est pas indifféremment que ces esprits sont choisies dans les affaires de justice; on m'a dit que les prières et le sacrifice sont offerts au soleil dans les cas de faux témoignage, au ciel et à la terre pour les affaires de vol, au soleil levant ou couchant pour d'autres cas,... etc.- Quelle que soit la circonstance, la constitution d'un sacrifice est toujours chose importante; il se compose de: un buffle; un porc; des poulets; une couverture; de l'alcool; un turban de femme; d'étoffes que le devin placera sur sa tête, quand il fera le tour de l'endroit où le sacrifice aura lieu; 5 grains d'ambre; un bracelet en argent; 3 hameçons de cuivre; une aiguille à coudre; un marteau; une enclume; // une marmite en cuivre de 0.40 m. de diamètre; une pince en fer; un coupe-coupe,...etc.- En outre, chaque plaideur dépose un enjeu.- Lorsque l'affaire est réglée, tous les objets composant les deux sacrifices sont consommés par tous ou distribués aux personnes présentes; le gagnant reçoit l'enjeu de son adversaire, et de plus, il bénéficie des avantages que lui donnera la sentence rendue; avant que l'épreuve soit commencée, les chefs décident que le perdant remboursera simplement à son adversaire la valeur de la dette, du vol, ...etc.

[p. 39]

[p. 40]

ou bien le double de cette valeur.- Il paraît que, jamais il ne vient à l'idée d'un Kha lu de s'opposer aux effets d'un pareil jugement ou d'en éluder les conséquences; il est donc naturel que les plaideurs y aient recours très rarement, et en effet, ces sortes d'expériences sont peu fréquentes.- Voici en quoi consiste l'épreuve elle-même. Sur l'ordre du devin, les deux patients sont placés dans l'eau, ayant chacun au cou une énorme cangue; cinq ou six individus, suspendus à la cangue, s'efforcent de provoquer l'immersion des deux plaideurs: celui qui reste à la surface est le perdant, celui qui a tort, parce que, disent les Khas-lu, des esprits lui soufflent dans les narines pour le remplir d'air et l'obliger à flotter; tandis que l'autre va immédiatement sous l'eau. L'expérience est parfaitement concluante, paraît-il, et il n'est pas possible d'user de supercherie; sur ce point, toutes les personnes que j'ai interrogées ont été très catégoriques; il doit donc exister quelques formalités accessoires (ou plutôt essentielles) qu'on // ne m'a pas indiquées.

[p. 41]

Comme je l'ai dit plus haut, tous se soumettent à la sentence, et tel Kha lu qui aura plaidé durant vingt années, dépensera pour cette épreuve de grosses sommes et payera tout, même la valeur en litige, sans aucune murmure.- Voilà l'explication qui m'a été donnée: est elle exacte?- Cette épreuve est adoptée pour le règlement de vols, d'assassinats, de grosses dettes...etc.

Voici encore quelques renseignements que j'ai omis de signaler.

Les Khas-lu n'ont qu'une femme en général, l'épouse légitime; mais quand un homme n'obtient pas d'enfants, il prend une concubine; de même les plus riches se munissent de plusieurs concubines qu'ils font travailler aux diverses entreprises qu'ils possèdent.- Il existe d'autres cas où un Kha-lu peut se trouver possesseur de concubine; par exemple, quand un homme marié meurt, son frère doit prendre la veuve; le fils légitime prend la ou les concubines de son père décédé. - Cela se produit même quand le frère, le fils sont des enfants, car c'est une façon de conserver dans la famille les biens de la femme dont il est question; sinon, cette femme et les richesses qu'elle possède retournent à sa famille.

Quand un homme possède une femme légitime et des concubines, tous les enfants ont les mêmes droits; c'est le plus âgé des garçons vivants qui a les droits de l'aîné.- Si // le père meurt, ses biens restent à toute la famille; à mesure que les enfants se marient, les richesses sont partagées également entre eux; mais il est des cas où elles restent indivisées.

[p. 42]

En ce qui concerne les cérémonies publiques, on m'a dit que dans certaines régions, chaque année au 11ème mois (novembre) après que la grande récolte a été faite, les villages se livrent à des réjouissances dont la durée est souvent très longue, car elles se succèdent d'un village à l'autre, jusqu'à ce que tous les aient célébrées; cette fête s'appellerait «cha mô giu», ce qui signifierait «fête où l'on mange». - Dans d'autres cantons, cette fête n'existe pas, mais les villages font une cérémonie annuelle à un moment qu'ils choisissent.

Signé: *Valentin*

ANNEXE II

Les archives de l'EFEO contiennent plusieurs manuscrits de Paul Macey, chef de la Mission commerciale française au Laos (1890), membre de la Mission Pavie, puis plus tard commissaire civil au Laos (1895) et administrateur de 1re classe (1911)¹⁰⁵. Ces manuscrits sont des rapports écrits à la main et composés en vue de l'enquête dite «statistique ethnologique» (d'où l'abréviation portée sur les manuscrits : S.E. + numéro) de l'EFEO en 1901¹⁰⁶. Ces manuscrits, qui ont été *en partie* publiés par Macey en 1905¹⁰⁷ et republiés en 1907¹⁰⁸, ont été également plusieurs fois dactylographiés à une date ultérieure, et ces copies ont été enregistrées dans les Archives de l'EFEO, indépendamment les unes des autres, sous différents numéros, sans que leur rapport aux originaux soit toujours établi.

Dans ce qui suit nous énumérerons les manuscrits par ordre croissant de leurs numéros d'enregistrement pour traiter en détail de leurs ressemblances et de leurs différences, en même temps que de leurs rapports aux versions publiées.

I.) Mss Européens 395-404: *Province de Cammon. Etude sur les Khas*.

Dix documents indépendants, écrits à la main, sous forme d'un livret, signés en deux temps à Pak-hin-Boun par Macey, en temps qu'Administrateur et Commissaire du Gouvernement : les Mss 395-397, en date du 27 Avril 1902 ; les Mss 398-404, en date du 26 août 1903. Ce sont les documents les plus anciens, *bien qu'ils ne soient pas les plus complets*. Il se composent de deux parties pour un groupe ethnique donné : 1) une étude ethnographique suivant les «divisions du travail» de l'EFEO ; 2) un vocabulaire d'environ 400 mots, suivant le questionnaire linguistique de l'EFEO. De ces vocabulaires à peu près un quart, soit une centaine de mots, a été reproduit par Macey dans la/les version(s) publiée(s) (1905 et 1907). Ceci vaut pour tous les vocabulaires ci-dessous.

1) Mss Européen 395 : *Etude sur les Khas Tiaris (ou K'koai T'irri) et Khas Mong Khong (ou K'koai B'brro)*. Son texte est, mot pour mot, identique à celui de la publication de 1905:25-32, à ceci près qu'ici, en conformité avec le questionnaire, il identifie ses informateurs par leur nom et précise leur village d'origine - détails omis

¹⁰⁵ Pour la vie et l'activité de Macey, voir Brébion, A.: *Dictionnaire bio-bibliographique...de l'Indochine Française*, Paris, 1935.

¹⁰⁶ Pour cette dernière, voir l'article de H. Maître: *Rapport au gouverneur général de l'Indochine sur le développement de l'École Française d'Extrême Orient de 1902-1907* dans BEFEO 1908:316 p., ainsi que notre texte (1.6.).

¹⁰⁷ Cf. „Étude ethnographique sur diverses tribus, aborigènes ou autochtones habitant les provinces des Hua-Phano-Ha-Tang-Hoc et du Cammon, au Laos” dans *Actes du XIVe Congrès International des Orientalistes*, I.-5, Alger 1905:1-63 p.

¹⁰⁸ Cf. „Étude ethnographique sur les Khas” dans la *Revue Indochinoise*, n° 52, 55, 56, 59, 60, 1er sem. 1907, et n° 67, 2e sem. 1907.

par la version publiée. De plus, il joint au manuscrit quatre photos¹⁰⁹ (collées à l'intérieur) qui, quoique mentionnées dans la version publiée (1905:27), n'y sont pas reproduites. Ces photos (positifs brunis, en mauvais état) sont, pour autant que nous le sachions, les premières photos relatives aux Brou. Elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles présentent des personnes nommées, provenant de villages connus.

2) Mss Européen 396 : *Vocabulaire des Khas Tiaris*. Etant la partie linguistique du Mss Européen 395, il forme un ensemble inséparable de ce dernier (voir ci-dessus).

3) Mss Européen 397 : *Vocabulaire des Khas Mong Khong*. Etant la partie linguistique du Mss Européen 395, il forme un ensemble inséparable de ce dernier (voir ci-dessus).

4) Mss Européen 398 : *Etude sur les Sek*. Son texte est, mot pour mot, identique à celui de la publication de 1905:36-43.

5) Mss Européen 399 : *Vocabulaire Sek*. Etant la partie linguistique du Mss Européen 398, il forme un ensemble inséparable de ce dernier (voir ci-dessus).

6) Mss Européen 400 : *Etude sur les Sôs ou R'rekoué B'brô*. Son texte est identique en tout point à celui de la publication de 1905:43-49.

7) Mss Européen 401 : *Vocabulaire Sô*. Etant la partie linguistique du Mss Européen 400, il forme un ensemble inséparable de ce dernier (voir ci-dessus). Un détail important : au début, et toujours en conformité avec le questionnaire, il désigne ses informateurs par leur nom et donne leur village d'origine - détails omis par la version publiée.

8) Mss Européen 402 : *Tableau Comparatif des Idiomes ou Dialectes en usage dans les Provinces du Cammon et des Hua-Phans-Ha-tang-hoc*. Son texte est identique au mot près à celui de la publication de 1905:52-63.

9) Mss Européen 403 : *Etude sur les Khas Phou Thung ou K'kmou*. Son texte est identique au mot près à celui de la publication de 1905:32-36.

10) Mss Européen 404 : *Vocabulaire des Khas Phou Thung ou K'kmou*. Etant la partie linguistique du Mss Européen 403, il forme un ensemble inséparable de ce dernier (voir ci-dessus). Un détail important : au début, dans le respect de la grille du questionnaire, il désigne ses informateurs par leur nom et indique leur village d'origine - détails omis par la version publiée.

II.) Mss Européen 405 : *Etude Statistique et Ethnique de la Province du Cammon*. «Dossier composé de 21 pièces», écrit à la main et signé par p. Macey comme Administrateur et Commissaire du Gouvernement, le 30 septembre 1903, à (Pak) Hinboun.

Quoique écrit plus tard que les documents précédents, c'est le plus complet d'entre eux. La table des matières recense : «Un Avant Propos, huit Notices Monographiques, huit Vocabulaires, une Note de remarque sur les dialectes, un

¹⁰⁹ Voir illustrations N° 21a/b-22a/b de notre livre.

Tableau comparatif des idiomes, un tableau de répartition de la population, une Carte schématique au 1:500.000. Au total 21 pièces».

Ce document reproduit mot à mot les matériaux des Mss Européens 395-404, à ceci près que, cette fois, les informateurs et leur village d'origine sont mentionnés pour *chaque* ethnie. Il est également à souligner qu'à la différence des *cing* ethnies présentées précédemment (Tiari, Mong Khong, Sek, Sô, Phou Thung ou K'kmou), Macey en décrit ici *huit* : outre celles-ci, les Khas Pou-Hoc (ou K'kssing M'moul) (voir 1905:5-12), les Khas Khaô (ou Thiè) (voir 1905:12-18) et les Khas Phong (ou Pou K'kenieng) (voir 1905:19-25). De surcroît, avant les «notices monographiques» et les vocabulaires, une vingtaine de pages - non publiées - sert d'introduction générale ; elles sont accompagnées d'un tableau synoptique regroupant les «diagrammes comparatifs de la répartition des terrains»¹¹⁰, et d'une splendide carte en couleur¹¹¹, illustrant la répartition statistique des ethnies de la province du Cammon, pièces également non publiés. On comprend que ce document est une version enrichie des Mss 395-404.

III.) Mss Européens 218 et 218/A : *Vocabulaire des Khas Tiaris (Province de Cammon, Laos)*. Tiré des *Etudes sur les Khas, S.E. 96*. Copie dactylographiée, en deux exemplaires, des Mss Européens 396-397, 399, 401-402, 404. Malgré la mention «Signé illisible», il ressort des précédents documents que la signature est bien celle de p. Macey.

De tous ces documents, nous ne reproduisons ici que les parties relatives aux Brou, non publiée par Macey (ou seulement partiellement publiées pour ce qui est des vocabulaires) à partir de la version la plus complète, c'est-à-dire du Mss Européen 405. Sa carte ethnique, ainsi que les photos du Mss Européen 395 ayant servi d'illustrations accompagnant notre texte, nous reproduisons donc ici :

- l'introduction avec son tableau de «diagrammes comparatifs de la répartition des terrains»,

- et les vocabulaires *complets* d'environ 400 mots, y compris leurs «avant-propos» et les notes sur les informateurs. Même si - selon les standards actuels - la transcription des mots «Tiari, Mon Khong et Sos (R'rekoué B'brro)» date quelque peu, voire est erronée, comme il s'agit de témoignages historiques de valeur, nous avons considéré comme important de les reproduire ici *in extenso*.

¹¹⁰ Voir illustration n° 56 de notre livre.

¹¹¹ Voir illustration n° 20 de notre livre.

**MSS EUROPÉEN 405 (STATISTIQUE ETHNOLOGIQUE 105)
P. MACEY: ETUDE STATISTIQUE ET ETHNIQUE DE LA PROVINCE DE
KAMMON**

La population globale du Cammon peut être estimée, approximativement, *grosso modo*, à 38.500 habitants, répartis dans 6 Muongs et 4 cantons, séparés, comprenant 606 villages. Elle fournit 6638 inscrits, de 18 à 60 ans, qui sont contribuables.

Or, la superficie de cette province égalant 30.000 kilomètres carrés environ, cela donne une densité d'un peu plus d'un habitant par kilomètre carré, ou, exactement, de 12,69 habitants pour 10 kilomètres carrés, ou 1000 hectares, en surface, dont plus d'un quart est cultivables ces céréales vivrières [sic].

La population pourrait donc être quadruplée sans inconvénient, et, chaque habitant aurait encore, en moyenne, 2 hectares à cultiver; ce qui donnerait 10 hectares par famille de cinq personnes.

Il y a lieu de tenir compte, quand on examine le peu de densité de la population des causes diverses qui l'ont produite et qui sont, parmi d'autres: les épidémies de choléra, l'infériorité très grande du chiffre des naissances sur ceux des décès, l'abus de l'opium etc. Il y a lieu de remarquer également qu'un tiers de la population est composé de débris épars de races, en décadence, appartenant à trois groupes ethniques et à dix tribus différentes, provenant des anciens Aborigènes ou des premiers Autochtones du pays.

Répartition ethnique

Au point de vue ethnique, cette population se répartit en quatre groupes principaux qui sont:

A) Peuples migrants, d'origine Touranienne et Thibétaine ayant subi les influences Aryenne et Malaise, plus ou moins complètement: 1) Laotiens; 2) Phou-Thaïs, Thaïs Neuas, Thaïs Bô, Thaïs Gnôs, Thaïs Kouane, Thaïs Pouanes, Thaï Joi et Phouthuongs.

B) Anciens aborigènes du bassin du Mékong qui se sont modifiés au contact des Thaïs et des Laotiens, derniers venus dans le bassin, et ont plus ou moins complètement oublié leurs origines aussi bien que leurs dialectes: 3) Sôs; 4) Sèks

C) Aborigènes de la Péninsule Indo-chinoise ayant conservé leur statut personnel, leurs dialectes, leurs coutumes, et qui ne s'allient pas avec les autres races: [5] Khas Tiaris manquent, G.V.]; 6) Khas Mong Khongs; 7) Khas Phongs (ou Pou K'kenièngs); 8) Khas Phou Thunngs (ou K'kemous).

D) Asiatiques venus de diverses parties de la Chine, du Siam, de l'Annam etc. et qui habitent le pays à titre temporaire: 9) Mèos; 10) Chinois; 11) Annamites.

Il est à noter, à propos de ces derniers, que les Chinois n'ont parmi eux aucune femme de leur pays, contrairement à ce qui existe pour les Mèos qui émigrent en famille.

Les annamites, également, sont, pour la plupart célibataires.

La distribution de la population, dans les différents centres de la province est énumérée dans le tableau ci-joint.

Mais comme le nombre des villages est de plus de 600; qu'ils n'ont pas pour un certain nombre de moins, une fixité absolue; que les races sont, dans un même canton, souvent enchevêtrées, nous avons cru devoir adopter d'urgence, au lieu de la répartition par village nominale exprimé, celle par Muong et par nombre de villages.

Notices ethnique et linguistique

Il ne nous a pas paru utile de décrire ici, les Laotiens et les Thaïs, qui seront étudiés dans d'autres provinces, ou l'ont été très complètement dans plusieurs ouvrages tels que:

- 1) *Notice sur le Laos Français* [par] Tournier, Hanoï, 1900.
- 2) *Le Laos et le Protectorat Français* [par] Gosselin, Paris, 1900.
- 3) *Le Laos Français* [par] Picanon, Paris, 1901.
- 4) *Le Laos* [par] L. de Reinach, Paris, 1901.
- 5) *Pages Laotiennes* [par] Raquez, Hanoï, 1902.

D'autre part, en ce qui concerne plus particulièrement les Phou-Thaïs et Thaïs des diverses tribus, ainsi que les Phou-Thouongs, nous nous bornerons à dire qu'ils sont semblables aux Phou-Thaïs, décrits ailleurs, comme caractères ethniques, moeurs, coutumes, langue, etc. toutefois, il est bon d'ajouter que, les Phou-Thouongs du Cammon, ayant, au cours de leurs migrations, séjourné sur le versant oriental de la chaîne Annamitique, dans les provinces du Nghè An et du Hatinh, y ont pris l'usage de la langue annamite et certaines coutumes superficielles.

Il ne sera point question, non plus, d'étudier les Chinois, les Mèos et les Annamites puisqu'ils ne sont pas Aborigènes du Laos.

En résumé, cette étude portera donc sur les Sôs, Sèks, Khas Tiaris, Khas Mong Khong, Khas Phou-Thunngs et Khas Phongs, pour lesquels six monographies, avec chacune un vocabulaire de plus de 350 mots sont ci-jointes.

On trouvera, également ci-jointe, une carte d'ensemble de la province à l'échelle 1 :500.000 [voir illustration n° 20], montrant à l'aide de graphiques diversement teintés, établis à l'échelle de un centimètre carré pour 1000 habitants l'importance et la répartition régionale de chacune des races ou variétés composant la population.

Enfin, un tableau comparatif, également joint, permettra de juger, pour une certaine des mots les plus usuels, des différences qui existent entre les dialectes et idiomes, parlés dans la province.

En outre utilisant un travail antérieur, nous joindrons également, à titre de contribution à l'étude du même ordre qui doit être faite pour la provinces des Hua-Phans-ha Tang Hoc, deux monographies avec vocabulaires intéressants les: 1) Khas Khaô ou Tié (ou K'kemou); 2) Khas Phou-Hoc (K'kssing M'moull) qui l'habitent.

Le présent travail, il ne faut oint se le dissimuler, n'est, évidemment, ni parfait ni complet; ce dont nous nous excusons. Mais il faut tenir compte qu'il n'est que le

début d'une vaste étude à laquelle chaque année à venir apportera des éléments nouveaux, de plus en plus précis.

Néanmoins, personnellement, nous sommes heureux d'avoir eu à titre privé, l'initiative de l'entreprendre dès l'année 1900 en dédiant nos premiers essais à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Hinboun, le 30 septembre 1903.

Diagrammes de comparaison sur:

Ce qui existe actuellement:

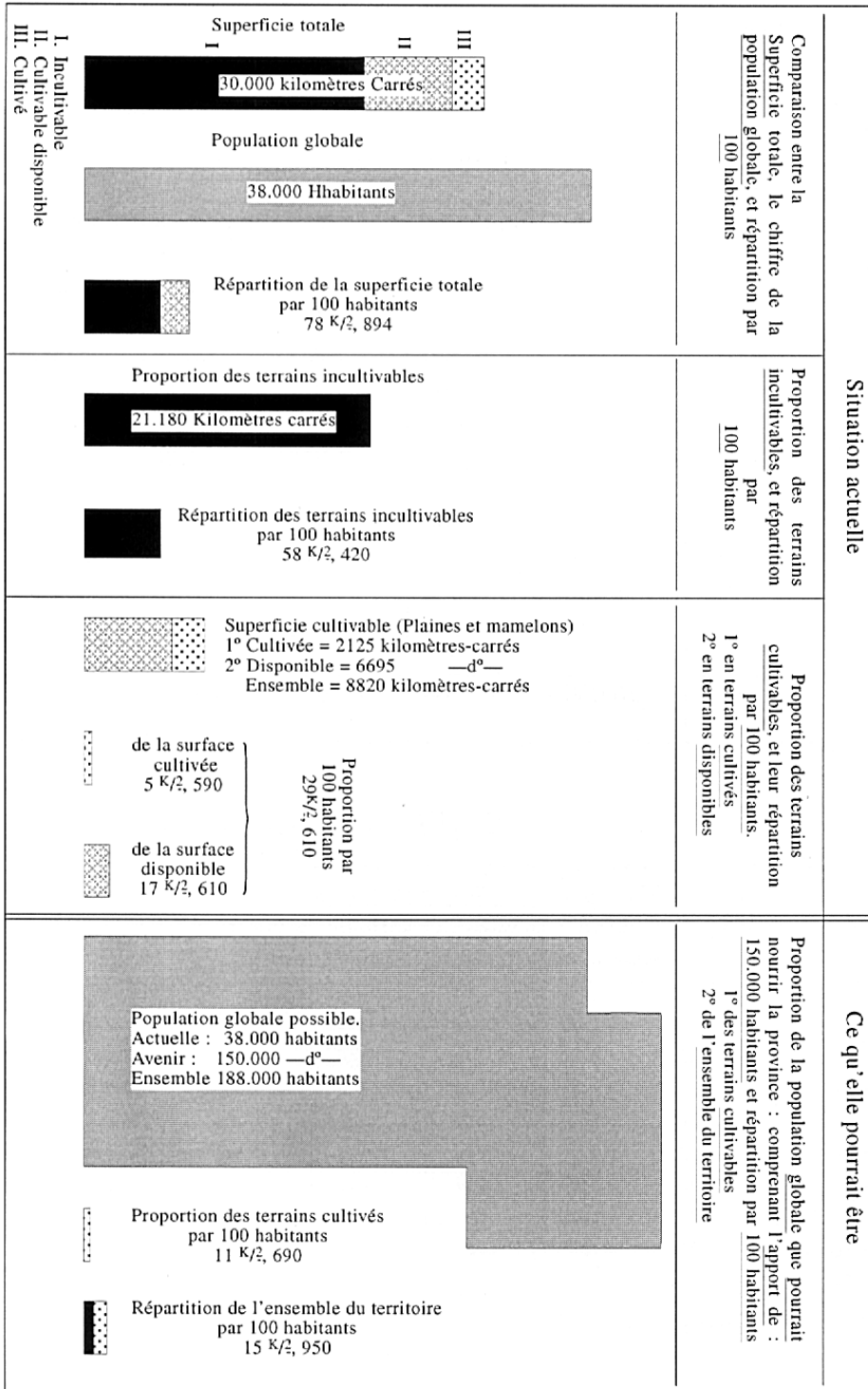
- 1) Le rapport de la superficie totale à la population, et répartition proportionnelle, en surface par 100 habitants;
- 2) Proportion des terrains impropres à la culture des céréales vivrières, et leur répartition proportionnelle, par 100 habitants;
- 3) Proportion des terrains, et leur répartition proportionnelle par 100 habitants, en terrains cultivés et en terrains disponibles.

Ce qui pourrait être:

Proportion de la population qui pourrait nourrir la province, en y comprenant l'apport de 150.000 habitants nouveaux, et répartition proportionnelle des terrains cultivables ainsi que de l'ensemble du territoire, par 100 habitants.

Examen de la situation actuelle au point de vue de la répartition du territoire de la province, au triple point de vue:

- 1) des terrains impropres à la culture des céréales vivrières;
- 2) des terrains cultivables;
- 3) de la proportion de ces derniers qui sont cultivés et de celle que est disponible; qui serait apte à nourrir une population immigrante de 150.000 individus.



Diagrammes Comparatifs de la Répartition des terrains de la province du Cameroun Actuellement et dans l'Avenir, montrant que cette province pourrait recevoir un surcroît de population de : 150.000 habitants.
Echelle : Superficies : 4 c/m pour 100 kilomètres carrés. Population : 4 c/m pour 100 habitants.

Tableau synoptique:

Muongs ou cantons séparés	Population globale	Superficie totale en km ²	Proportions de terrains			Surcroît de population possible (habitants)
			Impropres à la culture (en km ²)	Cultivés (en km ²)	Cultivables disponibles (en km ²)	
Hin-Boun	9.931	6.200	4.500	500	1.200	27.000
Thakèk	11.423	2.200	1.100	700	400	9.000
Mahasay	5.412	6.100	4.600	360	1.140	25.500
Niommarath	1.984	1.800	1.550	130	120	2.600
Cam-Keut	3.676	5.300	3.660	190	1.510	33.800
Cammon	3.545	4.500	2.400	200	1.900	42.300
Napé	1.444	1.000	600	30	370	8.000
Khas Tiaris	235	1.100	1.080	5	15	350
Ban Bo	425	1.800	1.750	10	40	900
Ban-Beung						
	38.075	30.000	21.180	2.125	6.695	149.450 (150.000)

Tableau Synoptique.

Muongs ou cantons séparés	Population Globale	Superficie totale kilomètres carrés	Proportions des terrains			Surcroît de popu- lation possible habitants.
			Impropres à la culture kilo- mètres carrés	Cultivés kilomètres carrés	Cultivables dis- ponibles kilo- mètres carrés	
Hin-Boun	9.931	6.200	4.500	500	1.200	27.000
Thakèk	11.423	2.200	1.100	700	400	9.000
Mahasay	5.412	6.100	4.600	360	1.140	25.500
Niommarath	1.984	1.800	1.550	130	120	2.600
Cam-Keut	3.676	5.300	3.660	190	1.510	33.800
Cammon	3.545	4.500	2.400	200	1.900	42.300
Napé	1.444	1.000	600	30	370	8.000
Khas Tiaris	235	1.100	1.080	5	15	350
Ban Bo	425	1.800	1.750	10	40	900
Ban-Beung						
	38.075	30.000	21.180	2.125	6.695	149.450 (150.000)

La superficie totale de la province étant de 30.000 km² ou 3 millions d'hectares, et la population globale égalant 38.000 habitants, la densité moyenne de la population ressort à 126 h - 66/100 par kilomètre carré ou 100 hectares.

Cela donne, moyennement, une répartition proportionnelle, en surface, de 78 km² 894 pour 100 habitants.

De la surface totale, 21.180 km² sont impropres aux cultures vivrières, ce qui réduit à 8.820 km² l'étendue des terrains cultivables pour cet objet. Dès lors, la répartition proportionnelle de ces terrains est de 23km² 210, dont 5km² 590 cultivée et 17km² 610 cultivable disponible, pour 100 habitants.

Il reste donc en terrains propres aux cultures vivrières, une superficie de 6695 km² soit dans la proportion des parties cultivées actuellement, de quoi recevoir et nourrir un surcroît de population de 150.000 individus.

Dans ces conditions, la population globale étant portée à 188.000 habitants tous les terrains cultivables seraient employés et répartis proportionnellement à raison de 4 km² 690 par 100 habitants, ou 23 hec. 45 ares par famille de 5 personnes.

Les méthodes actuelles de culture qui comportent de longues jachères, pourraient être continuées, jusqu'au jour où le développement de l'élevage du bétail permettant une fumure plus complète du terrain, ou l'innovation de l'emploi d'engrais chimiques permettraient de rendre disponibles la moitié des terrains employés pour les cultures des céréales vivrières lesquels pourraient être utilisés autrement.

Voir à la suite [ici, ci-contre] les diagrammes qui montrent quelle est la situation actuelle et ce qu'elle pourrait être.

**Avant-propos aux vocabulaires de dialectes Khas
Remarques sur quelques dialectes Khas du Laos et de la phonétique qui semble
le mieux convenir à leur transcription en français
Juillet, août, septembre 1901**

Les idiomes Khas, en général, et certains dialectes en usage parmi plusieurs tribus, groupes ou variétés, de cette race, comprennent un très-grand nombre de sons rudes et gutturaux, qui n'existent pas, pour ainsi dire ou sont fortement atténués dans les autres langues ou idiomes de la Chine et de l'Indo-Chine.

On y remarque beaucoup plus de consonnes que de voyelles, et certaines sorte de diphthongues.

Y abondent, également, des consonnes doublées, gutturales, palatales et labiales, surtout au commencement des mots, que l'on ne peut transcrire qu'à l'aide de deux mêmes lettres, correspondant au son émis, et séparées par une apostrophe.

On y trouve encore des liaisons de voyelles et de consonnes, qui nécessitent le concours simultané de tous les moyens vocaux, et certains sons que traduirait bien le gr Arabe.

En outre ces dialectes sont presque, sans variation de tonalité: deux tons moyens, tout au plus. Par tous ces caractères, les dialectes Khas sont donc bien différents des

langues chinoise, annamite et Thaï. Les idiomes Siamois et Cambodgien seuls, comprennent certains sons à peu près semblables à ceux qui composent les mots des dialectes Khas.

L'expérience nous a démontré que les Chinois, Annamites et Laotiens, en général, sont inaptes à prononcer, correctement, les dialectes Khas. Seuls, les Cambodgiens et les Siamois réussissent mieux à émettre les sons tels qu'ils sont émis par les Khas que l'on interroge.

En résumé, nous sommes d'avis qu'un Européen, pourvu qu'il ait l'oreille exercée, parvient, mieux que les Asiatiques cités plus haut, non seulement à saisir la prononciation des Khas, mais encore à la rendre de façon à amener sur le visage de l'interrogé les signes manifestes de l'homme qui se sent compris et est heureux d'entendre prononcer les mots tels qu'il les a émis.

Ceci nous a amené à laisser la phonétique du Quôc Ngu, et tout autre basée sur le même principe, aux langues chantantes à tonalités variées, à voyelles dominantes et à consonnes douces, pour n'employer, à la transcription des dialectes Khas, que la phonétique et l'alphabet Français.

VOCABULAIRE DES KHAS TIARI (OU K'KOAI T'TRI)

Personne interrogés:

- 1) Thao Sagnalat, 50 ans, de Ban Tiala (Haute vallée de la Sé Bang Fai)
- 2) Bane Pha Si Sieng Maï, 45 ans, de Ban Pa-Koué (Haute vallée de la Sé Bang Fai)

Nota: Interrogation directe avec emploi de la langue Thai.

Toute les mots de ce vocabulaire ont été transcrits à l'aide des voyelles et des consonnes de la langue française, avec leur phonétique usuelle. C'est donc une application de la nouvelle orthographe [sic] autorisée par l'Académie qui rend d'ailleurs d'une façon parfaite les sons émis par les Indigènes interrogés.

Hinboun, le 12 avril, 1902

[Le même vocabulaire se retrouve également dans: Mss Européen 396.

Indo-Chine Française, Laos, Province du Cammon

Vocabulaire des Khas Tiaris (Statistique Ethnologique 96).

Pak hin Boun, le 27 avril 1902

L'administrateur, Commissaire du gouvernement: Paul Macey]

VOCABULAIRE DES KHAS MONG KHONG

Personnes interrogés:

- 1) Tha Lung, 55 ans, de Ban Ka-ï (Haute vallée de la Sé Bang Fai)
- 2) R'rotott, 35 ans, de Ban La Boi (Haute vallée de la Sé Bang Fai)

Nota:

Nous n'avons porté, sur ce vocabulaire que les expressions qui ne sont pas communes aux deux idiomes Tiari et Mong Khong.

Interrogation directe, avec l'emploi de la langue Thai.

Toute les mots de ce vocabulaire ont été transcrits à l'aide des voyelles et des consonnes de la langue française, avec leur phonétique usuelle. C'est donc une application de la nouvelle orthographe [sic] autorisée par l'Académie qui rend d'ailleurs d'une façon parfaite les sons émis par les Indigènes interrogés.

Hinboun, le 12 avril 1902

[Le même vocabulaire se retrouve également dans Mss Européen 397.

Indo-Chine Française, Laos, Province du Cammon

Commissariat de Pak-hin-Boun

Vocabulaire des Khas Mong Khong (Statistique Ethnologique 97).

Pak hin Boun, le 27 avril 1902

L'administrateur, Commissaire du gouvernement: Paul Macey]

VOCABULAIRE DES SOS (OU R'REKOUÉ B'BRRO)

Personnes interrogées:

1) Thit - Phim, 44 ans, fonctionnaire indigène de 13^e rang, né à Ban Tong Khouang (Muong Mahasaï), demeurant à Hin-Boun.

2) Barc - Mau, 70 ans, né à Ban Na Maô (Muong Mahasaï), demeurant à Ban Na-Kaï Kiéa (Muong Thakèk)

3) Tam - Boun, Thao-Thep Balat Kong, fonctionnaire de 5^e rang, 72 ans, né à Muong Vang et demeurant à Ban Bengue Hua Na (Muong Thakèk)

4) Koua, Tasseing (chef de canton), 50 ans, né à Ban Dong Tanang, demeurant à Ban Dong Mak-Ba (Muong Thakèk)

Nota: Interrogation directe, avec emploi de la langue Thai.

Toute les mots de ce vocabulaire ont été transcrits à l'aide des voyelles et des consonnes de la langue française, avec leur phonétique usuelle. C'est donc une application de la nouvelle orthographe [sic] autorisée par l'Académie qui rend d'ailleurs d'une façon parfaite les sons émis par les Indigènes interrogés.

[Le même vocabulaire également dans Mss Européen 401.

Indo-Chine Française, Laos, Province du Cammon

Commissariat de Pak-hin-Boun

Vocabulaire des Sôs (ou R'rekoué B'brrô (Statistique Ethnologique 101).

Pak hin Boun, le 26 août 1903

L'administrateur, Commissaire du gouvernement: Paul Macey]

N°	Français	Khas Tiari
1.	Ciel	P'palon
2.	Soleil	Ma dang
3.	Lune	K'kesaï
4.	Etoile	M'an t'torr
5.	Le soleil se lève	Ma dang lô
6.	Le soleil se couche	Ma dang p'patt
7.	Nuage	R'remull
8.	Pluie	M'méa
9.	Vent	Tayall
10.	Tonnerre	K'Krûmm
11.	Eclair	L'lê L'Liaï
12.	Arc-en-ciel	P'paring
13.	Orient	Ya ma dang lô
14.	Ouest	Ya ma dang p'patt
15.	Nord	Ya p'peûgne
16.	Sud	Ya n'ndeûp
17.	Terre	K'ka tè
18.	Plaine	[comme en laotien]
19.	Montagne	K'kô
20.	Caverne	K'kupp
21.	Chemin	R'rena
22.	Eau	D'deû
23.	Ruisseau	Tom touil
24.	Rivière	D'deû toun poutt
25.	Lac	T'taling
26.	Mer	[n'ont pas de mot]
27.	Marais	Nong touil [Nong comme en laotien]
28.	Boue	L'lô
29.	Poussière	B'brai
30.	Sable	T'toâ
31.	Pierre	K'kaull
32.	Or	Jêng
33.	Argent	P'prâ
34.	Fer	T'tatt
35.	Cuivre	T'toan
36.	Plomb	T'toan [comme en laotien]
37.	Feu	O'ouil
38.	Fumée	P'piéak
39.	Cendre	B'bô

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brrô
1.		M'mèlong
2.		M'ménang
3.		M'masaï
4.		M'mane torr
5.		M'ménang lô
6.	Ma-dang d'droû	M'ménang d'drrou
7.		R'remull
8.		M'ma
9.		Ouyâll
10.		K'krreûmm
11.	Ta R'rièle	T'tarièll
12.		M'meurong marègne
13.	Ma-dang lô	M'ménang lô
14.	Ma-dang d'droû	M'ménang d'drrou
15.		Pô peugne
16.	Yang B'bhûun	Pô d'deûp
17.		Kou tèk
18.		Thong taligne
19.	D'dom	K'ko
20.		K'kup
21.		R'rena
22.		D'deûk
23.		Taum
24.		D'deûk poute
25.	T'toang	T'toùang
26.		D'deûk samoute
27.	T'tevong trièk	T'toùang B'batt
28.	Trièk	T'trièk
29.		K'krè l'lemott
30.		T'toua s'segnaï
31.	K'kau	K'kaul
32.		D'dièng
33.		P'para
34.		T'tak
35.		?
36.		T'tiûne
37.		H'hauï
38.		P'pièk h'hauï
39.		B'bo h'hauï

N°	Français	Khas Tiari
40.	Charbon	K'katias
41.	Allumer le feu	T'takatt O'ouil
42.	Eteindre le feu	Appatt O'ouil
43.	Forêt	T'trúng
44.	Arbre	Allouang
45.	Racine	R'ré allouang [à peu près semblable en annamite]
46.	Tronc	R'regull allouang
47.	Branche	K'kéa allouang
48.	Ecorce	N'necarr allouang
49.	Bourgeon	K'kott allouang
50.	Fleur	P'piarr
51.	Fruit	P'palai
52.	Feuille	S'sala
53.	Herbe	B'batt
54.	Cocotier	L'lahoû
55.	Noix de coco	P'palai l'lahoû
56.	Aréquier	M'manang
57.	Noix d'arec	P'palai m'manang
58.	Banancier	P'prièk
59.	Banane	P'palai p'prièk
60.	Pamplemoussier	[pas de mot]
61.	Pamplemousse	[pas de mot]
62.	Manguier	K'keull p'prieul
63.	Mangue	P'palai p'prieul
64.	Jacquier	M'manai
65.	Poivrier	[pas de mot]
66.	Mûrier [sic]	[pas de mot]
67.	Tabac	H'hutt
68.	Thé	[pas de mot]
69.	Concombre	N'nquell
70.	Citron	T'tièng (p'palai)
71.	Maïs	[comme en laotien]
72.	Haricot	T'tiatong
73.	Oignon	[comme en laotien]
74.	Ail	[comme en laotien]
75.	Patate	P'pom
76.	Piment	M'mpi
77.	Rizière	[comme en laotien]

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
		Kou - tia
		T'tiêng h'hauï
42.		H'habate h'hauï
43.		K'kirûng (ou K'kruong)
44.	T'taneûm allouang	T'tanom halongue
45.	R're allouang	R're halongue
46.		P'paute halongue
47.		L'laka halongue
48.	N'ntok allouang	D'dok halongue
49.		H'habang halongue
50.		P'piél halongue
51.		P'praï (ou P'palai halongue)
52.		S'sèla halongue
53.		B'batt
54.	T'taneûm l'lahoû	T'tanom <u>Mak Phrao</u>
55.		P'palai <u>Mak Phrao</u>
56.	M'panang	T'tanom manang
57.	P'palai m'panang	P'palai manang
58.		T'tanom p'priète
59.		P'palai p'priète
60.		T'tanom <u>Mak kiéng</u>
61.		P'palai <u>Mak kiéng</u>
62.		T'tanom <u>Mak Mouang</u>
63.		P'palai <u>Mak Mouang</u>
64.		T'tanom <u>Mak Mi</u>
65.		?
66.		T'tanom mone
67.		H'heût yoc
68.		?
69.		K'kèll
70.		?
71.		Ha houa ti pó
72.		Ki -thang
73.		?
74.		?
75.	P'pom a-raô	P'pong
76.		M'pi (ou Kùtt)
77.		T'taligne

N°	Français	Khas Tiari
78.	Semer le riz	T'tuk s'slô
79.	Repiquer le riz	Attioï s'slô
80.	Couper le riz	R'ratt s'slô
81.	Piler le riz	A Kllô s'slô
82.	Faire cuire le riz	T'teko s'slô
83.	Mortier à riz	T'tapal a kllô s'slô
84.	Pilon à riz	N'nti t'tapall
85.	Marmite à riz	A-dè [bref]
86.	Rizière de montagne	Taï s'sraï
87.	Buffle	T'tréa
88.	Boeuf	N'ndrô tone [tone comme en laotien]
89.	Taureau	N'ndrô
90.	Vache	N'ndrô kane
91.	Bouc	K'kapé koun
92.	Chèvre	K'kapé kane
93.	Chat	[comme en laotien]
94.	Chatte	[comme en laotien]
95.	Chien	A tiô [un peu comme en annamite]
96.	Aboyer	A tiô krau
97.	Mordre	A tiô kap
98.	Cochon	A lí
99.	Cerf	I eùtt
100.	Ecureuil (rat palmiste)	P'prô
101.	Rat	K'kanaï
102.	Sanglier	A lí k'kooang
103.	Singe	T'temûrr
104.	Panthère	K'kelâ tioum
105.	Tigre	K'kelâ poutt
106.	Cheval	A sê [un peu semblable au cambodgien]
107.	Éléphant	A kian
108.	Corne de buffle	T'takoï t'tréa
109.	Griffe de chat	K'krè méo [meo comme en laotien]
110.	Queue de chien	S'souaï a-tiô
111.	Défense de sanglier	K'koï a lí krouang
112.	Crinière de cheval	Sôk t'takô
113.	Trompe d'éléphant	R'revuil a kiam
114.	Mâle	T'tieng kouan
115.	Femelle	T'tieng kane
116.	Oiseau	T'tiom

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
78.	T'tuk s'srô	T'trû kê
79.	Pi-tioï s'srô	Dam t'taligne s'srô
80.		L'liom r'ra s'srô
81.	Pi-klo s'srô	Ki klok s'srô
82.	Koé r'ravoua	Lih'haui ha houa
83.	N'ntrî	T'tapall ha houa
84.		D'di t'tapall ha houa
85.		Ha dè
86.		S'sraï
87.	Ririèk	Ki kiak i'koun
88.		D'drrô <u>tone</u>
89.		D'drrô tang ka
90.		D'drrô kane
91.		Ti pê tong ka
92.		Ti pê kane
93.		<u>Maio</u> tong ka
94.		<u>Maio</u> kane
95.		Ha tio
96.		Ha tio k'krôk
97.		Ha n'ncape
98.	A-lik	Ha lik
99.	Me gnian	Ha tièt
100.		P'prauc
101.		K'kou nai
102.	Ka-li k'kronang	Ha lik k'kruong
103.		T'tamurr
104.		K'koulâ
105.		K'koulâ pou
106.	A-t'sé	Ha sè
107.		Ha tièng
108.	Ta-khoï	T'takoï ki kiak
109.	Ki rè	T'tirèk <u>maio</u>
110.		?
111.	K'loi	R'ravull etc.
112.		P'poull ha sè
113.		R'ravull ha tièng
114.	T'tieng t'sarr	I koun (ou Tuak ka)
115.		Kane
116.		T'tieûm

N°	Français	Khas Tiari
117.	Coq	D'doué kô
118.	Poule	D'doué kane
119.	Canard	T'téâ
120.	Corbeau	Ka hac ou Kaak [onomatopée]
121.	Tourterelle	T'ta parr
122.	Bec	R'rebô t'tiom
123.	Aile	K'kapp t'tiom
124.	Plume	S'soc t'tiom
125.	Nid	D'dang t'tiom
126.	Oeuf	N'nrèel t'tiom
127.	Pondre	K'khi n'nrèel
128.	Voler	T'tiom tiom parr
129.	Chanter [coq]	N'ndoué t'tacarr
130.	Poisson	S'siâ
131.	Ecaille	N'nsèll s'siâ
132.	Nageoire	T'téqui s'siâ
133.	Crocodile	T'trou
134.	Crevette	A-soûom
135.	Tortue de terre	P'pit
136.	Tortue d'eau douce	T'ta pâ
137.	Serpent	Kos seng
138.	Grenouille	Kouât
139.	Crapaud	A rô
140.	Mouche	R'riong
141.	Moustique	R'riong
142.	Papillon	M'mbong
143.	Fourmi	S'sémouil
144.	Araignée	K'kemott
145.	Abeille	A kane k'kiéal
146.	Miel	D'deu k'kiéal
147.	Homme <i>en général</i> (homo)	K'koaï
148.	Homme (<i>vir</i>)	K'koaï t'tiamièng
149.	Femme	K'koaï mak sem
150.	Jeune homme	K'koaï bao
151.	Jeune fille	K'kamourr
152.	Enfant	R'remène
153.	Vieillard	K'koaï taô
154.	Mari	K'kayatt
155.	Epouse	L'le koaï (K'kayatt)

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brrô
117.	N'ndrouïl tong	D'droué tong
118.	D'droué kane	D'droué kane
119.		T'téa tong
120.		T'tieûm s'séak
121.	Quï p'parr	T'tieûm k'kiperr
122.		R'rebô t'tieûm
123.	La paigne	L'lapègne t'tieûm
124.		S'sok t'tieûm
125.		D'dang t'tieûm
126.	Ti r'rèll	T'tièrèll t'tieûm
127.	K'khi ti r'rèll	T'tièrèll l'lô
128.		T'tieûm perr
129.		T'tieûm kou burr
130.		S'sièa
131.		S'sèll s'sièa
132.		S'sèll houé deû s'sièa
133.		T'traû
134.	A tiouôm	S'sou - om
135.		P'pïc
136.		T'tapa
137.		Ko s'séng (ou Kong hou)
138.		K'kouât
139.		Ha r'rô
140.		R'roï
141.		R'riong kap
142.		Kang klapp
143.		S'sé moute
144.	A pièng	Ha pî-hang
145.		Kane k'kiall
146.		D'deûk k'kiall
147.	Le koaï (ou K'koaï)	R'rekoué
148.	Le koaï tang cong	R'rekoué tang kou
149.	Le koaï r'ropaï	R'rekoué r'repaï
150.	Le koaï baô	R'rekoué <u>baô</u>
151.		R'rekoué k'kemourr
152.		R'rekoué r'romène
153.		R'rekoué <u>thao</u>
154.		A yak
155.	M'mpaï	Koum r'repaï

N°	Français	Khas Tiari
156.	Père	M'mboâ
157.	Mère	M'mpi
158.	Fils	Kone t'tecon
159.	Fille	Kone mak sèm
160.	Petit-fils	P'prétéamm
161.	Petite-fille	K'kamane
162.	Neveu	R'ramone
163.	Nièce	R'ramone mak sèm
164.	Frère aînée	[de même qu'en laotien]
165.	Soeur aîné	[de même qu'en laotien]
166.	Frère cadet	[de même qu'en laotien]
167.	Soeur cadette	[de même qu'en laotien]
168.	Cousin, cousine	Sèm Haï
169.	Grand-père	Hó
170.	Grand'-mère [sic]	N'niéaï
171.	Corps	S'satt k'koai
172.	Tête	P'pleû
173.	Cheveu	Sok[semblable cambodgien]
174.	Visage	Matt mon [un peu semblable à l'annamite]
175.	Crâne	A boc p'pleu
176.	Front	K'kaliatt
177.	Oeil	Matt [semblable à l'annamite et au malais]
178.	Joue	T'temègne
179.	Oreille	K'ketourr
180.	Nez	Moû [semblable un peu en cambodgien]
181.	Bouche	Bô
182.	Lèvre	T'teumburr
183.	Dent	K'kemèng
184.	Langue	I-éaï
185.	Menton	T'tabang
186.	Barbe	Sok-bèk
187.	Cou	T'tacong
188.	Epaule	A-pall
189.	Aisselle	T'tapp
190.	Bras	T'tapp
191.	Main	N'ncang
192.	Main droite	T'tala ati
193.	Main gauche	T'tala a-virr
194.	Doigt	N'ndène ti

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
156.	M'mpâ	M'péa
157.		M'mpî
158.		Kone tang kou
159.	Kone r'ropaï	Kone r'repaï
160.	Tiao	Kone r'releû
161.	Tiao r'ropaï	Kone K'kemourr r'releû
162.		Kone K'kemourr r'releû
163.		Kone K'kemourr r'releû
164.		<u>Kone</u> t'ténom
165.		<u>Kone</u> r'repaï
166.		<u>Kone</u> r'releû
167.		<u>Kone</u> k'kemourr r'releû
168.		<u>Kone</u> sêm saï
169.		Hô tang kou
170.		Hô keuill
171.	Bétiak	B'bè ou l'loué
172.		P'pleû
173.		S'sok
174.	Ming	Mang
175.	T'tiécarr r'replau	Haboc p'pleû
176.		Ha l'liéa
177.		M'matt
178.		T'tamèng
179.		K'koutourr
180.		Moû
181.		T'temeurr
182.	T'tamorre	B'bo t'temeurr
183.		K'kenèng
184.	L'léaï	L'lai
185.		Keugne
186.		S'sok r'rekoué
187.		T'tacong
188.		Ha pâll
189.	K'klapp	N'ntrapp
190.	M'mlèng	B'blègne
191.	T'tala kati	Hadi
192.		Hadi ya tam
193.		Hadi ya virr
194.	K'kadoï	K'kadoï (ou noi)

N°	Français	Khas Tiari
195.	Ongle	R'rè
196.	Poitrine	A t'tiarr
197.	Mamelles	T'to
198.	Ventre	Poung [semblable à l'annamite]
199.	Nombril	T'talouil
200.	Dos	K'klong [à peu près en annamite]
201.	Cuisse	L'loû
202.	Genou	R'regeul
203.	Jambe	L'loû long
204.	Pied	A-yûm
205.	Orteil	Goûm yûm
206.	Peau	N'ncarr
207.	Chair	S'sêt
208.	Poils	S'sok
209.	Os	N'nhang
210.	Sang	A-ham
211.	Larmes	L'lèng matt
212.	Sueur	Mô-hourr [à peu près en annamite]
213.	Lait	D'deu tô
214.	Urine	D'deu r'reloum
215.	Manger le riz	T'tia doï
216.	Boire de l'eau	Nouai d'deu
217.	Boire de l'alcool	Nouai b'blan
218.	Etre ivre	B'boull b'blan
219.	Sel	B'boï
220.	Poivre	[pas de mot]
221.	Sucre de palmier	[pas de mot]
222.	Huile	Eeun-sèng
223.	Graisse	Eeun-sèng a-li
224.	Viande	Sach [semblable en cambodgien]
225.	Oeuf de poule	N'ndrèll
226.	Oeuf de cane	N'ndrèll téa
227.	Veste	A-yô
228.	Pantalon	Koune [semblable en annamite]
229.	Ceinture	[pas de mot]
230.	Turban	A-teuk
231.	Bouton	[pas de mot]
232.	Boutonnière	[pas de mot]
233.	Souliers	[pas de mot]

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
195.	Si r'rè	K'kirè
196.	Ka t'téarr	Ha kèa
197.		T'tô
198.		P'poum
199.		T'talouill
200.		Kang k'klom
201.		L'lô
202.		R'regeull
203.		L'lô l'lang
204.		D'diung
205.	Ki k'kall	K'kedoï (ou noi) d'diung
206.		T'tigreur
207.		T'tigreur
208.		S'sok
209.	N'kang	N'nkâng
210.		Ha ham
211.		L'lieng m'matt
212.	Héuc	H'heuc
213.		D'deûk t'tô
214.		D'deûk k'llom
215.	T'tia voua	T'tia ha houa
216.		N'ngoï d'deûk
217.		N'ngoï b'blang
218.		B'boull b'blang
219.	P'phô	P'phô
220.		?
221.		?
222.		D'deûk k'kezègne
223.	Deûn tsengialli	D'deûk halik
224.	Sach-ialli	S'sètt
225.	Ki r'rell d'drouèil	T'tièrèll d'droué
226.	Ki r'rell téa	T'tièrèll t'téa
227.	Su lock	S'salok (ou s'sérè)
228.		?
229.		?
230.	Kéate pakhète	P'pré ki teeûk
231.	Mène taigne	?
232.		?
233.		?

N°	Français	Khas Tiari
234.	Chapeau	[pas de mot]
235.	Bague	S'seumbèt
236.	Boucle d'oreilles	[comme en laotien]
237.	Bracelet	K'kong
238.	Anneau de pieds	K'kong
239.	Collier	[pas de mot]
240.	Fil de coton	B'bréaï K'kapaï
241.	Fil de soie	[pas de mot]
242.	Etoffe de coton	P'pré K'kapaï
243.	Etoffe de soie	[pas de mot]
244.	Coudre	Yis
245.	Tisser	[pas de mot]
246.	Métier à tisser	[pas de mot]
247.	S'habiller	S'sop
248.	Se déshabiller	T'touôt
249.	Village	Vill
250.	Chemin	R'rena
251.	Haie	N'ntroan
252.	Jardin	[pas de mot]
253.	Maison	D'doung
254.	Porte	[comme en laotien]
255.	Fenêtre	[comme en laotien]
256.	Toit	P'padoll
257.	Bois de construction	A-louang
258.	Brique	[pas de mot]
259.	Lit de camp	[pas de mot]
260.	Table	[pas de mot]
261.	Natte	A p'péarr
262.	Lampe	[pas de mot]
263.	Torche	T'tabong
264.	Foyer	T'tapaï
265.	Bois à bruler [sic]	O'ouil
266.	Balai	P'penouil
267.	Papier	[pas de mot]
268.	Pinceau	[pas de mot]
279.	Encre	[pas de mot]
270.	Poinçon à écrire	[pas de mot]
271.	Ecrire	[pas de mot]
272.	Écriture	[pas de mot]

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brrô
234.		?
235.	T'tsèniète	S'se mèt
236.	Hang goudourre	?
237.	Ngiaï	K'ki pane
238.		?
239.		Tiouk
240.	M'meraï	M'meraï apâll
241.		?
242.		P'prè apâll
243.		?
244.	Yic	Gni ha rrô
245.		Ki katane
246.		P'phum ki katane
247.	S'sop s'selok	R'roué gneû (ou s'soup sird)
248.		K'kruk kkeda (ou tto)
249.		V'vouill (ou vill)
250.		R'rena
251.	K'krong	K'kerong
252.		S'sraï
253.		D'dong
254.	N'ntong d'doung	K'klong d'dong
255.	N'ntong t'téal	K'klong d'dong nièm
256.	P'predoll	P'pedoll d'dong
257.		Halongue d'dong
258.		?
259.		?
260.		?
261.	T'tiom- pok	Ki pouôk
262.		?
263.		?
264.		Ta pè
265.		Halongue h'haui
266.	L'lebouil	?
267.		?
268.		?
279.		?
270.		?
271.		?
272.		?

N°	Français	Khas Tiari
273.	Livre	[pas de mot]
274.	Lire un livre	[pas de mot]
275.	Voiture	[pas de mot]
276.	Barque (pirogue)	T'touoc [semblable à peu près cambodgien]
277.	Rame (pagaie)	P'peniaï
278.	Arc	T'tamièng
279.	Flèche	T'tiara t'tamièng
280.	Bouclier	[pas de mot]
281.	Couteau	A-tiou
282.	Scie	[pas de mot]
283.	Hache	A-tiât (ou a tiac)
284.	Marteau	K'koue ti
285.	Bêche	N'ngoâ
286.	Charrue	[pas de mot]
287.	Jour	T'tangaï
288.	Nuit	S'sédao
289.	Aurore	T'tarupe
290.	Midi	M'medang teûng
291.	Semaine	[pas de mot]
292.	Mois	Paï site sidao
293.	Année	Mou K'kemô
294.	L'année dernière	K'kemô haï
295.	Cette année	K'kemô naï
296.	L'année prochaine	K'kemô matt
297.	Hier	Maha haï
298.	Avant-hier	Maha intréa
299.	Aujourd'hui	Maha boué naï
300.	Demain	Maha boué naï
301.	Après-demain	Maha p'pra
302.	Saison	K'ketèu méa
303.	La saison froide	K'ketèu sagnette
304.	La saison chaude	K'ketèu nuk
305.	La saison des pluies	K'ketèu méa
306.	Aller	Peû
307.	Venir	Soû
308.	Aller à cheval	Peu dia s'sè
309.	Aller à pied	Peu paiya
310.	Courir	T'telon

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
273.		?
274.		?
275.		?
276.		T'toùok
277.		P'praï tou t'toùok
278.	K'kamirre	T'tamièng
279.		T'tira t'tamièng
280.		T'tiatt (ou p'pène)
281.		Ha tio
282.		?
283.		Ha tièt
284.		?
285.	Kou dô	K'koudô
286.		R'rate taligne
287.	Ti-gnaï	S'si gnaï
288.		S'si dao
289.		?
290.		M'ménang pouló
291.		?
292.	Paï kite	M'mesaï r'rong
293.		K'koumô
294.		K'koumô haï
295.		K'koumô naï
296.		K'koumô ki (ou K'koumô m'matt)
297.	Ma-haï	S'si gnaï haï
298.	Ma-intréa	S'si gnaï ma haï
299.	Ma-yang naï	S'si gnaï naï
300.	Ma-p'preneur	S'si gnaï tou naï
301.		S'si gnaï p'preneû
302.		M'méa
303.		M'méa s'ségnète
304.	K'kèten heûk	M'méa heûk
305.		M'méa heûk
306.		P'peû
307.		T'tiou
308.		Ti ha-sè
309.	P'preûnah kotek	P'peû tane kô
310.		T'talou

N°	Français	Khas Tiari
311.	Se lever	T'tayum
312.	S'asseoir	T'ta kou
313.	Se coucher	Bit
314.	Dormir	Bit l'legnette
315.	S'éveiller	T'temen
316.	Voir	Ngine
317.	Entendre	Song
318.	Bruit	K'kasang
319.	Flairer	Hoûgne
320.	Bonne odeur (sentir bon)	P'pouhom
321.	Mauvaise odeur (sentir mauvais)	N'nsô
322.	Parler	Tanteûng
323.	Chanter	[pas de mot]
324.	Rire	Katiang
325.	Pleurer	Gnièm
326.	Crier	R'rô
327.	Tousser	N'nhoc
328.	Cracher	K'katio
329.	Bâiller	Sa-hap [semblable à peu près en cambodgien]
330.	Se moucher	K'ke sirr
331.	Avoir faim	Mié doi
332.	Avoir soif	Maha d'deu
333.	Téter	Pou tô
334.	Se laver la figure	K'kelia Matt
335.	Se peigner	Aĩ sièt sok [semblable à peu près en cambodgien]
336.	Peigne	N'nguik
337.	Se baigner	Boué d'deu
338.	Couper ses cheveux	Kite sok [semblable à peu près en cambodgien]
339.	Se raser	Sok baik
340.	Etre en bonne santé	Bagne souaine
341.	Etre malade	A-hĩ
342.	Avoir la fièvre	A-hĩ s'sagnette
343.	Avoir la diarrhée	A-hĩ poung
344.	Aller à la selle	P'peu ki-krai
345.	Uriner	A-kloum
346.	Petite vérole	A- R'rhû

N°	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brrô
311.	You-eûr	Taï <u>yune</u>
312.		Ta koû
313.		B'bitt
314.		B'bitt l'legnete
315.		Your (ou t'tameurr)
316.	Ngièng	L'lone
317.	T'tchang	T'tabugne (ou t'toung)
318.	S'sungre t'tchang	T'tabugne (ou t'toung) d'drrô
319.		P'pô ougne
320.		P'pô <u>hom</u>
321.		Ha tèm l'la (ou m'meua)
322.	R'revouaô	R'revaô
323.	Kap	K'kap
324.		I-tiang (ou kou tiang)
325.		Gniam
326.	A-lang	Ha l'long
327.	N'ncoc	N'ncoc
328.	K'kahatt	Kou tio
329.	Sa-hap	S'sè hap
330.		Ahi si r'reouall
331.	Bié avoua	I-t'tia ha houa
332.	Mahang d'deû	I-ngoi d'deûk
333.	Nio - tô	I nio t'tô
334.	K'kouliép matt	Kou lè amèng
335.	S'sera	S'sirah s'sok
336.	Si si	S'sirah
337.		B'bouï d'deûk
338.	Kate sok	Kète s'sok
339.		Ka <u>té</u> s'sok
340.		R'râ
341.	Ti - tia hi	Ha-i (ou b'béa r'râ)
342.	A - hi	Ha-i k'kac
343.	Thit poung	Ha-i sou p'poum
344.	P'peu krai	Pho-i krê
345.	Pô k'klom	Pho-i k'klom
346.		Ha-i rrû

N°	Français	Khas Tiari
347.	Médecin	R'rahaô (ou K'koaï Mo R'rahaô)
348.	Remède	R'roué r'rahaô
349.	Aveugle	Matt soute
350.	Sourd	K'ketourr toum
351.	Muet	P'plô
352.	Boiteux	L'lô teka
353.	Bossu	K'klong a-kho
354.	Naître	Tiao dong
355.	Se marier (homme)	Illekoué
356.	Se marier (femme)	P'petoué k'keyack
357.	Accoucher	Khi kone
358.	Mourir	K'kequite
359.	Enterre le cadavre	P'peû tûpe
360.	Brûler [sic] le cadavre	P'peû bô
361.	Avoir peur	Eû-n'ncô
362.	Voler (dérober)	P'peû touite
363.	Tuer	Pète ka kite
364.	Blanc	K'klanc
365.	Noir	Hèng
366.	Jaune	R'réa
367.	Vert	[pas de mot]
368.	Rouge	K'kesaô
369.	Bleu	T'tialong

Numération

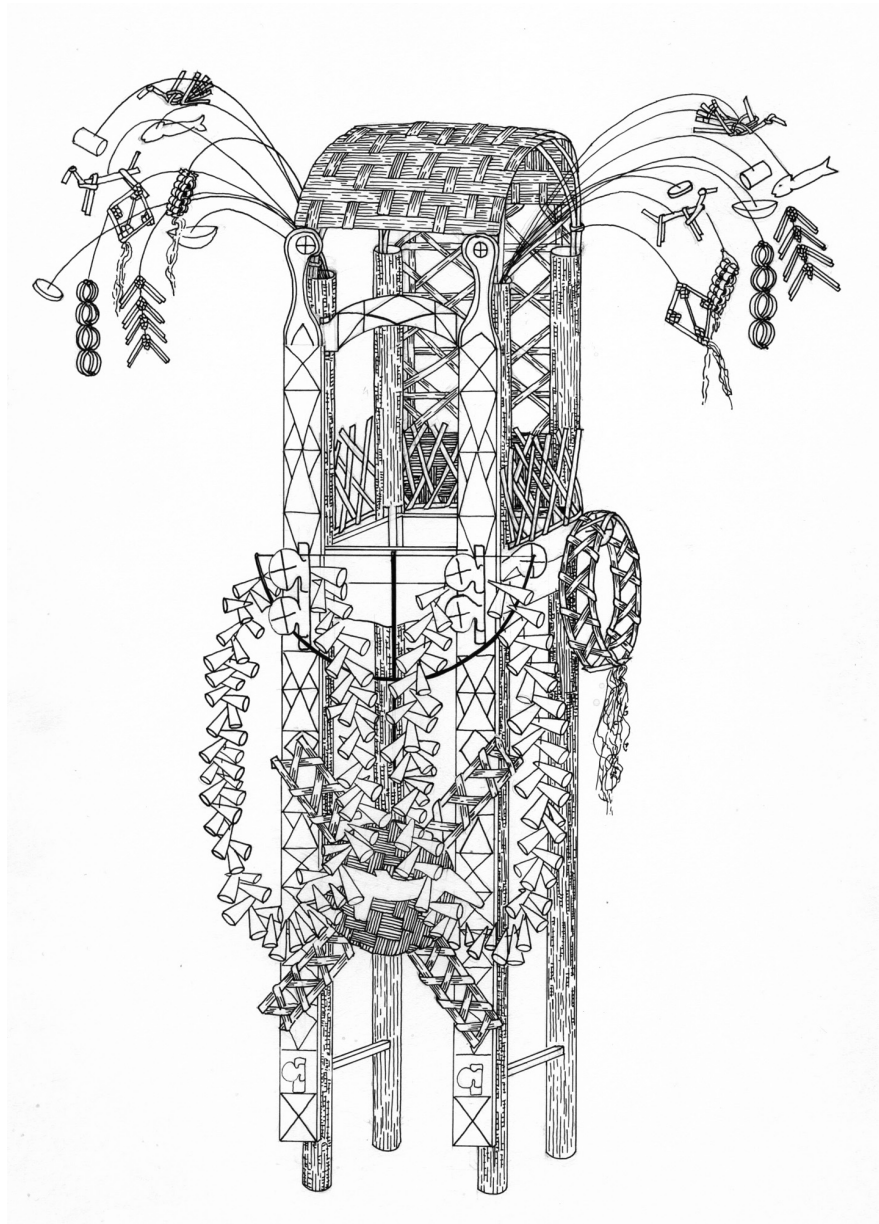
Français	Khas Tiari
1	Moué [semblable cambodgien]
2	Barr
3	Paï
4	Paune
5	T'sèng
6	T'tapatt
7	T'tapoul
8	T'takoal
9	T'taki
10	Moué kite
11	Moué kite le moué
12	etc.

N°.	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
347.		L'loué r'raô
348.	R'roué alang	R'raô
349.		M'matt soûte
350.		R'redoull toum
351.	K'keû	?
352.	Ta raï	L'long t'tékaï
353.		K'klong o-kô
354.		?
355.	In - paï	R'rekoué ite koune paï
356.	E - kayak	R'repaï ite r'reyac
357.		R'repaï tu koue
358.	Ou kite	Kou tît
359.	T'teûp p'poumou	T'teup r'rekoué
360.	Bô p'poumou	B'bô r'rekoué
361.	A - d'douan	Ha thoûang
362.	T'touaite	I t'touèt
363.		Ha kite
364.	B'blaï	K'kaluc
365.	Héng	Hègne
366.	Tine t'tréa	?
367.	T'tialong	R'remong
368.	Ou saô	Kou sao
369.	T'tialong	?

Français	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
1	La numération du Mang Khong est semblable à celle des Tiaris.	Moué
2		Ball
3		Paï
4		Paune
5		Seung
6		T'tepèt
7		T'tepoul
8		T'tecol
9		T'tekè
10		Moué kite
11		Kite l'lemoué
12		etc.

Français	Khas Tiari
13	etc.
14	etc.
15	moué kite le t'sèng
16	etc.
17	etc.
18	etc.
19	etc.
20	Barr kite
21	etc.
30	Paï kite
40	etc.
50	etc.
60	etc.
70	etc.
80	etc.
90	etc.
100	Moué kalam
101	etc.
(110)	Kalam moué kite
(160)	Kalam moué t'tapatt
200	etc.
300	etc.
400	etc.
500	etc.
600	etc.
700	etc.
800	etc.
900	etc.
1.000	Moué guine
(1.100)	Guine moué kalam
10.000	Moué kite kalam ou Moune
100.000	[La numération s'arrête là]

Français	Khas Mong Khong	Sôs ou R'rekoué B'brô
13		etc.
14		etc.
15		Kite l'leseung
16		etc.
17		etc.
18		etc.
19		etc.
20		Ball kite
21		etc.
30		etc.
40		etc.
50		Seung kite
60		etc.
70		etc.
80		T'tecol kite
90		etc.
100		Moué k'klam
101		etc.
(110)		etc.
(160)		etc.
200		etc.
300		etc.
400		etc.
500		etc.
600		etc.
700		etc.
800		etc.
900		etc.
1.000		Moué kite k'klam
(1.100)		
10.000		Kite moué kite k'klam
100.000		[La numération arrête là]



ANNEXE III

Le document ci-dessous, Mss Européen 458 : *Vocabulaire Moï du Quang Binh, SE* [= Statistique Ethnologique] 158, provenant des Archives de l'EFEO, présente un intérêt à deux points de vue : 1°) en lui-même en temps qu'imprimé, et 2°) par les adjonctions manuscrites qui y ont été portées.

- 1°) il consiste en un carnet imprimé, intitulé *Instruction pour les collaborateurs de l'EFEO*, Saigon, Imprimerie Commerciale Ménard & Lagros, 1900, qui est un document d'importance historique. L'Ecole Française d'Extrême Orient ayant été fondée en 1900 en vue de la recherche scientifique (archéologique, historique, artistique, anthropologique, linguistique et ethnologique) de l'Indochine (voir 1.6. dans le texte), cette recherche a d'abord été le fait, pour une bonne part, de non-spécialistes, c'est-à-dire de fonctionnaires, d'officiers, de missionnaires et, d'une manière plus générale, de «tout ceux qui ont l'occasion de parcourir des contrées peu ou point connues». Partant, l'Ecole «a jugé utile d'offrir, sous la forme d'un court *memento*, quelques règles pratiques suggérées par l'expérience», «pour rendre...[ces] recherches plus faciles et plus méthodiques» (page 1.). Quoique ce *memento* ait dû être largement répandu et utilisé dans le passé, il n'en subsiste aujourd'hui que de rares exemplaires, dont celui que nous reproduisons ci-dessous sous sa forme originelle.

Conformément aux objectifs de l'EFEO, il se compose de trois parties : une archéologique, une linguistique et une ethnographique. En ce qui concerne cette dernière, le plan du «premier essai de statistique ethnologique» dont parle Valentin, ou les «divisions du travail» suivies par lui-même et Macey, trouvent ici leur origine : c'est à ce schéma auquel nos divers auteurs se réfèrent. L'auteur de ce *memento* n'est pas identifié, mais ce devait être un professionnel, à en juger par son insistance à faire préciser si les données «résultent de l'observation directe ou d'un renseignement de seconde main, et de qui on tient ce renseignement».

En ce qui concerne la partie linguistique, elle est, de toute évidence, bien élaborée. Le questionnaire, y compris les «principes de numérotation», contient environ 400 mots dont une centaine, dits «de base», fut retenus et utilisés par la recherche ultérieure¹¹². La liste des mots y est donnée en quatre langues, français, vietnamien («annamite»), cambodgien et laotien - les langues «nationales» (que nous ne reproduisons pas ici pour des raisons techniques) pouvant ainsi servir de véhicule pour la recherche sur les langues inconnues. A partir de là, les enquêteurs ont été invité à «fournir les vocabulaires», c'est-à-dire à remplir, de manière manuscrite, les rubriques correspondantes vides, «par les indigènes, qu'on interroge soit directement

¹¹² Voir les publications en 1905 et 1907 de Macey, ainsi que les travaux ethno-linguistiques plus récents de l'ex-Centre de Documentation et de Recherches sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien (CeDRASEMI) du CNRS etc.

dans une langue connue d'eux (annamite, laotien, cambodgien), soit par interprète» (page 6.).

- 2°) le questionnaire reproduit ci-dessous fut rempli à la main le 26 janvier 1902 par le R. p. Marius Maunier, missionnaire apostolique à Cu Lac par Dong Hoi (Annam). Nos connaissances sur lui sont limitées. Son nom figure chez Brébion (1935:392) parmi les missionnaires de la Société des Missions Etrangères de Paris à partir de l'an 1899: «Maunier, Jean-Baptiste-Marius, du diocèse de Fréjus, missionnaire en Cochinchine septentrionale». A part ces données fondamentales, rien n'est connu sur lui. Il ne semble pas cependant avoir eu une activité scientifique quelconque ; Brébion ne mentionne aucun écrit de lui.

Bien que, dans les Archives, ce *Vocabulaire* ne soit identifié autrement que par la référence aux *Moï du Quang Binh*, l'ethnie en question est, sans le moindre doute, celle des Brou. Le vocabulaire de Maunier en témoigne d'une manière non-équivoque en dépit de certaines hésitations dans la transcription des mots provenant d'une langue inconnue pour le missionnaire. Ce document est par conséquent un des premiers enregistrements de la langue Brou datant de la même époque et dû aux mêmes efforts que les vocabulaires de Macey et de Valentin. A en juger par la numérotation des mots relevés, c'est le même questionnaire qui a été utilisé par Macey dans les manuscrits dont il est traité plus haut, ainsi que par bien d'autres personnes.

Il est enfin à signaler que les Mss Européen 462 et 462/a : *Vocabulaire Jarai-Habâu-Bun Uin et Moï du Quang Binh*. (S[tatistique] E[thnologique] 163 et 158.) sont des compilations dactylographiées en deux exemplaires à la fois du Mss. Européen 458: *Vocabulaire Moï du Quang Binh, SE 158*. et d'un autre document (Jörai!) dont l'auteur est le R.P. Guerlach. C'est pour une raison inconnue que les deux documents de base, indépendants et n'ayant rien en commun, ont été réunis dans leurs versions dactylographiées sous un même numéro, dans un même manuscrit.

**INSTRUCTION POUR LES COLLABORATEURS DE L'ECOLE
FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
SAIGON, IMPRIMERIE COMMERCIALE MÉNARD & LEGROS, 1900**

L'École Française d'Extrême Orient a pour objet principal d'étudier scientifiquement l'histoire, les races, les langues et les religions de l'Indochine.

Cette tâche peut lui être grandement facilitée par la communication des renseignements nouveaux recueillis par les fonctionnaires, les officiers en mission spéciale, les missionnaires, et en général par tous ceux qui ont l'occasion de parcourir des contrées peu ou point connues.

On croit pouvoir faire appel à leur concours. On ne leur demande pas des travaux approfondis, mais seulement des informations et des documents destinés à préparer ces travaux. En vue de rendre leurs recherches plus faciles et plus méthodiques, on a jugé utile de leur offrir, sous la forme d'un court *memento*, quelques règles pratiques suggérées par l'expérience. En suivant la méthode très simple que nous allons leur indiquer, ils pourront, sans difficulté, collaborer utilement à la constitution de la philologie indochinoise.

Nous diviserons cette instruction en trois parties: Archéologie, Linguistique, Ethnographie.

I. Archéologie.

Monuments. On ne connaît pas tous les monuments, ni *a fortiori* tous les vestiges de monuments de l'Indochine. Un recensement officiel en est fait par les soins de l'École Française, et la liste en est déposée au chef-lieu de chaque province. Tous ceux qui ne figurent pas sur cette liste devraient être étudiés. L'étude d'un monument comprend: 1.) un croquis topographique; 2.) un plan; 3.) une description; 4.) des photographies.

Pour dresser un plan, il est commode de se servir de papier quadrillé, dont chaque carré représente une dimension réelle. La description doit contenir les éléments suivants: dimensions du monument en longueur, largeur et hauteur; - matériaux de construction (pierres, briques, etc.); forme, dimensions, disposition et mode d'assemblage des pierres ou des briques; - forme du monument à l'intérieur: mode de construction, des voûtes [sic] et toitures; - forme extérieure: description des façades, des étages, du couronnement; description particulière des statues et bas-reliefs.

La photographie est ce qui donne le mieux l'idée d'un édifice. On peut y suppléer par le dessin; on peut même employer de préférence le dessin pour reproduire certains détails que la photographie rendrait mal. La photographie doit être documentaire, c'est-à-dire viser moins à produire un effet d'art qu'à donner une idée exacte de la structure et de l'ornementation de l'édifice.

Les simples vestiges de construction anciennes sont utiles à signaler, d'abord comme données historiques, ensuite comme indication de fouilles à faire.

Sculptures. Les sculptures sont précieuses à la fois pour l'histoire de l'art et pour l'histoire religieuse. Elles doivent être relevées avec soin et photographiées. Celles qui font partie intégrante d'un monument ne doivent jamais en être détachées. Les sculptures isolées, qui paraîtraient en danger d'être détruites ou enlevées, devront être immédiatement signalées et même, en cas d'urgence, envoyées à l'École, avec l'indication précise de l'endroit d'où elles proviennent.

Inscriptions. Le relevé d'une inscription comprend les données suivantes: 1.) situation; 2.) nature et forme de la pierre (stèle, rocher, pilier, linga); 3.) dimensions; 4.) estampage.

Le matériel d'estampage se compose de papier chinois non collé et d'une brosse à poils résistants. Laver la pierre avec la brosse, en nettoyant complètement le creux des lettres, au besoin par un léger grattage. Si la pierre est rugueuse, la savonner légèrement, pour éviter l'adhérence du papier à la fin de l'opération. Poser le papier à plat sur la pierre mouillée. Frapper avec la brosse à petits coups, de manière à faire pénétrer la pâte molle dans les creux. Mettre ensuite une seconde feuille et frapper comme dessus; puis une troisième, et procéder de même. Ordinairement trois feuilles suffisent; on peut en mettre davantage aux endroits où le papier est déchiré. Éviter les bulles d'air: les chasser ou les crever avec la brosse. Laisser sécher le papier sur la pierre. Quand il est bien sec, l'enlever et le rouler autour d'un bambou.

Chaque fois qu'on le pourra, prendre une photographie de l'inscription, et choisir pour opérer le moment où elle est vivement éclairée.

Monnaies et autres antiquités. Recueillir et envoyer à l'École les monnaies et autres objets anciens, tels que vases, bronzes, etc., avec l'indication de leur provenance immédiate et du lieu où ils ont été primitivement découverts.

II. Linguistique.

Objet. L'Indochine Française est peuplée d'éléments ethniques très divers, dont quelques uns sont encore à peu près inconnus.

Entouré par les civilisations Annamite, Thai et Khmer et plus ou moins influencé par elles, se trouve un assemblage de tribus non civilisées, appelées *Moïs* par les Annamites, *Khas* ou *Sas* par les Thai, *Pnongs* par les Cambodgiens.

Selon une idée assez répandue, ces tribus n'auraient entre elles aucun lieu commun, ni de langue ni de coutumes; mais des études récentes semblent démontrer au contraire que cette extrême diversité n'est n'apparente et que ces multiples petits groupes se classent en quelques grandes familles. C'est cette classification qu'il s'agit d'établir.

Le criterium le plus commode pour la détermination ethnique d'un groupe est l'étude de son vocabulaire. Il se peut que ce vocabulaire coïncide parfaitement avec celui d'une langue voisine, sauf des transformations régulières et constantes de

sons: l'idiome en question n'est alors qu'un dialecte de cette langue et on peut présumer l'identité de la race. L'idiome étudié peut au contraire renfermer a) des mots *empruntés*, b) des mots *indigènes*. Ces deux classes de mots sont instructives: la première comme témoignage d'une influence extérieure, la seconde comme une donnée authentique sur l'origine différente et les affinités du groupe.

Règles pour recueillir les vocabulaires. Les vocabulaires sont fournis par les indigènes, qu'on interroge soit directement dans une autre langue connue d'eux (annamite, laotien, cambodgien), soit par interprète. Voici quelques règles qu'il est bon de suivre dans ces interrogatoires.

- 1.) Les individus interrogés étant le plus souvent d'une mentalité inférieure, poser des questions très simples et les préciser par tous les moyens (par exemple, en touchant l'objet dont on demande le nom).
- 2.) Proportionner la durée de l'interrogatoire à la force d'attention du sujet et l'interrompre dès que la fatigue rend ses réponses confuses.
- 3.) Transcrire toujours la prononciation de l'indigène, jamais celle de l'interprète.
- 4.) Interroger, autant que possible, deux indigènes de la même tribu: on évite ainsi de noter comme étant commune à la tribu une prononciation individuelle.
- 5.) Se méfier de l'influence que peut avoir sur les réponses de l'indigène sa connaissance de la langue intermédiaire: il est toujours disposé à faire parade de son savoir en cette langue au détriment de la sienne propre.
- 6.) Les indigènes ne donnent pas toujours le mot à l'état pur, mais entouré de syllabes parasites qu'il faut isoler en comparant l'expressions entière avec les autres en faisant entrer le mot dans une phrase. (Un Kha Pai à qui on demande de traduire le mot «arbre», qui se dit dans cette langue *si*, répond: *si lové*.)

Règles de transcription. Il importe que les sons soient transcrits d'après un système uniforme. On voudra bien se conformer à celui qui suit. Il n'a d'autre objet que de donner la physionomie approximative des mots: leur notation exacte exigerait des observations beaucoup plus minutieuses que celles que nous pouvons demander.

On rencontrera probablement des sons qui ne figurent pas dans ce tableau. On les notera le plus exactement possible avec les lettres françaises les plus rapprochées, en employant au besoin des signes particuliers dont on prendra soin d'indiquer la valeur.

Certaines langues de l'Indochine, comme le chinois, l'annamite, le man, le thaï, se parlent sur plusieurs *tons*. On pourra, le cas échéant, noter les tons par un procédé quelconque (le plus simple est l'emploi de chiffres); mais sans trop se laisser arrêter par cette question qui est, pour le but que nous poursuivons, d'une importance secondaire.

Consonnes:

(Les lettres dont la prononciation n'est pas donnée se prononcent comme en français).

<u>Transcription</u>	<u>Prononciation</u>
<i>k</i>	
<i>kh</i>	<i>k</i> suivi de l'aspiration
<i>g</i>	<i>g</i> dans «gant»
<i>gh</i>	<i>g</i> + aspiration
<i>ng</i>	nasale gutturale: quôc ngu <i>ng</i>
<i>ch</i>	quôc ngu <i>ch</i> : à peu près français <i>ti</i> dans «tiare»
<i>chh</i>	<i>ch</i> + aspiration
<i>j</i>	quôc ngu <i>d</i> , <i>gi</i> : à peu près <i>di</i> dans français «diable»
<i>jh</i>	<i>j</i> + aspiration
<i>ñ</i>	quôc ngu <i>nh</i> dans «Nhatrang»
<i>t</i>	
<i>th</i>	<i>t</i> + aspiration
<i>d</i>	
<i>dh</i>	<i>d</i> + aspiration
<i>n</i>	
<i>p</i>	
<i>ph</i>	<i>p</i> + aspiration (jamais <i>f</i>)
<i>b</i>	
<i>bh</i>	<i>b</i> + aspiration
<i>m</i>	
<i>y</i>	
<i>r</i>	
<i>l</i>	
<i>w</i>	<i>w</i> anglais, <i>ou</i> français
<i>v</i>	<i>v</i> français
<i>f</i>	
<i>ç</i>	sifflant palatale: quôc ngu <i>s</i>
<i>sh</i>	français <i>ch</i> dans «chat»
<i>s</i>	<i>s</i> dur, français «sabot»
<i>h</i>	aspiration

Voyelles

(N.B. Les lettres gardent toujours leur valeur alphabétique. Une voyelle brève s'indique par $\acute{\text{}}$, une voyelle longue par $\bar{\text{}}$. Ex.: *pẵt, pāt*, prononcer resp. *patte, pâte*.

TranscriptionPrononciation

<i>a</i>	<i>a</i> français dans «bac»
<i>à</i>	<i>a</i> plus près de <i>e</i> , anglais «back»
<i>â</i>	<i>a</i> plus près de <i>o</i> , anglais «hall»
<i>e</i>	<i>e</i> muet, français «de»
<i>é</i>	<i>e</i> fermé, français «félicité»
<i>e</i>	<i>e</i> à demi ouvert, français «avec»
<i>è</i>	<i>e</i> ouvert, français «crème»
<i>ê</i>	<i>e</i> très ouvert, = cambodgien «khmêr»
<i>i</i>	<i>i</i> français dans «fil»
<i>î</i>	<i>i</i> très bref se rapprochant de l' <i>e</i> muet
<i>u</i>	<i>u</i> allemand, <i>ou</i> français
<i>ư</i>	quôc ngu <i>u</i> , intermédiaire entre les sons français <i>eu</i> et <i>u</i>
<i>ü</i>	<i>u</i> français
<i>ó</i>	<i>o</i> fermé, français «fantôme»
<i>ò</i>	<i>o</i> ouvert, français «or»
<i>ó</i>	<i>eu</i> fermé: français «dieux»
<i>o</i>	<i>eu</i> ouvert: français «neuf»
<i>ò</i>	<i>eu</i> très ouvert
<i>ai</i>	français «ail»
<i>ei</i>	français «vermeil»
<i>oi</i>	<i>po</i> dans «Moï «
<i>ui</i>	<i>ouil</i> dans «fenouil»
<i>au</i>	<i>aou</i>
<i>ou</i>	<i>oou</i>

Modèle de vocabulaire.

N.B. - Nous prions nos collaborateurs de suivre exactement ce modèle: c'est seulement à cette condition que les comparaisons seront possibles. Ils pourront d'ailleurs (et nous les y engageons vivement), après avoir épuisé notre choix de mots, en ajouter d'autres en aussi grand nombre qu'il leur plaira.

Il arrive fréquemment qu'un nom générique français n'a pas de correspondant dans l'idiome indigène; l'incapacité d'abstraction qui caractérise ces esprits peu développés fait qu'ils prennent les variétés d'une espèce pour autant d'espèces distinctes, sans arriver à une notion générale qui les englobe toutes. Ainsi ils auront des mots pour toutes les espèces de vase, de bambou, de riz, sans avoir un mot correspondant à *vase, bambou, riz*. Dans ce cas, il vaut mieux renoncer à traduire ces mots, sauf, si on en a le goût [sic] et le loisir, à recueillir tous les noms spécifiques, qu'on mettra en note à la suite du vocabulaire.

Pour faciliter la communication avec l'indigène et le contrôle de l'interprète, nous avons placé à la suite de chaque mot français une traduction en trois langues: annamite, cambodgien, laotien. Les mots cambodgiens et laotiens sont écrits d'après le système exposé plus haut. Quant à l'annamite, nous avons conservé l'orthographe du quôc ngu qu'un long usage a consacré, mais dont il faut se garder d'étendre l'usage à d'autres langues. On devra donc noter les mots nouveaux d'après le tableau de transcription ci-dessus, sans tenir aucun compte de la valeur de tel ou tel signe en quôc ngu.

On a placé à fin quelques phrases usuelles données simplement à titre d'exemple, et qu'il sera bon de diversifier et de multiplier le plus possible, afin de faire connaître la construction des propositions et les éléments grammaticaux qui ne figurent pas dans le vocabulaire (pronoms, prépositions, conjonctions, adverbes). Noter spécialement les *particules numériques* qui, dans la plupart des langues indochinoises, accompagnent chaque espèce d'objets: ainsi en Kha-Lemet, oeuf = *ntam*, deux = *laar*, fruit = *plé*; deux oeufs = *ntam laar plé*, d'où il résulte que *plé* est le numéral des oeufs.

Renseignements préliminaires. Donner ici une courte introduction à chaque vocabulaire, indiquant le lieu et la date où il a été pris, le nom, le domicile, l'âge de l'indigène qui l'a fourni, le nom de sa tribu. Spécifier si l'interrogatoire a eu lieu directement ou par interprète, et dans quelle langue.

[REPLI PAR MAUNIER A LA MAIN]

«Le vocabulaire (moi) a été pris le 26 janvier 1902 à Cu Lac par Đông-Hoi (Quang-binh) Annam. Onze indigènes sauvages étaient présents. Ces sauvages se trouvent à environ 3 journées de marche au N.E. de Cu Lac. A quelle tribu appartiennent-ils? Je ne saurais le dire, car, ils ne se donnent pas de noms à eux mêmes. Les Annamites les désignent sous le nom générique de moi (sauvages). J'ai interrogé les deux principaux chefs, dont je donnerai plus loin les noms. Je les ai interrogés directement en annamite qu'ils possèdent assez bien. D'ailleurs plusieurs annamites présents avaient soin de leur répéter mes interrogations lorsqu'ils ne les avaient pas bien comprises».

Signé: Marius Maunier, missionnaire apostolique à Cu Lac par Dong-Hoi, Annam.

1. Ciel	jang
2. Soleil	manung ou manang
3. Lune	insaï
4. Etoile	mantor
5. Le soleil se lève	manang lor
6. Le soleil se couche	manang mut [R.- On dit de même pour la lune se lève et la lune se couche]
7. Nuage	rumul
8. Pluie	ma
9. Vent	cuillard
10. Tonnerre	crum ou clum
11. Eclair	crièr [Même son que le français: <u>ils</u> <u>crièrent</u>]
12. Arc-en-ciel	marent
13. Orient	
14. Ouest	
15. Nord	
16. Sud	
17. Terre	cotèc
18. Plaine	par
19. Montagne	cruon [= forêt = brousse = (même mot)]
20. Caverne	<u>koop</u>
21. Chemin	rana
22. Eau	do
23. Ruisseau	do
24. Rivière	do
25. Lac	nam sang [= étang = puits (même mot)]

26. Mer	xu <u>mut</u>
27. Marais	
28. Boue	
29. Poussière	
30. Sable	chua
31. Pierre	co
32. Or	<u>jèn</u>
33. Argent	pra
34. Fer	
35. Cuivre	
36. Plomb	
37. Feu	la ou oi [R. charbon enflammé se dit: cu cha]
38. Fumée	pièc
39. Cendre	
40. Charbon	
41. Allumer le feu	chông
42. Eteindre le feu	<u>pat</u>

43. Forêt	cruon
44. Arbre	cu long
45. Racine	ré [R. de l'annamite: rê (corruption)]
46. Tronc	
47. Branche	ca
48. Ecorce	
49. Bourgeon	
50. Fleur	pièr [R. même son que le mot français: <u>pierre</u>]
51. Fruit	va lai [R. peut-être corruption du mot traï fruit qui au Tonkin se dit láí]
52. Feuille	
53. Herbe	bat
54. Cocotier	
55. Noix de coco	
56. Aréquier	luôn panang ou lông panang (l'arbre panang)
57. Noix d'arc	va lai panang
58. Bananier	prièt
59. Banane	va lai prièt
60. Pamplémoussier	lông ou loang clot
61. Pamplémousse	va lai clot
62. Manguier	

63. Mangue	
64. Jacquier	long panaï
65. Poivrier	
66. Mûrier	
67. Tabac	hut
68. Thé	
69. Concombre	[ils ont courge: moo]
70. Citron	
71. Maïs	jibor
72. Haricot	cho tang
73. Oignon	
74. Ail	
75. Patate	culang [R. Doit venir de l'annamite: khoai lang (corruption)]
76. Piment	pi
77. Rizière	ca lêng (désigne les rizières profondes) et rây (ann.) les rizières de montagne) se prononce ròi
78. Semer le riz	chuoat chai ou chat chai
79. Repiquer le riz	[ils ne repiquent pas ne faisant que des ròi]
80. Couper le riz	xo at tra
81. Piler le riz	suc lôc
82. Faire cuire le riz	ca cha
83. Mortier à riz	[ils n'ont pas]
84. Pilon à riz	[ils n'ont pas]
85. Marmite à riz	a dè
86. Rizière de montagne	ròi

87. Buffle	kirièc
88. Boeuf	ro
89. Taureau	ro tang ca
90. Vache	ro kan ou can
91. Bouc	
92. Chèvre	
93. Chat	meo
94. Chatte	
95. Chien	a cho [R. Vient peut-être du cho (chien) annamite?]
96. Aboyer	a cho cro ou a cha clo
97. Mordre	cap

98. Cochon	a lic
99. Cerf	mo no
100. Ecureuil (rat palmiste)	prac
101. Rat	caclai
102. Sanglier	a lic (R. Ils ne font pas la différence de nom entre l'animal domestique et le sauvage: pour eux, un sanglier est un cochon; une panthère est un chat (c'est ce qu'ils ont répondu à mes interrogations à ce sujet)
103. Singe	cre re tamai
104. Panthère	meo
105. Tigre	cu la
106. Cheval	a sè
107. Eléphant	a chieng
108. Corne de buffle	ta kai
109. Griffes de chat	ju rè
110. Queue de chien	shay
111. Défense de sanglier	
112. Crinière de cheval	
113. Trompe d'éléphant	vui chieng [N. désigne peut-être la défense et non la trompe?]
114. Mâle	voir boeuf [mâle: ca, femelle kân]
115. Femelle	

115. Rhinocéros	
116. Oiseau	chom [N. corruption de chim = oiseau (annamite)]
117. Coq	ruôi ou roèi tông
118. Poule	ruèi kân
119. Canard	cha
120. Corbeau	ac (du chinois: ac = corbeau)
121. Tourterelle	ipar
122. Bec	rèuba
123. Aile	répèng
124. Plume	shôc
125. Nid	
126. Oeuf	ké rél
127. Pondre	so ké rèl
128. Voler	pal
129. Chanter	bor [R. comme beurre français]
130. Poisson	sia ou shia

131. Ecaille	rèpaï
132. Nageoire	
133. Crocodile	
134. Crevette	
135. Tortue de terre	pét
136. Tortue d'eau douce	pét
137. Serpent	coi sanh
138. Grenouille	cuôt
139. Crapaud	cuôt
140. Mouche	roi [N. corruption de l'annamite ruôi = ouche]
141. Moustique	jong cap
142. Papillon	
143. Fourmi	kan (de l'annamite kiên)
144. Araignée	
145. Abeille	
146. Miel	

147. Homme <i>en général</i> (homo)	luguèi
148. Homme (<i>vir</i>)	tong kong
149. Femme	ru paï
150. Jeune homme	
151. Jeune fille	
152. Enfant	rénèn
153. Vieillard	
154. Mari	ca nac
155. Epouse	cung paï
156. Père	ba
157. Mère	bi
158. Fils	kan ou can: de l'annamite con
159. Fille	
160. Petit-fils	
161. Petite-fille	
162. Neveu	
163. Nièce	
164. Frère aîné	xèm ai
165. Soeur aînée	
166. Frère cadet	xèm lé
167. Soeur cadette	
168. Cousin, cousine	
169. Grand-père	a

170. Grand'-mère [sic]	chai

171. Corps	
172. Tête	plèn
173. Cheveu	xóc
174. Visage	
175. Crâne	
176. Front	ka lièc
177. Oeil	mat ou met
178. Joue	ta méng
179. Oreille	cu tur
180. Nez	mui [De l'annamite mui]
181. Bouche	bo
182. Lèvre	ké mọt
183. Dent	ka neng [Annamite: nanh, patois dialecte de Hué; neng défense de sanglier, croc, - par extension dent populaire]
184. Langue	ké lút
185. Menton	cha bang
186. Barbe	shuoc béc [barbiche au menton]
187. Cou	ta công
188. Epaule	a par
189. Aisselle	
190. Bras	long
191. Main	a ti
192. Main droite	ve ra dam
193. Main gauche	ve ra
194. Doigt	
195. Ongle	ju rè [ongle du pied]
196. Poitrine	mat
197. Mamelles	to
198. Ventre	pung
199. Nombril	
200. Dos	shong rang
201. Cuisse	lo
202. Genou	kékol
203. Jambe	
204. Pied	a juong
205. Orteils	gu ma lung
206. Peau	ké car

207. Chair	
208. Poils	xóc
209. Os	cung hang
210. Sang	a ham
211. Larmes	
212. Sueur	uc ou xot
213. Lait	jocho
214. Urine	doi ji lom

215. Manger le riz	cha
216. Boire de l'eau	ngoach do
217. Boire de l'alcool	ngoach blang
218. Etre ivre	
219. Sel	po
220. Poivre	
221. Sucre de palmier	
222. Huile	
223. Graisse	insèng
224. Viande	sach
225. Oeuf de poule	kérel
226. Oeuf de cane	kérel

227. Veste	xè luc
228. Pantalon	côn [De l'annamite patois du Quang-binh cùn (pantalon)]
229. Ceinture	jèilai
230. Turban	paquet
231. Bouton	mang tin
232. Boutonnière	
233. Souliers	cop
234. Chapeau	duôn
235. Bague	sémèt
236. Boucle d'oreilles	tang
237. Bracelet	nei
238. Anneau de pieds	
239. Collier	

240. Fil de coton	
241. Fil de soie	
242. Etoffe de coton	tèpré
243. Etoffe de soie	

244. Coudre	jé
245. Tisser	
246. Métier à tisser	
247. S'habiller	xup sè <u>luc</u>
248. Se déshabiller	ta sè <u>luc</u>

249. Village	vil
250. Chemin	
251. Haie	tao tong
252. Jardin	
253. Maison	dông ou dung
254. Porte	cu tung
255. Fenêtre	
256. Toit	podor dông ou dung
257. Bois de construction	ca cham
258. Brique	
259. Lit de camp	
260. Table des Annamites]	ca tôc [plateau à servir à table, le mâm
261. Natte	voc
262. Lampe	
263. Torche	a ram
264. Foyer	
265. Bois à brûler [sic]	long
266. Balai	lun poĩ
267. Papier	chèi
268. Pinceau	a lông
269. Encre	
270. Poinçon à écrire	
271. Ecrire	covar nang su
272. Ecriture	
273. Livre	nang su ou xu
274. Lire un livre	lan
275. Voiture	
276. Barque (pirogue)	nôc [Du patois du Quang-binh Nord, nôc ou nuc = barque)]
277. Rame (pagaie)	
278. Arc	ná
279. Flèche	chia ra
280. Bouclier	
281. Couteau	a chu

282. Scie	
283. Hache	
284. Marteau	
285. Bêche	
286. Charrue	
287. Jour	ngài
288. Nuit	se dom
289. Aurore	brang ou blang
290. Midi	xi lia
291. Semaine	
292. Mois	xai
293. Année	co ma
294. L'année dernière	
295. Cette année	co ma ni (ni = patois du Quang-binh,
pour nây = celui, cet, cette)	
296. L'année prochaine	co ma mat
297. Hier	
298. Avant-hier	
299. Aujourd'hui	ngai nèi
300. Demain	ngay phano
301. Après-demain	pra
302. Saison	
303. La saison froide	xi nguèt
304. La saison chaude	puôc
305. La saison des pluies	ma lo

306. Aller	po
307. Venir	chu
308. Aller à cheval	po cach
309. Aller à pied	po noc tèch
310. Courir	tau hu
311. Se lever	tèn dung
312. S'asseoir	gu
313. Se coucher	bich
314. Dormir	bich
315. S'éveiller	juol
316. Voir	nông
317. Entendre	shang
318. Bruit	son [même son que le mot <u>son</u> français]

319. Flairer	sang [même son que les mots <u>son</u> t et <u>cent</u> français]
320. Bonne odeur (sentir bon)	phuong
321. Mauvaise odeur (sentir mauvais)	inso

322. Parler	vô pun
323. Chanter	cap
324. Rire	chang
325. Pleurer	nam
326. Crier	a long
327. Tousser	ung hac
328. Cracher	co chôc
329. Bâiller	ap
330. Se moucher	casir ramur
331. Avoir faim	bia
332. Avoir soif	mahang
333. Téter	nu tô
334. Se laver la figure	rui <u>mat</u>
335. Se peigner	sec ra
336. Peigne	
337. Se baigner	buoi do
338. Couper ses cheveux	cao xóc
339. Se raser	cao xóc
340. Etre en bonne santé	banh
341. Etre malade	a hi
342. Avoir la fièvre	è i
343. Avoir la diarrhée	tich <u>pung</u>
344. Aller à la selle	po crè
345. Uriner	po crè
346. Petite vérole	
347. Médecin	
348. Remède	
349. Aveugle	dùi
350. Sourd	chung
351. Muet	
352. Boiteux	
353. Bossu	
354. Naître	bich oi
355. Se marier (homme)	bich oi
356. Se marier (femme)	ta <u>cu</u>
357. Accoucher	ta <u>cu</u>

358. Mourir	cu chét
359. Enterrer le cadavre	va chup
360. Brûler le cadavre	
361. Avoir peur	chuông
362. Voler (dérober)	chüéch
363. Tuer	cu chét

364. Blanc	clac
365. Noir	èng
366. Jaune	chièu rang
367. Vert	chi long [= couleur de l'arbre (long)]
368. Rouge	cu xau
369. Bleu	chi long [= couleur de l'arbre (long)]

<u>Numération:</u>	
1	muoi
2	bar
3	pai
4	pun
5	tsung ou tsuong
6	capat
7	to pur
8	to cor
9	to qué
10	muoi chót
11	chót muoi
12	chót bar
13	chót pai
14	chót pun
15	chót tsuong
16	chót capat
17	chót to pur
18	chót to cor
19	chot to qué
20	bar chot
21	bar chot muoi
30	pai chot
40	pun chot
50	tsuong chot
60	capat chot

70	to pur chot
80	to cor chot
90	to qué chot
100	muoi cu lam
101	muoi cu lam muoi
(150)	muoi cu lam tsuong chot
200	bar cu lam
300	pai cu lam
400	pun cu lam
500	tsuong cu lam
600	capat cu lam
700	to pur cu lam
800	to cor cu lam
900	to qué cu lam
1.000	[Arrivés à 1.000 ils n'ont plus de numération mais se conforment à celle des Annamites. Il est d'ailleurs assez rare qu'ils comptent si haut]
10.000	
100.000	
1.000.000	

Spécimen des phrases usuelles.

- Qui vient ici?
- Un homme et une femme viennent ici.
- Comment s'appelle-t-elle?
- Pourquoi viennent-ils?
- Ils viennent vendre des fruits.
- Je veux acheter 6 mangues et 10 bananes.
- Je veux acheter 2 cochons, 5 poulets, 4 canards, 12 oeufs.
- Homme, viens ici. Dis, qui possèdes-tu?
- J'ai 2 maisons, 3 barques, 24 nattes, 12 habits, 30 tasses, 6 buffles, 10 boeufs, 4 chiens.
- Tu es riche. Les habitants du village ont-ils du riz?
- Ils ont tous beaucoup de riz.
- Comment faites-vous les rizières?
- Nous allons dans la forêt, nous coupons les arbres, nous brûlons [sic] la brousse et nous semons le riz. Quand il est mûr [sic], nous le coupons.
- S'il n'y a pas de riz, nous mangeons du maïs.
- A qui est cette maison?
- Celle-ci ou celle-là?
- Celle-ci est la maison du chef du village. Elle est sur une hauteur, sous des arbres; devant il y a une cour; derrière un jardin; à droite et à gauche une haie.

[AJOUTE PAR MAUNIER A LA MAIN]

«Noms de sauvages que j'ai interrogés et de ceux qui étaient présents:

Chefs: Prièt, Languèi

Autres: Palaï, Lot, Atar (2 de ce nom), Lung, Lên, Mut, Bat, Nasông.

Quelques mots supplémentaires ne se trouvant pas dans le vocabulaire ci-devant et que j'ai pu noter:

Couleur marron	cu sau
Les poux de la tête	bang chi
Aller s'amuser	vo lit
Toucher (tangere)	tra jo
Aimer (diligere)	péng
Haïr	var
Faire l'aumône, donner l'aumône ôn	
Bol	chi ngan

Veau	kan ra
Bétel	cha bla
Assiette	ti ngan dot
Bâtonnets	tho
Fusil	chinat
Poudre (à fusil)	chia
Colonne (de maison)	to nur dông
Chaume (tranh annamite)	plang
?Son? (tiên)	lat
Ligature	luong
Fumer	joc hut
Mille-pieds c'est	kê tip (Le patois du Quang-binh, con tit)
Riz (cru)	stro
Riz (cuit)	ava
Vin	blang

Notes – Remarques

1. Cette langue n'a pas tous les accents de la langue annamite. Elle en a cependant de tout particuliers que je n'ai pu noter. Ils consistent (du moins l'une) en la terminaison brusque de la voyelle finale.

2. Quelquefois les deux sauvages que j'interrogeai[s] étaient en conflit dans leurs réponses; dans ce cas, j'ai transcrit leur deux mots.

3. J'ai employé quelquefois le signe (-) placé sous le mot. Ce signe indique que le mot doit être prononcé avec l'accent nang (annamite) mais plus prolongé, de sorte que la voix semble mourir.

4. Pour des consonnes, des voyelles dont le tableau ne donnait pas la transcription, j'ai employé celle du Quôc-ngu annamite.

v.g. an et ang:

ang a le son de ant dans savant, pédant, marchand, etc.

an a le son de ane (e muet).

êng se prononce ain comme dans refrain, levain, lin.

èn se prononce aine comme semaine, prochaine.

De même ong et on

ong dans frelon et on dans maçonne, fredone

De même ong et on, ung et un, ung et un, om se dit ome comme dans homme.

5. Je mets le signe (¨) sur des lettres qui se prononcent comme en français celles qui sont affectées d'une tréma (¨).

6. Les mots en ur, ar, or, ul, um sont prononcés ure, are, ore, ule, ume, comme ure dans qu'il couurre; are dans il s'égare; ore dans j'adore; ul comme dans poule, semoule, roucoule; umme comme oume dans lucrum (prononcé comme les Italiens). Et dans les mots terminés en (r), il faut marquer que cette (r) est roulée comme l'r annamite, v.g. ruou (vin), rú (forêt).

7. Les mots que j'affecte du signe + sont ceux qui sont inconnus des sauvages auxquels je m'adressai[s], ou s'ils les connaissent, n'ayant pas de nom particulier, ils ont adopté le nom annamite.

8. Quelques rares mots paraissent affectés de l'accent montant (sac). J'en ai noté seulement quelques uns.

9. Le mot (a) qui précède certains noms d'animaux est peut-être un numéral ou article?

10. Pour la prononciation je me suis conformé aux airs donnés (ou mieux pour la transcription), autant qu'il m'a été possible.

Signé: Marius Maunier, Missionnaire apostolique à Cu Lac par Dong-hoi, Annam.

III. Ethnographie.

Sommaire d'une étude ethnographique.

I. Généralités. Situation du groupe. Nature de son habitat (plaine, montagne, etc.). Limites. Caractères physiques. Etat physiologique et mental. Nom qu'il se donne à lui-même. Noms que lui donnent les autres peuples. Moeurs en général.

II. Habitation. Le village: situation, disposition, clôture. La maison: forme, construction, aménagement. Mobilier.

III. Vêtement. Costumes des deux sexes pour les jours ordinaires et les jours de fête. Coiffure. Ornaments. Objets de toilette.

IV. Alimentation. Aliments, boissons, tabac, opium, bétel, etc. Ustensiles pour leur préparation et leur usage.

V. Chasse et pêche. Engins et produits.

VI. Moyens de transport. Voitures, bateaux.

VII. Agriculture. Mode de culture de la terre; instruments et produits. Animaux domestiques. Elevage, sériciculture, apiculture.

VIII. Commerce. Boutiques, bazars, marchés. Marchandises. Poids et mesures. Monnaies.

IX. Industrie. Fabrication du sel, métallurgie, charpenterie, poterie, vannerie, filage, tissage, teinture, etc. Arts industriels.

X. Guerre. Armes. Attributs guerriers.

XI. Société. La Famille: parenté; adoption; mariage; pouvoir paternel; héritage; situation de la femme; éducation des enfants. - La commune et la tribu. - Droit civil. Propriété. - Droit pénal. Epreuves judiciaires. Criminalité.

XII. Art. Dessin, peinture, sculpture, musique. Théâtre et danse. Jeux divers. Ecriture. Littérature: poèmes, contes et chansons populaires.

XIII. Religion. Les Dieux, leur nature, leurs rapports avec l'homme. Images des dieux. Fétiches. Temples; autels domestiques; mobilier du temple. Prêtres. - Les rites. Rites de la naissance, de la puberté, de la mort; tombeaux. Fêtes religieuses, sacrifices, prières. Cultes agraires, fêtes de la végétation. Rites de la construction des maisons. Rites magiques. Sorcellerie et médecine [sic]. Culte des animaux: totémisme. Interdictions rituelles: tabou. - Mythes, croyances et légendes populaires. Mythes sur l'origine du monde, de l'homme, de la tribu. Croyances sur l'âme, la survie, l'autre monde. Légendes diverses.

Les feuillets blancs qui suivent sont destinés à recevoir les observations faites sur le plan précédent et toutes celles qu'on trouvera à y ajouter. Spécifier toujours si elles résultent de l'observation directe ou d'un renseignement de seconde main, et de qui on tient ce renseignement. S'attacher à décrire les faits avec la plus grande précision: éviter les termes vagues tels que «superstitions, pratiques superstitieuses», qui n'ont aucune valeur déterminée et n'apprennent rien. S'informer toujours du *pourquoi* de telle institution, de tel rite: l'explication, généralement fautive, peut fournir des indications précieuses.

ANNEXE IV

La localisation de l'original du *Rapport (du 31 Décembre 1947) du Lieutenant Barthélemy, Délégué administratif de Tchépone, concernant les problèmes que pose l'actuelle frontière séparant les provinces, laotienne de Savannakhet, et vietnamienne de Quangtri*, document qui constitue une source précieuse pour l'étude des Brou, nous est malheureusement inconnue. La photocopie de *sa copie dactylographiée* nous a été livrée par une source privée. Nos efforts pour retrouver l'original grâce à l'aide cordiale de Mme Evrard, conservateur des Archives d'Outre Mer à Aix-en-Provence, se sont avérés infructueux¹¹³. Vu l'importance inestimable, ethnologique, historique ou politique, de ce rapport, nous avons été amené à reproduire ci-dessous le rapport tel quel, c'est-à-dire sous sa forme dactylographiée, et sans connaître l'original. Pour son traitement détaillé, voir notre texte (2.2). Il est à noter que les cartes 1-3 et croquis 1-5 mentionnés dans le document font défaut.

RAPPORT

du Lieutenant Barthélemy, Délégué administratif de Tchépone, concernant les problèmes que pose l'actuelle frontière séparant les provinces, laotienne de Savannakhet, et vietnamienne de Quangtri.

Royaume du Laos
Province de Savannakhet
Délégation de Tchépone

Tchépone, le 31 Décembre 1947

Pour qu'un tracé de frontière donne entière satisfaction aux deux pays voisins, il faut qu'il coïncide avec la limite de deux régions naturelles bien distinctes, avec une ligne de démarcation très nette entre deux populations essentiellement différentes, entre deux zones d'influence politique et commerciale non rivales. De telles frontières sont rares: c'est pourquoi il est humainement normal que tout tracé prête à discussion. C'est ainsi, qu'entre le Centre-Annam et le Moyen-Laos, si la ligne de crête de la Chaîne Annamitique forme une limite naturelle généralement indiscutée, la présence d'un peuplement Kha séparant les population annamites et laotiennes [a] créé entre elles des rivalités commerciales et politiques qui interdisent toute solution absolument satisfaisante.

¹¹³ Lettre N° 99/1568 du Centre des Archives d'Outre-Mer.

Si les difficultés que soulève la frontière actuelle de la Délégation de Tchépone n'étaient que de cette nature, secondaires et inévitables, le présent rapport serait sans objet. Car, dans la grave crise politique que traverse actuellement l'Indochine, les autorités fédérales ne peuvent et ne doivent s'intéresser qu'à des questions essentielles, dont la non-résolution peut provoquer de violents conflits entre deux pays de l'Union et causer le malheur d'innocentes populations.

Mon but, dans ce rapport, est donc tout d'abord de montrer que le tracé actuel de la frontière entre les provinces, vietnamienne de Quangtri et laotienne de Savannakhet, après avoir depuis trente ans provoqué bien des querelles, est la source de difficultés graves qui ne tarderont pas à s'élever, dès la fin de la guerre actuelle, entre les jeunes gouvernements autonomes du Laos et du Vietnam. Après avoir fait une analyse détaillée de données actuelles, géographiques et humaines, du problème frontalier, je m'efforcerai de rechercher les causes profondes de ce conflit, qui, dépassant les rivalités partisans de l'heure présente, ont leurs racines dans l'âme et les traditions séculaires des populations frontalières. Etudiant les solutions successives apportées à cette délicate question, je prouverai qu'elles n'étaient que des règlements provisoires destinées à aplanir les difficultés immédiates et qu'elles ne cherchaient nullement à résoudre définitivement le différent. Je ferai également remarquer que ce problème est d'un ordre absolument particulier, requérant des mesures spécialement appropriées, et ne doit pas être simplement rattaché au problème général de l'Hinterland Moï. Enfin, je me permettrai de proposer deux solutions qui, à mon avis, devraient dissiper le malaise actuel et, pour l'avenir, empêcher autant que faire se peut l'éclosion dans cette région d'un conflit // sérieux entre le Laos et le Vietnam.

[p. 2]

I. EXISTENCE ET GRAVITÉ DU CONFLIT LAO-VIETNAMIEN PROVOQUÉ PAR LE TRACÉ ACTUEL DE LA FRONTIÈRE.

Un simple regard sur une carte de l'Indochine centrale permet de se rendre compte de ce que la frontière séparant la Délégation de Tchépone du Huyen de Hu[o]ng-Hoa n'est nullement évidente et de supposer que son tracé a dû donner lieu à de sérieuses discussions.

Nous voyons en effet, que de la source de la Sé Kamane - au sommet du Phou Lai Leng - qui se trouve sur l'axe Xieng-Khouang - Vinh - la ligne de partage des eaux se dirigeant vers la mer de Chine et vers le golfe du Siam a partout [été] choisie comme frontière, sauf à la hauteur de la R.C. [= Route Coloniale] 9: quittant la ligne de crête au sommet du Co Pat, la frontière se dirige alors vers le Sud - Sud Ouest pour rejoindre le confluent de la Tom Kalong et de la Sé Pone, puis suit le cours moyen de cette rivière jusqu'à Lao Bao, sur la R.C. 9. De ce point au sommet du Phou Saria, où la frontière rejoint la ligne de crête, les membres de la Commission réunie en 1916 se sont heurtés à des difficultés de délimitation tellement insurmontables, qu'en désespoir de cause, ne pouvant se mettre d'accord, ils ont adopté une solution pour le moins originale: fixer comme frontière le méridien 115. gr. 79. Un tel aveu d'impuissance

illustre de la façon la plus frappante l'existence d'un problème frontalier et montre bien que la frontière actuelle n'est pas une limite géographique.

Elle n'est pas non plus une frontière militaire. Lorsqu'au mois de Février 1947, à la suite des opérations menées dans la province de Quangtri contre les rebelles vietnamiens, il fallut fixer une limite séparant les territoires relevant du Général Commandant les Troupes du Centre -Annam de ceux dépendant du Colonel Commandant les Forces du Laos, il semblait normale de faire coïncider cette limite avec la frontière administrative Annam-Laos. Il n'en fut cependant rien. Les autorités militaires, cherchant une ligne très nette du terrain séparant deux théâtres d'opération bien distincts, estimèrent que le tracé de 1916 ne correspondait nullement à ces conditions et adoptèrent comme frontière militaire la ligne jalonnée du Nord au Sud par les points suivants: le sommet du Co Pat, la piste joignant Hoa Soc à Lang Rao, le cours inférieur du Da Krong (haute rivière de Quangtri), le p.K. [poteau-kilomètre] 53 de la R.C.9., le cours inférieur du Dong Cham et la ligne de partage des eaux Mékong - Mer de Chine - voir croquis N° 1. -. Cette décision, séparant le s/secteur de Camlo, dépendant des T.F.C.A. [peut-être Troupes Françaises Cochinchine Annam ? G.V.], du s/secteur de Tchépone - Khesanh, place la partie orientale de celui-ci dans une situation fautive et paradoxale, puisque relevant, au point de vue militaire, des autorités françaises du Laos, elle n'en continue pas moins à dépendre du chef de la province vietnamienne de Quangtri.

Ce simple fait montre clairement qu'entre l'Annam et le Laos, il existe un territoire en litige dont il est indispensable que des accords officiels fixent le sort avant qu'il ne devienne l'enjeu d'une sournoise et sanglante lutte d'influence dont ces malheureuses populations feraient tous les frais.//

[p. 3]

On pourrait se demander si ce territoire litigieux n'a pas été créé de toutes pièces par la décision des autorités militaires de Février 1947 et si ces dernières ne seraient pas ainsi à l'origine des troubles à venir. Il suffit de feuilleter les archives de la Délégation de Tchépone pour se rendre compte de ce que, loin d'être la cause de difficultés de frontière, cette décision, prise en dehors de toute préoccupation politique, a simplement mis en lumière une situation trouble qui, depuis plus de trente ans, n'a fait qu'envenimer les relations de bon voisinage qui, normalement, auraient du exister entre les autorités franco-laotiennes de Savannakhet et de Tchépone et celles, franco-annamites, de Quangtri et de Khésanh.

Etudes des archives de la Délégation de Tchépone

Bien que je n'ai en ma possession que fort peu de document antérieurs au 9 Mars 1945, il est symptomatique de constater que presque tous concernent des incidents et même des heurts violents opposant les populations et les fonctionnaires laotiens et annamites de la zone frontière. Qu'il me soit permis d'en citer les principaux, afin de mieux montrer que le différent frontalier lao-vietnamien n'est pas de date récente.

La tracé actuel de la frontière a été fixé par la Convention du 19 Octobre 1916: les scrupules de la Commission de délimitation prouvent éloquentement que dès

à ce moment les zones d'influence laotienne et annamite se compénétraient profondément et qu'il était impossible de les départager.

Le 17.7.1925, le Résident de Savannakhet écrivant à son collègue de Quangtri déclarait: «... Je vous serais reconnaissant de rappeler aux chefs des villages annamites de la rive droite de la Sé Pone qu'ils n'ont à intervenir en aucune façon sur ce qui se passe sur la rive gauche. Il ne vous échappera pas, en effet, qu'il est impossible de tolérer de semblables actes si nous ne voulons accentuer encore l'anarchie qui règne sur les frontières de nos provinces... La situation chez les Khas Tahoïs serait excellente, si notre influence n'était constamment contrebalancée par celle des autorités annamites de la province de Quangtri qui viennent jusque le territoire laotien ordonner aux habitants de ne point obéir aux fonctionnaires du Laos...»

Le 16.2.1928, le Délégué de Tchépone écrivait: «... Si nous voulons conserver le peu d'habitants qui résident encore au Laos dans la vallée de la Sé Pone, il est indispensable que nous fassions respecter leurs droits sur les terrains qu'ils occupent dans cette vallée et dont s'accaparent les Khas d'Annam qui, après avoir détruit toutes les forêts de chez eux, s'emparent maintenant sans crainte des terres de la Délégation de Tchépone...»

En 1934, les villages laotiens du tasseng de Sa Moï, riverains de la Khé Tariép, se voyaient refuser leur rattachement à l'Annam. Le 28 Mars 1937, le Résident de Quangtri protestait violemment contre les exactions commises en territoire annamite par les fonctionnaires du Laos: «...Il m'est difficile de croire, jusqu'à plus ample informé, que le Délégué de Tchépone, quels que soient les motifs de son intervention, ait pu employer des procédés aussi discourtois à l'égard d'un chef de la province auquel incombe la responsabilité du maintien de l'ordre sur le territoire soumis à son autorité...»

[p. 4] Le 12 Mai 1937, le Résident de Savannakhet, dans un rapport au Résident Supérieur du Laos, déclarait sans ambages: «//... Cette solution restera incomplète tant que n'aura pas été modifiée la limite entre le Laos et l'Annam, qui au Sud de la R.C.9. est nette mais absurde (Thalweg de la Sépone, dans lequel il y aurait depuis longtemps une piste s'il relevait d'un seul pays de l'Union) et au Nord est à la fois fictive et absurde, car située à l'Ouest de la ligne de partage des eaux...»

Une telle situation ne pouvait qu'engendrer des incidents qui dès lors se multiplièrent et s'aggravèrent. Entre autres, dans le courant de Septembre 1937, 52 Khas du tasseng de Pélobock et 65 du tasseng de Xieng Hom émigrèrent en Annam; en Décembre de la même année, 86 autres Khas faisaient de même. Ces faits poussèrent le Résident Supérieur en Annam à demander le 14.6.1938 au Gouverneur Général une modification de la frontière: «... Il est évident que cette frontière théorique qui, pou la commodité, fut tracée selon une ligne méridienne, a le défaut de ne pas tenir compte d'une réalité territoriale et ethnique... Qu'il y ait quelques Khas de plus ou de moins en Annam ou au Laos, cela n'a aucune importance, mais il conviendrait de donner à la frontière un emplacement logique sans lequel, on risquera toujours de nouveaux incidents.» Cette demande, comme les précédentes, restera lettre morte.

La situation ne fit qu'empirer et dans un rapport daté du 17.1.1942, le Résident de Savannakhet se voyait dans l'obligation d'écrire: «... On a assisté en 1941 à un redoublement de la tendance qu'ont toujours eu les Khas d'ignorer les autorités laotiennes... Mais là, entre en ligne de compte, l'influence néfaste de certains mandarins annamites qui mettent en échec l'action des autorités de la province et réalisent depuis de nombreuses années un véritable sabotage de l'oeuvre que nous amorçons si péniblement dans ce pays.»

Les six années de troubles intérieurs qui suivirent, n'ont évidemment atténué en rien la gravité de la situation frontalière, bien au contraire. Les méthodes cyniques et totalitaires des Viet-Minh ont, là comme ailleurs, multiplié les exactions, les incendies, les déportations et les assassinats. Mais les rebelles n'ont pas posé de nouveaux problèmes, ils n'ont fait qu'exacerber un conflit latent, couvant depuis des années.

Si, malgré trente ans d'efforts sincères pour rétablir l'ordre, et d'essais loyaux de conciliation, tentés par les autorités de Savannakhet et de Quangtri qui toutes deux, purement françaises, oeuvraient dans le même sens et pour les mêmes buts, le désordre règne toujours dans la zone frontière, il n'est malheureusement que trop certain que ce différend prendra un caractère dramatique et sanglant, lorsque se trouveront seules, face à face, les autorités laotiennes et vietnamiennes, des deux provinces voisines, dressées l'une contre l'autre par leurs intérêts divergents et leur ombrageux orgueil de jeunes nations autonomes.

Les autorités fédérales françaises, responsables de l'ordre et de paix en Indochine, n'ont pas le droit de laisser plus longtemps sans solution cet angoissant problème.

II. ORIGINES ET CAUSES DU DIFFÉREND FRONTALIER LAO-VIETNAMIEN

S'il est aisé de prouver l'existence et la gravité de ce conflit, il n'en est pas de même pour le résoudre. Il faudrait être bien prétentieux pour estimer qu'après tant d'essais infructueux, il suffirait d'un examen sommaire des données du problème pour en trouver la solution. Il nous faut avancer // pas à pas et rejetant toute idée préconçue, par une étude approfondie des caractéristiques géographiques, ethniques et économiques de la zone frontière, découvrir et dégager les origines et les causes profondes du conflit.

[p. 5]

A) Relief de la zone frontière:

Nous n'étudierons ici que la zone en litige qui, large d'une trentaine de kilomètres, s'étend du S.E. au N.O. de part et d'autre de la Chaîne annamitique. La R.C.9. la sépare approximativement en deux régions bien distinctes: au Nord, la zone de terrain formée par les bassins des cours d'eau issus de l'important massif Dong Samuï - Dong Chau, au Sud, le territoire arrosé par la Sépone et ses affluents et le demi-bassin de la haute rivière de Quangtri.

1) Région Nord: L'ossature de la zone Nord a pour colonne vertébrale le massif formé par le Dong Samuï (1622 m.) et le Dong Chau (1257 m.). Celui-ci constitue

l'important château d'eau d'un vaste réseau hydrographique étoilé: Rao Thanh, Seng Camlo, Rao Quan, Sé Sa Mu, Sé Bang Hien.

- a): Sur le versant laotien, l'enchevêtrement des crêtes et thalwegs est compliqué du fait que la Sé Sa Mu se coude deux fois à angle droit à Taloï et à Chakup, et du fait que la Sé Bang Hien coule d'Est en Ouest de Ban A Xoc à Pha Bang, puis s'oriente N.S. de Pha Bang à Tchépone. Cette région se divise en deux compartiments:

Le premier est délimité à l'O. par la portion S.N. de la Sé Sa Mu de Chakup à Taloï, prolongé par son affluent de droite, l'Houeï Thuong et par le providentiel défilé Taklack - Tha Phong qui, à travers le massif calcaire de Sarlit, permet de gagner la Sé Bang Hien à B. A. Xoc. Du N. au S., ce compartiment se subdivise en deux groupes de vallées parallèles dirigées d'Est en Ouest: les gorges profondes de la haute Sé Bang Hien, de l'houeï A Xoc et de la rivière de Sarlit sont sauvages et presque inhabitées, à l'exception de l'important centre de passage de B. A Xoc; au Sud du Dong Samuï, les deux vallées de la haute Sé Sa Mu et de l'houeï Sérel sont larges, riches, peuplées et d'accès facile.

Le second compartiment est constitué par la haute Sé Bang Hien et par ses affluents de gauche: houeï Tapi, Nam R'Ni, houeï Ka Nap, Nam Séki, basse Sé Sa Mu, houeï Katan. Tous coulent d'Est en Ouest et forment autant de petits bassins, isolés les uns des autres par de hautes croupes boisées que perce seule la trouée de B. Laal, au Nord de la Nam R'Ni.

Ces deux compartiments de terrain communiquent entre eux par une série de passes peu élevées et facilement franchissables: A Xoc, Taklack, Vil Cop, Taloï, Tacoc, Bayut.

- b): Les rivières du versant annamite s'enfoncent vers l'E. en des vallées de faible altitude, profondément encaissées, peu peuplées et sans communication entre elles; de hautes crêtes couvertes de forêts denses les séparent.

[p. 6] - c): Par contre, le Rao Quan, bien qu'appartenant lui aussi au versant annamite, commence à couler vers le S. dans une large vallée, assez peuplée, parallèle à la ligne de faite de la Chaîne Annamitique, située à peu de distance d'elle // et à une altitude très peu différente. C'est ainsi qu'à Hon Rao, la rivière passe à 490 m. au dessus du niveau de la mer, alors que la crête située à 6 kms. A l'O. ne la domine que 120 m. Puis s'infléchissant vers le S. S. E., tout en se rapprochant de la ligne de faite - 2 kms. A Lang A Ven - le Rao Quan s'enfonce en des gorges profondes, coupées de cascades, pour finalement rejoindre la rivière de Quangtri au p. K. 53 de la R.C.9.

Il est certes paradoxal de voir un thalweg coïncider presque avec une ligne de crête. La raison de cette anomalie est la présence à l'E. de la formidable muraille que constitue le massif de la Dent de Tigre doublé au S. par le Dong Tri, qui, formant barrage, empêche le Rao Quan de couler vers l'Annam. Il est encore plus curieux de constater que la Khé Xa Bay, importante rivière issue du Dong La Ruong, massif reliant la Dent du Tigre au Dong Tri, est obligée de couler vers l'O. bien qu'appartenant au versant annamite.

Le caractère anormal de ce relief provient de ce que la Dent du Tigre, avec ses 1704 m. d'altitude, est le point culminant de toute la région, bien qu'étant en dehors de

la ligne de crête de la Chaîne annamitique. Si le Rao Quan, obéissant à l'aspect général du relief, s'était jeté dans la Sépone, la ligne de partage des eaux Mékong - Mer de Chine serait alors normalement passée par la Dent du Tigre et constituerait ainsi une frontière géographique indiscutable. La nature, par une curieuse lubie, en a décidé autrement: réussissant à détourner le Rao Quan vers l'E., elle a rejeté la Dent du Tigre sur le versant annamite et créé une ligne de faite anormalement dominée par de plus hauts sommets.

Il est évident qu'une telle crête ne constitue nullement une frontière géographique. Pour s'en rendre compte, il suffit de se rendre au poste militaire de Khésanh, qui jouit d'un magnifique point de vue, et d'y faire un tour d'horizon. Ceci explique qu'en 12916 la ligne de partage des eaux Mékong - Mer de Chine n'ait pas été choisie comme frontière.

La situation particulière de l'ensemble Rao Quan - Dent du Tigre en fait une importante zone de passage reliant deux à deux, par des cols de faible altitude et d'accès facile, les rivières laotiennes et annamites de la Chaîne: Sé Bang Hien et Rao Thanh, houeï A Xoc à la rivière de Camlo, Sé Sa Mu et houeï Sérel à la Trinh Hin par la vallée de la Khé Xa Bay, Sépone à la rivière de Quangtri par l'houeï Huc et le col d'Aï Lao. Coulant du Nord au Sud et coupant à angle droit toutes ces pistes, le Rao Quan constitue une rocade du plus haut intérêt.

2) Région Sud: En comparaison avec la zone Nord, la région Sud est d'une grande simplicité structurale: la Chaîne, orientée S.E. - N.O., a la forme d'un immense toit aux pentes sensiblement égales, bien que le versant annamite soit un peu plus étroit que le versant laotien, qui, dans sa partie Nord, fait un vaste saillant vers le S.O. La ligne de faite s'abaisse lentement du Co Ka Leuye (1411 m.) aux sources de la Khé Tariép (520 m.) pour se relever brusquement au Co Van (914 m.) puis redescendre sur le Col d'Aï Lao (410 m.). Il en résulte une modification très nette de la silhouette de la Chaîne qui, véritable arête escarpée jusqu'aux sources de la Khé Tariép, s'étale vers l'O., s'évase et s'arrondit en un vaste dôme centre sur le Co Van et descendant doucement vers la R.C.9. Véritables gouttières, recueillant les eaux de chacun des versants de ce toit géant, la haute Sépone et la haute rivière de Quangtri coulent parallèlement jusqu'à la R.C.9. pour diverger, l'une se dirigeant vers le Mékong, l'autre vers la Mer de Chine.//

[p. 7]

C'est là un relief des plus classiques qui, du point de vue géographique, désigne tout naturellement la ligne de crête comme la frontière la plus logique. Mais l'impossibilité d'adopter cette même ligne dans la Zone Nord, imposa son abandon dans le Sud.

La région se subdivise en trois compartiments bien distincts:

- a): Le versant annamite est un vaste rectangle couvert d'épaisses forêts et faiblement peuplé, sauf dans sa partie Nord. Les vallées des affluents de gauche de la rivière de Quangtri sont autant de voies de passage permettant de franchir la montagne. Les principales pistes suivent: la Sé Am Pen, en passant par Paling et Tou Rout, l'houeï Sa Tram jusqu'à Lang Rao et l'houeï Co Young à Lang Cat.

- b): De la source de la Sépone à Samoï, le versant laotien n'est que la réplique du versant annamite, mais les croupes puissantes du Dong Kel Moun, du Phou Nau, du Phou Ké Daï et du Phou Diom, en le compartimentant à l'extrême, lui donnent un caractère beaucoup tourmenté. Une piste partant de Pril rejoint la Sé Am Pen par le col de Tan Boï.

- c): Après avoir franchi par un étroit défilé la haute muraille de Phon Hiom (1178 m.), la Sépone amorce une large boucle vers l'O.; il en résulte une modification profonde de l'aspect de la vallée. Longeant au plus près la chaîne de montagnes qui, sur près de 150 kms., va la surplomber à l'O. de ses hautes murailles de grès, la Sépone permet ainsi à son demi bassin droit de s'élever doucement jusqu'au faite de la chaîne annamitique. Sa rive gauche n'est donc qu'une mince langue de terre qui serait inhabitée si trois cours d'eau n'étaient parvenus à B'Lap autour de Song Neua, de l'houeï Rhouack avec Pélobock et de l'houeï Ta Hoï.

Par contre la rive droite de la Sépone est un véritable boulevard très peuplé dont les nombreux et gros villages, construits en bordure de la rivière, se pressant tout le long de l'excellente piste qui relie Samoï à Lao Bao. Ces deux points sont d'ailleurs les extrémités d'un vaste cirque montagneux, d'où, du Phou Hien au Dong A Haï convergent la Sépone de nombreux cours d'eau dont les belles vallées fertiles abritent un grand nombre de villages: ce sont la Khé Rariép, la Nam Klong, l'ensemble houeï Lia, l'houeï Kadap, l'houeï Klan, l'houeï Huc grossi de la Khé Sanh, la Khé By Hien, l'houeï Ha et l'houeï Soum.

A l'Ouest de Lao Bao, la Sépone coule dans un immense couloir riche et peuplé qui la conduit jusque dans la Sé Bang Hien.

B) Végétation de la zone frontière:

Pour compléter le tableau de la zone frontière qu'a tenté d'esquisser l'étude de son relief, il convient d'y ajouter un aperçu du manteau végétal qui le recouvre.

[p. 8] L'altitude et l'abondance des pluies classent cette région dans le domaine de la forêt dense, formée de hautes futaies, d'arbres géants // d'essences rares. Primitivement, cette forêt recouvrait tout le paysage, mais l'homme lui a livré une guerre sans merci. La culture du raï demande en effet qu'on incendie chaque année une certaine étendue boisée, dont les cendres engraisent le sol. Cette méthode, appliquée depuis des siècles, a presque entièrement détruit la forêt primitive qui ne subsiste plus que sur les sommets les plus escarpés et les versants trop abruptes pour être cultivés. Abandonné après une ou deux années d'exploitation, l'ancien raï se recouvre d'une végétation secondaire, constituée par des plantes vivaces, envahissantes, poussant très rapidement en étouffant les essences à croissance lente dont se composait la forêt primitive. Cette flore de remplacement se présente sous deux aspects bien distincts: la forêt-taillis, impénétrable, faite de bambous de toutes espèces, et la savane d'herbes à éléphant.

Nous ne rechercherons pas ici à savoir se l'existence, en un point donné, de l'une ou de l'autre de ces deux formations végétales dépend de la manière dont l'ancien raï qu'elles recouvrent a été exploité. Contentons-nous simplement de remarquer que

l'herbe à éléphant recouvre, de part et d'autre de la ligne de partage des eaux Mékong - Mer de Chine, les parties supérieures des deux versants annamites et laotiens, principalement au Nord et au Sud du col d'Aï Lao, tandis que la forêt-taillis règne sans contestation aucune sur les parties inférieures de ces versants. Le passage de l'une de ces formations à l'autre se fait presque sans transition.

A l'Ouest, le taillis de bambou recouvre toute la région jusqu'à la hauteur du p.K. 190 de la R.C.9. où il est remplacé par une autre formation végétale: la forêt clairière de la plaine du Mékong. A l'Est, la savane s'arrête à mi-hauteur du versant oriental de la Dent du Tigre pour faire place à un épais taillis, formé, non de bambous comme à l'Ouest, mais d'arbustes divers d'ailleurs aussi vivaces et envahissants. Au fur et à mesure qu'on se rapproche de la mer, la sécheresse augmente et finit par transformer ce taillis en un véritable maquis.

Le croquis N° 2. permet de se rendre compte de la répartition générale de ces divers genres de végétation.

C) Climat de la zone frontière:

Un examen rapide du climat de cette région va nous permettre de délimiter sur le terrain trois zones bien distinctes:

- a): Le versant Ouest de la Chaîne annamitique subit directement la mousson du S.O.: il y pleut de Mai à Octobre et y fait beau et sec le reste de l'année.

- b): Le versant oriental reçoit lui la mousson du N.E.: il y pleut violemment d'Octobre à Décembre; après quelques jours de beau temps, c'est de Janvier à Mars le règne du crachin. En avril commence la saison sèche qui, dans une chaleur croissante, dure jusqu'en Octobre. Tels sont les climats de Tchépone et de Camlo.

- c): Il est bien évident que ni l'un, ni l'autre de ces climats ne saurait s'appliquer à Khéсанh, placé au point de rencontre des deux moussons. Par la trouée d'Aï Lao, les nuages dépassant la ligne de crête arrosent l'autre versant, bouleversant ainsi le rythme des saisons. Pratiquement toute la zone comprise entre Lao Bao et Calu, telle qu'elle est indiquée sur la croquis N° 2., reçoit alternativement les pluies venant de l'Annam // et du Laos. Son climat est presque uniforme: il y pleut beaucoup et pendant toute l'année. C'est cette humidité constante qui a permis l'établissement des importantes plantation de café qui, de Lao Bao à Rao Quan, s'étendent au loin, de part et d'autre de la R.C.9.

Sans insister davantage, remarquons simplement que cette zone climatique intermédiaire coïncide presque exactement avec la savane d'herbe à éléphant que nous avons délimitée plus haut. (Voir croquis N° 2.)

Bien que cette étude géographique apporte déjà de sérieux éclaircissement concernant le problème frontalier, il serait dangereux d'en tirer trop tôt les conclusions définitives. Il nous faut d'abord confronter les résultats acquis dans ce domaine avec ceux que l'étude des caractéristiques ethniques de cette même région va nous permettre d'obtenir.

[p. 9]

D) Populations de la zone frontière:

Trois races essentiellement différentes se partagent la zone frontière. Ce sont: les Khas, les Annamites et les Phuthaïs.

- a): Les Khas sont généralement considérés comme des véritables autochtones. Rameau septentrional du vaste peuplement indonésien qui, du moyen Donnaï à la passe de Mugia, occupe les deux versants de la Chaîne annamitique, les Khas de la région qui nous intéresse présentent un certain nombre de traits communs à toutes les tribus dites «sauvages»: peau basanée, yeux non bridés, dialectes apparentés aux idiomes malayo-indonésiens, civilisation très arriérée, culte des génies, sacrifice rituel des buffles, inhumation des morts, organisation familiale caractérisée par l'absolue domination de l'aïeul le plus âgé, cases bâties sur pilotis, culture du riz en raïs entraînant un certain nomadisme, consommation de la bière de riz préparée dans les jarres, vêtement bien souvent réduit à un simple cache-sexe en toile, amour de la monnaie métallique, sauvagerie des femmes, caractère craintif, cachottier, indépendant.

Refoulés par les invasions successives, les Khas se sont retirés dans les montagnes où, groupés en un certain nombre de tribus, ils vivent dans un isolement farouche. Dans la province de Savannakhet, on trouve, se succédant de l'Ouest vers l'Est, les groupes suivants - voir croquis N° 3. - :

+ Les Khas Soueïs, installés depuis toujours dans la vallée du Mékong, sont les plus évolués de tous les Khas. Englobés dans les villages Laos, par l'effet des relations constamment entretenues avec leurs voisins, les Soueïs ont pour la plupart adopté les moeurs laotiennes et appris à lire et à écrire. Aussi est-il difficile de les reconnaître autrement que par la langue Kha qu'ils continuent à parler entre eux.

[p. 10] + Les Khas Mang Cong, dont l'habitat est la région montagneuse de la Délégation de Tchépone, ont conservé des caractères plus originaux. Ils ne savent ni lire ni écrire; beaucoup ignorent le laotien. Ils connaissent le travail du fer et sont d'excellents vanniers, mais, à l'exception des villages riverains de la Sépone, ils sont en général peu habiles à tisser le coton. Cependant, bien qu'encore à son tout premier stade, la «laocisation» // des Mang Cong est en cours. Dans la région de Muong Phin comme dans la vallée de la Sé Nam Kok, le voisinage des Phuthaïs a introduit chez les Khas le port du caleçon de coton bleu, la culture du riz en rizière et l'habitude des cheveux courts.

+ Au S.E. de la Délégation de Tchépone, les Khas Tahoïs ont conservé intactes leurs traditions séculaires. C'est une belle race indépendante et fière, où les hommes, bien découplés, coiffés «à la Jeanne d'Arc» et drapés dans les couvertures bleues à rayures rouges que tissent les femmes, portent tous la lance ou le sabre. Ils cultivent et vendent aux colporteurs annamites un intéressant textile: la ramie.

+ A l'extrême pointe de la Délégation, les Khas Pakos s'enferment dans un isolement farouche.

+ Enfin, occupant le sommet de la Chaîne annamitique et tout le versant oriental, se trouvent les Khas, appelés Leus par les Annamites et Traïs par les Mang Cong. Proches de ces derniers, bien qu'encore plus arriérés, ce sont de véritables sauvages,

principalement au Nord de la R.C. 9. Couverts de longs cheveux, vivant presque nus dans de pauvres cases qu'ils déplacent fréquemment, n'ayant aucune industrie familiale et ignorant tout du tissage, ne vivant que de riz de leurs raĩs et des produits de la forêt, les Khas Leus ont perpétuellement des allures de bêtes traquées. Peureux jusqu'à en être veules, soupçonneux jusqu'à la fausseté, ils vivent dans la crainte constante des envahisseurs, qu'ils soient Annamites, Laotiens ou Français. Eternel enjeu entre deux puissances qu'il ne connaît que par leurs représentants, 'linh' annamites ou 'phulits' laotiens, qui le pillent et le brutalisent à tour de rôle et à qui mieux mieux, passant de l'autorité de Savannakhet à la domination de Quangtri, sans en savoir les raisons, et surtout sans qu'on lui ait demandé son avis; ne pouvant circuler comme il l'entend, vendre son riz, acheter du sel et des buffles où cela lui plaît, le Kha Leu ne demande qu'une seule chose: qu'on le laisse tranquillement vivre en paix. Ce rêve est le seul ressort de son existence: en toutes circonstances, c'est lui qui le fera agir.

Il est intéressant de noter, qu'à l'inverse de ce qui s'est passé entre les Soueïs et les Laos, de ce qui passe entre les Mangs Congs et les Phuthaïs, il n'y a eu aucune interférence entre les Khas Leus et les Annamites. Les deux races vivent côte à côte, sans chercher à se connaître, sans vouloir s'entraider. En dehors de l'expansion de la langue annamite, utilisée dans les relations commerciales, l'influence civilisatrice des Annamites que [= sur] les Khas Leus est inexistante.

- b): Les Annamites n'occupent qu'une infime partie de la zone montagneuse. Hommes des deltas, ils ne peuvent supporter le climat pernicieux de la forêt et sont très sensibles au paludisme qui sévit dans la moyenne région. Les paysans annamites n'ont pas cherché à adapter leurs procédés de culture à la montagne; transplantés dans d'étroites vallées, ils ont préféré abandonner la culture du riz, plutôt que de crier des rizières en escalier. Etablis dans la vallée de la Seng Quangtri, ils ont remarquablement mis en valeur les berges de la rivière, tandis que sur les versants se dressent les cases des Khas Leus dont les raĩs couvrent les hauteurs.

Avant la guerre, la majeure partie du peuplement annamite était composée de commerçants et d'artisans qui, profitant de l'expansion commerciale qui a suivi l'ouverture de la R.C.9., et de la non-concurrence des Laotiens, ont créé tout le long de la R.C.9. des petits villages d'où ils partaient dans la montagne, chez les Khas, échanger de la pacotille achetée à Hué, contre des produits locaux. //

[p. 11]

Enfin mentionnons, entre Lao Bao et Khésanh, l'établissement d'importantes colonies de travailleurs annamites employés comme coolies dans les plantations de café.

La libération de la R.C.9. par les troupes franco-laotiennes en Mars 1946 et Janvier 1947, eut pour conséquence la disparition de ce peuplement annamite qui, en totalité, regagna la plaine.

- c): Originaires de la Rivière Noire et cousins germains des Laos, les Phuthaïs firent leur apparition dans la province de Savannakhet à la fin du XVème siècle. Ils s'installèrent sur les bords des rivières dans la partie moyenne de leur cours, laissant

aux Khas les régions montagneuses. Les Phuthaïs surent parfaitement s'adapter au pays. Tout en conservant leurs traditions ancestrales et en y convertissant peu à peu les Soueïs et les Mangs Congs, ils eurent la sagesse d'adopter tout ce qui, chez les Khas, leur semblait utile ou agréable: culture du riz de raïs lorsque la rizière est impossible, usage de la bière de riz, culte des génies qu'ils ont réussi à intégrer au bouddhisme de leurs pères. Au contact de leurs sauvages voisins, leur insouciance laotienne et leur gaieté se sont voilées de crainte, de dissimulation, de sérieux; leurs filles sont devenues plus réservées, leurs fils moins paresseux. Actuellement ils forment, avec leurs qualités et leurs défauts, une parfaite synthèse des peuplement Kha et Lao.

La carte N° 3. indique la répartition de ces races dans la zone frontière.

E) Relations entre les Khas Leus, les Phuthaïs et les Annamites:

Il suffit de comparer les cartes nos 1, 2, et 3 pour se rendre compte de ce que la région où s'opposent l'Annam et le Laos, le domaine de l'herbe à éléphant, la zone climatique intermédiaire et le territoire des Khas Leus recouvrent, à peu de choses près, la même portion de terrain. Ce n'est pas là une simple coïncidence.

Une étude approfondie des relations économiques et administratives entretenues par les Khas Leus avec leurs voisins annamites et laotiens, en nous montrant les répercussions des caractéristiques géographiques, climatiques et raciales de la zone frontière sur le comportement de ses habitants, va nous permettre de dégager les causes profondes du conflit frontalier lao-vietnamien.

- a): Nomadisme agricole des Khas Leus: L'économie des Khas est essentiellement basée sur la culture du riz de raïs. Changeant de terrain chaque année, les Khas, qu'ils soient Leus ou Mangs Congs, remettent en culture au bout de trois ou quatre ans les premiers raïs restés en friche pendant ce temps. Dans la région couverte de forêt-taillis, il est facile de couper les bambous et d'y mettre le feu, mais dans la savane d'herbe à éléphant, domaine des Khas Leus, une telle méthode est impraticable: après avoir fauché les hautes herbes qu'il est très difficile d'incendier, il faudrait labourer le sol couvert de chaumes; ce dont les Khas Leus sont très incapables.

[p. 12]

Il en résulte que, dans cette région, la superficie cultivable diminue chaque année au profit d'une extension de l'herbe à éléphant. C'est là, // pour les Khas Leus, un problème agraire impossible à résoudre. L'administration française, estimant que le remplacement, dans les anciens raïs, de la forêt primitive par de l'herbe à pailletes plutôt que par du bambou, avait pour cause l'épuisement d'un sol trop fréquemment exploité, avait cherché à faire adopter par les montagnards l'usage d'une rotation des raïs par cycles de six ans. Cette explication n'a rien d'évident: les Mangs Congs, dans la zone du taillis de bambou, utilisent un cycle de culture de trois ans, sans que pour cela la savane s'étende vers l'Ouest. En tous cas, une telle mesure diminue brusquement de moitié, dans une région déjà très pauvre, le nombre de raïs en exploitation, occasionnant une véritable révolution.

Il vaut mieux admettre que la présence de l'herbe à éléphant est la conséquence du climat particulier qui, nous l'avons vu, règne sur la région frontière et que la situation économique de cette zone ne pourra être rétablie que par un changement complet

d'orientation agricole: délaissier la culture du riz de raïs pour développer en grand l'élevage extensif des buffles. Les Khas Leus l'ont d'ailleurs instinctivement compris et, depuis une dizaine d'années, ont commencé à rassembler de très importants troupeaux dans la région d'Hon Rao.

Mais chez des gens aussi traditionalistes, un tel changement d'existence ne pourra se réaliser que très lentement. Jusqu'ici pour éviter la famine les Khas Leus n'ont trouvé qu'une solution: l'émigration vers des terrains de culture plus riches, vers la forêt-taillis du versant laotien.

Le processus de cette invasion du Laos par les Khas Leus d'Annam est le suivant:

+ Chez les Khas Leus, la cellule sociale essentielle est la famille, régie par la toute puissance de l'aïeul. Le village n'est qu'un ensemble de familles et son 'phoban' n'est qu'un arbitre entre les différents chefs de clans qui ont la réalité du pouvoir. En particulier ce sont eux qui sont propriétaires du sol ancestral et qui répartissent les terrains de culture entre les divers membres de leurs familles. Lorsque ceux-ci deviennent trop nombreux pour une surface cultivable de plus en plus réduite, le chef se voit dans l'obligation d'exclure de la répartition [de la terre] les jeunes gens nouvellement mariés et les engage [= engager] à partir vers l'ouest à la recherche d'une terre moins ingrate. Les jeunes ménages émigrent alors dans la forêt de bambou parfois à plusieurs journées de marche, et y créent un village de raïs qui réunit, les uns après les autres, tous les exilés du village natal. Mais exclus, par la force des choses de la communauté villageoise, ils n'en continuent pas moins à faire partie de la famille, dont le génie, placé sous la garde de l'aïeul, exige leur présence, plusieurs fois par an, aux cérémonies et sacrifices rituels. Ce premier stade s'observe au Sud de Lao Bao, tout le long de la Sépone: les Khas Leus ont leurs villages sur la rive droite, mais, n'y trouvant plus suffisamment de raïs, ils ont franchi la Sépone, pour chercher sur la rive gauche et parfois très loin une nouvelle zone de culture.

+ Lorsque le territoire du village primitif a été entièrement envahi par l'herbe à éléphant et qu'il est devenu impossible d'y subsister, les chefs de famille décident de l'abandonner et de transporter les 'Phis' familiaux au village annexe où se sont peu à peu regroupés tous les membres de leurs clans. Mais avant de partir, il faut au cours de nombreuses et coûteuses cérémonies, apaiser le courroux du génie de la rivière, du bois et de la montagne qui, dès sa création avait pris le vieux village // sous sa protection. En remontant le long de la frontière, au Nord de Lao Bao, jusqu'au canton de Tapi, on peut observer l'invasion des Khas Leus sous ce deuxième stade. Les villages de raïs sont devenus les véritables et uniques lieux d'établissement, mais leurs 'phobans' ont gardé des attaches étroites avec les villages de leur ancien canton, restés en Annam. Très traditionalistes, ils estiment en faire toujours partie et ne veulent recevoir d'ordres que de ce chef de canton.

+ Enfin, dans le tasseng de Tapi en particulier, les Khas Leus ont atteint le troisième et dernier stade de leur lente conquête, dont le début est certainement antérieur à la fixation de la frontière de 1916, si l'on juge par la taille des cocotiers ombrageant ces villages. Expulsés, les uns après les autres, par l'envahissement de l'herbe à éléphant et la disparition de la forêt primitive, six villages du canton annamite de Ban A Xoc

[p. 13]

émigrèrent dans la vallée de l'houeï Tapi. En 1937, le chef de canton décida à son tour de quitter le sol natal et de rejoindre ces villages qui, bien qu'en territoire laotien, restaient sous son entière juridiction. Installé à Ban Taphé et reconnu par les autorités laotiennes comme tasseng de Tapi, il n'en continua pas moins à vouloir administrer les trois derniers villages de l'ancien canton de Ban A Xoc, demeurés en Annam, et s'opposa avec la dernière énergie à leur incorporation dans un autre canton. Le 4 Mai 1938, les Résidents de France à Quangtri et à Savannakhet se réunirent à Tchépone pour faire entendre raison à ce tasseng rebelle. Mais les Khas Leus ne tinrent aucun compte de leurs décisions et Ban Taphé continua, comme par le passé, à diriger les villages annamites de Ban A Xoc. Finalement, au cours d'une nouvelle conférence, tenue à Tchépone le 18 Mars 1940, les deux Résidents s'avouèrent vaincus et entérinèrent, purement et simplement, le fait accompli.

Dès notre installation dans ce pays, il n'échappa à aucun de nos administrateurs que cette migration des Khas Leus serait la source de difficultés sans nombre opposant le Laos à l'Annam. Les délimitateurs de 1916, supposant cette invasion arrivée à terme, crurent pouvoir éviter tout conflit futur en comprenant dans l'empire d'Annam le territoire occupé alors par les Khas Leus. Mais la poussée vers l'Ouest continua et il fallut bientôt la régler. Malgré l'opposition du Laos, la convention de 1920 a autorisé les Khas Leus d'Annam à étendre leurs raïs à cinq kilomètres à l'Ouest de la frontière. Cette mesure, ne résolvant rien, bien au contraire, les autorités laotiennes changèrent de méthode et décidèrent de s'opposer formellement à cette invasion à partir du 1er Octobre 1925, et de refouler en Annam les Khas Leus non inscrits au Laos. Les résultats furent absolument négatifs et après quelques années troublées par des incidents nouveaux incessants, l'Administration fut forcée de s'incliner devant la force d'inertie triomphante des Khas Leus et d'admettre que cette migration était un véritable phénomène naturel qu'il était impossible d'enrayer et même de contrôler.

- b): Conséquences fiscales de la migration des Khas Leus: L'on imagine sans peine quelles purent être les répercussions d'un tel déplacement de populations d'un côté à l'autre de la frontière. D'autant plus que, dans l'esprit des Khas Leus, arriérés et routiniers, le franchissement de cette ligne artificielle et inutile, inventée par les seuls Français, ne tire pas à conséquences et ne doit modifier en rien les habitudes traditionnelles.

[p. 14]

Dans le domaine fiscal, les difficultés soulevées par l'invasion des Khas Leus // se révélèrent très vite insurmontables et les incidents se multiplièrent. Les Khas Leus, émigrés en territoire laotien, refusent obstinément de payer leurs impôts au Laos. Dans le premier stade d'invasion, les habitants du village de raïs, reliés au village natal par les liens solides de la famille et de la religion, continuent à verser leurs impôts entre les mains de leur chef de clan. L'habitude se prit ainsi de continuer à dépendre de l'Annam. Aussi, dans le deuxième stade, le chef du village émigré trouve-t-il absolument normal de payer tribut à son ancien chef de canton. Lorsqu'à son tour celui-ci gagne le Laos, il n'entend nullement abandonner à d'autres le soin de percevoir les impôts de ses villages restés en Annam, dont de substantielles ristournes

augmentent ses revenus personnels. De là, son obstination à vouloir rester rattaché au tri-huyen de Huong Hoa.

De leur côté les fonctionnaires français et laotiens de la Délégation de Tchépone avaient inscrits sur leurs rôles d'impôts leurs nouveaux administrés Khas Leus et, en dépit de leurs protestations, entendaient bien faire payer leurs dûs. Tour à tour et avec le même insuccès furent employés les promesses et les menaces. Au mois de Mai 1937, lassé de voir ses efforts de persuasion se heurter à l'obstination butée et à la toute puissante force d'inertie des Khas Leus, le Délégué de Tchépone se décida à employer la manière forte, et incendia les villages rebelles du tasseng de Tapi. Il ne réussit qu'à faire fuir toute la population dans la forêt et dès lors les fonctionnaires français et laotiens, en tournée chez les Khas Leus, ne trouvèrent plus que des villages entièrement désertés à leur approche. Cette action brutale, par le scandale qu'elle souleva jusque dans les sphères du Gouvernement Général, eut au moins pour résultat d'attirer l'attention des autorités de l'Union sur le différend lao-annamite.

Au cours de la réunion, tenue à Tchépone le 4 Mai 1938, par les Résidents de Quangtri et de Savannakhet, dans le but de régler le côté fiscal du conflit, il fut décidé:

...que les Khas Leus demeurant au Laos payeraient leurs impôts au Laos;

...qu'en cas d'insoumission des dits Khas Leus, les autorités annamites devraient venir percevoir l'impôt des rebelles pour ensuite le transmettre au Délégué de Tchépone.

Il fallait assez mal connaître la mentalité des inscrits Khas Leus [ainsi] que celles des percepteurs annamites, pour espérer qu'un tel compromis serait couronné de succès, alors qu'il ne prévoyait pas le cas des villages de raïs situés en territoire laotien bien que dépendant d'un village d'origine resté en Annam. En fait, cette réglementation resta lettre morte et il devint bientôt nécessaire de réunir une nouvelle conférence inter-provinciale en vue de chercher la résolution de difficultés croissantes.

Celle-ci se tint à Tchépone le 18 Mars 1940. Son but était...»de fixer les mesures nécessaires pour que soit exercée, avec prudence et avec le soucis d'éviter tout conflit, l'administration de la région frontière, en attendant que puisse être réunie la commission de délimitation prévue par l'arrêté N° 5743 du 14. 10. 1938 du Gouverneur Général Brévié». En particulier, «il s'agissait de déterminer dans quelles conditions pourrait être mise en oeuvre l'action commune dévolue au Délégué de Tchépone, au chef de poste de Khésanh et au Tri-Huyen de Huong-Hoa. Les dispositions suivantes furent adoptées:

...Le territoire alors occupé par les Khas Leus entre la Sé Bang Hien et la Sé Sa Mu était provisoirement rattaché au secteur du Chef de poste de Khésanh, sans être pour cela intégré à l'Empire d'Annam. Une carte jointe délimitait la nouvelle zone d'action (voir croquis N° 4). //

...La compétence des autorités administratives est territoriale et non nominale.

...»L'impôt personnel est dû au lieu d'établissement qu'il s'agisse du village de raïs ou du village d'origine. Dans le cas où ces deux villages sont situés sur les territoires de deux circonscriptions administratives voisines, les inscrits sont passibles

d'une double imposition. Dans tous les cas, le village du lieu de culture sera toujours considéré comme lieu du principal établissement».

Ce compromis atteignit les buts qu'il s'était proposé et régla provisoirement au mieux le conflit fiscal lao-annamite. La guerre, en empêchant la réunion de la commission de délimitation prévue, fit durer tant bien que mal ce régime provisoire jusqu'au 9 Mars 1945. Actuellement, comme nous le verrons plus loin, ces mesures ont entièrement perdu leur raison d'être. Le problème du nomadisme agricole des Khas Leus reste entier.

-c): Principes directeurs de la politique Khas Leus: Ainsi l'invasion du Laos par les Khas Leus d'Annam a rendu impossible toute réglementation satisfaisante des relations frontalières lao-annamites. Pour des gens aussi indépendants et égocentristes que les Khas Leus, cette atmosphère tendue, lourde d'incessants conflits, forme un climat idéal pour atteindre le rêve dont nous avons déjà parlé: parvenir à ce que les étrangers les laissent tranquillement vivre en paix.

Embrouillant à plaisir les cartes déjà suffisamment emmêlées, misant sur tous les tableaux, profitant des avantages des deux camps sans vouloir en subir les contre-parties, déclarant aux Laotiens qu'ils sont Annamites, tout en se gardant bien de se faire inscrire sur les contrôles de Huong-Hoa, les Khas Leus avec leurs éternelles réclamations, parviennent à rendre incompréhensibles les situations les plus simples. Leur seul but est d'échapper au contrôle des représentants de l'administration quels qu'ils soient.

Depuis toujours, les Khas Leus ont joué ce double-jeu avec une remarquable hypocrisie. Dès le XVème siècle, bien qu'habitant un territoire appartenant au Roi de Vientiane, ils payaient tribut à l'Empereur d'Annam. Quand, un siècle plus tard, les Phuthais, après avoir assassiné le «sadet» Kha de Ban Dong, étendirent leur domination sur tous les montagnards de la région, les Khas Leus se mirent sous la protection de l'Annam. Lorsque les terrains de culture vinrent à manquer, ils se retrouvèrent laotiens et s'installèrent plus à l'Ouest, mais redevinrent Annamites quand il fallut payer les impôts, plus lourds au Laos qu'en Annam. Beaucoup d'entre eux refluèrent vers l'Est, lorsque l'Administration laotienne voulut les faire travailler sur la R.C.23., alors en construction. Actuellement, soumis à la tyrannie et à l'oppression des comités occultes Viet-Minhs, les Khas Leus se souviennent tout d'un coup qu'ils sont Laotiens, parlent avec émotion des frères Khas du Laos et font des pétitions pour être rattachés à Tchépone, quitte à se retrouver vietnamiens dès qu'ils recevront la visite des collecteurs d'impôts.

Cette politique des Khas Leus est matérialisée par la très forte densité des villages installés en bordure de la frontière: suivant les événements, il leur suffit de quelques instants pour se transformer à volonté en loyaux sujets de l'Annam ou du Laos. Placés entre l'enclume annamite et la marteau laotien, les Khas Leus estime[nt] que tous les moyens sont bons pour se servir au moindre prix de cette dangereuse position. En

[p. 16]

pays Kha Leu, ce n'est pas la raison du plus fort qui est la meilleure, // c'est celle du moins exigeant. Or jusqu'à la guerre, il est hors de doute que les autorités dépendant

de Quangtri étaient beaucoup plus compréhensives et beaucoup plus libérales que celles relevant de Savannakhet, notamment dans le domaine fiscal.

-d): Politiques fiscales annamites et laotiennes à l'égard des Khas Leus: Le droit de percevoir des impôts constitue, avec celui de rendre la justice, un des attributs essentiels de la souveraineté aux yeux des peuples primitifs. Il est donc indispensable de poser le principe de la soumission à l'impôt, par une taxe, même modique.

C'est ce qu'avait parfaitement compris l'administration franco-annamite. Toutes les peuplades montagnardes, d'origine indonésienne, appelées «moïs», dont font partie les Khas Leus, étaient soumises, pour le principe, à un impôt léger, considéré comme le tribut du vassal à son suzerain. Avant la guerre, il n'existait pas, pour les Khas Leus, d'impôt personnel. Ils devaient seulement à l'administration dix journées de prestation rachetables à raison de 0,25 piastres par jour, soit 2\$50 et cinq journées de prestation supplémentaires non rachetables au profit de la collectivité villageoise.

Au Laos, pays pauvre, l'administration voulait que l'impôt soit non pas un simple geste symbolique, mais une source de revenus. On avait bien admis que les Khas seraient moins imposés que les Phouthaïs ou les Laos, mais cependant, en 1935, les Khas du Laos devaient à l'Administration un impôt personnel de 2,50\$ et 20 journées de prestation rachetables à 0,12\$ la journée, soit 2,40\$.

Cette différence, du simple au double, renforçait singulièrement le désir des Khas Leus de payer leurs impôts en Annam. D'autant plus que dans l'application on retrouvait la même dissemblance de mentalité d'un côté à l'autre de la frontière. Au Laos, où des fonctionnaires trop zélés appliquaient d'une façon maladroite et trop rigide les textes réglementaires, les impôts personnels étaient obligatoirement payés en espèces et les inscrits forcés d'aller exécuter leurs prestations là où les bras manquaient, généralement sur les routes et parfois très loin de chez eux. Par contre, en Annam, où la main d'oeuvre abonde, les Khas Leus pouvaient rembourser leurs prestations en nature: volaille, riz ou produits de la forêt. Lorsqu'on connaît l'avarice sordide des Khas, leur amour de la monnaie métallique et leur préférence marquée pour le troc par rapport à tout autre mode de paiement, on s'explique beaucoup mieux la répugnance des Khas Leus à payer leurs impôts au Laos.

Enfin, la différence de comportement des percepteurs laotiens et annamites ne pouvait que renforcer cette désaffection des Khas Leus pour l'administration laotienne. Le Laos ayant besoin d'argent, les fonctionnaires franco-laotiens ne craignaient pas d'utiliser la manière forte pour faire rentrer les impôts des villages récalcitrants, comme par exemple dans le canton de l'houei Tapi en Mai 1937.

Au contraire, les régions Moïs ne présentant pour l'Annam qu'un très faible intérêt économique, l'administration française abandonnait complètement le pays Khas leu aux mandarins annamites. Ceux-ci avaient gardé de s'aliéner la sympathie des montagnards par un zèle néfaste à leurs intérêts personnels. Avec juste raison, ils estimaient que seul compte le total des impôts perçus et qu'il est plus intéressant de recevoir de plein gré beaucoup de petits versements payés en nature que d'extorquer par la force quelques grosses sommes. D'autant plus que les volailles, la miel et la

[p. 17] cire représentant les impôts des Khas Leus pouvaient facilement revendus // à Quangtri ou à Hué à un prix quatre ou cinq fois plus élevé; la différence ne rentrait évidemment pas dans les caisses de l'état. De telles indécidatesses étaient pratique courante dans l'administration mandarinale annamite, ainsi que l'établit d'une façon indiscutable l'accablant rapport de M. l'Inspecteur des Colonies Bargues, qui en 1938 parcourut tout le pays Khas en mission de vérification: «Cette manière de faire est sans conteste irrégulière et dénote de la part des collecteurs annamites et aussi de certains mandarins une probité administrative douteuse». Il est dès lors compréhensible que leur intérêt alimentaire étant en jeu, le tri-huyen de Huong-Hoa et ses subordonnés aient cultivé soigneusement la répugnance de certains villages Khas Leus à payer leurs impôts au Laos.

On comprend également la raison des empiétements incessants, progressifs et méthodiques des autorités annamites des régions montagneuses sur le territoire du Laos: appelés à administrer des populations pauvres et déshéritées, les mandarins n'hésitaient pas, afin de s'assurer des profits substantiels, à étendre leur action au delà des frontières qui leur étaient assignées, sur le plus grand nombre possible de montagnards, sans toujours les porter sur leurs contrôles.

C'est pour toutes ces raisons qu'en 1936 par exemple, l'inscrit Khas Leu, émigré sur le versant Ouest ne voyait vraiment pourquoi il aurait payé ses impôts au Laos. Par contre, le respect des coutumes ancestrales, l'avantage de payer un impôt moindre et de ne pas aller travailler au loin, la facilité du règlement en nature, l'amabilité commerciale du collecteur annamite opposée à la brutalité exigeante de son collègue laotien laissaient aucun doute sur son appartenance à l'Empire d'Annam.

L'administration franco-laotienne finit par se rendre compte du danger et se décida à se montrer moins exigeante. En 1936, l'impôt personnel des Khas a été abaissé à 2,00\$; en 1938, à 1,50\$ et les prestations ramenées de 20 journées à 16. A la veille du coup de force japonais de Mars 1945, le régime des impôts était le suivant: en Annam, le nombre et le prix de rachat des journées de prestation restaient les mêmes qu'en 1936, mais les inscrits Khas Leus devaient en plus un impôt personnel de 2,50\$; au Laos, l'impôt personnel était remonté à 2\$, le nombre de journées de prestation abaissé à 14, mais le prix de rachat de chacune d'elles porté à 0,35\$. Ainsi en 1945, un Khas Leu payait 5\$ s'il habitait à l'Est de la frontière, et 7\$ s'il habitait à l'Ouest. Le rapport entre les impositions annamites et laotiennes qui, en 1936, était de 1 à 2, en 1945 n'était plus que de 2 à 3.

La guerre contre les Japonais, l'insurrection vietnamienne et l'autonomie accordée au Laos, ont complètement bouleversé la situation fiscale de ce pays. La dépréciation de la monnaie et l'augmentation des charges gouvernementales ont eu pour conséquence un accroissement des impôts actuellement fixés, pour un inscrit Khas, à 6\$ d'impôt personnel et à 14 journées de prestation rachetables à 1\$, soit un total de 20\$. Notons que pour un inscrit lao ou Phuthaï, le chiffre total des impositions a été fixé à 40\$.

Les V.M., dans l'ardeur de la révolution, s'empressèrent d'abolir les impôts et se rallièrent l'enthousiasme de la population Khas Leu. Mais il faut de l'argent

pour conduire une guerre; les dirigeants V.M. furent bientôt forcés d'établir de nouveaux impôts, camouflés sous la forme de cotisation d'appartenance au Parti, de souscriptions variées et de dons «volontaires». Les difficultés financières du gouvernement vietnamien, en les multipliant, diminuèrent l'ardeur pro-annamite des Khas Leus. Depuis la campagne de 1947, l'administration clandestine V.M. et les forces de guérilla lèvent un lourd tribut en riz et en bétail sur une population très pauvre // dont elles sont en train de s'aliéner définitivement les sympathies.

[p. 18]

Actuellement la situation est donc complètement retournée: les Khas Leus, rançonnés par les V.M., se tournent avec espoir vers un Laos où les réquisitions sont inconnues.

Ainsi, le manque de coordination entre les politiques fiscales annamites et laotiennes, exploité par la mauvaise volonté des Khas Leus est à l'origine de bien des difficultés. Il est infiniment regrettable qu'avant la guerre le gouverneur Général n'ait pas imposé à ses subordonnés l'application d'un régime fiscal uniforme, valable aussi bien pour les Khas Leus d'Annam que pour ceux du Laos. Une telle mesure aurait évité bien des incidents. Mais ce ne fut que le 28. 10. 1938 que fut signé un décret créant l'inspection des pays loïs [Mois], dont la guerre devait empêcher l'application. Abandonnés à eux-mêmes, les Résidents de Quangtri et de Savannakhet, et plus encore leurs représentants à Tchépone et à Khésanh se laissèrent aveugler par de mesquines querelles administratives, vite transformées en conflits d'amour-propre, en luttes de prestige. Au lieu de dominer ces difficultés, purement locales, et de se rappeler qu'elles couvraient dans le même sens et pour les mêmes buts, les deux administrations ne cessèrent de se heurter avec autant d'incompréhension que ne l'aurait fait deux gouvernement adverses. Ce ne fut qu'en 1938, que les deux Résidents voisins se décidèrent à se rencontrer à Tchépone afin de coordonner leurs actions, mais ne parvenant pas élever le débat, ils ne prirent que des décisions partielles, incomplètes, réglant une difficulté particulière, mais n'apportant aucune solution d'ensemble.

-e): Relations commerciales entretenues par les Khas Leus: Il ne faudrait pas croire que les Khas Leus n'ont avec leurs voisins annamites et laotiens que des relations administratives: perceptions d'impôts ou réquisitions de main d'oeuvre. Malgré leurs désirs, les Khas Leus ne peuvent pas être totalement autonomes. Bien que leurs besoins soient minimes, ils n'ont pas réussi à vivre complètement en autarcie; il leur faut entretenir avec le monde extérieur des relations commerciales.

Les Khas Leus, nous l'avons vu, ignorent l'art du tissage: ils ne savent pas utiliser les textiles qu'ils cultivent. C'est là une grave lacune qui les rend totalement dépendants de l'étranger pour leur habillement, aussi sommaire soit-il, car les produits de remplacement tels que les tissus d'écorce d'arbre se sont révélés être nettement insuffisants par les froides nuits de Janvier. Le Khas Leu a besoin de marmite pour cuire son riz, mais il ne sait rien de l'art de la céramique. Enfin et surtout, il lui faut se procurer du sel dont son organisme ne peut se passer.

Tous ces produits, les Khas Leus se les procurent en les troquant contre le riz, le maïs, le chanvre et la ramie qu'ils cultivent dans leurs raiïs, contre le miel et la cire qu'ils recueillent dans la forêt ou encore contre les nattes ou les objets en vannerie, en rotin ou en bambou qu'ils savent très joliment tresser.

[p. 19]

Transportant toutes ces richesses dans leurs hottes, les Khas Leus descendent de leurs montagnes, en longues caravanes, et se rendent au marché le plus proche, distant parfois de trois ou quatre journées de marche. Dans ce pays très compartimenté, l'emplacement des marchés n'a rien d'artificiel. Il ne suffit pas d'une décision administrative pour décider les Khas à se rendre en un lieu excentrique. Les centres commerçants sont d'importants carrefours // vers où convergent les voies de circulation naturelles comme les rivières et les pistes, ou artificielles comme les routes. Dans la région frontrière, l'étude géographique que nous avons faite au début de ce rapport, permet de nous rendre compte qu'il n'existe que quatre marchés naturels importants: Tchépone, Muong Nong, Khésanh et Calu.

+ Tchépone reçoit les produits de toute la région traversée par la Sé Nam Kok et la Nam Sé Mi [Mu?], la Sé Bang Hien et tous ses affluents de gauche y compris la basse Sé Sa Mu et enfin par la basse Sépone en aval de Lao Bao.

+ Muong Nong, centre d'un bassin intérieur très important, contrôle commercialement les vallées de la Nam Rou et de l'houei R'Tar, de la moyenne Sé La Nong et, au moins partiellement, la haute Sé La Nong et la Sé La Hang. Dès 1937, l'administration française se rendant compte de l'importance de ce marché, le reliait à la R.C.9. par la piste automobilable de Ban Dong.

+ Khésanh, jouissant d'une situation géographique de premier ordre, est sans conteste le plus grand centre commerçant de la région Khas Leu. Au Nord, la zone d'influence de Khésanh comprend le bassin du Rao Quan et de la Khé Xa Băi, l'ensemble haute Sé Sa Mu - hueï Sérel et s'étend jusqu'à B. A Xoc par la trouée de Taklak. Au Sud, Khésanh, placé au centre du demi-cercle formé par la moyenne Sépone, collecte, par les pistes longeant les affluents de droite de la rivière, toute la production de cette riche vallée, grâce à l'excellente piste qui le relie à Sanoï [Samoï?]. Khésanh est le débouché normal de l'ensemble formé par les bassins de la Nam Krong, de la Khé Tariép et de la haute Sépone.

+ Calu, très important carrefour de pistes et de vallées, est la tête de ligne du trafic fluvial sur la rivière de Quangtri. De là, l'importance de ce centre, pôle d'attraction des populations habitant le versant Est de la Dent du Tigre, la vallée de la rivière de Quangtri, en aval du confluent du Rao Quan et même la vallée de la Trinh Hin et le bassin de Tan Lan.

Signalons que la haute rivière de Quangtri serait plutôt drainée par la piste qui, de Talaon, conduit à Balang, important centre annamite situé sur la partie inférieure de cette même rivière.

Enfin, en dehors de la zone que nous étudions, mais étendant au loin vers l'Ouest son rayonnement, le très prospère marché de Camlo voit s'échanger les produits de la plaine et de la ville contre ceux de la montagne, descendant de la région de B. A Xoc par la très importante piste qui suit la rivière de Camlo. Avant la guerre, Camlo était

le principal centre d'approvisionnement de la région en bois précieux. Les lourdes billes, coupées dans la forêt primitive qui recouvre les versants Nord et Est de la Dent du Tigre et du Dong Samuï, étaient traînées par des éléphants jusqu'au marché où des riches Annamites les achetaient très cher pour en faire les piliers de leurs.....[? manque dans le texte]

C'est donc vers Khésanh que se dirigeaient, avant la guerre, les caravanes Khas Leus qui, dans les boutiques des commerçants annamites ou chinois, trouvaient facilement à troquer le contenu de leurs hottes contre du sel, des tissus et des marmites en cuivre.

Les Khas Leus, odieusement volés par les marchands sans scrupules, se révélèrent être un clientèle si intéressante qu'une nombreuse population de colporteurs annamites ne tarda pas à s'installer tout le long de la R.C.9. //

[p. 20]

Sillonnant toute la région, ils allaient commercer jusque dans les villages les plus reculés et n'auront aucune difficulté, par leur activité et leur sens du négoce, à évincer les quelques commerçants laotiens venus trafiquer dans cette région. Cette colonisation économique répandit avec la pacotille, achetée à Hué, l'influence et la langue annamites dans tout le pays Khas Leu, mais ne modifia guère les habitudes commerciales: tout le trafic de valeur continua à se faire par Khésanh dont l'importance devait encore augmenter.

Le développement, à la veille de la guerre, du très prospère centre d'élevage d'Hon Rao transforma Khésanh, plusieurs fois par an, en une grande foire aux buffles où venaient s'approvisionner, non seulement les riziculteurs annamites en quête de bêtes pour le labour, mais encore les Khas du Laos. Habitant la forêt-taillis de bambou où le bétail ne peut se nourrir, ces Khas venaient chercher à Khésanh les buffles nécessaires aux multiples sacrifices exigés par le génies ou offerts pour obtenir certaines guérisons.

Enfin la création des riches plantations de café, entre Lao Bao et Khésanh, occasionnant un gros afflux de population annamite et de capitaux et permettant l'installation dans la région d'une colonie européenne intelligente et active, fit de Khésanh un centre de production dont le rayonnement, dépassant le cadre purement régional, s'étend maintenant sur toute l'Union.

Le conflit armé actuel a évidemment complètement suspendu tout trafic commercial. Il n'y a plus de négociants annamites à Khésanh; les troupeaux de buffles, dispersés dans la montagne, sont raziés par les V.M.; les Khas Leus ne peuvent plus ni acheter ni vendre et sont dans une situation économique très critique. Les planteurs relèvent les ruines de leurs bâtiments d'exploitation et font l'impossible pour sauver leurs arbres à moitié étouffés sous la végétation. Mais le marasme actuel n'est que passager: Khésanh n'attend que le retour de la paix pour reprendre son essor commercial et son rôle du pays Khas Leu.

Cette étude économique nous permet maintenant de comprendre l'origine des incidents continuels soulevés par les habitants du tasseng de Péloboc et du Kong de Samoï. La frontière de 1916, au Sud e la R.C.9. empêche ces deux régions d'accéder

à leur débouché naturel: Khésanh. Péloboc peut, à la rigueur, commercer avec le Muong Nong par la piste de B. Périang qu'ont toujours emprunté les sorciers Khas Leus allant au Laos pour reconstituer leurs stocks de philtres guérisseurs et de porte-bonheurs. Les Khas Pakos de la haute Sépone, vivant presque entièrement repliés sur eux-mêmes, restent malgré tout reliés à la Sé La Mang par la piste de B. Rava. Mais les Khas Samoï de Samoï et les Khas Leus de la Khé Tariép se trouvent dans une situation économique absurde: gros producteurs de ramie, la fermeture de la frontière lao-vietnamienne leur enlèverait tout moyen d'existence. Alors que douze heures de marche, par une très bonne piste, suffisent pour relier Samoï à Khésanh, deux jours sont nécessaires pour rejoindre Muong Nong à la condition de pouvoir emprunter la piste qui, de Tache à Péloboc, se trouve sur la rive annamite de la Sépone. Pour ne pas quitter le territoire laotien, il faut gagner Tavouac sur la Sé La Mang, puis descendre la Sé La Nong jusqu'à Muong Nong; c'est là une expédition de 4 à 5 journées de marche, par de mauvaises pistes, en pays montagneux. L'administration française s'était parfaitement rendu compte de cette situation anormale et avait l'intention de percer une route à travers la montagne pour relier Samoï à Muong Nong // par Pélo. Cette voie artificielle qui aurait coûté fort chère, devait permettre de rattacher au Laos une région qui, économiquement, dépend entièrement de Khésanh. Cette route est restée à l'état de projet et le Khong de Samoï, improductif et révolté, n'a jamais été qu'un sujet de discorde entre l'Annam et le Laos.

[p. 21]

Il est intéressant de noter que la zone d'influence commerciale de Khésanh, telle qu'elle est indiquée par le croquis N° 3., coïncide avec la zone intermédiaire dont, au cours de cette étude, nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler.

-f): Influences civilisatrices laotiennes, annamites et françaises sur l'évolution des Khas Leus: Nous venons de voir que malgré leur passion pour l'indépendance, les Khas Leus sont dans l'obligation d'entretenir avec le monde extérieur des relations commerciales fréquentes. Descendant de leurs montagnes, ils se sont trouvés en contact avec des étrangers Chinois, Annamites, Laotiens et Français.

Il aurait été normal que ces rencontres entre représentants de civilisations si différentes aient favorisé une certaine osmose culturelle: connaissances des diverses langues, échanges de procédés de culture, des modèles de vêtements, des types d'outils; adaptation des mentalités des genres de vie. Or, à l'encontre de ce qui s'est passé au Laos, entre les Khas Soueïs et les Laos, les Khas Mang Congs et les Phuthaïs, et, dont le résultat, nous l'avons vu, a été une assimilation réciproque de deux races à l'origine hétérogènes, les Khas Leus n'ont pratiquement rien acquis de leurs contacts avec l'étranger.

+ Les Chinois, uniquement commerçants, n'ont pas cherché à avoir la moindre influence.

+ Les autorités laotiennes se sont vues exclure politiquement et économiquement de la région de Khésanh par la fixation de la frontière de 1916 et ne se sont plus immiscés dans les affaires Khas Leus que pour chercher à régler par des compromis boiteux, d'insolubles et mesquines difficultés de frontière. Les Phuthaïs, populations

tranquilles et casanières, n'ont jamais cherché à faire le moindre prosélytisme laotien. Ne dépassant pas Xieng Hon [Hom], Lao Bao et Muong Nong, nul désir d'expansion commerciale ne les a poussés à s'étendre vers l'Est. Si les Phuthaïs avaient vécu au milieu des Khas Leus, il est à peu près certain qu'ils les auraient assimilés aussi facilement que les Mang Cong, mais habitant dans une autre région, ils se sont bien gardés d'intervenir chez leurs voisins. Pacifiques de nature, n'ayant aucun goût pour le négoce, les Phuthaïs n'ont pas cherché à concurrencer les commerçants annamites. Pratiquement, les Laotiens n'ont jamais eu de relations directes avec les Khas Leus, mais la présence entre eux des Khas Mang Cong, cousins germains des Khas Leus, en cours de laocisation, tout en servant d'amortisseur, est un lien souple mais résistant et, pour l'avenir, un moyen progressif et efficace d'assimilation. Les relations entre les Khas Leus et les Khas Man Cong sont très étroites, celles existant entre ceux-ci et les Phuthaïs sont excellentes: il n'y a aucune raison pour que les Khas Leus et les Phouthaïs ne s'entendent pas.

+ Les annamites, maîtres du pays depuis le XV^{ème} siècle, n'ont eu qu'une influence très superficielle sur les Khas Leus, bien que vivant en contact presque constant avec eux. Alors que les Phuthaïs considèrent les pays des Khas Mang Cong comme le leur, et y ont adapté leurs façons de vivre, pour les Annamites, le pays des Khas Leu n'est qu'une source de revenus et de produits introuvables dans // la plaine. Les Phuthaïs ont civilisé et assimilé les Mang Cong; les Annamites ont colonisé et exploité les Khas Leus. Au lieu de chercher à les organiser, à les grouper, à leur faire prendre conscience de leur personnalité, le tri-huyen de Huong Hoa a laissé les Khas Leus vivre comme ils l'entendaient et a même encouragé leurs tendances anarchiques, afin de mieux les asservir. C'est ainsi que les villages mécontents de leur chef de canton étaient autorisés à dépendre directement de Khéсанh. Une telle politique de dissociation condamnait les Khas Leus à ne jamais pouvoir sortir de leur léthargie séculaire. Les Annamites ne leur ont appris et rien apporté en dehors de leur pacotille et de l'usage de leur langue, indispensable pour les tractations commerciales, seules relations qu'ils ont daigné entretenir avec ces «sauvages». Ils ont même évité de les imiter en quoi que ce soit et ne leur ont même pas emprunté l'usage du coupe-coupe, de la pipe ou de la maison sur pilotis. L'exemple de la vallée de Balang, dont nous avons déjà parlé, est symptomatique à cet égard. Les deux races vivent côte à côte, sans le moindre échange culturel. En pays Khas Leu, l'impérialisme des Annamites a revêtu la plus vile des formes: le colonialisme mercantile.

+ Quant à la France, son rôle dans ces montagnes n'a pas été ce qu'il aurait dû être. L'élément français, avant la guerre, était presque uniquement composé de planteurs que l'ethnographie laissait indifférents et qui ne considéraient guère les Khas Leus que sous l'angle du recrutement des coolies. Le Délégué de Tchépone n'avait rien à voir dans une région dépendant de l'empire d'Annam. Le Résident de Quangtri, absorbé par l'administration d'une importante population annamite, se désintéressait complètement de toute la zone montagneuse et de ses sauvages habitants. Il a fallu les incidents de 1936, pour que fut créé à Khéсанh un poste de la

[p. 22]

Garde Indochinoise, dont les chefs successifs n'ont malheureusement pas cherché à avoir la moindre influence sur les autochtones.

Ce n'est que depuis le début de cette année, que les cadres français de la garnison de Khésanh se sont intéressés, avec un enthousiasme croissant, au sort de cette misérable population Khas Leu et ont cherché à lui être secourables. En quelques mois, les résultats ont été considérables, ainsi que nous le verrons plus loin. Mais cette action ne date que d'hier et, par la force des choses, ne peut créer que du provisoire. Nous ne pourrions avoir en pays Khas Leu une influence durable et efficace que lorsque la fin de la guerre franco-vietnamienne nous permettra de rétablir l'ordre et de ramener la paix, que lorsque les échanges commerciaux reprendront en se développant et qu'à Khésanh nous pourrions ouvrir une école destinée aux jeunes Khas Leus. Mais tout cela même sera sans effet si nous n'orientons pas clairement l'avenir des populations montagnardes en réglant définitivement le différend frontalier lao-vietnamien.

-g): Situation politique actuelle du pays Khas Leus: L'insurrection V. M. nous donne aujourd'hui l'occasion de régler ce conflit. Comme toutes les révolutions, elle a engendré le vol, le meurtre, le pillage et la haine mais par ces affreux procédés, elle a réussi à balayer les multiples obstacles posés par la routine bureaucratique, les traditions locales, la mauvaise volonté générale et la force d'inertie de tous les groupements en cause. //

[p. 23]

Son cortège d'horreurs a fait table rase du passé, et fait naître un désir sincère de paix. Maintenant que tout est par terre, il est possible de construire du solide.

A ses débuts, le Gouvernement V.M. continua, en la développant, la politique traditionnelle annamite. Nous avons vu qu'ils avaient supprimé les impôts. Ils ne tardèrent pas à faire disparaître l'ossature administrative du pays Khas Leu en remplaçant les chefs de canton et de village par des «chutich», chefs de groupement locaux du Parti. Ces mesures, satisfaisant leurs goûts anarchiques, ne tardèrent pas à rallier les Khas Leus à la cause V.M. Leurs chefs, pourvus de substantielles prébendes et de titres ronflants, se portaient garants de la fidélité des hommes de leurs clans.

Mais cette période d'euphorie ne dura guère; le gouvernement V. M. dut se décider à gouverner et il le fit avec brutalité: retour à l'imposition plus ou moins camouflée, réquisition de main d'œuvre pour les travaux de défense de la R.C.9. , contrôle économique. De son côté, le Parti cherchait à étendre son influence: éducation politique des montagnards, formation de groupes de Tu Vé [milice populaire, G. V.], main-mise sur toute l'activité des Khas. Ces méthodes, excellentes chez les annamites, se révélèrent désastreuses en pays Khas Leu. Les montagnards se lassèrent très vite de cette amitié trop assez duré. Mais la dictature de Khésanh, de plus en plus autoritaire, n'était plus disposée à écouter leurs doléances. N'ayant plus l'amitié des Khas, elle entendait conserver leur soumission.

L'offensive franco-laotienne de Janvier dernier et la pacification actuellement en cours ont complètement bouleversé l'ordre établi. L'administration V.M. de Khésanh a officiellement disparu; elle n'a pas été remplacée. L'officier Français, commandant

le détachement stationné à Khésanh se bornant strictement à son rôle militaire: assurer l'ordre et la paix dans la région, les Khas Leus sont complètement laissés à eux-mêmes, ne payant plus d'impôts et s'aperçoivent, avec jubilation, que leur rêve vient de se réaliser: personne ne se mêle plus de leurs affaires.

Mais cet éden est menacé. Les Annamites, autrefois les bienfaiteurs et les protecteurs des Khas Leus, hier leurs maîtres incontestés, aujourd'hui traqués dans la montagne par les troupes françaises, veulent reprendre le pouvoir. Pour cela, ils cherchent à entraîner les montagnards dans des querelles où ils n'ont nulle part, prétendent en faire des soldats ou des agents de renseignements, leur font quitter leurs villages à l'approche des Français et exigent d'être nourris gratuitement par la population. Tant qu'ils craignirent plus les Français que le V.M., les Khas Leus se plièrent à contre coeur à cette réglementation, mais bientôt ils se rendirent compte que la propagande annamite était mensongère et que les Français s'étaient nullement les monstres sanguinaires que les V.M. s'acharnaient à leur dépeindre.

La correction des soldats du poste de Khésanh, la bonté de leurs chefs, l'amabilité des Chasseurs laotiens et surtout les longues conversations tenues avec les nombreux Khas Mang Congs, servant dans les rangs français eurent raison des craintes des Khas Leus qui, bientôt, descendirent des montagnes, regagnèrent leurs villages et, les uns après les autres, viennent faire leur soumission. Fidèles à leur mentalité atavique, les montagnards se rallient sans vergogne au maître le plus doux et le moins exigeant.

Il était évident que les V.M. feraient l'impossible pour s'opposer à ce qu'ils considèrent comme la trahison des Khas Leus. Dédaignant l'aimable machiavélisme // des mandarins d'ancien régime, l'administration clandestine annamite essaye [p. 24] actuellement de reprendre en main les montagnards en créant la désunion dans leurs rangs, en réveillant les vieilles haines de famille et prenant parti pour certains clans, en excitant la cupidité ou l'ambition des intrigants et surtout en appliquant aux Khas Leus les méthodes totalitaires en honneur dans leur parti: massacre des tièdes, sévices, pillages, incendies, enlèvements. Connaissant les Khas Leus, il ne fait aucun doute que ces procédés ne vont pas tarder à rejeter de notre côté tous ceux d'entre eux qui étaient restés fidèles à la cause annamite.

Déjà, au mois de Septembre dernier, plus de quatre vingt dix villages Khas Leus de l'ancien huyen de Huong Hoa étaient venus se placer sous la protection des troupes françaises de Khésanh en réclamant des armes afin de pouvoir s'opposer à la tyrannie vietnamienne. Dans le courant d'Octobre, tous les villages compris entre la frontière de 1916 et la limite des zones d'action fixée en 1940, viennent d'envoyer au Délégué de Tchépone des demandes de rattachement au Laos. Ces pétitions, absolument spontanées, rédigées d'une façon très naïve, insistent toutes sur les points suivants: sécession définitive d'avec les Annamites, étrangers cruels et égoïstes; union avec les frères Khas du Laos; protection de la France, estimée seule capable d'assurer l'ordre et de ramener la paix; exonération d'impôts et de prestations; renaissance du commerce.

Quels que soient les événements, les passions politiques du moment, les bouleversements extérieurs, les Khas Leus, imperturbablement semblables à eux-mêmes, restent constamment fidèles à leur ligne de conduite séculaire: chercher par

tous les moyens à vivre tranquilles. Le différend frontalier lao-vietnamien ne pourra être définitivement résolu que si le traité accorde aux Khas Leus un statut conforme à leurs désirs.

F) Origines et causes du différend frontalier lao-vietnamien

Nous voilà parvenus au terme de cette étude qui, après avoir examiné les divers aspects que présente la région frontrière, va maintenant nous permettre de dégager les causes profondes du conflit lao-vietnamien.

Au risque de paraître découvrir une vérité évidente, nous pouvons avec certitude affirmer que l'origine de ce différend réside dans l'absence, entre les provinces annamites de Quangtri et laotiennes de Savannakhet, de toute frontière nettement marquée, quelle soit orographique, végétale, climatique, ethnique, économique, politique, commerciale ou culturelle.

Les causes de ce conflit découlent des constatations ci-dessous, faites au cours de ce rapport.

-a) Au Nord de la R.C.9., la ligne de crête de la Chaîne Annamitique dominée par le massif de la Dent du Tigre, n'est en rien une frontière naturelle.

[p. 25] -b) Entre les pays typiquement laotiens et annamites, il existe une région intermédiaire, coïncidant approximativement avec la partie supérieure de la Chaîne Annamitique et qui est nettement différente par un certain nombre de fait, reconnu au cours de cette étude, et que nous allons résumer ci-dessous: //

+ Le Rao Quan, bien que se trouvant sur le versant annamite, se rattacherait plutôt, en raison de la structure de la vallée, au système orographique laotien. En fait, son bassin constitue une région à part, n'appartenant ni à l'un, ni à l'autre des deux versants. Il en est de même pour le bassin de la moyenne Sépone, limitée à l'Ouest par une véritable digue de hautes collines.

+ La savane d'herbe à éléphant, recouvrant la partie supérieure de la Chaîne, constitue une zone végétale intermédiaire entre les deux régions couvertes de forêt-taillis.

+ La région frontière jouit d'un climat particulier, formant transition entre les climat annamite et laotien.

+ Il existe, séparant les populations annamites et Phuthaïs, un important peuplement indonésien, dont un rameau, la tribu des Khas Leus, occupe le sommet de la Chaîne et, par tous les moyens, cherche à conserver son indépendance.

+ Dans cette zone montagneuse, il existe des centres commerciaux dont les zones d'influence sont très nettement délimitées. Khésanh régente, sans conteste, du point de vue économique, les bassins de la moyenne Sépone, du Rao Quan, de l'houeï Sérel et de la haute Sé Sa Mu.

Pour qu'une telle région puisse prospérer et vivre en paix, pour qu'elle ne soit pas une éternelle source de conflits, il faut qu'elle soit, ou bien toute entière rattachée à l'un ou à l'autre des deux pays, qu'elle sépare, ou bien dotée d'un régime d'autonomie qui en fasse un état-tampon. La diviser arbitrairement en deux secteurs inorganiques,

attribués chacun à l'un des deux pays voisins, n'est qu'une solution bâtarde et un mauvais compromis.

-c) Alors que la limite Est de cette zone intermédiaire est nette et définitive, à l'Ouest elle est essentiellement mouvante et indécise.

+ Le nomadisme agricole des Khas Leus prend la forme d'une lente migration continue, dirigée vers l'Ouest.

+ Au Nord de la R.C.9., la structure du versant laotien, composé de vallées et de crêtes orientées d'est en Ouest, ne fait que favoriser le déplacement de populations et n'offre que deux barrières naturelles: le massif de la Dent du Tigre et la vallée de la moyenne Sé Bang Hien.

+ Tandis que les Khas Leus et les Annamites vivent face à face, sans la moindre interférence, les races indonésiennes et laotiennes se sont tellement mêlées et fondues l'une dans l'autre qu'entre les purs Laos et les Khas Leus, un peuplement mixte Phuthaïs, Soueïs et Mangs Congs assure une liaison parfaite, sans solution de continuité.

-d) La différence et parfois même l'opposition des politiques suivies par les gouvernements annamite et laotien à l'égard des peuples Khas, ont placé la zone frontière dans un état de déséquilibre qui ne pouvait que dégénérer en conflit.

+ Les Laotiens cherchent à assimiler les Khas lentement, mais d'une manière définitive; les Annamites se désintéressent complètement de l'évolution des Khas Leus et ne cherchent qu'à les exploiter en développant leurs intérêts anarchiques.

+ Les Laotiens, à court d'argent, ont toujours voulu faire payer aux Khas des impôts relativement élevés; à court de main d'oeuvre, ils ont employé les prestations // [l'auteur commence sur la page suivante en remplaçant le mot « prestation » par « prestataires »] les prestataires travailler sur les routes. Par contre, les Annamites tenant pour négligeable la zone montagneuse, n'ont imposé que des charges très légères à leurs inscrits Khas Leus.

[p. 26]

+ Dans l'économie Khas, les Laotiens n'ont qu'une importance commerciale très faible, alors que les colporteurs Annamites ont su se rendre presque indispensables.

+ Au lieu de chercher, par une loyale collaboration à aplanir les difficultés, les Administrateurs Français de Savannakhet et de Quangtri n'ont cessé de se heurter dans de mesquines querelles d'amour-propre.

-e) Profitant de ce manque de coordination, les Khas Leus ont su créer, par leur foncière mauvaise foi, une atmosphère trouble favorable à leur désir d'autonomie.

-f) L'indifférence des autorités françaises qui, jusqu'à cette année estimaient sans importance l'établissement de relations de bon voisinage entre l'Annam et le Laos et ne s'intéressaient guère à l'évolution de la race Khas, n'a fait qu'accentuer l'antagonisme des parties en présence.

-g) Enfin, l'insurrection V. M. a fait éclater un conflit latent et déchaîné les haines de races, les conflits de famille, les ambitions personnelles.

Manque de frontière naturelle: existence d'une région particulière, ni annamite, ni laotienne, dont il est difficile de préciser la limite Ouest; absence d'une

politique Khas uniforme; antagonisme des administrations de Savannakhet et de Quangtri; mauvaise volonté des Khas Leus; indifférence de la France; conséquences néfastes de la révolte V.M.: telles sont les causes du différend frontalier lao-vietnamien.

G) Classification des causes du différend lao-vietnamien

Ces causes sont d'ordres très différents. Les unes, dépendent de la politique générale de la France en Indochine; c'est ainsi que les répercussions néfastes de la révolte V.M. s'atténueront d'elles-mêmes avec le temps lorsque la paix et l'ordre seront revenus dans ce pays, et que l'atmosphère des relations existant entre les gouvernements laotien et annamite dépendra de l'autorité qu'aura sur eux le pouvoir fédéral.

D'autres existent tout le long de la Chaîne annamitique et sont spécifiques du peuplement indonésien. Elles ne disparaîtront que lorsque la France s'intéressera au sort des races montagnardes encore sauvages et leur accordera un statut spécial ou, tout au moins, uniformisera les règlements et les méthodes des différents pays qui les administrent. C'est la question de l'instauration de la fameuse politique moïe qui, plus que jamais, est à l'ordre du jour.

Mais certaines causes, et les plus importantes, sont particulières à cette région et exigent un règlement spécial. Le sort de la zone intermédiaire, centrée sur Khésanh, doit être résolu sur place par la fixation d'une frontière adéquate entre les provinces de Quangtri et de Savannakhet. //

[p. 27]

Nous n'avons nullement la prétention de vouloir donner notre avis sur l'orientation de la politique générale française en Indochine. Les problèmes posés par les peuplades moïes ont été soigneusement étudiés pour que nous puissions espérer y apporter des éléments nouveaux. Nous chercherons seulement à proposer une solution au côté strictement régional du différend lao-vietnamien.

III. EXAMEN DES DIFFÉRENTS TRACÉS PROPOSÉS COMME FRONTIÈRES ENTRE LES PROVINCES DE QUANGTRI ET DE SAVANNAKHET, DEPUIS NOTRE INSTALLATION EN INDOCHINE

La longue étude que nous venons de terminer va nous permettre maintenant d'estimer à leur juste valeur les différentes solutions apportées, sur le plan local, au conflit lao-annamite. Au cours des trois conférences tenus à Tchépone, les 12. 10. 1916, 4. 5. 1938 et 18. 3. 1940, les représentants des administrations laotienne et annamite essayèrent sans succès de résoudre le conflit et proposèrent comme frontière différentes lignes que nous allons examiner en détail.

Remarquons tout d'abord que ces commissions successives firent toutes preuve de beaucoup de timidité et d'indécision, et n'osèrent imposer aucune solution franche, risquant de heurter les intérêts et les susceptibilités de l'une ou de l'autre des parties en présence. Elles ne furent que des conférences de conciliation, ne s'intéressant qu'au

seul problème fiscal et cherchant en vain un compromis acceptable pour tous au moindre prix. Lorsque, après vingt cinq années d'essais infructueux, le Gouverneur Général reconnut le vice d'une telle méthode et voulut convoquer une commission souveraine, imposant une solution indépendante des mesquines rivalités de personnes, la guerre lui fit renoncer à ce projet. La gravité de la situation actuelle réclame que soit réunie au plus tôt cette commission de délimitation et qu'elle reçoive plein pouvoir pour imposer un tracé de frontière.

Les délimitateurs auront d'abord à examiner les diverses lignes proposées par leurs prédécesseurs. Nous allons le faire avant eux. Après nous être rendus compte de la façon dont chaque tracé parvenait à neutraliser les causes de conflit, telles que nous les avons énoncées plus haut, nous mettrons en parallèle les avantages et les inconvénients de chacun d'eux et serons ainsi à même de juger de leur valeur.

A) Ligne de crête de la Chaîne annamitique

C'est cette ligne qui servait de frontière jusqu'en 1916 - voir croquis Nos. 5 et 4.

1) Avantages de ce tracé. Ils sont les suivants:

- a) Bien que peu évidente, cette frontière est cependant nettement marquée sur le terrain et peut être facilement repérée par les villages frontaliers.

- b) En cas de mauvaise volonté absolue des représentants laotiens, annamites et Khas Leus, elle constitue une solution qui, à première vue, semble normale et qui serait vraisemblable assez facilement acceptée par des adversaires butés.

- c) Au Sud de la R.C.9., cette ligne constitue une frontière naturelle // très satisfaisante, et une frontière commerciale correcte.

[p. 28]

2) Inconvénients de ce tracé:

- a) Au Nord de la R.C.9., par contre, elle n'est en rien une frontière naturelle: elle coupe en deux la zone intermédiaire de Khésanh d'une façon absolument artificielle, séparant les uns des autres des individus de même race; les Khas Leus, vivant sous le même climat et dans le même paysage: la savane d'herbe à éléphant, et dépendant du même centre commercial: Khésanh.

- b) Cette ligne traverse les plantations du café du col d'Aï Lao; son adoption en rendrait l'exploitation presque impossible.

- c) Elle laisse à l'Est, sous la domination annamite, une importante minorité Khas Leu, dont le sort resterait à régler.

- d) Elle n'apporte pas de solution au problème du nomadisme des Khas Leus d'Annam qui, tôt ou tard, désertent à leur tour la savane stérile pour gagner la forêt-taillis de l'Ouest.

- e) Cette frontière, séparant le bassin du Rao Quan de son centre économique et politique traditionnel: Khésanh, sera sans aucun doute à l'origine de nombreuses difficultés.

B) Frontière du 12 Octobre 1916. Voir croquis Nos.1-4 et 5.

Le choix de la ligne de crête comme frontière, au Nord de la R.C.9. présentait de tels inconvénients, que la commission de délimitation de 1916 se décida à

l'abandonner. Dans la recherche d'un nouveau tracé, elle se laissa influencer par la violence des revendications de l'actif gouvernement de Hué, parlant au nom d'un pays riche, peuplé, plein d'avenir, et se décida à rapporter la frontière plus à l'Ouest, au détriment du peuple laotien, timide et ignoré, à cette époque véritable parent pauvre des états de l'Union.

Les délimitateurs décrétèrent arbitrairement que la tribu des Khas Leus serait séparée des Mangs Congs, leurs cousins-germains, et intégrés à l'Empire d'Annam; la frontière devait donc coïncider avec la limite Ouest du territoire des Khas Leus. N'ayant qu'une connaissance sommaire de la région, ils estimèrent, qu'au Sud de la R.C.9., la chaîne du Co Plong et le cours moyen de la Sépone devaient parfaitement convenir. Au Nord de la R.C.9., l'absence de toute ligne caractéristique du terrain orientée du Nord au Sud et l'enchevêtrement des villages Khas Leus et Mangs Congs ne leur permirent pas de se mettre d'accord sur un tracé précis.

La commission décida alors qu'une sous-commission déterminerait sur le terrain, avec précision, le tracé exact de la frontière, et adopta comme frontière provisoire le méridien 115, 79 grades, traversant une zone par où, à son avis, passerait vraisemblablement le tracé définitif. Cette sous-commission ne s'est jamais réunie; le tracé de 1916 est actuellement la seule frontière officielle. Ses caractéristiques sont les suivantes:

1) Avantages:

- A) Au Sud e la R.C.9., confondue avec le cours moyen de la Sépone, la frontière est nettement identifiable par les villages frontaliers.

[p. 29]

- b) Au Nord, elle correspond, à peu près, à la limite des deux compartiments // de terrain dont nous avons reconnu l'existence au cours de l'étude géographique.

- c) Dans sa partie Nord, elle coïncide approximativement avec la limite Ouest de la zone d'influence commerciale de Khésanh.

- d) Elle suit, en règle générale, la ligne de démarcation entre la savane d'herbe à éléphant et la forêt-taillis de bambou et également la limite occidentale du climat de transition qui règne sur le sommet de la Chaîne annamitique.

2) Inconvénients:

- a) Au Nord de la R.C.9., absolument artificielle, la frontière ne peut être matérialisée sur le terrain. Son abornement est inutile dans une région où la végétation est aussi exubérante. Aussi les Khas Leus l'ignorent-ils complètement.

- b) Si elle correspond à peu près à la limite Ouest végétale et climatique de la région intermédiaire, elle coupe, par contre, le peuplement Khas Leu en deux parties inorganiques, occasionnant ainsi, principalement dans le Nord, des difficultés administratives permanentes et insolubles.

- c) Loin de résoudre les problèmes posés par le nomadisme agricole des Khas Leus, elle place les habitants de la vallée de la Sépone dans une situation sans issue: alors que presque tous les villages se trouvent sur la berge annamite, tous les raïs sont sur la rive laotienne.

- d) Laissant en territoire annamite toutes les pistes reliant aisément la R.C.9. à Samoï, elle empêche le Délégué de Tchépone et l'administration laotienne d'avoir

la moindre influence dans le Kong de Samoï, et place la haute vallée de la Sépone dans un isolement administratif total.

- e) Au Sud, coupant en deux la zone dépendant commercialement de Khésanh, la frontière bouleverse les relations commerciales naturelles du tasseng de Pélobok, et met tout le Kong de Samoï dans une véritable quarantaine économique.

- f) Abandonnant au Vietnam la majorité des Khas Leus, cette frontière ne règle en rien le sort de cette importante minorité.

- g) Les Khas Leus, séparés arbitrairement en deux groupes, ont toute facilité pour créer sans cesse des incidents et opposer Laotiens et Annamites.

- h) Les problèmes posés par le morcellement des Khas Leus et par la situation administrative et économique du Kong de Samoï sont la source de perpétuelles difficultés entre Quangtri et Savannakhet.

- i) La frontière laisse les plantations de café à celui des deux pays de l'Union dont la sympathie à l'égard des colons Français est la plus douteuse.

- j) Créant un vaste saillant en territoire laotien, elle constitue pour le Laos, une très dangereuse frontière militaire. En cas de conflit, même larvé, entre Annamites et Laotiens, le Kong de Samoï, absolument indéfendable est perdu d'avance. Si la moyenne Sépone constitue une barrière efficace, par contre l'abandon de la rocade que forme le Rao Quan donne aux forces vietnamiennes les portes des trois couloirs d'accès au Laos: la haute Sé Bang Hien, la haute Sé Sa Mu prolongée par la Nam R'Mi, l'houeï Sérel suivi de la basse Sé Sa Mu. //

[p. 30]

C) Limite de zone d'action du 18 Mars 1940. Voir croquis Nos. 4 et 5.

Ainsi la commission de délimitation de 1916, malgré sa bonne volonté, loin de régler le différend lao-vietnamien, ne réussit à l'étendre qu'à l'aggraver. Si au Nord de la R.C.9. la ligne de crête de la Chaîne annamitique n'avait de frontière que de nom, au Sud elle donnait au Kong de Samoï et à la boucle de la moyenne Sépone une situation politique, économique et militaire des plus satisfaisantes. Voulant accorder à la région Nord un statu acceptable, la commission, en déplaçant la frontière vers l'Ouest, ne réussit qu'à placer la zone Sud devant des problèmes insolubles et à en rendre la population mécontente et agitée, sans pour cela parvenir, bien au contraire, à régler le différend dans le Nord.

Nous avons relaté plus haut les incidents perpétuels opposant Quangtri et Savannakhet et indiqué, qu'à la suite des émeutes de Mai 1937, le Gouverneur Général avait décrété, le 14. 10. 1938, la création d'une commission de délimitation. Mais, comme la sous-commission de 1916, elle ne devait jamais se réunir.

Pourtant l'accord de 1916, malgré ses vices, continuait à durer tant bien que mal. C'est que la présence de l'autorité française, souveraine aussi bien à Tchépone qu'à Khésanh, permettait, non pas de résoudre les problèmes frontaliers, mais de les éviter; la frontière n'avait en fait aucune signification militaire ou commerciale, les fonctionnaires du Laos se rendaient à Samoï en passant par Pélobok ou par Khésanh. Les seules difficultés étaient d'ordre fiscal.

Alors qu'au Sud de la R.C.9., les Khas récalcitrants ne pouvaient prétendre ignorer le tracé de la frontière confondu avec le cours de la Sépone, au Nord, le méridien-frontière leur donnait toute latitude pour tromper à loisir le collecteur d'impôts et l'administration laotienne. C'est pour régler ce côté strictement fiscal du différend lao-vietnamien, que le 18. 3. 1940, les Résidents de Quangtri et de Savannakhet se réunirent à Tchépone.

Nous avons vu plus haut quels étaient les buts de cette conférence et quels en furent les résultats. Répétons cependant, car cette distinction est d'importance, que la réunion de Mars 1940 se proposait, non comme en 1916, d'établir une nouvelle frontière entre l'Annam et le Laos, mais simplement de fixer la limite provisoire entre les zones d'action administrative de Tchépone et de Khésanh, en attendant que la commission prévue depuis Octobre 1938 ait réglé définitivement le conflit.

La guerre, la défaite, le changement de régime, puis l'occupation japonaise et la révolution Viet-Minh firent que ce provisoire dura sept années et que ce modus-vivendi très particulier prit force de loi. C'est là, une erreur d'interprétation que le compte-rendu de la réunion du 18. 3. 1940, récemment découvert dans les archives de la province, nous permet aujourd'hui de réfuter. La seule frontière officielle entre l'Annam et le Laos est celle du 12 Octobre 1916.

[p. 31]

Quoi qu'il en soit, le tracé du 18. 3. 1940 est, par la force des choses, considéré par tous les autochtones comme étant la frontière: il nous faut l'étudier comme tel. Ne voulant pas préjuger du règlement futur du grave conflit soulevé au Sud de la R.C.9. par la frontière de 1916, la commission s'abstint de toute modification dans ce secteur. Elle se borna // à régler provisoirement le conflit fiscal existant dans le Nord en remplaçant la frontière-méridien par une ligne aussi nettement marquée sur le terrain que le cours de la Sépone dans le Sud.

Pour les mêmes raisons qu'en 1916, la modification de frontière ne pouvait se faire qu'au dépend du Laos. Ne voulant pas revenir sur le rattachement des Khas Leus à l'Annam, la commission se décida à entériner purement et simplement la poussée Khas Leu en territoire laotien et à fixer, comme limite administrative, la ligne jalonnant à l'Ouest les points extrêmes atteints par l'invasion Khas Leu. Les membres de la commission administrateurs connaissant très bien la région, s'étaient adjoints, à titre consultatif, M. Betgada, éleveur de buffles à Hon Rao, pour son expérience éprouvée des populations de la zone frontière. Ensemble, ils déterminèrent la ligne indiquée sur le croquis N° 1. et la notifièrent aussitôt aux villages frontaliers. Ses caractéristiques sont les suivantes:

1) Avantages:

- a) La ligne de démarcation est nettement identifiable sur le terrain par une succession de sommets et de confluent de rivières et elle est parfaitement connue des villages frontaliers.

- b) Suivant les lignes de crête, de préférence au cours d'eau, elle évite, sur le plan strictement local, les contestations de terrains de culture.

- c) Se trouvant plus à l'Ouest que la limite occidentale climatique, végétale et commerciale de la région intermédiaire, elle donne entière satisfaction aux revendications annamites.

2) Inconvénients:

- a) Ligne nette du terrain, ce tracé n'est pourtant pas une frontière naturelle.

- b) Etabli en tenant compte de l'avance extrême des Khas Leus, telle qu'elle se présentait en Mars 1940, il ne signifie plus rien aujourd'hui. Les Khas Leus l'ont largement dépassé, bornent actuellement le cours de la Sé Bang Hien, et se trouvent, ainsi, une fois de plus, installés de part et d'autre de la frontière.

- c) Dans son désir d'accorder satisfaction à l'administration de Quangtri, la commission de 1940 a attribué à l'Annam une portion de celui des deux compartiments de terrains, dont nous avons déjà parlé, qui se trouve le plus à l'ouest et qui, au point de vue commercial, dépend de Tchépone et non de Khésanh.

- d) Le problème du nomadisme agricole des Khas Leus reste entier: vivant dans la savane d'herbe à éléphant, ils sont obligés d'émigrer vers l'Ouest et donc de franchir la frontière.

- e) Cette ligne augmente encore le nombre des Khas Leus résidant en Annam: l'importance de cette minorité veut qu'elle soit régie par un statut spécial.

- f) Elle permettait d'éviter les difficultés graves entre l'Annam et le Laos tant que tous les Khas Leus se trouvaient en Annam; actuellement, coupant en deux le territoire Khas Leu, elle est au contraire devenue une source de conflits.

- g) Agrandissant le saillant annamite en territoire laotien, ce tracé fait peser une grave menace sur Tchépone et sur la R.C.9. En cas de conflit, la frontière militaire du Laos est reportée sur la Sé Bang Hien; la R.C.9, // à l'Est de Tchépone, indéfendable, tombera immédiatement aux mains des Vietnamiens; les Kongs de Samoï et de Muong Nong, complètement isolés, sont pratiquement perdus.

[p. 32]

D) Rectification partielle de Juillet 1944

Pour être complet, il nous faut mentionner la rectification faite en Juillet 1944, à la frontière de 1916. Si celle-ci attribuait les Khas Leus à l'Annam, elle avait par contre rattaché tous les Phuthais au Laos. C'est ainsi que le village de Phuong Kao, situé sur la rive droite de la Sépone, à un kilomètre de la R.C.9., avait été incorporé au territoire laotien; à cet endroit, la frontière faisait donc une légère enclave sur la rive annamite.

A la suite de certaines intrigues, le Gouverneur Général, en Juillet 1944, décida de fixer la Sépone comme une frontière indiscutable et intégra à l'Annam, Bang Phuong Kao, qui devenait ainsi le seul village Phuthai soumis au Gouvernement de Hué.

E) La situation actuelle.

Nous avons vu que depuis le passage de la colonne «Alpha 2» en Janvier dernier, l'administration annamite du Huyen de Huong Hoa avait rejoint le maquis et n'avait pas été remplacé. Toute vie administrative est actuellement suspendue dans cette région. Le Commandant du Détachement Français de Khésanh se borne à son rôle

militaire et, de son côté, le Chaomuong Laotien de Tchépone, malgré le désir des populations, n'intervient pas en territoire Khas Leu à l'Est de la frontière.

La situation est ainsi entièrement clarifiée et offre une occasion unique de pouvoir régler sans incidents le différend frontalier lao-vietnamien.

IV. SOLUTIONS PROPOSÉES AU DIFFÉREND LAO-VIETNAMIEN

Si voulant profiter d'une situation aussi favorable qui très vraisemblablement ne se représentera plus, l'autorité fédérale française convoquait une commission de délimitation, ses membres auraient à choisir entre deux solutions: ou bien, continuant les errements du passé, chercher un compromis acceptable au moindre frais par les deux parties en présence, ou bien, adoptant une attitude énergique, sans se soucier de blesser l'amour-propre de l'un ou de l'autre des deux gouvernements intéressés, imposer un tracé de frontière éliminant, autant que faire se peut, les diverses causes possibles de conflit.

Mettons-nous à la place de la commission et, adoptant successivement chacune de ces deux solutions, proposons un tracé de frontière qui, à notre avis, serait le plus convenable.

Nous avons soigneusement étudié, au cours de ce rapport, toutes les causes possibles de ce conflit. Certes, ces facteurs sont contradictoires: aucun tracé ne saurait les satisfaire tous. La frontière la meilleure sera celle qui donnera satisfaction au plus grand nombre d'entre eux, pris dans l'ordre de leur importance. Le tracé adéquat est le dénominateur commun de tous ces facteurs de paix. //

[p. 33]

A) Solution de compromis

Dans ce premier cas, nous désirons obtenir une solution de compromis, qui sera trouvée au cours d'un marchandage où chacun n'entend donner qu'en proportion de ce qu'il reçoit et désire que les modifications soient aussi minimales que possible. Décidés à juger en toute impartialité, en n'acceptant que le seul témoignage des faits et non des arguments juridiques plus ou moins subtils, nous prendrons comme base de discussion la seule frontière que connaissent les Khas Leus, c'est-à-dire la dernière, celle du 18. 3. 1940, avec la modification de Juillet 1944. Ce sont là trois nouveaux facteurs qu'il nous faut combiner avec ceux que nous avons déjà découverts au cours de cette étude.

Il nous semble que le tracé «a», porté sur les croquis Nos. 4. et 5., devait à peu près convenir. Voici ses caractéristiques:

1) Avantages:

- a) Les gains et les pertes de l'Annam et du Laos sont à peu près équivalents: l'Annam perd la région comprise entre la Sé Bang Hien et la Sé Sa Mu, mais gagne la rive gauche de la moyenne Sépone et tout le Kong de Samoï; le Laos perd peut-être plus qu'il ne gagne, mais, s'il abandonne la haute Sépone, incontrôlée depuis des années et pratiquement dissidente, il reçoit un territoire situé à proximité de Tchépone et voit disparaître la grave menace que faisait peser l'armée vietnamienne sur la R.C.9.

- b) Bien qu'importantes, les modifications territoriales provoquées par cette frontière ne semblent être les plus minimales qu'il soit possible d'accepter sans compromettre les lignes du compromis.

- c) Suivant constamment les lignes de hauteur, ce tracé est très facilement identifiable sur le terrain. Au Sud de la R.C.9., il suit le faite de la chaîne qui limite au Sud-Ouest le bassin de la Sépone, en partie emprunté d'ailleurs par l'actuelle frontière séparant la province de Savannakhet de celle de Saravane. Au Nord, nous avons vu qu'il n'existe aucune chaîne orientée Nord au Sud et que la limite des deux compartiments de terrain souvent mentionnés était, non une ligne de crête, mais une succession de vallées. Une telle voie de passage, lieu de regroupement des populations, ne pouvait être prisé comme frontière; l'exemple actuel de la vallée de la Sépone est suffisamment probant à cet égard.

Nous avons donc choisi, au Nord de Lao Bao, d'abord la croupe Sud-Nord du Dong A Haï qui, nous l'avons vu, sert de limite géographique occidentale à la région intermédiaire centrée autour de Khéсанh, puis la ligne de partage des eaux entre l'houei Sérel et la Sépone jusqu'à la cote 903. Au delà, la ligne de crête d'une croupe descendant sur l'houei Sérel, le sommet massif séparant cette rivière de la haute Sé Sa Mu, puis la ligne de faite d'un contrefort de Dong Samuï. A partir du sommet de celui-ci, le projet de frontière suit la ligne de crête de la Chaîne annamitique.

- e) Dans sa partie Sud, des sources de la Sépone à la cote 1017, le tracé constitue une véritable frontière naturelle, séparant deux régions bien distinctes. Il en est de même au nord entre le Dong Samuï et le Dong Chan.

- f) Bien qu'entre ces deux points, la frontière soit loin d'être indiscutable, elle n'est malgré tout nullement artificielle: les bassins de Muong Nong et de la moyenne Sépone sont indépendants du point de vue économique; nous avons vu que l'ensemble formé par l'houei Sérel et la haute Sé Sa Mu // a son activité tournée vers l'Est, et n'est tributaire, ni de la basse Sé Sa Mu, ni de la vallée de la Sépone, ni de la haute Sé Bang Hien.

[p. 34]

- g) Ce tracé, tenant compte de la répartition des principales pistes, permet aux régions frontalières d'avoir des activités indépendantes. La frontière est longée, aussi bien en Annam qu'au Laos et sur toute sa longueur, par de bonnes pistes faisant rocadés: la piste longeant la haute et la moyenne Sépone; la Khé Sanh, l'houei Sérel et la piste reliant Ban Bung à Lang Xery; la haute Sé Sa Mu et la piste d'Hon Rao à Sotrung. Au Laos, les pistes suivant la Sé La Mang et la Sé La Nong, la Nam Rou et l'houei R'Tar; la piste de Ban Houei Séki à B. Tacoc, le couloir que forme la moyenne Se Sa Mu, la trouée Taklack - Ban A Xoc et la haute Sé Bang Hien.

- h) Le nombre de transversales, reliant le Laos à l'Annam est limité le plus possible; en général, elles franchissent la frontière à des cols: passes de Rava, du Pan Vua, d'Hassin Na, de la cote 545, du Dong A Haï, de Samuï, de la source de la Song Camlo et de celle du Rao Thanh. Font exception à cette règle les trouées de Lao Bao, de l'houei Sérel et la haute Sé Sa Mu.

- i) Le projet de frontière correspond à la limite occidentale du climat de transition et la ligne de démarcation entre la savane et le forêt-taillis sauf au Nord, dans la région de Ban A Xoc.

- j) Il suit exactement la limite Ouest de la zone d'influence de Khésanh en y comprenant la haute Sépone et l'ancien tasseng de Péloboc. La région de Ban A Xoc, par la trouée de Taklack, peut aussi bien commercer avec Khésanh par la haute Sé Sa Mu, qu'avec Tchépone par la Nam R'Ni et la Sé Bang Hien.

- k) Le long de la Sépone, cette frontière met fin, au moins provisoirement au conflit provoqué par le nomadisme agricole des Khas Leus, en rattachant aux villages leurs terrains de culture. L'unité économique du bassin de la moyenne Sépone est rétablie.

- l) Nous avons vu que, sauf entre la Sé Sa Mu et l'houeï Sérel, la frontière suit des lignes de crête séparant des compartiments de terrain distincts. Or, en pays de montagnes, ces bassins intérieurs correspondent aux subdivisions administratives: des sources de la Sépone à la cote 1017, la frontière se confond avec la limite actuelle des provinces de Savannakhet et de Saravane; puis elle contourne un ensemble de villages dépendant normalement de Péloboc et de Ténoua; plus loin, elle sépare les tasseng, laotien de Chaky Phine et annamite de Houei Soum; enfin, au Nord, en donnant au Laos tout le tasseng de Ban A Xoc, elle met fin à un conflit qui durait depuis 1936.

- m) Ces raisons, jointes à la netteté du tracé, à l'indépendance des communications et à l'autonomie des activités économiques et commerciales de part et d'autre de la frontière, éliminent autant de motifs de conflit entre Quangtri et Savannakhet.

- n) Ne pouvant être une frontière ethnique entre les Khas Leus, les Tahoï et les Mang Cong, elle supprime du moins, par le rattachement de Ban Phuong Kao au Laos, toute minorité Phuthaïs en Annam.

2) Inconvénients:

- a) Si le tracé prévu est une limite climatique, végétale et économique, elle n'est pas, loin de là, une frontière ethnique. Séparant arbitrairement le peuplement Khas Leu en deux groupes inorganiques, principalement au Nord de la R.C.9., et en particulier dans la région comprise entre la Sé Sa Mu et l'houeï Sérel, cette frontière laisse pendant entre le Laos et le Vietnam // un grave motif de conflit.

[p. 35]

- b) Alors que toutes les frontières précédentes n'abandonnaient à l'Annam qu'une seule minorité: les Khas Leu, ce projet en crée deux nouvelles: les Khas Tahoïs de Samoï et les Pakos de la haute Sépone, arrachés sans raisons à leurs frères de race dont les farouches tribus habitent principalement dans la province de Saravane, les vallées de la Sé La Mang et de la haute Sékong. Il y a tout lieu de penser que ceux-ci, plus indépendants encore que les Kghas Leus, n'admettront pas facilement la domination vietnamienne.

- c) Du côté annamite, un règlement à l'amiable du différend lao-vietnamien ne signifierait nullement le retour de la paix dans les régions frontalières; il faudra encore accorder aux minorités montagnardes un statut confirmant leurs libertés ancestrales.

- d) Le nomadisme agricole des Khas Leus d'Annam, réglé provisoirement dans la vallée de la Sépone, reste entière au Nord de la R.C.9., avec toutes les conséquences que nous avons déjà signalées: économiques, administratives, fiscales et politiques.

D'ailleurs même dans le Sud, la carte N° 3. nous montre que les Khas Leus, par la trouée d'Hassin Na, se sont infiltrés le long de la Nam Rou jusqu'aux environs immédiats de Muong Nong. C'est là le début de l'invasion Khas Leu vers la Sé La Nong que rien ne pourra entraver.

- e) Si la question du canton de Ban A Xoc a été réglée au mieux, le caractère artificiel de la frontière entre la Sé Sa Mu et l'houeï Sérel rend illusoire tout espoir de règlement durable dans cette région; il en sera de même, nous venons de le voir, dans la vallée de la Nam Rou. Les Khas Leus garderont toute latitude pour susciter sans cesse des incidents opposant les gouvernements de Hué et de Vientiane.

- f) Ce tracé laisse la plantation de café de Khésanh sous le contrôle des autorités vietnamiennes dont les sentiments à l'égard des colons Français risquent d'être assez peu favorables.

- g) Du point de vue militaire, si la haute vallée de la Sépone et le massif du Dong Samuï constituent face à l'Est deux solides barrières défensives, par contre les forces vietnamiennes auraient toutes facilités pour envahir le Laos par six axes différents, tous orientés d'Est en Ouest. Ce sont, du Nord au Sud: la haute Sé Bang Hien, la haute Sé Sa Mu, prolongée par la Nam R'Ni, l'houeï Sérel et la basse Sé Sa Mu, la Sépone, la Nam Rou et enfin la Sé La Mang.

Telle est la solution du compromis qui nous a semblé la plus acceptable; elle permet d'éliminer un grand nombre de causes de conflit et marque un progrès certain sur la frontière actuelle, mais son incapacité à résoudre les graves problèmes que pose le nomadisme agricole des Khas Leus d'Annam; et la création d'importantes minorités indonésiennes en territoire vietnamien, lui enlèvent la plus grande partie de sa valeur. Ce projet de frontière limite le nombre des sujets de discorde, mais il n'a pas réussi à éliminer le principal: les rivalités de races; il est donc incapable d'établir une paix durable entre le Laos et le Vietnam.//

[p. 36]

B) Solution radicale

Nous avons indiqué plus haut, en prouvant l'existence d'une région intermédiaire occupant le somme de la Chaîne annamitique, qu'un tracé de frontière ne serait efficace que s'il conservait l'intégrité de cette région, en l'attribuant à l'un ou à l'autre des deux pays opposés. Dans la solution de compromis, nous avons rattaché la région intermédiaire à l'Annam. Mais cette étude nous a également montré, qu'à l'Ouest, ses limites géographiques, végétales, climatiques, commerciales et surtout ethniques ne coïncidaient pas et qu'il était donc impossible de la délimiter face au Laos, avec exactitude et précision. C'est ce qui explique l'échec de la solution de compromis.

Essayons maintenant de rattacher la région intermédiaire au Laos et voyons si la frontière que nous obtiendrons serait capable de résoudre le différend. Un simple regard sur la carte nous montre que l'adoption de cette solution suppose, de la part du Vietnam, une grande bonne volonté, une abnégation totale, ou tout au moins un désir sincère d'exécuter loyalement les décisions de la commission, si dures soient-elles.

Car, dans ce deuxième cas, c'est l'Annam qui fait tous les frais du changement de frontière, alors que le Laos agrandit son territoire.

Si le Gouvernement vietnamien était animé de tels sentiments, le tracé «b» pourrait lui être proposé comme frontière. Ses caractéristiques sont les suivantes.

1) Avantages:

- a) Au Nord de la R.C.9., ce tracé constitue une excellente frontière naturelle. La succession des hautes crêtes du Dong Cahn, du Dong Sarliang, du Dong Samuï, de la Dent du Tigre, du Dong La Ruong, orientée suivant la direction Nord - Sud, forme une barrière géographique de tout premier ordre, sans égale dans toute la région frontière.

Au Sud de la R.C.9., nous avons vu que la ligne de crête de la Chaîne annamitique, tout au moins jusqu'au Co Van, constitue une frontière naturelle indiscutable, et que ce massif, principal sommet de la région, est le centre d'une vaste coupole descendant doucement vers la R.C.9. Ce dôme, sillonné de hautes croupes rayonnantes, séparant les vallées des cours d'eau issus du Co Van, ne présente pas de ligne de crête caractéristique. Nous avons vu en effet que le bassin du Rao Quan et en particulier la vallée de l'houei Co Young, situé pratiquement au sommet de la Chaîne, n'appartient en fait ni à l'un, ni à l'autre des deux versant; la ligne de crête qui, de Co Van au col d'Aï Lao par le Co Ha Pau, limite la partie Sud-Ouest de ce bassin a pratiquement la même valeur comme frontière naturelle que la limite Est de ce même bassin. Celle-ci relie le Co Van par le Dong Riàng Tuan au confluent du Rao Quan et de la rivière de Quangtri, au PK 53 de la R.C.9.

- b) Les caractéristiques de cette frontière sont donc, du point de vue géographique: qu'elle passe par les plus hauts sommets de la région, qu'elle suit constamment des lignes de crête orientées du Nord au Sud, et qu'elle ne coupe aucun cours d'eau, à l'exception du Rao Quan, qu'elle franchit en un point particulièrement précis: son confluent avec la rivière de Quangtri. Ce tracé ne prête donc à aucune difficulté d'identification.

- c) Cette frontière géographique indiscutable est également une limite économique, puisqu'elle coïncide avec la ligne portée sur le croquis N° 3., séparant la zone d'influence de Khésanh de celles de Camlo, de Calu et de Balang. //

Alors qu'au Laos, toute l'activité de la région intermédiaire se concentre sur Khésanh; à l'Est de la frontière, elle est divergente et orientée d'Ouest en Est. Ce tracé sépare donc très nettement deux régions économiques très distinctes.

- d) Comme dans la solution de compromis, ce tracé accorde aussi bien à l'Annam qu'au Laos, un réseau de pistes complet et indépendant. En Annam, la haute rivière de Quangtri constitue une rocade de premier ordre reliant, par A Patt, la R.C.9. à la région de Hué; les pistes Ta Laou - Balang - Quangtri et Lang Mong - Uc Nhi - Calu sont les débouchés normaux de ce bassin intérieur. La R.C.9., de Calu à Tam Lan, met en relations les régions de Mai Lanh Phuong et de Camlo. De Tam Lan divergent deux grandes pistes longeant la Song Trinh Hin et la Song Camlo et permettent de pénétrer profondément dans la région forestière du Dong Long.

Au Laos, la Sépone est le pendant occidental de la haute rivière de Quangtri; doublée par la grande piste Adjioï - Khésanh, elle est le seul lien rattachant le pays Pakos au monde extérieur. Au Nord de la R.C.9., la large vallée du Rao Quan longe la frontière et, par l'intermédiaire de la haute Sé Sa mu et de la trouée de Taklack, permet de rejoindre facilement la haute Sé Bang Hien.

- e) La chaîne de montagnes formant frontière n'est percée que par quelques transversales; ce sont: les pistes reliant la Sé Bang Hien au Rao Thanh, la Song Camlo à la rivière d'Axoc, la rivière de Camlo au Rao Quan par So Trung, la Lang Ho, la Khé Xa Baï à la Song Trinh Hin; la R.C.9. et la trouée du Rao Quan; les pistes reliant le Lang Long laotien par l'houeï Satram, Ho Axoc à Paling par les sources de la Khé Tariép, Pril à Tourout par le col de Tam Boai.

- f) Passant par une succession de hauts sommets, il est certain que cette frontière ne peut coïncider avec une ligne de changement de climats. Mais la limite orientale du climat de transition, dont nous avons souvent parlé, suit très exactement les versants inférieurs des massifs formant frontière.

Il en est de même pour la limite Est de la savane d'herbe à éléphant, sauf dans la vallée de la Khé Bong Kho, au Nord du PK 51, où elle s'étend également sur le versant occidental du Dong Galu [Calu].

- g) Ce tracé met définitivement fin aux problèmes soulevés par le nomadisme agricole des Khas Leu d'Annam. Nous avons vu pour quelles raisons les montagnards, habitant la savane d'herbe à éléphant, étaient forcés d'émigrer vers l'Ouest, les uns après les autres. Maintenant que toute la zone couverte de pailloles se trouve en territoire laotien, cette migration est devenue sans importance puisqu'elle n'intéresse que le seul Laos. Les Khas Leus d'Annam, habitant la forêt-taillis du versant occidental, n'ont aucune raison sérieuse pour quitter leur pays natal et émigrer au Laos: il est vraisemblable qu'ils respecteront la frontière.

- h) La ligne de hautes montagnes, proposée comme frontière, sert actuellement de limite territoriale aux subdivisions administratives, tels que villages ou cantons, se trouvant sur l'un ou l'autre versant.

- i) Ce tracé n'est pas une frontière de races: le croquis N° 3. nous montre en effet que les Khas Leus s'étendent très loin vers l'Est, jusqu'aux abords immédiats de la plaine; mais cette limite entre deux populations qui n'ont entre elles que fort peu de contact. Nous avons vu que les Khas Leus d'Annam n'ont aucune raison de franchir la frontière, ceux du Laos non plus; leurs activités économiques, leurs relations administratives sont dirigées dans des sens opposés: leurs réseaux de pistes sont indépendants. La frontière, passant par les sommets de hautes montagnes, couvertes d'épaisses forêts de tout temps inhabitées ou de savanes désertées par leurs habitants, constitue une zone imperméable aux relations humaines. //

- j) Diminuant autant qu'il est possible l'importance de la minorité Khas Leu restant en Annam, cette frontière ne crée aucune minorité vietnamienne au Laos.

- k) Ce tracé place les plantations de café de Khésanh en territoire laotien. Nous nous sommes déjà expliqué sur ce sujet.

- 1) Du point de vue militaire, cette frontière constitue une solide barrière défensive, aussi favorable à l'Annam qu'au Laos; elle limite au maximum le nombre des voies d'invasion, toutes situées d'ailleurs en terrain difficile; elle équilibre les difficultés qu'aurait à surmonter un envahisseur, qu'il vienne du Laos ou de l'Annam. Alors que les frontières précédentes donnaient à l'Annam une supériorité offensive manifeste, risquant de devenir une dangereuse tentation, ce tracé, en rétablissant l'équilibre, est un important facteur de paix.

2) Inconvénients:

- a) Cette rectification de frontière impose au Vietnam, sans aucune contre-partie, un sacrifice territorial important.

- b) Ce tracé laisse encore un certain nombre de villages Khas Leus sous le contrôle vietnamien.

- c) Frontière naturelle sur presque toute sa longueur, elle manque cependant de netteté entre le Dong Tiang Tuan et le p.K.53 de la R.C.9. Suivant la ligne de crête séparant l'houei Mong de la rivière de Quangtri et qui ne présente aucun caractère particulier, elle fait un brusque saillant vers l'Est, divisant une population unie par des relations étroites. C'est là l'unique point faible de cette frontière, mais il risque de devenir la source de difficultés ultérieures entre l'Annam et le Laos.

C) Amélioration du tracé ci-dessus

Pour atténuer les inconvénients que nous venons de signaler, dans ces deux derniers paragraphes, nous proposons d'apporter au tracé «b» la modification «c». Mais, par là même, nous augmentons encore le sacrifice territorial du Vietnam.

1) Avantages:

- a) cette ligne, passant par le sommet de l'important massif du Dong Calu relié au Dong La Ruong par le col d'Ochinh, constitue une frontière naturelle très acceptable. Elle coupe la R.C.9. et la rivière de Quangtri au défilé d'Uc Nhi, nettement marqué sur le terrain. Bien qu'englobant la boucle occidentale de la rivière de Quangtri, ce tracé n'est pas artificiel: une étude de la région montre, en effet, que cette boucle n'est due qu'à un accident de terrain, purement local, et que normalement la rivière aurait du couler directement par UcNhi.

- b) Cette modification territoriale ne trouble en rien les habitudes de la population de la haute rivière de Quangtri: ce cours d'eau n'est pas encore navigable à cet endroit; nous avons vu que les débouchés de cette région sont la piste de UcNhi, laissée par le projet en territoire annamite, et surtout la piste de Ta Loua - Balang.

- c) Ce tracé permet la réduction du regrettable saillant de Lang Mong.

- d) Il laisse dans le même territoire les habitants de la boucle de la rivière de Quangtri et ceux de l'houei Mong, dont les existences sont solidaires. Il rattache au Laos la population de la Khé Bong Kho, purement Khas Leus // dont l'activité, tout au moins dans la partie supérieure de la vallée, est toute entière tournée vers la Khé Xa Bay et Lang Laboui.

2) Inconvénients:

- a) Cette modification de la frontière augmente encore l'importance du territoire enlevé à l'Annam.

- b) Elle détruit, en faveur du Laos, l'équilibre des défenses naturelles le long de la R.C.9.

A ce sujet, nous ferons les remarques suivantes:

- Connaissant la caractère essentiellement pacifique du peuple laotien, ce retournement de la situation militaire ne doit pas être considéré par l'Annam comme une menace pour la sécurité de son territoire.

- Si le gouvernement vietnamien est réellement désireux de vivre en paix avec le Laos, il comprendra que le projet de la frontière, que nous avons essayé d'établir, présente toutes les garanties requises pour le maintien de la paix, et que cette assurance sur l'avenir vaut bien quelques sacrifices.

- Si ce gouvernement est de bonne foi, il sera forcé d'admettre que la région cédée au Laos ne fait pas partie de son territoire national: c'est une terre conquise par la force sur une population arriérée, une colonie d'exploitation.

- Enfin, si les dirigeants vietnamiens sont logiques avec eux-mêmes, ils ne pourront refuser au peuple Khas Leu ce qu'il se réclament avec tant d'insistance pour leurs propres nationaux: le droit de disposer d'eux-mêmes. Pour nous, il ne fait aucun doute que s'ils étaient consultés, les montagnards soumis depuis deux ans à la tyrannie du gouvernement viet-minh, réclameraient à l'unanimité leur sécession d'avec l'Annam, et à une très forte majorité, réclameraient leur rattachement au Laos.

Telles sont les solutions que nous nous sommes permis de proposer. Nous n'avons certes pas la prétention de vouloir limiter à ces trois tracés les frontières possibles entre l'Annam et le Laos. D'autres solutions seraient peut-être préférables. A titre purement indicatif, nous suggérerons que si le tracé «a» était repoussé par le Laos et le tracé «b» par le Vietnam, il serait possible de n'attribuer la région intermédiaire de Khésanh ni à l'un ni à l'autre de ces deux pays, mais de la transformer en un état-tampon, relevant directement de l'autorité fédérale. Ce territoire pourrait aussi faire partie d'un état montagnard, formé par les populations de races indonésiennes vivant dans la Chaîne annamitique: Khésanh serait reliée à la province moïe du Kontum par l'ancienne Délégation de Ban Tampril entièrement peuplée de Khas et qui actuellement dépend directement de Saravane.

Ces projets, quittant le plan strictement local, dépassent notre compétence et nous ne saurions les étudier. Notre seul but, dans ce rapport, était de montrer que le tracé actuel de la frontière entre les provinces, laotienne de Savannakhet et vietnamienne de Quangtri, constitue un grave danger pour le maintien de la paix en Indochine. Alors que la France était souveraine aussi bien en Annam qu'au Laos, les incidents de frontière étaient incessants; qu'en sera-t-il quand le Laos et le Vietnam // seront seuls, face à face? La France se doit de ne pas laisser derrière elle une telle source de conflits.

[p. 40]

Signé: *Barthélemy*

Gábor Vargyas est Directeur de Recherches à l'Institut d'Ethnologie de l'Académie des Sciences de Hongrie, et Professeur Associé à l'Université de Pécs (Hongrie). Entre 1985 et 1989, il a passé dix-huit mois chez les Brou-Vân Kiêu de la Cordillère Annamitique (Viêt-Nam central). Depuis la guerre d'Indochine, il a été le seul ethnologue à effectuer un travail de terrain de longue durée parmi les Montagnards du Viêt-Nam.

Ce livre est une introduction à la première monographie, aujourd'hui en préparation, sur les Brou-Vân Kiêu. Il s'agit d'un bilan critique de l'ensemble des écrits et des documents concernant les Brou depuis leur „découverte” dans le derniers tiers du XIXème siècle, à la lumière des données recueillies par l'auteur sur le terrain.

L'ouvrage dépasse le cadre restreint d'une ethno-histoire de ce peuple de Montagnards ; il vise à intégrer l'histoire et la destinée des Brou dans l'ensemble multi-ethnique des peuples du bassin du Moyen Mékong. Une telle entreprise n'a pas de précédent et contribue à la connaissance d'une région encore largement ignorée.

I.S.B.N. : 2-910870-55-3

Edition : Association Péninsule

Diffusion : Editions Scripta (ediscripta@aol.com)

Impression : S.E.G.I.P. – Resmarec – 22170 Lanrodec

Numéro imprimeur : 0115

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 2000